

A c t a
Universitatis
Lodzianensis

FOLIA LITTERARIA ROMANICA

20(1)



WYDAWNICTWO
UNIWERSYTETU
ŁÓDZKIEGO

A c t a Universitatis Lodzensis

FOLIA LITTERARIA ROMANICA

20(1)

Mauvaises paroles / bonnes paroles

Études réunies par
Anna Bobińska
Agnieszka Konowska



**WYDAWNICTWO
UNIwersYTETU
ŁÓDZKIEGO**
Łódź 2025

C O P E
Member since 2019
JM14486

ACTA UNIVERSITATIS LODZIENSIS
« FOLIA LITTERARIA ROMANICA »

COMITÉ ÉDITORIAL

Magdalena Koźluk, Agnieszka Woch

RÉDACTRICES THÉMATIQUES

Anna Bobińska, Agnieszka Konowska

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Justyna Giernatowska

COMITÉ SCIENTIFIQUE (LINGUISTIQUE)

prof. *Sabine Bastian* (Université de Leipzig), prof. *Anna Bochnakowa*
(Université Jagellonne), prof. *Marina Aragón Cobo* (Université d'Alicante)
prof. *Jean-Pierre Goudaillier* (Université Paris Descartes), prof. *Marie-Luce Honeste*
(Université de Rennes), (†) prof. *Jean-François Sablayrolles* (Université Paris Diderot)
prof. *Isabel María Uzcanga Vivar* (Université de Salamanque)

COMITÉ DE LECTURE

Gueorgui Armianov (INALCO, Paris), *Laurențiu Bălă* (Universitatea din Craiova)
Vincent Balnat (Université de Strasbourg), *Julien Beaufils* (Université Rennes 2)
Marie-Anne Berron (Universität Trier), *Joanna Cholewa* (Uniwersytet w Białymstoku)
Jolanta Dyoniziak (UAM w Poznaniu), *Georges Kleiber* (Université de Strasbourg)
Florian Koch (Université de Bourgogne), *Anna Krzyżanowska* (UMCS w Lublinie)
Agnieszka Kukuryk (Uniwersytet KEN w Krakowie), *Efi Lamprou* (Université de Poitiers)
Jan Lazar (Ostravská Univerzita), *Anna Ledwina* (Uniwersytet w Opolu)
Montserrat López Díaz (Universidad de Santiago de Compostela), *Małgorzata Niziolek*
(Uniwersytet KEN w Krakowie), *Ewa Pirogowska* (UAM w Poznaniu)
Montserrat Planelles Ivàñez (Universidad de Alicante), *Wojciech Prażuch*
(Uniwersytet KEN w Krakowie), *Chiara Preite* (Università di Modena e Reggio Emilia)
Nuria Rodríguez Pedreira (Universidad de Santiago de Compostela), *Daniel Sebin*
(Université de Bourgogne), *Thomas Szende* (INALCO, Paris), *Dorota Śliwa*
(KUL w Lublinie), *Giovanni Tallarico* (Università degli Studi di Verona), *Béatrice Turpin*
(Université Cergy Paris), *Jean-Louis Vaxelaire* (Université de Namur), *Silvia Zollo*
(Università degli Studi di Napoli Parthenope)

Adresse de la rédaction
90-236 Łódź, Pomorska 171/173
<https://czasopisma.uni.lodz.pl/romanica>

RÉDACTRICE AUX PRESSES UNIVERSITAIRES DE ŁÓDŹ

Agnieszka Kałowska-Majchrowicz

© Copyright by Authors, Lodz 2025
© Copyright by University of Lodz, Lodz 2025

ISSN 1505-9065
e-ISSN 2449-8831

Mauvaises paroles / bonnes paroles

Comment dit-on du mal / du bien de personnes, de choses et de phénomènes en utilisant les différents registres de langue ?

Avant-propos

Les articles réunis dans cet ouvrage abordent sous divers angles – notamment linguistique, analyse du discours, littérature, didactique des langues et traduction – la question de la bonne et de la mauvaise parole, afin d’en dégager les particularités formelles, sémantiques, pragmatiques et discursives.

La « mauvaise parole » est fréquemment associée à une forme de violence verbale ou de transgression, tandis que la « bonne parole » tend à être perçue comme un discours neutre, voire euphémisant. Toutefois, cette dichotomie apparente est loin d’être universelle : ce qui est tenu pour un discours acceptable ou bienveillant dans une communauté peut être perçu comme déplacé, voire agressif, dans une autre.

Le présent volume interroge ainsi la relativité des jugements de valeur exprimés dans le langage. Il propose une réflexion transversale sur les mécanismes par lesquels les langues construisent, modulent ou contestent les représentations positives et négatives. Plus précisément, il examine les manières de dire du bien et du mal dans différentes cultures, les procédés de création lexicale propres aux paroles valorisantes ou stigmatisantes et les stratégies expressives mobilisées dans l’éloge et le blâme. Il s’intéresse également à la représentation du bien et du mal dans les textes littéraires, ainsi qu’à la dynamique des paroles bonnes ou mauvaises dans différents argots, en lien avec leurs contextes culturels. Enfin, il analyse les usages spécifiques que font les jeunes et les internautes des discours évaluatifs, souvent marqués par l’innovation, le détournement ou la provocation. En croisant les perspectives disciplinaires et les approches contrastives – en particulier dans le cadre des langues française, polonaise et tchèque – les études présentées ici mettent en lumière les tensions constitutives entre norme et usage, entre évaluation et subjectivité, entre innovation linguistique et reproduction de stéréotypes. Elles apportent ainsi un éclairage renouvelé sur le rôle central de la parole évaluative dans la dynamique des langues et des constructions sociales.



Afin d'assurer une organisation claire et accessible, et d'éviter toute forme de préférence, les articles réunis dans ce numéro ont été classés par ordre alphabétique, ce qui facilite leur consultation. Cette disposition vise à garantir une lecture équitable et fluide, tout en valorisant la diversité des contributions présentées.

Ainsi, dans sa contribution, **Anna Bochnakowa** (Université Jagellonne, Cracovie, Pologne) s'attache à examiner comment les mots *bon/-ne*, *mauvais/-e*, *bien*, *mal* participent à la formation de nouvelles unités lexicales et modifient le sens du mot ayant servi de point de départ. À partir d'une analyse fondée sur le *Petit Robert* ainsi que sur un corpus d'expressions françaises relevées en ligne, elle met en évidence le rôle joué par ces termes, dont la signification initiale est de nature morale, dans l'évolution sémantique des mots composés auxquels ils s'adjoignent. Son analyse éclaire également leur fonctionnement au sein des formules figées.

Élise Cantiran (Université Eötvös Loránd, Budapest, Hongrie) rappelle que dans l'imaginaire collectif, la figure d'Émile Zola demeure étroitement liée à la représentation du Second Empire dans *Les Rougon-Macquart*, à sa fidélité historique, à sa peinture des mœurs ou à sa précision technique – bien plus rarement, toutefois, aux traits d'esprit disséminés dans ses écrits, qu'ils soient épistolaires, journalistiques ou romanesques. Elle montre comment, dans ses lettres, Zola se plaint souvent auprès de ses amis, confrères ou collaborateurs d'être la cible de propos malveillants, ou d'être simplement mal compris. Les années 1876 et 1877 marquent un tournant : c'est l'époque de la rédaction et publication de *L'Assommoir*, dont *Le Bien Public* arrête le feuilleton après avoir, selon l'auteur, tenté d'en censurer quelques passages. Ce dernier réagit avec une palette d'expressions issues de registres de langue variés, parfois imagées, qui entrent en résonance avec la matière romanesque elle-même. L'étude de Cantiran propose une lecture croisée de la correspondance de Zola et du texte romanesque, dans lequel Gervaise, son héroïne, est l'objet de paroles hostiles. Elle mobilise à cette fin les outils de l'analyse épistolaire (Humphries, Bouzinac, Diaz), ainsi que ceux de la théorie de l'énonciation (Kerbrat-Orecchioni, Maingueneau, Charaudeau).

L'article d'**Anne-Caroline Fiévet** (EHESS Paris, France) est consacré à la radio, et plus particulièrement aux émissions de libre antenne diffusées sur la station destinée à un public jeune, Skyrock. Une telle situation de communication à la fois médiatique (car ancrée dans l'espace public) et privée (en raison des thématiques centrées sur les préoccupations des jeunes) favorise l'émergence d'un collectif aux valeurs partagées et revendiquées. Ces dernières se manifestent notamment par l'usage du tutoiement, des prénoms ou pseudonymes, ainsi que par la forte présence de l'animateur principal, qui distribue les tours de parole et reformule les propos dans une logique de cadrage. Mais surtout, ces émissions sont le lieu d'un déplacement des normes langagières, marqué par le recours à des formes d'expression argotique et à l'insulte. Fiévet étudie un corpus de cinq émissions datant de 2003, 2013 et

2023, et analyse le lexique argotique mobilisé pour qualifier, de manière positive ou négative, des figures masculines ou féminines.

Anne Gensane (Université d'Artois, Arras, France) inscrit sa recherche dans la continuité de ses travaux en sociolinguistique de la poésie francophone, en s'intéressant ici au recours à un lexique non standard dans l'œuvre poétique de Lil Boël (nom de plume d'Héloïse Émilienne Bricoteaux, 1900-1982). Connue de manière marginale pour sa brève carrière d'actrice et de scénariste au cinéma (de 1947 à 1950), elle est avant tout l'auteure d'une œuvre littéraire singulière. L'étude porte en particulier sur le recueil *Fosse commune des misères* (1942), dans lequel l'écrivaine mobilise une parole poétique ancrée dans des usages linguistiques non standard, parfois perçus comme des formes de « mauvais usage ». Pour Gensane, en recourant à ces « mauvaises paroles », Boël parvient paradoxalement à faire émerger de « bonnes paroles », car la manière dont elle montre les stigmates – à la façon d'une montreuse de foire – permet de conférer une visibilité singulière à sa propre *fosse commune des misères*, élevant ainsi la marginalité langagière au rang d'expression poétique et politique.

Jean-Pierre Goudaillier (Université de Paris, France) explique que, d'un point de vue diatopique et diastratique, le *pataouète* est le basilecte du français pied-noir d'Algérie, apparu et parlé, entre autres, dans des quartiers populaires d'Alger pendant la colonisation, entre la seconde moitié du XIX^e et le début du XX^e siècle. Il se distingue de deux autres basilectes régionaux : le *chapourlao* ou *chapourrao* à l'ouest, et le *tchapagate* à l'est. Son lexique comporte de nombreux emprunts, entre autres à l'arabe, l'espagnol et l'italien, ainsi que des créations propres (*algérianismes*) qui comprennent des transpositions d'expressions étrangères, des spécialisations (glissements) et extensions de sens de termes d'origine étrangère. Il en va de même pour les insultes et injures, où l'on relève la présence à la fois de termes français et empruntés. On retrouve des termes insultants et/ou injurieux dans des écrits, entre autres, de Paul Achard, Roland Bacri, Edmond Brua, Musette (pseudonyme d'Auguste Robinet), Robert Randau, voire Albert Camus.

L'étude de **Stéphane Hardy** (Université de Siegen, Allemagne) porte sur les noms d'oiseaux utilisés comme termes d'injure en français familier et argotique. Dans la plupart des cas, ces noms sont utilisés pour désigner des défauts humains ou des habitudes vicieuses : ainsi, *poule mouillée* qualifie un individu excessivement peureux ; une personne qui fait preuve de stupidité et d'ignorance est une *triple buse*, une *oie*, une *dinde*, une *bécasse* ou encore une personne dotée d'une *cervelle de moineau* ; quant à une personne manquant d'expérience, maladroite et nigaude, elle peut être traitée de *serin*, de *pigeon* ou d'*oie blanche*, etc. Ces usages révèlent l'existence d'une société humaine métaphorique composée d'espèces aviaires, où les oiseaux deviennent les vecteurs d'une animalisation symbolique des comportements humains. L'analyse met ainsi en lumière la richesse figurative et l'ancrage sociolinguistique de ces injures à travers le prisme du bestiaire populaire.

Malgorzata Izert (Université de Varsovie, Pologne) propose une étude fondée sur le corpus visant à analyser le fonctionnement de certains collocatifs intensifieurs se réalisant par un patron syntaxique précis, à savoir la construction *comme* + *SN*, qui suit un adjectif servant de base à la collocation. Ce type de phrasèmes collocationnels, particulièrement adapté aux noms ayant le trait sémantique [+humain], permet d'exprimer, outre l'intensification d'une propriété, une émotion négative et une évaluation péjorative que le locuteur cherche à partager avec son interlocuteur. À la nuance intensive et expressive s'ajoute également une dimension évaluative subjective de dépréciation exprimé – ou non – sur le ton de la plaisanterie par le locuteur. La valorisation négative des phrasèmes du corpus peut procéder de plusieurs mécanismes : d'une subjectivité lexicalisée, comme dans *muet comme une carpe* ; d'une péjoration intrinsèque portée simultanément par l'adjectif (base) et par le comparant (collocatif), comme dans *méchant comme la gale* ; ou encore d'une valeur péjorative de l'adjectif suivi d'un comparant neutre qui devient évaluatif axiologique négatif grâce au procédé de comparaison, comme dans *con comme un panier*.

Agnieszka Janion (Université de Varsovie, Pologne) consacre son étude à un format spécifique de streaming : les émissions de jeux vidéo en direct, au cours desquelles le joueur réalise une session de jeu tout en interagissant avec les spectateurs. Si le déroulement du jeu constitue le cœur de ce type de contenu, une attention particulière est portée à la séquence d'ouverture, moment stratégique où le streamer accueille son public, l'incite à s'abonner ou à le suivre, et présente le contenu du « rendez-vous ». C'est dans cette phase introductive que le travail de construction identitaire et de mise en scène de soi se révèle le plus intense, à travers l'affirmation d'opinions, la réception – favorable ou critique – des idées formulées par les spectateurs, et la gestion de la relation avec l'audience. L'auteure décrit les expressions et termes à valeur affective et évaluative, par lesquels les streamers portent un jugement d'appréciation, de dépréciation ou témoignent d'une affection. Par une comparaison entre les pratiques langagières des streamers français et polonais, elle met en évidence des différences notables dans le choix lexical, la forme des marques subjectives et l'intensité qui s'en dégage. Cette analyse contrastive éclaire ainsi les dynamiques de subjectivité et de représentation de soi propres à des contextes culturels et linguistiques distincts.

La recherche d'**Ewa Pilecka** et **Tomasz Januchta** (Université de Varsovie, Pologne), effectuée à partir des corpus de la famille TenTen accessibles *via* Sketch Engine, et complétée par des données issues du web francophone et polonophone recueillies *via* Google, porte sur la « mauvaise parole » ciblant l'intelligence, ou plutôt son absence, en français et en polonais. Plus précisément, elle s'intéresse aux structures sémantico-cognitives basées sur la comparaison, mais qui, en surface, dévient des formes canoniques telles que « *(être) bête comme SN* ». L'étude approfondit notamment une structure déjà analysée par l'autrice pour le français, à savoir « *(avoir) le QI d'un(e) N* » (p.ex. *(avoir) le QI*

d'une huître, d'un mollusque, d'un pot à yaourt...), ainsi que d'autres expressions apparentées, intégrant des quasi-synonymes de QI, tels qu'*intelligence, cerveau, cervelle*. Le nom N inséré dans ce moule syntaxique appartient à une série des parangons de bêtise culturellement conditionnés. La recherche propose ainsi une comparaison des paradigmes des N parangons en français et en polonais afin d'évaluer dans quelle mesure ces listes se recouvrent ou divergent. Enfin, le dernier volet de l'étude porte sur les procédés linguistiques destinés à renforcer le caractère injurieux de la comparaison, notamment par l'ajout d'éléments « surintensifiants ».

L'étude de **Filip Kolecki** (Université de Łódź, Pologne) s'intéresse à l'analyse des verbes néologiques en français fondée sur une approche de linguistique de corpus appliquée à de grands corpus de presse. Ces données ont été collectées *via* la plateforme Néoveille, qui recense des unités verbales produites ces dernières années et classées comme néologismes candidats. Une étape de vérification est effectuée à l'aide du logiciel Sketch Engine, permettant de replacer les exemples dans des contextes sémantiques plus larges. L'analyse sémantique, approfondie par une perspective pragmatique, met en lumière la manière dont ces verbes néologiques participent à la valorisation de la perception d'un énoncé par l'interlocuteur, qu'elle soit positive ou négative.

L'étude à la fois théorique et empirique de **Radka Mudrochová, Tomáš Závodský** et **Jana Urbanová** (Université Charles, République tchèque) porte sur l'emploi des insultes en tchèque et en français. Ces expressions, envisagées comme un acte de langage vulgarisant, englobent des termes grossiers, employés de manière ciblée par le locuteur pour insulter, ridiculiser ou dénigrer. L'analyse examine leurs fonctions sociales et leur classification dans une perspective socioculturelle et linguistique, soulignant leur rôle dans la transgression des normes sociales et l'usage de mots tabous. Une enquête auprès de plus de cent locuteurs natifs révèle que les Français privilégient les insultes à caractère sexuel, tandis que les Tchèques préfèrent celles impliquant des noms d'animaux. Les auteurs mettent aussi en lumière les difficultés de traduction liées aux divergences sémantiques, notant que les insultes sexuelles sont généralement mieux traduites que les insultes animalières.

L'étude d'**Andrzej Napieralski** et **Lena Czerwińska** (Université de Łódź, Pologne) vise à explorer les formes d'expression du jugement moral – ce qui est considéré comme « bien » ou « mal » – dans les textes récents de rappeurs français et polonais. L'objectif est d'identifier les thématiques valorisées ou critiquées, ainsi que les marques lexicales relevant de la « mauvaise parole » (injures, insultes, vulgarismes). Cette analyse permet de dégager les similitudes et différences dans les représentations du « bien » et du « mal » entre la France et la Pologne, deux pays où la culture hip-hop est solidement implantée. L'étude contribue ainsi à une meilleure compréhension des dynamiques socioculturelles et linguistiques contemporaines, en éclairant l'évolution des normes et valeurs véhiculées par le rap.

Laurent Canal et Alena Podhorná-Polická (Université Masaryk, Brno, République tchèque) examinent la notion d'argot, au centre de jugements de valeur profondément contrastés. Tandis que les puristes en déconseillent l'usage, le considérant, depuis une perspective normative, comme une nuisance, voire une menace, pour la langue, les argotiers (usagers réguliers de l'argot) le valorisent comme une forme de langue émancipée des hiérarchies discursives, perçue comme source d'enrichissement et de liberté linguistique. À partir de ces deux opinions contradictoires, voire antagonistes, une double subjectivité quasi-pathologique s'est répandue dans toutes les strates sociales françaises séparant les « argotophobes » des « argotolâtres », selon la terminologie de Jean-Pierre Goudaillier. Cette étude interroge les éléments langagiers susceptibles de soutenir ou de véhiculer cette dichotomie dans les définitions lexicographiques françaises et tchèques du terme *argot*, confrontées aux résultats issus d'un corpus électronique. L'objectif est de mettre en évidence d'éventuelles corrélations entre ces définitions et l'imaginaire argotique des locuteurs, et l'expression de jugements axiologiques (négatifs, positifs ou neutres). Enfin, sont également étudiés les procédés traductifs du terme *argot* et des lexèmes associés (notamment *jargon* et *jargot*) du français vers le tchèque, langue disposant d'une palette dénomminative est plus nuancée (*argot*, *slang*, *profesní mluva*, *hantýrka*, *žargon*).

Olga Stepanova Desfeux (Pléiade, Université Sorbonne Paris Nord, France) s'intéresse aux effets des inégalités socio-spatiales entre centres urbains et périphéries, souvent à l'origine de désordres et de révoltes qualifiés dans les discours médiatiques de « violences urbaines », généralement attribuées aux jeunes des banlieues. À travers les récits d'écrivains issus de l'immigration (Habiba Mahany, Mohamed Razane, Thomté Ryam), cette violence apparaît comme une expérience destructrice, nourrie par le racisme, la marginalisation, les conflits territoriaux ou identitaires et les tensions avec les autorités. Peu explorée en sociolinguistique, la violence verbale s'y manifeste par un lexique stigmatisant (insultes sexistes, homophobes, racistes, propos dévalorisants). L'analyse de Stepanova Desfeux met également en lumière un rapport étroit entre langage et construction genrée des identités dans les espaces périphériques, où la masculinité s'ancre dans une virilité normative, entraînant la stigmatisation de ceux et celles qui en dévient.

Le dictionnaire hongrois-français, élaboré au printemps 2000 par **Dávid Szabó** (Université Eötvös Loránd, Budapest, Hongrie), dans le cadre de sa thèse doctorale portant sur l'argot des étudiants budapestois (publiée chez L'Harmattan en 2004), constitue le point de départ de l'étude présentée conjointement avec **Máté Kovács** (même université). Ce dictionnaire recense un nombre significatif de mots pour dire *bien* : thématique qui arrive en troisième position parmi les thèmes majeurs de l'argot des étudiants budapestois dans le corpus de 2000. En revanche, les expressions renvoyant au *mal* y sont sensiblement moins nombreuses, suggérant une caractéristique spécifique de l'argot des étudiants, voire plus largement de la langue des jeunes. L'article poursuit un double objectif : d'une part, évaluer

la persistance et la fréquence d'usage des unités lexicales identifiées il y a plus de vingt ans ; d'autre part, identifier les « nouveaux » mots d'argot commun employés pour exprimer les notions de « bien » et de « mal », à partir d'un corpus recueilli au moyen d'une enquête en ligne menée auprès de jeunes locuteurs hongrois. Cette recherche permet ainsi d'appréhender l'évolution diachronique de l'argot commun hongrois, avec un accent particulier sur son emploi évaluatif.


Camille Vorger (Université de Lausanne, Suisse), analyse l'expression *quoicoubeh*, largement répandue dans les écoles et lycées. Afin d'étudier ce jeu de langage, elle s'appuie sur plusieurs sources : une enquête réalisée auprès de parents d'élèves d'une école élémentaire française, les réponses à un questionnaire adressé à Bernard Cerquiglini concernant l'éventuelle inclusion de ce néologisme dans la nouvelle édition du dictionnaire Larousse, ainsi qu'un corpus de discours médiatiques francophones ayant relayé et commenté cette expression. Elle met en lumière un caractère spécifique de ce phénomène : expression ludique et piégeante, *quoicoubeh* illustre un usage jeune et codifié du langage, marqué par une créativité langagière sans transgression des normes sociales.

La recherche d'**Agnieszka Woch** se focalise sur les représentations métaphoriques des phénomènes liés à la pandémie, présentes dans les discours négationnistes de la COVID-19. L'étude analyse les caractéristiques spécifiques de cette rhétorique, notamment les métaphores conceptuelles, en particulier celles mobilisant sur les sèmes de la lutte, figures récurrentes dans les discours de santé publique et politiques. L'auteure examine également la visée persuasive de ces figures de discours et leur mode d'emploi. Le corpus repose sur des commentaires, souvent dysphémiques, relevés entre février 2020 et décembre 2022 sur quatre groupes Facebook – deux polonais et deux français – exprimant leur opposition aux mesures sanitaires et abordant des sujets tels que la pandémie, le port du masque, les gestes barrières, les traitements, les vaccins antiviraux ou le milieu médical.

Finalement, l'article de **Dariusz Bralewski** engage une polémique autour de l'ouvrage d'Agnieszka Piela, *Literatura źródłem związków frazeologicznych. Słownik*, publié par les éditions UŚ à Katowice en 2024.

Nous espérons que ce numéro offrira au lecteur un éclairage approfondi sur les diverses modalités par lesquelles les langues expriment les jugements de valeur et mettra en lumière la richesse des perspectives théoriques ainsi que des contextes d'analyse des articles qui le composent. Bonne lecture !

Jean-Pierre Goudaillier
Anna Bobińska

Anna Bochnakowa
Professeure émérite
Université Jagellonne de Cracovie
 <https://orcid.org/0000-0003-2707-3261>
anna.bochnak@uj.edu.pl

Formation de « bonnes » et de « mauvaises » paroles en français

RÉSUMÉ

L'article est une présentation des formations complexes contenant les éléments *bon*, *mauvais*, *bien* et *mal*, aussi bien du point de vue morphologique que sémantique. Les exemples, puisés principalement dans *Le Petit Robert* et dans le site internet spécialisé *Les expressions françaises décortiquées* sont classés en formes dérivées, composées, expressions et locutions. L'observation de la modification de sens apportée par l'adjonction de lexèmes cités (indépendants ou liés) constitue l'objet essentiel du présent texte. Dans le procédé de la formation lexicale, les éléments *bon*, *mauvais*, *bien* et *mal* perdent souvent leur sens primaire et contribuent à la création de néologismes formels et sémantiques, dont les fonctions s'avèrent variées, p. ex. phatique (*bonjour*; *bon appétit*), euphémique (*malvoyant*) ou péjorative (*bonasse*). Aussi bien les lexèmes isolés que les unités phrastiques contenant des formants cités font généralement partie du vocabulaire courant d'importante fréquence d'emploi. Quelques dérivés et composés français ont leurs équivalents en polonais (*bona*, *dzien dobry*, *dobrobyt*).

MOTS-CLÉS – français, formation des mots, locutions, bon, mauvais, bien, mal, sens

Formation of “Good” and “Bad” Words in French

SUMMARY

The article is a presentation of complex formations containing the elements *bon*, *mauvais*, *bien*, and *mal*, both from a morphological and semantic points of view. The examples, taken mainly from *Le Petit Robert* and from the specialised website *Les expressions françaises décortiquées*, have been classified into derived, compound forms, expressions, and locutions. The fact of observing the



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)
Received: 05.01.2025. Revised: 27.02.2025. Accepted: 02.07.2025

Funding information: Jagiellonian University. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

modification of meaning brought about by the addition of the cited lexemes (independent or linked) constitutes the essential object of this text. The elements *bon*, *mauvais*, *bien*, and *mal* often lose their primary meaning in the word-formation process and simultaneously create formal and semantic neologisms with diverse functions, e.g., phatic (*bonjour*; *bon appétit*), euphemistic (*malvoyant*) or pejorative (*bonasse*). Both the created lexemes and the phrastic units containing the quoted formants belong mostly to the basic stock of French vocabulary with a significant frequency of use. Some French derivatives and compounds have equivalents in Polish (*bona*, *dzień dobry*, *dobrobyt*).

KEYWORDS – French, word formation, expressions, *bon*, *mauvais*, *bien*, *mal*, meaning

Nous nous sommes proposé de regarder le rôle des mots *bon*, *mauvais*, *bien* et *mal* dans la formation de nouvelles unités lexicales, ainsi que d’observer le fonctionnement des mots cités dans les formules figées. Nous voulions voir comment ces mots de sens nettement moral contribuent à la modification sémantique des unités lexicales appartenant à des domaines différents. Notre démarche est donc de nature formelle d’une part, et sémantique de l’autre, et touche en fait à la formation des mots au sens large.

Pour constituer notre corpus, nous avons puisé tout d’abord dans nos mémoire et connaissance du français, et des lexèmes tels que *mauvaise herbe*, *bon mot*, *bien-être*, *bon vivant*, *bonheur*, *malheur*, *bienvenue*, *malentendu*, *malpropre*, *bonbon*, *bon marché* nous sont venus rapidement à l’esprit. Puis, nous avons passé en revue les entrées du *Petit Robert* (2012) commençant par *bon-*, *bien-*, *mal-* et les articles *bon*, *bien*, *mauvais*, *mal* et, finalement nous avons consulté la liste des expressions accessible sur le site d’internet *Les expressions françaises* décortiquées¹ pour recueillir des unités plus développées et particulièrement intéressantes.

Du point de vue de la morphologie lexicale, nous classerons nos exemples d’après les procédés traditionnels de leur formation, c’est-à-dire la dérivation et la composition et nous distinguerons des structures phrastiques plus ou moins figées, notamment les expressions et les locutions.

1. Mots dérivés

Notons tout d’abord la dérivation impropre à partir des adjectifs et des adverbes évoqués. Ils fonctionnent tous alors comme des substantifs, parfois de plusieurs significations, dont le sens propre se rapporte à la morale : *le bon* et *le mauvais*, *le bien* et *le mal*. Mais il faut citer aussi *le mal* dans le sens de ‘douleur, maladie’ et *les biens* au pluriel dans le sens de ‘propriété, possession’. Le substantif féminin *une bonne* (selon *Le Petit Robert* attesté depuis 1708) vient de (*femme*, *servante*)

¹ <https://www.expressio.fr>

bonne à tout faire, c'est-à-dire 'une domestique s'occupant du ménage, du linge, de courses, etc.' et puis *bonne d'enfants* 'une gouvernante, nurse'.

Le mot *bon*, ayant perdu son sens primitif, apparaît dans les locutions adverbiales *tout de bon* 'réellement, avec toutes les conséquences' et *pour de bon* avec une acception semblable. On pourrait voir dans cet emploi de *bon* l'effet sémantique d'accompli, de 'définitif'.

La dérivation suffixale à partir de *bon-* a abouti à des formes telles que *bonard*, régionalisme avec le sens d'imbécile, et vieilli en tant que 'crédule, dupe', selon *Le Petit Robert* (2012 : s.v.), et dans l'emploi moderne signifiant 'beau, bon, satisfaisant', portant ce sens positif malgré le suffixe *-ard*, considéré généralement comme augmentatif ou péjoratif. Une autre forme à suffixe péjoratif : *bonasse* a un sens gardant une teinte du mot d'origine et veut dire, toujours selon le *Petit Robert* (s.v.) 'd'une bonté excessive par simplicité d'esprit, et par peur de conflits'. Notons aussi *bonbonnière* à partir de *bonbon*, lui-même composé par la reduplication de l'adjectif et devenu nom.

On trouve encore l'adverbe *bonnement*, souvent accompagné de *tout*, pour dire 'simplement, carrément' et où *bonne-* semble dire 'nette'.

2. Mots composés

Mentionnons tout d'abord les formules courantes et banales, associant l'adjectif *bon* et un nom, *bonjour*, *bonsoir*, *bonne nuit*, *bon appétit* dont les équivalents dans plusieurs langues (y compris le polonais) sont construits de la même façon. Maintenant on ressent surtout leur fonction phatique, et le contenu sémantique, ainsi que leur structure s'effacent presque. Les locutions exclamatives *bon courage* et *bonne chance* expriment des souhaits lexicalisés, où le sens premier du mot *courage* 'vaillance' est peut-être moins important que celui de l'étymon : *cœur*, se traduisant par la conviction et l'application à la tâche. Le mot *chance* vient du latin *cadentia*, de *cadere* 'tomber' indiquant la chute de dés qui semblent décider de notre sort. *Bon* et *bonne* prennent ici dans le sens de 'fort/forte'.

Le sens de *bonhomme* et de *bonhommie* (noté aussi avec un seul *m* par le *Petit Robert*) ne met pas en évidence le sens du composant *bon*, bien que le premier exemple ait signifié autrefois 'un homme bon', puis 'homme simple, crédule' pour devenir un terme affectueux nommant un petit garçon ou une désignation familière peu respectueuse pour 'monsieur, homme'. Et n'oublions pas *bonhomme de neige* ! La *bonhommie* est définie comme 'simplicité dans les manières unie à la bonté du cœur'.

Bon enfant devient un adjectif et prend le sens de 'qui est facile à vivre, accommodant, sans façons' selon *Larousse* en ligne² et il n'y est plus question

² https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bon_enfant/10140

du sens propre de *bon*. *Bonne âme*, *bonne pâte* et même *bon diable* désignent quelqu'un de sympathique, avenant, une personne agréable. *Bon sang !* est un juron qui fait penser à un autre, déjà vieilli *palsambleu* où le mot *sang* apparaît aussi, et d'une façon euphémique fait référence au sang de Dieu³. *Bon vent !* propice aux navigateurs, à côté d'un vœu aimable de bon voyage peut signifier aussi 'va-t'en, casse-toi'. On peut retrouver cette expression aussi dans la question plutôt aimable *Quel bon vent t'amène chez nous ?*

On parle du *bon cœur* de quelqu'un pour suggérer son caractère vertueux. Quand on dit que quelqu'un *a bon dos*⁴, on souligne sa responsabilité pour une faute non commise, un fardeau injuste. L'expression *de bonne heure* voulant dire 'tôt le matin' semble souligner le côté positif⁵ de se lever tôt.

On trouve encore l'adjectif composé : *débonnaire* 'qui est bon jusqu'à la faiblesse', selon le *TLFi*, apparaissant déjà dans la *Chanson de Roland* et qui avait d'abord la forme *de bonne aire*, voulant dire 'de bonne souche, noble'. Le terme d'Église *la Bonne Nouvelle* équivaut à l'*Évangile*, mot emprunté au latin chrétien *euangelium* 'bonne nouvelle', particulièrement 'bonne nouvelle de la parole du Christ', lui-même pris au mot grec voulant dire 'récompense, action de grâce, sacrifice offerts pour une bonne nouvelle', et puis, au sens chrétien 'bonne nouvelle, évangile' (*TLFi* : s.v. *Évangile*). Le polonais utilise aussi le même calque du terme grec *Dobra Nowina* pour désigner l'*Évangile*.

L'adjectif *mauvais* prend la nuance d'indésirable, de 'nuisible' quand il qualifie le mot *herbe* pour désigner une plante qui n'est pas cultivée et qui s'introduit parmi les plantations intentionnelles. On parle aussi de *mauvaise vie* pour appeler autrefois celle de prostituées. *Une femme de mauvaise vie* était une périphrase qui stigmatisait sans donner la motivation d'une telle opinion. *Un garçon de mauvaise vie* paraît bien plus rare et le vieilli *mauvais garçon* signifiait un homme prompt à en venir aux coups, et surtout un homme du milieu.

Nous n'avons trouvé que peu d'emplois de *mauvais* faisant partie de locutions verbales. Il y a *il fait mauvais*, l'antonyme de *il fait bon* par rapport au temps (la température est agréable, il y a du soleil, etc.), où le *mauvais* englobe plusieurs aspects du temps que nous considérons comme défavorables : pluie, vent, temps nuageux, et ce sens du mot est loin de son acception morale. *Sentir mauvais* est le contraire de *sentir bon* et le synonyme de *puer*. On donne comme synonyme de *sentir bon* le littéraire *fleurer* ou *embaumer*. La locution *se faire du mauvais sang* 'se tracasser, être anxieux' tirerait son origine de la théorie médiévale des humeurs (sang, bile jaune, bile noire, phlegme) correspondant aux substances essentielles

³ Selon le *TLFi* (s.v.), cette interjection datant de la fin du XVII^e siècle est une altération euphémique de *par le sang de Dieu* (noté dans la seconde moitié du XIV^e), formule de serment devenue juron.

⁴ <https://www.linterneute.fr/expression/langue-francaise/565/avoir-bon-dos/>

⁵ Voir le proverbe polonais *Kto rano wstaje, temu Pan Bóg daje* voulant dire que les lève-tôt seront récompensés par Dieu.

dont l'équilibre dans le corps humain assurerait la santé du corps et de l'esprit. La couleur foncée du sang⁶, signalant « le mauvais sang » correspondrait à l'état de santé de quelqu'un.

L'adverbe *bien* substantivé prend le sens de 'vertu morale' et, au pluriel, *les biens* perd son sens primitif et désigne des valeurs et des objets matériels possédés par quelqu'un.

Dans les composés avec l'adverbe *bien*, on trouve : *bien-être*, *bienfaisance*, et on voit nettement le rôle valorisant du premier élément du composé. Le sens de *bien* est aussi maintenu dans *bien-aimé* et le composé prend une teinte de redondance, si l'on admet que le verbe *aimer* a un sens absolu. Mais une autre forme, *malaimé* prouve que la force d'aimer est graduable. D'ailleurs plusieurs composés ont leurs antonymes dont le sens repose sur l'emploi de l'adverbe préfixé : *bienfaisance/malfaisance*, *bienséance/malséance*, *bienheureux/malheureux*. Parfois la symétrie n'est pas totale. *Malheureux* est en réalité l'antonyme d'*heureux*, et le mot *bienheureux* a pris les sens spécialisés religieux de '(celui, celle) qui a été élu(e), qui jouit de la béatitude éternelle' et '(celui, celle) qui a été béatifié(e) par l'Église, mais non (encore) canonisé(e)' (TLFi : s.v.). Le sens primitif du composé correspond à 'qui représente une chance très favorable, qui est signe ou promesse de bonheur'.

L'adverbe *mal* est devenu un substantif polysémique désignant la qualité morale, mais aussi la maladie et la douleur. Rappelons aussi *le mal du siècle*, concept romantique du XIX^e siècle se ramenant à la mélancolie, au spleen de la jeune génération (aisée, précisons-le), et encore *le mal du pays* pour désigner la nostalgie de son pays natal.

Les locutions courantes *avoir mal*, *faire mal* évoquent des sensations de douleur physique, mais on évoque aussi le *mal d'amour* ou le *mal d'aimer*. On peut aussi *être mal dans sa peau*, c'est-à-dire déprimé, triste. Le sens du composé *un malaise* va d'une sensation psychique pénible, de trouble ou de gêne à une brusque faiblesse pouvant aller jusqu'à l'évanouissement.

Les composés avec *mal* : *maladresse*, *maladroit* ou *malchance* prennent le sens privatif de 'non adresse', 'non adroit', 'non chance'. Le même aspect négatif se retrouve dans *malhabile*, *malhonnête*, *malpoli*, *malpropre*. Dans quelques composés, l'élément *mal* apporte une nuance sémantique qui découle de son sens moral : *malintentionné*, *malsain*, *malveillant*, *maltraitance*, *malfaiteur*, *malmener*, *malverser*. Ajoutons encore le nom propre *Maldoror*⁷, connu des *Chants de Maldoror* de Lautréamont.

⁶ Voir aussi la locution se faire du sang d'encre, <https://www.projet-voltaire.fr/origines/expression-se-faire-unsang-d-encre/>

⁷ M. François Nachin de l'Université de Łódź nous a suggéré l'origine possible de ce composé : **doror* proviendrait de *d'aurore* ou bien de la contraction de *Mal* avec le mot espagnol *horror* ('horreur'). Je remercie vivement M. Nachin pour ses remarques.

Il nous paraît aussi intéressant d'observer le procédé d'euphémisation à l'aide de l'élément *mal*. Quand *malvoyant* remplace, pour des raisons d'application du politiquement correct, le mot *aveugle* et *malentendant* le mot *sourd*, les termes respectifs atténuent les sens de 'qui ne voit pas' et de 'qui n'entend pas' qui sont exprimés par les mots simples de sens absolu. L'élément *mal* à côté des verbes dénotant l'action de voir et d'entendre modifient seulement l'étendue, la puissance de la vue et de l'ouïe.

Le nom *malentendu* voulant dire 'équivoque', 'confusion', 'imbroglio' penche après vers 'brouille', 'différend', 'dispute'. Et à l'origine de cette relation interpersonnelle fâcheuse, si l'on suit le sens propre du mot, se trouve le fait d'avoir mal entendu un propos de quelqu'un.

Le sens d'un autre composé, *malsonnant*, se référant de prime abord à la réception des sons est bien plus profond. Le *TLFi* (s.v.) le qualifie de terme théologique, en l'expliquant comme : « Contraire à la doctrine reçue » et d'une façon plus large : « Choquant, contraire à la décence ». Ce n'est qu'en troisième position que le *TLFi* donne le sens littéral : « Désagréable à l'oreille, qui sonne mal ».

En observant les exemples ci-dessus, on constate facilement que *bon*, *mauvais*, *bien* et *mal* prennent des nuances variées et modifient le sens des mots qu'ils déterminent sans exprimer leur sémantisme primitif ou l'effaçant même. Étant des mots de haute fréquence d'emploi dans le lexique de base, ils contribuent largement à la formation de nouvelles unités.

3. Expressions et locutions

Les mots *bon*, *mauvais*, *bien*, *mal* font aussi partie de plusieurs expressions françaises dont nous avons parcouru la liste présentée sur un site d'internet⁸ pour en choisir seulement quelques-unes.

La locution adverbiale *à bonne école* semble dater du XII^e siècle pour désigner un milieu formateur, instructif et *école* a le sens d'exemple, d'influence, de formation morale. Une autre locution ancienne (du XVII^e), *avoir bon pied*, *bon œil*, est appliquée généralement aux personnes âgées pour indiquer qu'elles marchent encore vite et qu'elles ont une bonne vue, bref cela indique leur bonne santé, leur vigueur, malgré l'âge. Mais cela veut dire aussi 'avoir l'air vif, l'air alerte', et c'est ce sens figuré qui a été signalé dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1694 : s.v. *œil*), employé pour avertir un homme de prendre garde à lui, pour ne pas être surpris par quelqu'un, pour le prévenir contre un mauvais coup. *Avoir une bonne mine* se rapporte aussi bien à l'aspect physique qu'à l'état de santé. Une certaine classe et le bon goût sont nommés à l'aide de l'expression *bon chic bon genre*, constatation succincte, prononcée avec admiration.

⁸ <https://www.expressio.fr/toutes-les-expressions>

L'expression proverbiale à *bon chat, bon rat* présentant des adversaires de la même puissance quoique de qualité différente date du XVII^e siècle⁹ et correspond au polonais *trafila kosa na kamień* ('la faux a rencontré une pierre') qui suggère plutôt que quelqu'un qui se considérait comme dominant tombe sur quelqu'un de plus fort.

Dans *être une bonne poire*, où *poire* prend le sens populaire de 'visage, tête', *bon* se ramène à 'naïf, crédule'. Le même sens est attribué à *être le bon pigeon*, surtout à cause du sens populaire de *pigeon* 'sot, naïf, dupe'.

Une expression laudative à l'adresse de quelqu'un vient du vocabulaire de la monnaie et de l'orfèvrerie : *de bon aloi*. Le mot *aloi* désignait un alliage avec une juste proportion de métal précieux, assurant une bonne qualité. Si l'on parle d'une personne de mérite et respectée, on peut la qualifier *de bon aloi*. Tout comme par rapport à un objet de qualité, de bon goût. L'expression *de mauvais aloi* qui voulait dire le contraire de la précédente, semble, selon le commentaire apporté par les auteurs de la liste des expressions exploitée, être tombée en désuétude.

En passant aux expressions avec *mauvais*, parfois symétriques à celles avec *bon*, nous voudrions en citer une, particulièrement imagée : *être de bon* ou *de mauvais poil* pour désigner la bonne ou la mauvaise humeur, la disposition de quelqu'un, visible d'après le poil sur la peau. On peut supposer que l'image vient du comportement des animaux qui manifestent leur agressivité en dressant les poils.

La locution imagée et familière *filer un mauvais coton*, de par son sens, permet deux interprétations de ce « mauvais coton ». On peut l'appliquer à la situation de quelqu'un dont la santé se dégrade ou bien de quelqu'un qui est à un tournant de vie dangereux et qui risque de perdre sa fortune, sa réputation, sa probité. L'origine de cette expression remonterait à la fin du XVII^e siècle où *jeter un vilain coton*, par comparaison aux étoffes qui en s'usant perdaient des morceaux de fil jusqu'à la déchirure, voulait dire 'se ruiner'. À la fin du XIX^e, la même expression signifiait déjà 'dépérir par la maladie' et l'adjectif *vilain* a été remplacé par *mauvais*. Notons encore le proverbe *la mauvaise parole et la fausse monnaie reviennent à leur propriétaire* où l'adjectif *mauvais* prend son sens moral.

La paire *bon/mauvais* dans l'aspect valorisant, donc propre, revient dans plusieurs exemples : *de bon* ou *de mauvais ton*, *de bonne* ou *de mauvaise foi*, *de bon* ou *de mauvais œil*. L'absence de symétrie arrive souvent, pourtant les expressions uniquement avec *bon* prédominent, nous en avons déjà cité plusieurs.

L'expression adjectivale *mal embouché* décrit quelqu'un de mal élevé, désagréable et qui s'exprime grossièrement, ce qui motive le lien avec la bouche. Quelqu'un de *mal réveillé* présente un esprit confus, comme s'il était ensommeillé. Une autre expression – *un ours mal léché* est employée pour parler de quelqu'un de peu social, mal élevé et grossier.

Les expressions avec *bon*, *mauvais*, *bien*, *mal* se multiplient et sont fréquentes dans l'usage, il suffit de se référer aux dictionnaires spécialisés.

⁹ <https://www.expressio.fr/toutes-les-expressions>

4. Supplément polonais

Pour compléter notre présentation, nous voudrions signaler quelques exemples du polonais qui restent en rapport avec notre corpus français. Ainsi, a-t-on en polonais *dobrostan*, que l'on dirait être un calque sémantique du français *bien-être*. Mais c'est un autre mot – *dobrobyt* – qui reproduit la structure du français *bien-être* portant une nuance plus marquée de l'aisance financière, tandis que *dobrostan* désigne une condition psychique.

Le polonais *bona*, attesté depuis la première moitié du XIX^e siècle (*SWil* 1861 : s.v.), avait un sens restreint par rapport à l'étymon français *une bonne* (datant du début du XVIII^e) dans son sens premier d'‘aide à domicile’ et plus tard de ‘bonne d'enfants’. Le polonais a emprunté seulement le deuxième sens et fonctionnait comme désignation d'une femme chargée de la surveillance et de l'éducation des enfants dans les maisons aisées.

On utilise à titre de xénismes les mots français *bon vivant*, *bon ton*, *bon mot* (parfois prononcé à la polonaise, et même mis au pluriel : *bonmoty*, pouvant aussi être décliné). En polonais, l'expression *dobrze słowo*, l'équivalent littéral de *bon mot*, a un sens tout à fait différent et veut dire ‘propos aimable adressé à quelqu'un, parfois une consolation, un encouragement’.

Notre contribution avait un objectif modeste et limité à la formation lexicale essentiellement par composition, avec les mots *bon* et *mauvais* de sens moral fort que l'on voit s'atténuer ou modifier au contact avec une autre unité du vocabulaire. L'observation de ce phénomène connu dans un cas précis nous a paru utile.

Bibliographie

- Dictionnaire de l'Académie française*, 1694, Paris, <https://artfl.atilf.fr/dictionnaires/ACADEMIE/PREMIERE/premiere.fr.html>
- Dictionnaire Larousse* en ligne, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>
- Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 2012, sous la dir. de J. Rey-Debove et A. Rey, Le Robert, Paris
- SWil = Słownik języka polskiego*, 1861, sous la réd. d'A. Zdanowicz et al., M. Olgerbrand, Wilno
- TLFi = Trésor de la langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/>

Sitographie

- Les expressions françaises décortiquées*, <https://www.expressio.fr/>, consulté entre mars et juin 2024 et en septembre 2024
- <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article5133>, consulté entre mars et juin 2024 et en septembre 2024
- <https://www.projet-voltaire.fr/origines/expression-se-faire-un-sang-d-encre/>, consulté entre mars et juin 2024 et en septembre 2024

Anna Bochnakowa – professeure émérite de linguistique romane à l'Université Jagellonne de Cracovie. Domaines de recherche : lexicologie et lexicographie françaises et polonaises, contacts de langues, histoire du français. Auteure d'une centaine de publications dont les monographies : *Terminy kulinarne romańskiego pochodzenia w języku polskim do końca XVIII wieku* (1984), *Le « Nouveau grand dictionnaire françois, latin et polonois » et sa place dans la lexicographie polonaise* (1991), *« Le bon français » de la fin du XX^e siècle. Chroniques du « Figaro » 1996-2000* (2005). Rédactrice scientifique et co-auteure de *Wraży francuskiego pochodzenia we współczesnym języku polskim* (2012) – étude des mots d'origine française en polonais contemporain.

Élise Cantiran

Ph. D. Responsable des Études
Chargée du Master MEEF parcours Lettres
Université Catholique de Lyon
ecantiran@univ-catholyon.fr

De l'Épistolaire à la Fiction : La Mauvaise Parole comme Poétique de l'Altérité chez Zola

RÉSUMÉ

Cet article explore comment la « mauvaise parole » chez Zola circule entre ses écrits épistolaires et romanesques pour constituer une véritable poétique de l'altérité. D'abord reçue, subie, puis intériorisée, cette parole blessante se transforme dans la correspondance en objet de mise à distance, avant d'être sublimée dans l'espace plus libre de la fiction romanesque. Zola en fait un matériau littéraire à part entière, un outil de construction de son ethos, où la parole injurieuse devient marqueur d'authenticité, de révolte et de style. À travers un corpus croisé de lettres et de passages issus de *L'Assommoir*, cet article analyse comment la violence verbale, qu'elle soit subie ou projetée, devient moteur narratif et esthétique. Ce transfert de la sphère privée à la fiction révèle un processus de transfiguration du langage conflictuel, qui permet à Zola d'exprimer et de dépasser tensions sociales et violences symboliques, tout en affirmant une posture d'écrivain engagé.

MOTS-CLÉS – Zola, mauvaise parole, poétique de l'altérité, épistolaire

Zola and the Bad Word: From Letters to Fiction, a Poetics of Alterity

SUMMARY

This article explores how “bad speech” in Zola’s work circulates between his epistolary writings and his fiction, ultimately forming a true poetics of otherness. Initially received, endured, and internalised, this injurious language was first processed in his correspondence, where Zola imposed a critical distance, before being sublimated in the more expansive realm of the novel.



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)
Received: 11.11.2024. Revised: 21.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Publication financée par le CRSH canadien dans le cadre du projet « Poétique du moi et de l'altérité dans les correspondances naturalistes ». **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

He transformed it into a fully-fledged literary device, a means of constructing his authorial ethos, where harsh words became markers of authenticity, rebellion, and style. Through a cross-analysis of his letters and key passages from *L'Assommoir*, the article examines how verbal violence – whether suffered or expressed – becomes both a narrative and aesthetic engine. This transfer from the private sphere to fiction reveals a process of linguistic transfiguration, which allowed Zola to articulate and transcend social tensions and symbolic violence while asserting his identity as a committed writer.

KEYWORDS – Zola, bad speech, poetics of alterity, epistolar

Dans l'imaginaire collectif, Émile Zola est souvent perçu comme l'historien du Second Empire. Sa fresque des *Rougon-Macquart* raconte les péripéties des membres d'une famille sur une période allant de 1851 à 1871. Classiques des manuels scolaires, les romans qui composent cette série sont appréciés pour la rigueur historique de leurs récits, leur peinture des mœurs et leur précision technique. Aujourd'hui, il est reconnu comme un auteur classique, mais également comme l'une des figures majeures de l'Affaire Dreyfus. Son célèbre « J'accuse » témoigne d'une maîtrise exceptionnelle de l'invective, qu'il déploie à travers des techniques énonciatives variées, telles que la question rhétorique ou le trait d'esprit, tout en révélant une forte subjectivité, notamment par l'usage d'adjectifs axiologiques. Ces traits d'esprit imprègnent l'ensemble de ses écrits, qu'ils soient épistolaires, journalistiques ou romanesques, et se sont façonnés bien avant l'Affaire Dreyfus, dès ses débuts dans le journalisme, pour éclore avec son premier succès international, *L'Assommoir*.

En effet, ce que l'on retient aujourd'hui de Zola – la rigueur historique et l'engagement pour la justice – n'est qu'un aspect de son héritage. En son temps, Zola était aussi connu pour son style brut et sans compromis. C'est précisément cette parole crue, à la limite de l'injure, qui lui a attiré les critiques les plus virulentes, telles que celles d'Ulbach par exemple :

Ma curiosité a glissé ces jours-ci dans une flaque de boue et de sang qui s'appelle *Thérèse Raquin*, et dont l'auteur, M. Zola, passe pour un jeune homme de talent. Je sais, du moins, qu'il vise avec ardeur à la renommée. [...] Intolérant pour la critique il l'exerce lui-même avec intolérance, et à l'âge où l'on ne sait encore que suivre son désir, il intitule ses prétendues études littéraires : Mes haines !¹

Dans sa correspondance, Zola consacre d'ailleurs une place importante aux critiques qui le visent, exprimant une forme de réaction qui tend à mettre à distance ces invectives. Ce cycle, où la violence des attaques se retrouve ensuite adoucie dans ses lettres, semble trouver son apogée dans ses romans, où Zola dépasse et sublime

¹ Ulbach, Louis, « La littérature putride », in *Le Figaro*, 15^e année, 3^e série, numéro 23, 23 janvier 1868, p. 1.

ces tensions. Ces attaques, une fois intégrées à la matière littéraire, enrichissent sa prose, conférant à son écriture engagée toute sa profondeur et sa force.

Ses premiers écrits journalistiques, compilés dans *Mes Haines*, témoignent dès ses jeunes années d'un art consommé de la riposte et de la controverse. Dans sa correspondance, il se plaint régulièrement auprès de ses amis, confrères et collaborateurs d'être mal compris ou victime de propos malveillants. Ce sentiment de mise à l'écart se renforce particulièrement en 1876 et 1877 : au moment de la rédaction et de la publication de *L'Assommoir*, le journal *Le Bien Public* suspend en effet la parution en feuilleton de l'œuvre, après avoir, selon Zola, tenté d'en censurer certains passages. L'auteur exprime alors son amertume dans des termes parfois colorés, empruntant au style vif et expressif de ses romans.

Souvent associée à l'invective, à l'insulte ou à l'argot, la mauvaise parole traverse ses romans comme ses lettres, où elle exprime des rapports de pouvoir, des conflits et une certaine conception de l'altérité. Cette dynamique mérite une analyse approfondie, car elle éclaire l'articulation entre la violence verbale et la construction narrative chez Zola. Comment ces « mauvaises paroles », de l'épistolaire à la fiction, engagent-elles alors l'auteur dans une véritable poétique de la relation à l'autre, où l'expérience d'un « acharnement » critique se transforme en moteur créatif ?

Notre étude s'organisera en trois temps : d'abord, nous examinerons les différentes formes que peut prendre la mauvaise parole, ensuite, nous analyserons ses différentes fonctions chez Zola ; enfin, nous verrons comment cette mauvaise parole, en circulant de la correspondance vers le texte littéraire et inversement, engendre une poétique cyclique de l'altérité où les tensions critiques se transforment en moteur créatif. Nous prendrons appui sur le texte de *L'Assommoir*, particulièrement riche en « mauvaise parole », afin de procéder à notre étude.

1. La « mauvaise parole »

La « mauvaise parole » inclut diverses formes de communication considérées comme nuisibles ou offensantes, invoquant souvent de fortes réactions émotionnelles. Elle comprend des catégories telles que les discours de haine, les blasphèmes et les discours perturbateurs, qui peuvent porter atteinte aux normes sociales et à la stabilité démocratique, mais aussi les discours plus légers, comme l'argot, le grossier, ou le langage qui touche aux choses du corps. Lagorgette et Larrivée proposent cette définition en s'appuyant sur des textes de lois :

Ces différents emplois d'items lexicaux conventionnellement réservés à l'expression d'une forme verbale de violence sont, on le voit, difficiles à délimiter, même si certains contextes en favorisent l'usage. Il devient dès lors extrêmement délicat, sans un examen précis et minutieux du contexte d'occurrence, de se prononcer sur la valeur pragmatique des énoncés ; alors que la justice semble vouloir pénaliser les insultes plus sévèrement

(extension de l'article 433-4 du code pénal, 10/09/2002), restent à définir des critères permettant d'éviter des condamnations abusives. 7 500 euros d'amende et six mois de prison ne sont pas des mesures de rétorsion que l'on peut prendre à la légère; mais sur quelles bases linguistiques le système pénal pourra-t-il s'appuyer pour statuer (Guillot, 2004 : 83)².

La « mauvaise parole » semble donc, en général, associée au négatif, ainsi que la définition de Tayyebian en atteste : « En effet, pour la majorité des individus, les gros mots sont généralement associés à quelque chose de mauvais et de tabou, ce qui est défini par la culture dans laquelle ils ont été élevés » (Tayyebian, 2015 : 2)³. À cela, Fox ajoute une réflexion sur les formes linguistiques que peut prendre la mauvaise parole : « Par “discours perturbateur”, j'entends un discours qui remet en question ou subvertit les normes sociales et politiques largement établies. Il existe de nombreux types de discours perturbateurs, et ils ne sont pas tous négatifs » (Fox, 2023 : 1)⁴. Ces « gros mots » et ces « discours perturbateurs », s'ils sont souvent associés au négatif, peuvent avoir d'autres fonctions, comme d'apporter une remise en cause de la société, ou exprimer des émotions fortes. De nombreuses études révèlent entre autres les fonctions d'appartenance au groupe que peut revêtir le langage argotique. Drange propose une comparaison des dialectes de trois communautés en Espagne, révélant ainsi la façon dont les mots créent une communauté géographique, parfois même au-delà de certaines différences : « Le système commun inclut également des aspects culturels qui se manifestent dans les thèmes tabous, ce qui fait que les expressions grossières se ressemblent dans les trois communautés linguistiques » (Drange, 2019 : 13)⁵. Si les discours perturbateurs, souvent perçus négativement, peuvent aussi incarner des outils de remise en question des normes établies, la mauvaise parole, qu'elle soit taboue, argotique ou corporelle, remplit des fonctions variées. Elle peut à la fois déranger et construire, affirmer une identité de groupe et exprimer des émotions fortes, tout en permettant de subvertir des codes sociaux et politiques. En ce sens, bien que généralement associée à une connotation négative, elle peut également devenir un vecteur d'émancipation et de contestation.

² Lagorgette, Dominique et Pierre Larrivé, « Interprétation des insultes et relations de solidarité », *Langue française*, vol. 144, n° 4, 2004, p. 83-103.

³ Indeed, for a majority of individuals, bad words are typically associated with something bad and taboo, which is defined by the culture in which they were brought up (Afin d'éviter de passer d'une langue à l'autre, nous donnerons notre traduction dans le corps du texte et sa version originale en notes).

⁴ By disruptive speech, I mean speech that challenges or subverts widespread existing social and political norms. There are many kinds of disruptive speech, and not all of them are bad (Notre traduction).

⁵ El sistema común también incluye aspectos culturales que se manifiestan en los temas tabú, resultando en que las expresiones malsonantes son parecidas en las tres comunidades de habla (Notre traduction).

La mauvaise parole n'est donc pas un phénomène purement négatif ou réducteur, mais un outil complexe, profondément ancré dans les pratiques langagières et culturelles. Chez Zola, cet usage linguistique prend une place centrale et devient à la fois un moyen d'expression sociale dans son réseau amical et professionnel, instrument de critique mais surtout enjeu esthétique.

2. La mauvaise parole chez Zola

Pour analyser la notion de « mauvaise parole » dans l'œuvre et la correspondance d'Émile Zola, il est essentiel de considérer les multiples dimensions de cette pratique langagière. Elle se traduit dans son écriture par une large palette d'expressions dérangeantes, tant sur le plan de la thématique que du lexique. Zola exploite, en effet, une série de registres linguistiques issus de la vulgarité, de l'argot et de l'invective, tout en introduisant une réflexion méta-textuelle sur cette même « mauvaise parole ».

L'argot constitue une composante centrale du style de Zola, notamment pour caractériser les milieux populaires et ouvriers dans ses romans. En adoptant un langage familier et cru, Zola cherche à offrir une voix authentique aux classes populaires, sans les édulcorer. L'usage de l'argot devient un miroir social, symbolisant le refus de Zola de se soumettre aux normes bourgeoises de bienséance littéraire. Ce choix s'inscrit dans une volonté d'authenticité. L'auteur s'investit dans une recherche de réalisme qu'illustrent ses dossiers préparatoires, où il consulte divers dictionnaires, dont *le dictionnaire du sublime* (Zola, 2024 : 140-2). Ce langage non conventionnel contribue à la crédibilité de ses personnages et offre une visibilité à des figures souvent marginalisées.

Dans la correspondance de Zola, on observe une autre dimension de la mauvaise parole : celle de l'auteur contre ses détracteurs. En juin 1876, la publication du feuilleton de *L'Assommoir* dans *Le Bien Public* s'arrête suite à la censure (Delair, 2021) et ne reprend qu'à partir du 9 juillet dans *La République des Lettres*⁶. L'auteur censuré produit donc quelques articles pour tenter de se défendre, suite à quoi Marius Topin se trouve offensé⁷. Zola se défend et se justifie par ces mots :

Je regrette bien sincèrement qu'une phrase de ma lettre au *Gaulois* ait pu vous chagriner. En disant que « depuis dix ans, j'attendais de la critique un peu de justice », je parlais évidemment en général. Il m'était difficile d'établir une exception. J'ai perdu d'autant moins le souvenir de votre excellente étude, qu'elle est une des rares pages bienveillantes qu'on ait écrites sur moi. Vous m'avez traité en galant homme, mais on m'a égorgé en cent endroits divers, et on m'égorge encore. Je reste donc dans la vérité, lorsque je me plains de l'attitude brutale de la critique à mon égard. (Zola, 1876)

⁶ Voir « *L'Assommoir* », *Gallica*, <https://data.bnf.fr/fr/ark:/12148/cb12001598m>

⁷ Il s'agit de la lettre que Zola avait adressée à Fourcaud le 23 septembre 1876 (t. II, lettre 295). Voir l'édition réalisée par Colette Becker dans *Les Cahiers naturalistes*.

Dans cet extrait de la correspondance de Zola, la « mauvaise parole » se manifeste à travers l'usage du champ lexical de la souffrance et de l'injustice soulignant la violence des critiques qu'il subit : « chagriner », « égorgé », « brutale » et « attitude ». L'image de « l'égorgement » en particulier est violente, suggérant non seulement une agression verbale mais aussi une tentative de détruire son intégrité en tant qu'écrivain. En opposition, les termes « justice » (lié à l'attente qu'il a de la critique) et « vérité » (liée à sa propre défense) marquent une opposition entre son discours et celui des critiques qu'il perçoit comme injustes et brutalement dénigrants. Ce choix lexical contribue à la mise en place d'une rhétorique où Zola se place en position de victime, mais aussi de défenseur d'une cause juste. Il forme ainsi une méta-discussion sur la critique qui devient en soi une forme d'énonciation de la « mauvaise parole ». En outre, Zola met à distance la mauvaise parole par diverses stratégies, notamment l'atténuation en disant qu'il regrette que ses propos aient pu « chagriner » son interlocuteur. Le « on » représente ici une entité collective extérieure tant à Zola qu'à Topin, dégageant en creux un « nous » inclusif, dans le sens où il inclut le destinataire et le destinataire⁸. Ici, la mauvaise parole devient l'ennemi commun qui vient unir les deux épistoliers. Ce mouvement de distanciation puis de formation d'un groupe contre un autre est une caractéristique de ce qu'on pourrait appeler la « mauvaise parole » dans la correspondance de Zola.

Tout comme Zola a été la cible de nombreuses attaques et jugements dans sa vie publique, Gervaise, l'héroïne de *L'Assommoir*, doit faire face aux remarques désobligeantes et aux jugements constants de son entourage. Zola, bien que tenace et résolu dans sa carrière littéraire, a lutté pour surmonter ces critiques qui visaient à le discréditer personnellement et socialement. De même, Gervaise subit une violence verbale de la part des habitants du quartier tant que de son mari et de son amant. Cependant, contrairement à Zola, qui a su persévérer malgré les critiques, Gervaise ne parvient pas à se relever de cette pression sociale écrasante :

Elle filait doux maintenant, elle pliait ses grosses épaules, ayant compris qu'ils s'amusaient à la bousculer, tant elle était ronde, une vraie boule. Coupeau, très mal embouché, la traitait avec des mots abominables. Lantier, au contraire, choisissait ses sottises, allait chercher les mots que personne ne dit et qui la blessaient plus encore. Heureusement, on s'accoutume à tout ; les mauvaises paroles, les injustices des deux hommes finissaient par glisser sur sa peau fine comme sur une toile cirée. (Zola, 1961 : 648)

Zola décrit Gervaise comme « pli[ant] ses épaules » et s'habituant à une parole cruelle. Le texte répète « mot » par deux fois, et « parole » une fois, associant toujours ce vocabulaire à un lexique dégradant « abominables », « sottises », « blessaient », « mauvaise ». Ce passage, en la comparant à une « boule » ronde et vulnérable, montre

⁸ Voir Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, quatrième édition, 2014 (première édition : 1980), p. 45-50.

comment elle est devenue une cible des moqueries et des agressions verbales qui glissent sur elle, mais au prix d'un affaissement moral et d'une résignation face aux critiques. Contrairement à Gervaise, qui se soumet et s'adapte au discours négatif, Zola répond en défendant sa position et en dénonçant l'injustice des attaques qu'il subit. Ce choix lexical, en particulier l'image de l'égorgement, illustre une résistance là où Gervaise se résigne. La lettre de Zola montre aussi une tentative de transformer la « mauvaise parole » en discours de résistance et de vérité, dans laquelle il se positionne en victime, mais aussi en porteur d'une cause juste.

Les deux textes illustrent donc un processus de distanciation et de mise en opposition : pour Zola, il s'agit de se défendre contre la critique collective en se plaçant du côté de la « justice » et de la « vérité », tout en tentant de susciter l'adhésion de Topin. Pour Gervaise, la « mauvaise parole » provoque un isolement et la pousse dans une spirale d'abattement, aboutissant à une fin tragique. Zola, en dépeignant Gervaise comme une victime de son entourage verbalement violent, exprime les mêmes tensions sociales et morales qu'il affronte lui-même en tant qu'écrivain attaqué, mais avec un regard qui traduit une prise de position morale et une quête de justice qu'il n'accorde pas à son personnage, symbolisant un stade à dépasser.

En définitive, la mauvaise parole chez Zola a un effet cathartique, servant d'outil de résistance contre les forces sociales oppressantes. Ainsi, la mauvaise parole semble évoluer au-delà d'un simple dispositif narratif ou critique pour devenir un élément constitutif de l'identité littéraire et publique de l'écrivain. En prenant ses distances par la correspondance, où il exprime ses révoltes et ses douleurs, Zola transforme cette parole blessante en un matériau littéraire. La violence des mots qu'il reçoit ou renvoie, transposée dans son écriture romanesque, agit comme une réponse artistique et cathartique qui construit l'univers poignant et réaliste des *Rougon-Macquart*.

3. La Mauvaise Parole : Une Poétique de l'Altérité

Zola fait de la « mauvaise parole » bien plus qu'un simple instrument de langage vulgaire ou d'insulte : elle devient l'expression de son identité littéraire et personnelle. L'auteur articule ainsi une poétique de l'altérité, où le langage incisif exprime les rapports de pouvoir et met en relief les différences sociales. Cela s'illustre aussi bien dans ses échanges épistolaires que dans son œuvre romanesque, où il cultive une image d'auteur engagé et intransigeant, prêt à se dresser contre les hypocrisies de son époque. Comme l'explique Catherine Kerbrat-Orecchioni :

Ces images peuvent d'ailleurs être plus ou moins démultipliées : j'écris en fonction de l'image que mon public se fait de moi-même – problème de « l'image de marque » de l'écrivain, qui fonctionne également comme une *norme contraignante* [...]. À chaque « image » correspondra une *série de contraintes ou de servitudes (de normes)* qui viendront orienter le travail de l'émetteur ». (Kerbrat-Orecchioni, 2014 : 24)

Ce choix de se placer en opposition lui impose donc des contraintes spécifiques, où l'image de l'auteur critique façonne ses écrits et la réception qu'en aura son public. Cette section se propose ainsi d'explorer comment, dans ses romans comme dans ses correspondances, Zola manipule cette image publique en instaurant un discours de « mauvaise parole » ainsi qu'une rhétorique de résistance partagée avec ses personnages. Nous verrons comment l'âpreté de son discours se déploie en réponse à l'altérité, à travers des thématiques sociales et morales qui structurent à la fois la poétique de ses romans et l'éthique de ses lettres. Pour analyser les liens entre correspondance et roman chez Zola dans le cadre de l'altérité, nous examinerons comment la « mauvaise parole » se déploie en deux étapes : d'abord comme parole reçue à travers la rumeur, puis comme parole sublimée dans une poétique du langage imagé. Ces domaines permettent de relier la mauvaise parole à la fois comme forme de résistance et comme marqueur de l'identité littéraire de Zola.

Dans une lettre adressée à François Oswald, Zola fait face à une fausse information qui circule dans la presse, où l'on affirme à tort qu'il aurait proposé une comédie au théâtre du Gymnase. Cette rumeur, non seulement fausse, affecte son image publique et le force à rétablir la vérité en demandant poliment, mais fermement, un démenti.

Mon cher confrère,

Auriez-vous l'extrême obligeance de démentir une nouvelle qui circule dans la presse et que vous avez-vous-même donnée à vos lecteurs ?

Il n'est pas vrai que j'aie porté une comédie au Gymnase. Je n'ai donc aucune réponse à attendre de M. Montigny.

Veillez, mon cher confrère, de mes meilleurs sentiments. (Zola, 1873)

Les marques énonciatives soulignent le positionnement de l'auteur vis-à-vis de son interlocuteur et son souhait de défendre son image publique, avec une politesse formelle qui cache une certaine irritation face à la propagation de fausses informations. L'expression « Mon cher confrère » est une marque énonciative d'adresse directe qui place l'interlocuteur dans une relation de respect mutuel et de camaraderie professionnelle, tout en rappelant subtilement à son interlocuteur ses devoirs professionnels et éthiques en matière d'information. Le conditionnel « Auriez-vous » marque une demande polie, usant d'une formule courtoise qui atténue la force de la requête, même si l'usage du verbe « démentir » montre bien l'attente d'une action corrective. L'utilisation de la formule « il n'est pas vrai » avec « il » impersonnel témoigne d'une volonté de transmettre une forme d'objectivité.

Ces marques énonciatives, de l'apostrophe au conditionnel de politesse, structurent la lettre dans un registre de politesse qui dissimule mal l'agacement de Zola. La formulation de Zola, bien que mesurée, souligne une position de défense contre les « mauvaises paroles » propagées par la presse et exprime son refus de laisser son image publique être affectée par de fausses rumeurs.

De la même façon, dans *L'Assommoir*, le personnage de Coupeau subit une rumeur qui l'accuse d'être « le cocu ». Bien que Coupeau ait l'air d'ignorer cette rumeur, celle-ci l'atteint indirectement, en suscitant des moqueries et des commentaires qui alimentent le mépris de ses voisins. Dans les deux cas, la rumeur devient une « mauvaise parole » qui s'immisce dans la vie des individus et remet en question leur réputation. Néanmoins, Coupeau n'a pas, comme Zola, à conserver une certaine image auprès de son public, il peut donc, à travers un discours indirect libre qui se passe de guillemets, exprimer toute sa frustration et son soulagement de n'être plus le seul « cocu » :

Ce n'était plus lui, le cocu. Oh ! il savait ce qu'il savait. S'il avait eu l'air de ne pas entendre, dans le temps, c'était apparemment qu'il n'aimait pas les potins. Chacun connaît son chez soi et se gratte où ça le démange. Ça ne le démangeait pas, lui ; il ne pouvait pas se gratter, pour faire plaisir au monde. Eh bien ! et le sergent de ville, est-ce qu'il entendait ? (Zola, 1961 : 309)

Le passage est construit en discours indirect libre, sans guillemets, ce qui permet à Coupeau de mélanger sa voix intérieure avec le narrateur, un procédé qui renforce l'impression de proximité avec ses pensées. Les expressions populaires comme « chacun se gratte où ça le démange » et « ça ne le démangeait pas, lui » soulignent le registre familier et l'amertume de Coupeau face aux commérages. Cependant, cette apparente insouciance laisse transparaître un sentiment de colère et de résignation, tandis que Zola, dans sa lettre, demeure dans un cadre de politesse formelle malgré son agacement.

La « mauvaise parole » chez Zola est maîtrisée, canalisée dans une rhétorique de politesse contrainte ; chez son personnage, elle peut enfin se manifester librement, révélant une détresse brute et une revendication de dignité face aux rumeurs, rétablissant les émotions ressenties lors d'une interaction avec autrui teintée de « mauvaise parole ».

Le roman devient ainsi une forme d'exutoire pour exprimer une forme de sublimation de la « mauvaise parole ». Dans ce cadre, l'un des outils de Zola consiste à user du langage imagé, lui permettant d'exprimer des sentiments de rejet et de détachement dans sa correspondance. Ce passage d'un discours personnel à une poétique littéraire révèle une continuité dans l'expression de sentiments violents ou dégradants, tout en sublimant la mauvaise parole.

Dans sa lettre à Louis Montchal, Zola exprime une lassitude profonde vis-à-vis du journalisme, et cette déception se manifeste par un langage imagé qui traduit un sentiment d'épuisement et de rejet : « Mais je considère ma campagne au *Figaro* comme finie, je reste plus que par devoir. La dernière polémique m'a tellement écœuré que j'ai hâte de sortir du journalisme, en secouant la poussière sous mes pieds » (Zola, 1881).

Cette métaphore renvoie à un geste de rejet symbolique, comme un désir de se débarrasser d'une souillure. Ici, Zola adopte une posture de détachement vis-à-vis

du journalisme, comparant cette expérience à une saleté qu'il veut éloigner de lui. Le terme « écœuré » accentue l'aspect dégradant de son expérience et illustre son ressentiment. Cette formulation souligne l'authenticité de ses émotions et marque une transition vers un besoin de purification ou de distanciation symbolique. Le présent d'énonciation « j'ai hâte » ancre cette déclaration dans une immédiateté. Ce temps, à la fois personnel et spontané, met en relief son impatience et accentue le caractère urgent de son rejet.

Dans *L'Assommoir*, le langage imagé utilisé pour décrire l'environnement de Gervaise répond également à cette idée de rejet et de dégradation, mais d'une manière plus intériorisée et poétique : « Laisser les choses à la débandade, attendre que la poussière bouchât les trous et mît un velours partout, sentir la maison s'alourdir autour de soi dans un engourdissement de fainéantise, cela était une vraie volupté dont elle se grisait. Sa tranquillité d'abord ; le reste, elle s'en battait l'œil » (Zola, 1961 : 319).

Ici, la poussière évoque l'abandon et la stagnation. La poussière qui « bouch[e] les trous » symbolise la décomposition progressive de l'environnement de Gervaise. Contrairement à Zola, qui secoue la poussière pour s'en éloigner, le personnage de Gervaise s'y abandonne, incarnant une résignation totale. Cette expression passive, dénuée d'action directe, reflète son désespoir et son acceptation d'une existence qui se dégrade lentement. La métaphore « maison [qui] s'alourdit [...] dans un engourdissement de fainéantise », imprégnée de termes négatifs, transforme la maison en un fardeau physique qui emprisonne Gervaise. En choisissant le terme « se griser », Zola souligne une sorte de complaisance de Gervaise dans cette déchéance : elle « se gris[e] » de cette inaction et du poids de son environnement. Ce verbe place Gervaise dans une posture d'abandon total, de plaisir dans la passivité, qui contraste avec l'envie de mouvement et de purification exprimée par Zola dans sa correspondance.

Les deux extraits révèlent une utilisation similaire du langage imagé pour exprimer un rejet, mais avec des nuances qui reflètent la différence entre les circonstances de l'auteur et celles de son personnage. Dans sa correspondance, Zola adopte un langage imagé pour signifier un détachement actif, un rejet clair de l'environnement journalistique qui l'a « écœuré ». Cette « mauvaise parole » sert de catharsis personnelle, lui permettant de purger son dégoût.

Dans *L'Assommoir*, cependant, le langage imagé traduit une résignation fataliste chez Gervaise, qui s'abandonne à la poussière, métaphore de la stagnation sociale et morale. La mauvaise parole n'est plus un outil de résistance mais une façon de décrire un glissement progressif vers l'abandon et la déchéance.

Ainsi, le langage imagé de Zola, qui passe de la correspondance à la fiction, adopte différentes nuances en fonction de son contexte d'énonciation. Dans sa lettre, il exprime un rejet et un désir d'évasion ; dans son roman, il devient le reflet d'une déchéance sans échappatoire, offrant ainsi une poétique de la « mauvaise parole » qui transcende la simple expression d'un sentiment personnel pour toucher à une dénonciation sociale plus large.

En conclusion, l'analyse de la « mauvaise parole » chez Zola révèle son rôle multifonctionnel et sa complexité, au sein d'une œuvre littéraire marquée par une exploration intense de la langue et des tensions sociales. Dans un premier temps, nous avons étudié comment cette « mauvaise parole » s'incarne dans différents registres langagiers – rumeurs, invectives, vulgarité. Ensuite, nous avons vu que cette parole agressive, loin d'être aléatoire, participe chez Zola à la construction d'une véritable identité d'écrivain, marquant durablement son ethos. Enfin, nous avons exploré la sublimation de cette parole dans un langage imagé, où elle transcende la simple invective pour devenir un moteur narratif et une poétique de l'altérité.

À travers cet usage de la « mauvaise parole », Zola interroge les normes sociales de son époque, tout en construisant une poétique de la résistance et de la dénonciation. La « mauvaise parole » est donc plus qu'un simple choix stylistique : elle est une réponse à la violence des critiques qui ont marqué sa carrière et une stratégie pour mettre en scène la lutte de ses personnages face aux jugements de la société.

Ainsi, le transfert de la mauvaise parole des lettres au roman marque toute l'importance d'examiner l'épistolaire comme une étape dans le processus créatif de sublimation de la réalité.

Bibliographie

Sources primaires

Zola, Émile, *Correspondance*, t. XI, Presses de l'Université de Montréal, <https://books.openedition.org/pum/7503>

Zola, Émile, *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire. L'Assommoir*, t. 2, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961

Sources secondaires

Delair, Hortensev (2021), *Zola censuré : l'épreuve du feuilleton*, Le blog de Gallica, <https://gallica.bnf.fr/blog/18082021/zola-censure-lepreuve-du-feuilleton?mode=desktop>, consulté le 10/11/2024

Drange, Eli-Marie (2019), « *No me banco la gente así*. Un estudio comparativo del uso de palabras coloquiales y malsonantes en conversaciones informales en tres comunidades de habla hispanohablantes », *Bergen Language and Linguistics Studies*, vol. 10, p. 13, <https://doi.org/10.15845/bells.v10i1.1502>

Fox, Carl (2023), « Stability and disruptive speech », *Journal of Social Philosophy*, <https://doi.org/10.1111/josp.12513>

Kerbrat-Orecchioni, Catherine (2014), *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, quatrième édition, Paris, Armand Colin

Lagorgette, Dominique, Larrivée, Pierre (2004), « Interprétation des insultes et relations de solidarité », *Langue française*, vol. 144, n° 4, p. 83-103, <https://doi.org/10.3917/lf.144.0083>

Tayyebian, Narsis (2015), *Linguistic and Non-linguistic Features and Functions of "bad Language" by Malaysian Netizens*, <https://books.google.fr/books?id=Vf0-nQAACAAJp>

Zola, Émile, *Œuvres. Manuscrits et dossiers préparatoires. Les Rougon-Macquart. L'Assommoir*, Gallica, <http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc4845c/ca59883782940575>

Élise Cantiran a obtenu son doctorat le 15 janvier 2021 avec sa thèse « Postérité du modèle zolien aux États-Unis entre 1876 et 1903 » sous la direction d'Éléonore Reverzy. Son travail a été publié notamment dans les *Cahiers Naturalistes* et *Excavatio*. Élise Cantiran est responsable du master MEEF parcours Lettres à l'Université Catholique de Lyon depuis septembre 2024 où elle donne également des cours en licence. Avec sa collaboratrice Corina Sandu, elle dirige actuellement un projet nommé « Poétique du moi et de l'altérité dans les correspondances naturalistes » financé par la bourse Savoir du CRSH.

Anne-Caroline Fiévet

EHESS Paris / Laboratoire MICA – Université Bordeaux Montaigne

 <https://orcid.org/0000-0002-4612-9753>

anne-caroline.fievet@ehess.fr

Évolution des désignations neutres, positives et négatives dans les émissions de libre antenne de la radio Skyrock (2003-2023)

RÉSUMÉ

Trois émissions de libre antenne de la radio jeune Skyrock, enregistrées en 2003, 2013 et 2023, sont analysées d'un point de vue argotologique pour discuter la circulation des lexèmes désignant des personnes de façon neutre, positive et négative. Les résultats montrent que ces émissions sont constituées essentiellement d'argot commun et d'argot commun des jeunes. Les néologismes sont rares, certainement parce que Skyrock est une radio nationale qui doit s'adresser à tous, sans être trop cryptique. Cet article met en évidence la présence récurrente de dix lexèmes (*mec, pote, balèze, meuf, daron/daronne, beau gosse, bonne, bonhomme, bâtard* et *gros*) et discute la circulation des autres. Cette circulation est maintenue par l'équipe d'animateurs (en particulier les plus jeunes) ainsi que, dans une moindre mesure, par les auditeurs. Ce travail s'inscrit dans une recherche plus large sur la dynamique de l'argot des jeunes, mise en perspective avec d'autres sources comme les grands corpus web et les textes des chansons de rap.

MOTS-CLÉS – circulation des lexèmes argotiques, argot commun, argot commun des jeunes, radios jeunes, libre antenne

Evolution of Neutral, Positive, and Negative Designations in Skyrock Radio Talk Shows (2003-2023)

SUMMARY

Three call-in shows from the youth radio station Skyrock, recorded in 2003, 2013, and 2023, are analysed from an argotological point of view to discuss the circulation of lexemes describing people in neutral, positive, and negative ways. The results show that these broadcasts consist mainly of



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 12.11.2024. Revised: 21.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université Bordeaux Montaigne. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

common slang and youth slang. Neologisms are rare, likely because Skyrock is a national radio station that caters to a larger audience without being overly cryptic. This article highlights the recurring presence of ten lexemes (*mec, pote, balèze, meuf, daron/daronne, beau gosse, bonne, bonhomme, bâtard, and gros*) and discusses the circulation of others. This circulation is maintained by the team of presenters (especially the younger ones) and, to a lesser extent, by the listeners. This study contributes to broader research on the dynamics of youth slang, contextualised with other sources such as large web corpora and rap song lyrics.

KEYWORDS – circulation of slang lexemes, common slang, common youth slang, youth radios, talk shows

Depuis 1997, l'émission de libre antenne de la radio jeune Skyrock, animée tous les soirs de la semaine entre 21h et minuit par l'animateur Difooll entouré de son équipe, rassemble, en moyenne, 256 000 auditeurs¹. D'un côté, cette émission où tout est censé être permis s'inspire du ton des radios libres des années 1980 dont la plus sulfureuse était la radio Carbone 14 (*cf.* Lefebvre, 2012). De l'autre, puisque les auditeurs appellent et passent à l'antenne pour exposer leurs problèmes et demander des conseils, ce type d'émission s'inscrit dans l'héritage direct des émissions de « parole divan » (Deleu, 2005 : 117-162), comme celles de Ménie Grégoire sur RTL (de 1967 à 1981) ou, plus spécifiquement pour les jeunes, de l'émission Lovin'Fun sur Fun Radio (1992-1998) avec, comme animateurs, le Doc et, déjà à cette époque, Difooll, alors débutant. Pour l'argotologue qui s'intéresse au lexique des jeunes, il s'agit là d'un espace de recherche foisonnant, d'autant que les enregistrements radiophoniques permettent de garder une trace pérenne de ces moments argotiques.

Les émissions de libre antenne ont été décrites par plusieurs linguistes (Branca-Rosoff, 2007 ; Fiévet, 2008 ; Sow, 2010) qui s'accordent sur trois caractéristiques principales de ce type d'émission, à savoir :

- La constitution d'un collectif avec des valeurs revendiquées par le groupe, ce qui aboutit à la co-construction d'une identité discursive : en effet, ces émissions sont fondées sur l'idée de la construction d'une communauté constituée d'une structure triangulaire entre les animateurs, les auditeurs-appelants (ou ceux qui envoient des messages) et les auditeurs passifs (Glevarec, 2005 : 16).

- L'omniprésence de l'animateur principal et, plus généralement, de l'équipe d'animateurs, au détriment des auditeurs-appelants qui, finalement, parlent assez peu.

¹ Source : médiamétrie, 2024. https://www.lalettre.pro/Chaque-jour-3-351-000-auditeurs-ecoutent-Skyrock_a35325.html#:~:text=Skyrock%20est%20la%20premi%C3%A8re%20radio,000%20auditeurs%20%C3%A0%20l'%C3%A9coute, consulté le 20/10/2024. Que ce soit pour la libre antenne ou la radio Skyrock en général (autour de 3,5 millions d'auditeurs), l'audimat se maintient bien, malgré un délaissement des jeunes, ces dernières années, du média radiophonique.

– Le déplacement de la norme : ce moment radiophonique adolescent (Glevarec, 2005 : 26) est l'occasion pour les jeunes d'entendre un lexique générationnel, ce que les animateurs prennent soin de perpétuer (certainement plus ou moins consciemment en fonction des profils et des âges des différents animateurs²).

Nos recherches sur la circulation de l'argot des jeunes dans les émissions de libre antenne des radios jeunes s'inscrivent dans un projet plus large de constitution d'un modèle de circulation des argotismes identitaires pour les jeunes, en collaboration avec les argotologues Alena Podhorná-Polická (APP) ainsi que Andrzej Napieralski (AN), Radka Mudrochová (RM), Laurent Canal (LC) et Adélaïde Evreinoff (AE) pour l'analyse d'enquêtes par questionnaires auprès des jeunes (APP, AN) ou la recherche des lexèmes qui circulent dans de grands corpus web (APP, RM), mais aussi de films mettant en scène des jeunes (APP) et de chansons de rap (APP + LC et AE).

En argotologie, les études diachroniques peuvent être de deux types :

– Soit par contact direct avec des jeunes (questionnaires et/ou entretiens), comme la recherche de Sourdod (1997) qui demande à ses étudiants, en 1987 et 1994, de relever ce qui leur semble néologique, recherche que nous avons poursuivie, avec Alena Podhorná-Polická (Fiévet & Podhorná-Polická 2018), en 2010 (avec la même méthodologie que Marc Sourdod et la passation de questionnaires pour savoir si les jeunes connaissent encore les lexèmes de 1987 et 1994) puis en 2017 (passation de questionnaires seulement, pour les lexèmes de 1987, 1994 et 2010)³, ce qui nous a permis de montrer que des lexèmes très à la mode dans les années 1980 étaient tombés en désuétude (ex. : *canuche*, *bitos*) ou étaient entrés dans l'argot commun (ex. : *kiffant*, *hard*, *thon*). Au niveau méthodologique, il est nécessaire de pouvoir faire passer ces questionnaires régulièrement au même type de public. Ainsi, les étudiants des enseignants-chercheurs sont un choix évident, bien que cela limite le type de population étudiée, donc les résultats.

– Soit par l'analyse de corpus déjà enregistrés donc médiatiques (cinéma, télévision, radio). Concernant le cinéma, nous avons, toujours en collaboration avec Alena Podhorná-Polická, comparé l'argot de trois films dits « de banlieue » couvrant une période d'environ 10 ans, à savoir *Rai* (1995), *La Squale* (2000) et *Sheitan* (2006) (Fiévet, Podhorná-Polická, 2008) et nous avons pu constater une certaine stabilité pour les vieux mots d'argot (ex. : *oseille*, *maille*) et pour les verlanisations lexicalisées (ex. : *chelou*, *chanmé*) ainsi qu'une certaine labilité

² L'animateur vedette, Difool, est né en 1969. Il est entouré depuis 20 ans par Romano, Cédric, Samy et Marie qui ont aujourd'hui une quarantaine d'années. Depuis 2020, un jeune animateur de 20 ans, Guigui, a rejoint l'équipe.

³ Voir également, dans ce volume, l'article de Dávid Szabó et Máté Kovács qui reprend les résultats de Dávid Szabó (2004) sur les lexèmes de l'argot des étudiants budapestois des années 2000 et examine leur circulation aujourd'hui.

polysémique (*puissant, cramer, griller*) et un nombre important de termes pour apostropher positivement (ex : *gros, cousin, kho*) ou négativement (ex. : *baltringue, bolos, bouffon*). Ici, la méthodologie se heurte à la stylisation de l'œuvre artistique qu'est le film, qui n'est que le reflet partiel de la façon dont parlent les jeunes dans la « vraie vie ».

Parmi les corpus médiatiques, les émissions de libre antenne des radios jeunes, quoiqu'en partie scénarisées (chaque animateur se construit un rôle ; Glevarec, 2005 : 194-202), sont des enregistrements qu'on peut considérer comme étant proches de la façon dont les jeunes s'expriment à un moment donné. De plus, grâce à la stabilité de l'émission de Skyrock (qui dure depuis 27 ans, avec une équipe d'animateurs qui a peu changé), nous avons là une possibilité unique de comparaison.

Notre corpus est constitué de trois émissions de 3 heures (avec la musique et les publicités, qui représentent environ la moitié du temps de l'émission). La première émission, du lundi 21 avril 2003, faisait partie de notre corpus de thèse (Fiévet, 2008) et avait été retranscrite intégralement. Nous avons pu écouter les deux autres émissions, celle du lundi 22 avril 2013 et celle du lundi 24 avril 2023 à l'Inatèque de Paris⁴. Contrairement à notre période d'apprentie argotologue de 2003-2008, nous savions exactement ce que nous cherchions donc nous avons décidé de ne pas tout retranscrire mais de relever directement les lexèmes et unités lexicales argotiques (ainsi que le minutage, le locuteur (parfois, l'animateur est impossible à identifier) et le contexte).

Les lexèmes ont été cherchés dans différents dictionnaires de français standard et d'argot afin de pouvoir discuter leur circulation :

1) *Le Petit Robert* est le dictionnaire de référence. Comme c'est l'argot qui nous intéresse, nous allons particulièrement prêter attention aux marques lexicographiques. C'est l'édition de 2024, parue en mai 2023 qui a été consultée.

2) *Comment tu tchatches !* est un dictionnaire de français contemporain des cités écrit par le linguiste et argotologue Jean-Pierre Goudaillier. Sa première version date de 1997, il a été réactualisé trois fois (1998, 2001 et 2019).

3) *Le Dictionnaire de la Zone*⁵ est un dictionnaire collaboratif, en ligne depuis 2000. Il est rédigé par Abdelkarim Tengour qui n'est pas linguiste (il est informaticien), mais qui utilise une méthodologie qu'on peut rapprocher de celle de la recherche puisqu'il attend d'avoir plusieurs sources lui indiquant la circulation d'un nouveau lexème avant de le mettre en ligne.

4) *Le Wiktionnaire*⁶ est un dictionnaire collaboratif en ligne hébergé par la Wikimedia (sous licence libre), association qui héberge également l'Encyclopédie

⁴ <https://www.inatèque.fr/index.html>, consulté le 31/10/2024. Pour Skyrock, les émissions sont archivées depuis le 1^{er} avril 2001.

⁵ <https://www.dictionnairedelazone.fr>, consulté le 31/10/2024.

⁶ https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Page_d%E2%80%99accueil, consulté le 31/10/2024.

Wikipédia. Comme il est collaboratif, ce dictionnaire répertorie les lexèmes et les glissements sémantiques qui émergent.

La méthode des filtres successifs est utilisée c'est-à-dire que chaque lexème est cherché d'abord dans le *Le Petit Robert*, sachant que nous ne retenons que les sens qui ont une marque lexicographique substandard (FAM., ARG, VULG.), car les lexèmes standard ne nous intéressent pas ici. S'il n'est pas trouvé, il est cherché dans les deux dictionnaires d'argot commun des jeunes, *Comment tu tchatches !* et le *Dictionnaire de la Zone*, et, s'il n'est pas trouvé dans au moins l'un de ces deux dictionnaires, il est cherché dans le *Wiktionnaire*. Certes, comme l'écrit Anne Gensane (2023 : 291), ces dictionnaires ne vont pas nous donner des indications exactes de l'état de circulation des lexèmes, mais ils sont un bon indicateur pour voir ce qui relève de l'argot commun (entendu comme un « argot qui circule dans les différentes couches de la société, qui n'est plus l'apanage de certaines catégories sociales et qui est plus ou moins compréhensible, au moins passivement, par tous » (François-Geiger, 1989 : 95)) et de l'argot commun des jeunes (entendu comme un argot de type générationnel (Szabó, 2004)), voire des cités (entendu comme un argot de type sociologique (Goudaillier, 1997)).

Pour le corpus enregistré en 2003 (Fiévet, 2008), il a été montré que l'argot qui circulait était un mélange d'argot commun (lié à une situation de communication familière) et d'argot commun des jeunes (voire de jeunes des cités puisque c'est une partie de l'identité de la radio Skyrock qui diffuse essentiellement du rap). Les innovations lexicales étaient assez rares, certainement parce qu'il s'agit d'une radio jeune nationale, qui doit s'adresser à tous, sans être trop cryptique (avec un argot trop régional, par exemple).

Les lexèmes employés ont-ils changé depuis 20 ans et, si oui, lesquels ? Le vieillissement des animateurs a-t-il une influence sur l'argot qui est parlé ? Afin de pouvoir comparer l'évolution des lexèmes argotiques, nous allons analyser dans les trois sous-corpus comment les personnes, hommes et femmes, sont désignées, de façon neutre, de façon positive (parmi lesquels figurent les apostrophes affectives) ou négatives (parmi lesquels figurent les insultes).

1. Les désignations neutres

Dans cette première partie, nous allons analyser les lexèmes qui ont pu être relevés dans les trois sous-corpus des émissions de 2003, 2013 et 2023 et qui peuvent être considérés comme des désignations neutres : *mec*, *keumé*, *meuf*, *feumeu*, *daron*, *daronne*, *pote* et *poteau*.

Pour désigner un 'homme', le lexème *mec* a été trouvé de nombreuses fois dans les enregistrements des trois années (2003 : « Eh, c'est pas des *mecs* qui ... genre i dit c'est à cause du taff » (Cédric, animateur) ; 2013 : « J'pense que

l'*mec*, gros, j'm'embrouille cash avec lui » (Cédric, animateur) ; 2023 : « Le *mec* parfait ou la *meuf* parfaite » (Difool, animateur)). Il fait aujourd'hui partie de l'argot commun, comme en atteste sa définition dans *Le Petit Robert 2024* (FAM. (v. 1850) 'Homme, individu quelconque'). Notons que *Le Petit Robert* mentionne également un sens plus ancien, avec la marque lexicographique ARG. : (1821, origine inconnue) 'Homme énergique, viril' donc un sens positif, à rapprocher du lexème *bonhomme* que nous allons voir *infra*.

La verlanisation de *mec*, *keumé* quant à elle, n'a été trouvée que dans le corpus de 2003 (« Euh ouais, le *keumé* pour la *feumeu*...là » (Disiz, auditeur appelant)). Ce lexème n'est pas présent dans *Le Petit Robert*, on le trouve dans *Comment tu tchatches !* (*keum* : 'gars, homme') et dans le *Dictionnaire de la Zone* (*keum/keumé* : 'garçon, jeune homme'), il s'agit d'argot commun des jeunes (des cités).

Pour désigner une 'femme', le lexème qui a été trouvé le plus fréquemment, pour les trois années, est le lexème *meuf*, la verlanisation de *femme* (2003 : « Ouais, là-bas, t'arrives à serrer des *meufs* » (Romano, animateur) ; 2013 : « T'as rendez-vous avec une *meuf* et d'la bouffe coincée entre les dents » (Difool, animateur, lit un message d'auditeur) ; 2023 : « C'est comme une histoire avec une *meuf*... » (Difool, animateur)). Il est présent dans *Le Petit Robert 2024* avec la marque lexicographique ARG.FAM. car, étant plus récent que *mec*, il conserve une connotation argotique. *Le Petit Robert* mentionne le sens de '1- Femme, jeune fille', mais également celui de '2- Épouse, compagne', qu'on trouve plus spécifiquement dans les corpus de 2013 (« C'est *ta meuf*, quand même fais attention » (Marie, animatrice)) et 2023 (« Il a un problème d'odeur avec *sa meuf* rencontrée au taf » (Difool, animateur)), ce qui pourrait être un indice que ce sens est plus récent.

La verlanisation de *meuf*, *feumeu*, n'a, quant à elle, été trouvée que dans le corpus de 2003 (« Euh ouais, le *keumé* pour la *feumeu*...là » (Diziz, auditeur appelant)). Tout comme *keumé*, on le trouve dans *Comment tu tchatches !* et dans le *Dictionnaire de la Zone*, dans le sens de 'Femme, fille', il s'agit là aussi d'argot commun des jeunes (des cités).

Pour désigner le 'père', de nombreuses occurrences de *daron* ont été trouvées dans le corpus de 2003 (« Bon on rappelle le *daron*, là » (Difool, animateur)) et de 2013 (« J'avais un ou deux potes, pareil, leur *daron*, il était super vieux » (Romano, animateur)). Le fait qu'il ne soit pas présent dans le corpus de 2023 ne peut pas être un indice de sa tombée en désuétude, mais est certainement lié à la brièveté du corpus. D'ailleurs, on trouve le lexème *daronne*, la 'mère', dans les corpus des trois années (2003 : « Allez, la *daronne* ! » (Cédric, animateur) ; 2013 : « C'est pas bien de traiter la mère, respect aux *daronnes* » (Difool, animateur, lit le message d'un auditeur) ; 2023 : « Avec ma *daronne*, j'ai de la confiance » (Alban, auditeur appelant)). *Daron/daronne* est présent dans *Le Petit Robert 2024*, avec la marque lexicographique FAM., certainement liée à son statut de mot venant du vieil argot. Pourtant, *daron/daronne* n'est pas tout à fait de l'argot commun, il fait encore partie de l'argot commun des jeunes.

Pour désigner un ‘ami’, c’est le lexème *pote* qui a été trouvé dans les trois corpus (2003 : « L’bon *pote*, quoi ... » (Romano, animateur) ; 2013 : « Pour fêter les 18 ans d’un *pote*, on lui a acheté une poupée gonflable » (Difool, animateur, lit le message d’un auditeur) ; 2023 : « Romano et Cédric sont *potes* » (Difool, animateur). Il s’agit d’un mot d’argot commun, présent dans *Le Petit Robert 2024* (‘camarade, ami’), qui est l’apocope de *poteau*. D’ailleurs, le lexème *poteau* est également présent, mais seulement dans le corpus de 2023, ce qui pourrait être un indice de son retour plus récent (2023 : « Il a l’air content, hein, le *poteau* » (Difool, animateur)). *Le Petit Robert 2024* mentionne son sens (‘Ami fidèle sur lequel on peut s’appuyer’) ainsi qu’une marque lexicographique étonnante, FAM. et VIEILLI, qui s’explique par le fait que, tout comme *daron/daronne*, *poteau* est un vieux mot d’argot qui est réactualisé dans l’argot commun des jeunes, ce dont les lexicographes du *Petit Robert* n’ont pas encore tenu compte.

Le tableau 1 présente une synthèse des lexèmes qui ont été trouvés dans les trois corpus pour désigner des personnes de façon neutre. Quand il n’y a qu’une occurrence, nous notons entre parenthèses le nom du locuteur, afin de pouvoir mettre en évidence les personnes qui apportent les lexèmes argotiques.

Tableau 1. *Lexèmes trouvés dans le corpus pour désigner des personnes de façon neutre*

Lexème	Dictionnaire	Années du corpus
<i>mec</i>	<i>Le Petit Robert 2024</i>	2003, 2013 et 2023
<i>meuf</i> , <i>ma/ta/sa meuf</i>		<i>meuf</i> : 2003, 2013 et 2023 <i>ma/ta/sa meuf</i> : 2013 et 2023
<i>daron, daronne</i>		<i>daron</i> : 2003 et 2013 <i>daronne</i> : 2003, 2013 et 2023
<i>pote</i>		2003, 2013 et 2023
<i>poteau</i>		2023 (Difool)
<i>keumé</i>	<i>Comment tu tchatches !</i> et <i>Dictionnaire de la Zone</i>	2003 (auditeur)
<i>Feumeu</i>		2003 (auditeur)

Ainsi, alors que *mec* et *pote* sont des lexèmes d’argot commun qui n’ont pas trouvé d’équivalent dans l’argot commun des jeunes qui circule plus qu’eux, *meuf* a progressivement pris la place de lexèmes comme *nana* ou *gonzesse*. *Daron/daronne* ainsi que *poteau* sont des vieux mots d’argot qui sont réactivés dans l’argot commun des jeunes. Enfin, les vernalisations *keumé* et *feumeu* n’ont été trouvées que dans le corpus de 2003. Le fait qu’ils soient présents dans *Comment tu tchatches !* est un indice d’appartenance à l’argot commun des jeunes des cités des années 2000. Des recherches ultérieures seraient nécessaires pour déterminer si ces deux lexèmes circulent encore et, si oui, comment.

2. Les désignations positives

Concernant les désignations positives, commençons par les lexèmes qui désignent les hommes, qu'ils soient 'beaux', 'forts' et/ou 'courageux' : *beau gosse*, *bonhomme* et *balèze*.

Pour désigner un 'homme beau', l'unité lexicale *beau gosse* est présente, avec de nombreuses occurrences, dans les sous-corpus de 2013 (« C'est Michel. Michel, alias le *beau gosse* » (Cédric, animateur)) et 2023 (« T'inquiète, *beau gosse* ! » (Cédric, animateur)). Dans *Le Petit Robert 2024*, on peut trouver un *beau gosse*, une *belle gosse* dans le sens de 'beau garçon, belle fille' avec la marque lexicographique FAM., mais il semblerait que cette définition ne tienne pas compte du glissement sémantique récent puisque, dans l'argot commun des jeunes, à notre connaissance, c'est seulement *beau gosse* qui circule (et non *belle gosse*) et que son sens est plutôt celui d'un 'bel homme' plutôt que celui d'un 'garçon', comme en témoigne la définition trouvée dans le *Wiktionnaire* à l'entrée *bogosse* ('beau gosse ; beau mec' ; on remarque ici une lexicalisation). Notons par ailleurs que la forme verlanisée de *bogosse*, *gossbo* ('beau gars, bel homme'), est présente dans *Comment tu tchatches !*, avec une attestation relevée par Jean-Pierre Goudaillier en 1995-1996 (« Chouffe Djamel, il s'la pète, il joue le *gossbo* ») comme étant de l'argot commun des jeunes des cités, ou, pour reprendre sa terminologie, du français contemporain des cités.

Le lexème *bonhomme*, après glissement sémantique, est un lexème d'argot commun des jeunes (des cités). Le *Dictionnaire de la Zone* en donne la définition suivante : 1- 'Dur, courageux, viril' ; 2- 'Personne qui inspire le respect' ; 3- 'Personne qui maîtrise un domaine'. Il a été trouvé dans les sous-corpus de 2003 (« Tu vois ...t'sais ...moi, j'suis un vrai ... j'suis un *bonhomme* » (Momo, auditeur appelant)) et de 2013 (« Vas-y, laisse ton numéro si t'es un *bonhomme*, j'te baise » (animateur non identifiable)), ce qui pourrait être un indice de sa circulation moins importante aujourd'hui, mais cela reste à être confirmé.

Enfin, le lexème *balèze* a été trouvé dans le sous-corpus de 2013 (« Le mec, s'il est pas trop *balèze*, j'lui dis, moi, ta mère, j'la baise » (Romano, animateur)) et celui de 2023 (« Encore, celui d'gauche, ça va, mais celui d'droite, frère, y'a écrit *balèze* » (Cédric, animateur)). Il est présent dans *Le Petit Robert 2024* avec la marque lexicographique FAM. ou POP. dans le sens 1- 'Grand et fort' et 2- 'Savant, instruit'. Le fait que *balèze* n'ait pas été trouvé dans le sous-corpus de 2003 ne peut pas être l'indice qu'il ne circulait pas à l'époque puisque c'est de l'argot commun, il n'a juste pas été prononcé dans l'émission qui a été enregistrée.

Voyons maintenant les lexèmes qui ont été trouvés dans le corpus pour désigner l'apparence physique des femmes, il s'agit de *bonne* et *fraîche*.

L'adjectif *bonne* a été relevé dans les trois sous-corpus, avec de nombreuses occurrences (2003 : « Elle était *bonne* au moins ? » (Momo, animateur) ; 2013 :

« Sur la photo, elle a l'air *bonne* » (Cédric, animateur) ; 2023 : « Il est déjà avec une meuf qu'est super *bonne* » (Guigui, animateur)). Il a été trouvé dans *Le Petit Robert 2024*, avec la marque lexicographique VULG. : 'se dit d'une femme sexuellement attirante'.

Le lexème *frais/fraîche* (le plus souvent utilisé pour une femme) est très répandu dans l'argot commun des jeunes pour désigner quelqu'un de 1- 'Bien, appréciable' ; 2- 'Beau, joli' (*Dictionnaire de la Zone*). Pourtant, il n'a été trouvé que dans le sous-corpus de 2003 (« Quand elles sont plus *fraîches* » (Difool, animateur)) avec ce sens de 'beau, joli', mais peut-être aussi le sens de 'jeune'. Le fait que le lexème n'ait pas été trouvé de façon plus importante peut avoir deux raisons : 1- Tout comme *balèze* vu *supra*, il n'a pas été prononcé dans les émissions enregistrées mais il pourrait être trouvé dans d'autres émissions et 2- L'équipe d'animateurs étant très fermée, il est possible que ce lexème ne fasse pas partie de l'argot de leur groupe de pairs donc que le lexème ne circule pas (ou peu) dans l'émission.

Tableau 2. Lexèmes trouvés dans le corpus pour désigner des personnes de façon positive

Lexème / unité lexicale	Dictionnaire	Années du corpus
<i>bonne</i>	<i>Le Petit Robert 2024</i>	2003, 2013, 2023
<i>balèze</i>		2013, 2023
<i>frais/fraîche</i>	<i>Dictionnaire de la Zone</i>	2003 (Difool)
<i>bonhomme</i>		2003, 2013
<i>beau gosse, bogosse</i>		2013, 2023

Le tableau 2 synthétise les résultats pour les lexèmes désignant des personnes de façon positive. Alors que *bonne* et *balèze* sont présents dans *Le Petit Robert 2024* et peuvent être considérés comme de l'argot commun, *fraîche*, *bonhomme* et *beau gosse* ont été trouvés dans le *Dictionnaire de la Zone*, il s'agit d'argot commun des jeunes (voire d'argot commun des jeunes des cités pour *bonhomme*).

Enfin, pour la dernière partie des désignations positives, passons aux apostrophes affectives. Nous avons pu relever dans le corpus : *gros*, *man*, *ma gueule*, *mon gars*, *frère*, *frérot* et *la famille*.

Le lexème *gros* est présent dans le *Dictionnaire de la zone* avec la définition suivante : 'terme affectif employé pour désigner une personne comme faisant partie du clan'. Il a été relevé dans les sous-corpus de 2013 (« Ah là, j'te défonce, *gros* » (Cédric, animateur) et de 2023 (« Quand t'as un truc comme ça, *gros*, tu vas chez le dentiste » (Cédric, animateur)).

Le lexème *man* a été relevé dans le sous-corpus de 2023 (« Une fois, une fois, c'est tout, *man* » (Cédric, animateur)). Il a été trouvé dans le *Wiktionnaire* avec le sens suivant : 's'utilise dans les milieux populaires pour interpeler un homme'.

L'unité lexicale *ma gueule* a été trouvée dans le *Dictionnaire de la Zone* avec le sens de 'Mon gars !'. Elle a pu être relevée dans le sous-corpus de 2013 (« Alors ? Un petit commentaire, *ma gueule* ? » (Cédric, animateur)).

Dans le sous-corpus de 2013, on trouve également *mon gars* (« Ah, merci *mon gars* » (Cédric, animateur)). Étonnamment, cette unité lexicale n'est répertoriée dans aucun des dictionnaires consultés (le *Dictionnaire de la Zone* le cite comme un synonyme de *ma gueule* et le *Wiktionnaire* comme un synonyme de *man*).

L'apostrophe *frère* a été relevée dans le sous-corpus de 2023 (« Encore, celui d'gauche, ça va, mais celui d'droite, *frère*, y'a écrit balèze » (Cédric, animateur)). Ce glissement sémantique de *frère* est répertorié dans *Le Petit Robert 2024* avec la marque lexicographique FAM. : 'Ami fraternel'.

L'apostrophe *frérot* a également été relevée dans le sous-corpus de 2023 (« Qu'est-ce qui t'arrive, *frérot* ? » (Animateur non identifié)), mais, contrairement à *frère*, son glissement de sens n'est pas répertorié dans *Le Petit Robert 2024* (on y trouve seulement 'Petit frère'). En revanche, ce sens est répertorié dans le *Dictionnaire de la Zone* : 'Ami, camarade'.

Enfin, l'unité lexicale *la famille* a été répertoriée dans le sous-corpus de 2013 : « Cédric, *la famille*, t'as cartonné, mon gars » (Julien, auditeur appelant). Cette apostrophe affective (issue de l'argot commun des jeunes des cités, en particulier dans l'expression identitaire *wesh*, *la famille*, présente dans les chansons de rap) n'a été trouvée dans aucun des dictionnaires consultés.

Tableau 3. Lexèmes trouvés dans le corpus pour désigner des apostrophes affectives

Lexème / unité lexicale	Dictionnaire	Années du corpus
<i>frère</i>	<i>Le Petit Robert 2024</i>	2023 (Cédric)
<i>gros</i>	<i>Dictionnaire de la Zone</i>	2013, 2023 (Cédric)
<i>ma gueule</i>		2013 (Cédric)
<i>frérot</i>		2023 (Cédric)
<i>man</i>	<i>Wiktionnaire</i>	2023 (Cédric)
<i>mon gars</i>	Aucun dictionnaire	2013 (Cédric)
<i>la famille</i>		2013 (auditeur)

Concernant les apostrophes affectives, il est difficile de se fier aux dictionnaires pour en déduire le niveau de circulation des lexèmes : *frère*, *frérot* et *mon gars* sont plutôt de l'argot commun, mais *frérot* (dans son sens argotique) n'est répertorié que dans le *Dictionnaire de la Zone* et *mon gars* n'est répertorié nulle part. *Gros* et *ma gueule* sont bien de l'argot des jeunes, ils sont répertoriés dans le *Dictionnaire de la Zone*. Alors que *la famille*, unité lexicale d'argot commun des jeunes des cités n'est répertoriée nulle part et tend certainement à circuler moins, le lexème *man* sera intéressant à observer dans les années qui viennent. En effet, nous remarquons que les lexèmes affectifs ont été prononcés

quasi exclusivement par l'animateur Cédric et que *man* l'est en 2023, il s'agit peut-être d'un emploi qui émerge.

Dans la troisième et dernière partie de l'analyse, nous allons répertorier les désignations négatives, elles sont plus nombreuses.

3. Les désignations négatives

Commençons l'analyse par les lexèmes et unités lexicales qui désignent les hommes. Le premier lexème à connotation négative, à l'opposé de *bonhomme* vu *supra*, est *lascar* qui a pu être entendu dans le sous-corpus de 2003 (« Sous les yeux d'ma mère, j'vois l'nombre de *lascars* qu'il y a ... » (Cédric, animateur)) et pas après, ce qui pourrait être un indice qu'il circule moins ces dernières années. *Le Petit Robert 2024* le répertorie avec la marque lexicographique ARG. DES BANLIEUES dans le sens de 'Jeune de banlieue vivant de petits trafics'.

Pour désigner l'« apparence physique des hommes », nous avons trouvé deux lexèmes : *cheum* et *gros lard*.

L'adjectif *cheum*, verlanisation de *moche*, a été relevé dans le sous-corpus de 2013 (« Moi, je suis gros *cheum* ! » (Romano, animateur)). Il est répertorié par *Comment tu tchatches !* avec le sens de 'moche' et par le *Dictionnaire de la Zone* avec le sens de 'laid'.

L'unité lexicale métaphorique *gros lard*, quant à elle, a été relevée dans le sous-corpus de 2003 (« ah, l'*gros lard*, va ... » (Difool, animateur)), elle est répertoriée dans *Le Petit Robert 2024* avec la marque lexicographique FAM. et le sens de 'personne grosse et grasse'.

Enfin, pour désigner les 'hommes ayant un fort appétit sexuel', nous avons trouvé de nombreux lexèmes et unités lexicales : *porc*, *dalleux*, *mort de faim*, *bouillant*, *chaud de la bite* et *charo*. Ceci n'est pas étonnant, car la thématique sexuelle est très présente dans l'émission. De plus, il s'agit d'une émission essentiellement masculine (qu'il s'agisse des animateurs ou des auditeurs).

Le lexème *porc* a été trouvé dans le sous-corpus de 2013 (« C'est toi, l'*porc*, gros » (Cédric, animateur)). *Le Petit Robert 2024* le mentionne avec la marque lexicographique FIG et FAM. et la définition : 'Homme débauché, grossier'.

Le lexème *dalleux* est répertorié dans le *Dictionnaire de la Zone* avec le sens de 'Personne frustrée, en manque de sexe'. Cet adjectif est issu de l'expression *avoir la dalle* (*Le Petit Robert 2024* : FAM. 'avoir faim'). Il a été trouvé dans le sous-corpus de 2013 (« C'est des gros *dalleux* » (Difool, animateur, lit le message d'un auditeur)).

Le lexème *meurt-de-faim*, a également été trouvé dans le corpus de 2013, dans l'énoncé qui suit celui où se trouve *dalleux*, mais, cette fois, il est prononcé par l'animateur Difool (« C'est des *meurt-de-faim*, c'est des *dalleux* »). Il s'agit ici d'un exemple de fonction initiatique (Fiévet, 2008 : 271) où l'animateur principal, n'étant

pas sûr que les auditeurs comprennent *dalleux*, reformule en ajoutant une sorte de traduction, *meurt-de-faim*. L'unité lexicale *meurt-de-faim*, quant à elle, n'a été trouvée dans aucun dictionnaire avec un sens argotique sexuel tel que c'est le cas ici.

Le lexème *bouillant* est présent dans le sous-corpus de 2013 (« Il est *bouillant*, le mec » (animateur non identifié)), il est répertorié dans *Le Petit Robert 2024* avec la marque FAM. PAR PLAIS. (par plaisanterie) et avec le sens de 'très enthousiaste, très excité'.

L'unité lexicale *chaud de la bite* n'a été trouvée dans aucun dictionnaire, son sens est synonyme des lexèmes vus précédemment (*bouillant*, *dalleux*). Elle a été relevée dans le sous-corpus de 2023 (« On en a déjà eu à l'antenne, attention, c'est des *chauds de la bite* » (Romano, animateur)).

Enfin, le lexème *charo*, apocope de *charognard*, a été trouvé plusieurs fois dans le corpus de 2023, ce qui est un indice de sa circulation récente (« Même, depuis petit, j'veous avouerai, j'ai toujours été à moitié *charo* » (Louis, auditeur appelant)). D'ailleurs, il n'est présent ni dans *Le Petit Robert 2024* ni dans les dictionnaires d'argot des jeunes ; on le trouve dans le *Wiktionnaire* avec le sens de « coureur de jupons » (on comprend alors la métaphore du *charognard* qui s'intéresse à de nombreuses femmes).

Tableau 4. Lexèmes trouvés dans le corpus pour désigner des hommes de façon négative

Lexème / unité lexicale	Dictionnaire	Années du corpus
<i>lascar</i>	<i>Le Petit Robert 2024</i>	2003 (Difool)
<i>gros lard</i>		2003 (Difool)
<i>porc</i>		2013 (Cédric)
<i>bouillant</i>		2013 (animateur non identifié)
<i>cheum</i>	<i>Comment tu tchatches ! et Dictionnaire de la Zone</i>	2013 (Romano)
<i>dalleux</i>	<i>Dictionnaire de la Zone</i>	2013 (auditeur)
<i>charo</i>	<i>Wiktionnaire</i>	2023 (auditeur)
<i>meurt-de-faim</i>	Aucun dictionnaire	2013 (Difool)
<i>chaud de la bite</i>		2023 (Romano)

Alors que *lascar*, *gros lard*, *porc* et *bouillant* sont de l'argot commun, *cheum*, *dalleux* et *charo* sont de l'argot commun des jeunes. Notons d'ailleurs que *dalleux* et *charo* sont apportés par des auditeurs appelants. *Meurt-de-faim* (qui est peut-être une métaphore filée créée par Difool pour expliquer *dalleux*) et *chaud de la bite* (expression compréhensible, mais pas forcément figée) ne sont répertoriées dans aucun dictionnaire.

Pour désigner une femme de façon négative, nous dissociions, comme pour les hommes, l'apparence physique et l'appétit sexuel. Tout d'abord, pour désigner

une ‘femme laide’, nous avons pu relever dans le corpus : *thon*, *morue*, *boudin*, *camionneuse* et *Saint-Maclou*.

Le premier lexème, qui a été trouvé dans le sous-corpus de 2003, est le lexème *thon* : « franchement, y’a des beaux *thons*, hein, dans la rue Saint-Denis ... » (Romano, animateur). Il s’agit d’une métaphore argotique ancienne, qui a été trouvée dans *Le Petit Robert 2024* avec la marque lexicographique FAM. PEJ., dans le sens de ‘Fille, femme vilaine’. Notons que le lexème *thon* était déjà présent dans le corpus de 1994 de Sourdou (1997 : 65). Les étudiants interrogés en 2017 (Fiévet et Podhorná-Polická, 2018 : 14) étaient 96,3% à le connaître, mais seulement 33,3% à déclarer l’utiliser.

Autre métaphore avec un nom de poisson, le lexème *morue* a également été trouvé, cette fois dans le sous-corpus de 2013 (« T’as vu l’autre *morue*, l’autre p..., ils la traitaient » (animateur non identifié)). Là aussi, il s’agit d’un vieux mot d’argot, relevé par Calvet (1993 : 90) comme désignant une ‘prostituée’, qui est passé dans le français familier. On le trouve dans *Le Petit Robert 2024* avec la marque VULG. et VIEILLI et les sens : ‘Prostituée. – Terme d’injure pour une femme’.

Pour suivre les poissons, deux autres métaphores sont à rapprocher de l’idée de « femme = bout de viande ». Le lexème *boudin* a été relevé dans le sous-corpus de 2013 : « Oh, putain, viens voir, y’a un gros *boudin* en bas » (Romano, animateur). Il est également relevé par Calvet (1993 : 94) pour désigner une ‘prostituée’ mais aussi une ‘femme un peu grosse et disgracieuse’. Il a été trouvé dans *Le Petit Robert 2024* avec la marque FAM. PÉJ et le sens de ‘Fille mal faite, dénuée de charme et de grâce’.

Proche de *boudin*, le lexème *boulette* a été relevé dans le sous-corpus de 2003 (« j’suis pas encore une p’tite *boulette* » (Alison, auditrice appelante)). Il désigne une ‘femme ronde’ et n’a été trouvé dans aucun des dictionnaires consultés.

Le lexème *camionneuse* a été relevé dans le sous-corpus de 2013 : « Tu t’es dépucelé avec une *camionneuse* ! » (animateur non identifié). Ce lexème a été trouvé dans le *Wiktionnaire* avec le sens de ‘(péjoratif) Lesbienne à l’apparence physique et vestimentaire typée’. Ici, il s’agirait peut-être d’un sens plus général (‘femme peu féminine, qui s’habille comme un homme’).

Enfin, l’unité lexicale *Saint Maclou* est un hapax issu de la marque la plus connue de moquettes en France (antonomase), pour désigner une ‘femme qui n’est pas épilée’. Elle a été relevée dans le sous-corpus de 2023 (« La meuf, c’est *Saint Maclou*, elle avait une moquette » (Cédric, animateur)).

Pour désigner l’appétit sexuel de la femme, deux lexèmes ont été trouvés dans le corpus : *cochonne* et, à l’antipode, *cadavre*.

Le lexème *cochonne* a été relevé dans le sous-corpus de 2013 (« Je suis une grosse *cochonne* ! » (Romano, animateur)). *Cochon/cochonne* a été trouvé dans *Le Petit Robert 2024* avec la marque lexicographique FAM. et le sens de 1- ‘Personne qui est sale’ ; 2- ‘Individu qui a le goût des obscénités’.

Enfin, le lexème *cadavre* a été trouvé dans le sous-corpus de 2003 (« tu crois qu’j’ai été baiser un *cadavre* ou quoi ? » (Momo, auditeur appelant)). Cette métaphore pour désigner une ‘femme qui n’est pas active au lit’ n’est présente dans aucun des dictionnaires consultés.

Tableau 5. *Lexèmes trouvés dans le corpus pour désigner des femmes de façon négative*

Lexème / unité lexicale	Dictionnaire	Années du corpus
<i>thon</i>	<i>Le Petit Robert 2024</i>	2003 (Romano)
<i>morue</i>		2013 (animateur non identifié)
<i>boudin</i>		2013 (Romano)
<i>cochonne</i>		2013 (Romano)
<i>camionneuse</i>	<i>Wiktionnaire</i>	2013 (animateur non identifié)
<i>cadavre</i>	Aucun dictionnaire	2003 (auditeur)
<i>boulette</i>		2003 (auditrice)
<i>Saint Maclou</i>		2023 (Cédric)

On constate ici que les vieux mots d’argot commun (*thon*, *morue*, *boudin*, *cochonne*) sont bien ancrés et n’ont pas de successeur dans l’argot commun des jeunes. Notons d’ailleurs que ces lexèmes n’ont pas été trouvés dans le sous-corpus de 2023, ce qui peut être interprété comme une marque positive de l’évolution de la société et de la façon dont on parle des femmes.

Enfin, pour terminer cette partie sur les désignations négatives, penchons-nous sur les insultes. Nous faisons le choix de ne pas analyser les insultes qui font partie de l’argot commun (*con*, *connard*, *connasse*, *enculé*, *enfoiré*) qui sont stables et, de ce fait, ne présentent pas un intérêt argotologique ici.

Nous avons donc trouvé dans le corpus deux lexèmes insultants : *bouffonne* et *bâtard*.

Le lexème *bouffonne* a été relevé dans le sous-corpus de 2003 (« c’est une *bouffonne*, on plaisante pas avec des trucs comme ça ... » (Difool, animateur, lit le message d’un auditeur)). Le lexème *bouffon/bouffonne* a été trouvé dans *Le Petit Robert 2024* dans le sens de ‘personne sans intérêt, niaise, ridicule’ et avec pour synonymes *blaireau*, *boloss*.

Le lexème *bâtard*, pour sa part, a été relevé dans les trois sous-corpus avec une seule occurrence dans le sous-corpus de 2003 (« bah moi, j’voulais faire une dédicace (...) à Medhi le p’tit *bâtard* (Wilson, auditeur appelant) » puis de nombreuses occurrences dans les sous-corpus de 2013 (« Ouais, c’est un *bâtard*, c’est la daronne à Warren » (Warren, auditeur appelant)) et 2023 (« *Bâtard*, comme un iench ! » (animateur non identifié)). Ce lexème est répertorié dans *Le Petit Robert 2024* avec le sens de ‘Terme injurieux à l’égard de qqn que l’on méprise’ et avec pour synonymes *blaireau*, *boloss*, *bouffon*.

Notons enfin l'expression *Ah, l'bâtard !* que nous avons relevée de nombreuses fois dans les sous-corpus de 2013 et 2023, uniquement prononcée par l'animateur Cédric et qui peut donc être interprétée comme un tic de langage.

Tableau 6. *Lexèmes insultants trouvés dans le corpus*

Lexème	Dictionnaire	Années du corpus
<i>bouffonne</i>	<i>Le Petit Robert 2024</i>	2003 (auditeur)
<i>bâtard</i>		2003, 2013, 2023

On voit ici que *bouffonne* (qui n'a été trouvé que dans le sous-corpus de 2003, ce qui ne peut pas être un indice de sa tombée en désuétude) et surtout *bâtard* circulent, mais, *a priori*, pas *blaireau* ou *boloss*. Comme vu précédemment, il est possible que ces lexèmes circulent dans l'émission de radio mais qu'ils ne soient pas présents dans les émissions qui ont été enregistrées. Il est également possible qu'ils ne fassent pas partie de l'argot du groupe de pairs des animateurs de l'émission, ce qui est à vérifier dans des recherches futures.

Terminons cette analyse par un tableau où nous proposons un classement des lexèmes étudiés selon leur appartenance à l'argot commun, à l'argot commun des jeunes ou à l'argot commun des jeunes des cités (certaines limites entre les différents types d'argots sont discutables).

Tableau 7. *Proposition de classification des lexèmes relevés dans le corpus en fonction du type d'argot et de l'année*

	2003	2013	2023
Argot commun	<i>mec, pote gros lard, cadavre, thon, boulette</i>	<i>mec, pote balèze, mon gars, porc, dalleux, meurt- de-faim, morue, boudin, camionneuse, cochon</i>	<i>mec, pote, balèze, chaud de la bite</i>
Argot commun des jeunes	<i>meuf, daron, daronne, bonne frais/fraîche bâtard</i>	<i>meuf, daron, daronne beau gosse, bonne cheum, bouillant bâtard</i>	<i>meuf, daronne, poto, beau gosse, bonne, charo, bâtard</i>
Argot commun des jeunes des cités	<i>bonhomme, lascar, bouffonne keumé, feumeu</i>	<i>bonhomme, gros, ma gueule, la famille</i>	<i>gros, man, frère/frérot</i>

Comme vu sur le tableau 7, les lexèmes qui ont été trouvés dans au moins deux des sous-corpus donc pouvant être considérés comme circulant (ou ayant circulé) de façon importante dans l'émission sont : *mec, pote, balèze, meuf, daron/daronne, beau gosse, bonne, bâtard, bonhomme* et *gros*. Pour les trois sous-corpus,

les lexèmes relevés sont de l'argot commun et de l'argot commun des jeunes, parfois de l'argot commun des jeunes des cités (qui s'infiltré dans l'argot commun des jeunes). La circulation de *poto*, *charo* et *man*, présents dans le sous-corpus de 2023, est à suivre.

L'analyse des sous-corpus des émissions de 2013 et 2023, mis en perspective avec celui de l'émission de 2003, a montré que le fonctionnement de l'émission de libre antenne de Skyrock n'avait pas ou peu changé en vingt ans.

Les animateurs sont omniprésents, les auditeurs appelants parlent peu. Bien que l'animateur principal ait aujourd'hui 55 ans, il sait s'entourer d'animateurs plus jeunes qui ont pour rôle d'apporter les lexèmes qui circulent. Les femmes sont peu représentées (une seule femme dans l'équipe et peu de femmes auditrices appelantes), l'émission reste très masculine, ce qui se répercute sur le type d'argotismes employés (appétit sexuel des hommes, apparence physique des femmes, etc.).

Le type d'argot qui circule est tout d'abord de l'argot commun et, en cela, un parallèle peut être établi avec les travaux de Filyó (2023), qui analyse le lexique de Youtubeurs connus au niveau national (Squeezie, Cyprien et Norman) : comme pour l'émission de libre antenne de Skyrock avec ses auditeurs, le spectateur est placé dans la position d'un « pote », ce qui détermine l'emploi d'un registre familialier.

Nous avons également pu relever, dans les trois émissions de libre antenne analysées, un argot commun des jeunes, caractéristique d'une radio à destination des adolescents/adulescents et un argot commun des jeunes des cités, spécifique de la radio Skyrock. Le lexique employé dans ces émissions de libre antenne est-il représentatif de l'argot commun des jeunes (des cités) qui circule au quotidien ? Certes, il s'agit plutôt de l'argot d'un groupe de pairs (d'autant que l'équipe d'animateurs est très stable) mais le type de lexèmes qui ont été trouvés (*bonne*, *charo*, *gros*, etc.), qui sont identitaires pour les jeunes, corrobore les résultats obtenus à partir d'autres corpus (chansons de rap, grands corpus web...) dans le cadre des recherches sur la circulation des argotismes.

Bibliographie

- Branca-Rosoff, Sonia (2007), « Normes et genres de discours. Le cas des émissions de libre antenne sur les radios jeunes », *Langage et société*, n° 119, p. 111-128, <https://doi.org/10.3917/ls.119.0111>
- Calvet, Louis-Jean (1993), *L'argot en 20 leçons*, Paris, Éditions Payot
- Deleu, Christophe (2006), *Les anonymes à la radio. Usages, fonctions et portée de leur parole*, Bruxelles, Éditions de Boeck, INA, collection Médias Recherches, <https://doi.org/10.3917/dbu.deleu.2006.01>
- Fiévet, Anne-Caroline (2008), *Peut-on parler d'un argot des jeunes ? Analyse du lexique argotique employé lors d'émissions de libre antenne sur Skyrock, Fun Radio et NRJ*, Thèse sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier, Université Paris Descartes

- Fiévet, Anne-Caroline, Podhorná-Polická, Alena (2008), « Argot commun des jeunes et français contemporain des cités dans le cinéma français depuis 1995 : entre pratiques des jeunes et reprises cinématographiques », *Glottopol*, n° 12, http://glottopol.univ-rouen.fr/numero_12.htm, consulté le 31/10/2024
- Fiévet, Anne-Caroline, Podhorná-Polická, Alena (2018), « La dynamique du français des jeunes : deux périodes à sept ans d'intervalle (1987-1994 et 2010-2017) », *Études de Linguistique et d'Analyse du Discours*, n° 1, <https://publications-prairial.fr/elad-silda/index.php?id=298?id=298>, consulté le 31/10/2024 ; <https://doi.org/10.35562/elad-silda.298>
- Filyó, Fanni (2023), « Construction de l'ethos discursif sur YouTube : le rôle des variétés de langue non standard », *Revue d'Études Françaises*, n° 27, p. 199-211, <https://doi.org/10.37587/ref.2023.1.15>
- François-Geiger, Denise (1989), *L'argoterie; recueil d'articles*, Paris, Sorbonnargot
- Gensane, Anne (2023), *Analyse de l'imaginaire et de pratiques linguistiques d'adolescents : un phénomène argotique contemporain ?*, Thèse sous la direction de Gudrun Ledegen et Dávid Szabó, Université de Rennes 2
- Glevarac, Hervé (2005), *Libre antenne. La réception de la radio par les adolescents*, Paris, Armand Colin
- Goudaillier, Jean-Pierre (2019, 1^{re} éd. 1997), *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Éditions Maisonneuve & Larose
- Lefebvre, Thierry (2012), *Carbone 14, Légende et histoire d'une radio pas comme les autres*, Paris, INA éditions
- Sourdôt, Marc (1997), « La dynamique du français des jeunes : sept ans de mouvement à travers trois enquêtes (1987-1994) », *Langue française*, n° 114, p. 56-81, <https://doi.org/10.3406/lfr.1997.5385>
- Sow, Papa Alioune (2010), « Normes et discursivités. Le “parler jeune” dans les émissions radiophoniques », *Glottopol*, n° 14, p. 37-48
- Szabó, Dávid (2004), *L'argot des étudiants budapestois*, Paris, ADÉFO L'Harmattan

Anne-Caroline Fiévet est ingénieure de recherche à l'EHESS Paris, associée au laboratoire MICA (Université Bordeaux Montaigne) et secrétaire du Groupe de Recherches et d'Études sur la Radio (GRER). Depuis sa thèse sur l'argot des jeunes dans les émissions de libre antenne des radios jeunes (2008), ses travaux de recherche – dont de nombreuses collaborations avec Alena Podhorná-Polická – portent sur la circulation des innovations lexicales des jeunes (résultats de questionnaires et entretiens mis en perspective avec les émissions de radio, les films, les séries et internet).

Anne Gensane

Université d'Artois

 <https://orcid.org/0000-0002-7747-4509>

anne.gensane@univ-artois.fr

Entrer chez Lil Boël. Monstration dans la préface de la *Fosse Commune des Misères* (1942)

RÉSUMÉ

La française Lil Boël, de son véritable nom Héloïse Émilienne Bricoteaux (1900-1982), en dehors de sa brève carrière d'actrice et de scénariste au cinéma (de 1947 à 1950), a aussi produit une œuvre littéraire. Nous nous intéressons ici à son unique recueil de poèmes publié, la *Fosse commune des misères* (1942), dans lequel elle nous invite : « Entrez, fouillez !... C'est tout mon cœur ». Nous proposons plus spécifiquement l'analyse du poème constituant sa préface où elle assume le rôle d'auteure de ce recueil ; chaque poème suivant met en scène la parole d'un personnage unique, incarnant des voix diverses issues de la misère sociale. Dans un premier temps, nous relèverons les procédés sémantiques et morphologiques employés par l'auteure pour désigner ses propres poèmes et les individus qu'elle décrit. Dans un second temps, nous discuterons de la manière dont l'auteure utilise les stigmates et les instrumentalise pour, à la manière d'une « montreuse de foire », exposer et mettre en valeur sa « fosse commune des misères ». Cela soulève une question plus large sur la fonction de l'écriture argotique et de la stigmatisation dans son œuvre, et sur la façon dont Lil Boël parvient à transformer des éléments de marginalité et de souffrance en un langage poétique porteur de sens et d'émotion.

MOTS-CLÉS – poésie, Lil Boël, stigmat, procédés linguistiques, outsiders

Enter Lil Boël's World. Shown in the Preface to *La Fosse Commune des Misères* (1942)

SUMMARY

The French author Lil Boël, whose real name was Héloïse Émilienne Bricoteaux (1900-1982), apart from her brief career as an actress and screenwriter in cinema (from 1947 to 1950), primarily produced literary work. Here, we focus on her sole published poetry collection, *La Fosse commune*



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 19.10.2024. Revised: 14.03.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université d'Artois. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

des misères (1942), in which she invites us: “Enter, search! ... It is all my heart”. More specifically, we will analyse the poem that serves as the preface, where she assumes the role of the author of this collection; each subsequent poem features a unique character, embodying various voices emerging from social destitution. Initially, we will examine the semantic and morphological techniques used by the author to designate her own poems and the individuals she describes. Secondly, we will discuss how the author utilised stigmas and instrumentalised them in the manner of a “freak-show exhibitor,” exposing and highlighting her “common pit of miseries.” This raises a broader question about the role of slang and stigmatisation in her work, and how Lil Boël managed to transform elements of marginality and suffering into a poetic language that carries both meaning and emotion.

KEYWORDS – poetry, Lil Boël, stigma, linguistic processes, outsiders

Introduction

Cette étude s’intéresse à la démarche de Lil Boël qui fait usage de l’argot dans sa production littéraire, en prenant en compte une idée fondamentale liée à l’imaginaire collectif : à savoir que les variétés non standard de la langue sont fréquemment perçues comme des déviations ou des mauvais usages. Louis-Ferdinand Céline, ayant lui aussi recours à ces pratiques linguistiques, affirmait que « l’argot est fait pour exprimer les sentiments vrais de la misère » (Saurin, 2010 : 84). Cette parole déviante, tant dans sa forme que dans ses significations, est présente dans les écrits de Lil Boël, qui utilise des expressions péjoratives pour mettre en évidence la marginalité des individus et des situations qu’elle décrit.

Notre analyse s’articulera en deux étapes. Dans un premier temps, nous examinerons le lexique spécifique à l’argot employé par l’auteure en croisant les définitions issues de plusieurs sources lexicographiques : le *Dictionnaire de l’Argot et du français populaire* de Colin, Mével et Leclère (désigné ici communément sous le terme « Colin »), le *Larousse*, le *Robert en ligne* (désigné comme le « Robert ») et le *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* (désigné par le sigle « CNRTL »). Ensuite, nous étudierons la manière dont Lil Boël exploite le stigmate linguistique pour, à la manière d’une « montreuse de foire », rendre visibles les souffrances des individus marginalisés et exposer sa « fosse commune » des misères.

En somme, la question centrale de notre réflexion sera la suivante : comment l’auteure, en recourant à un parler non standard et à des expressions péjoratives, parvient-elle à produire un discours qui met en valeur les figures de la misère qu’elle désigne ?

1. Présentation générale

Dans cette première section, nous procéderons à une présentation de l’auteure et à une contextualisation du texte que nous analyserons.

1.1. Lil Boël

Lil Boël, née Héloïse Émilienne Bricoteaux en 1900 à Lisieux et décédée dans cette même ville à l'âge de 82 ans, demeure une figure littéraire relativement méconnue. Peu d'informations sont accessibles au public concernant sa vie et son œuvre. Il convient de noter que son nom d'artiste est parfois mal orthographié, comme en témoigne l'exemple de Robert Desnos, qui la mentionne dans ses carnets sous le nom de « Lil Bohel » (Desnos, 2010). Cette erreur souligne l'absence de reconnaissance uniforme de son travail, bien que Desnos, poète de renommée, ait exprimé une grande admiration pour son œuvre.

Deux journaux datant de 1941 et 1944 apportent néanmoins un éclairage intéressant sur sa notoriété publique à l'époque. Selon le journal *L'œuvre* (1941), cette reconnaissance fut en partie rendue possible grâce à Lucienne Delforge, pianiste et critique française, dont la rencontre fut qualifiée de « providentielle », ainsi qu'à Maurice Chevalier, chanteur et acteur français. À cette époque, les journalistes la surnomment « la Madone des clochards », une appellation renforcée par le témoignage de Bertrand Fabre, journaliste pour *Vedette* en 1944, qui la décrit ainsi : « Des yeux pâles et gonflés, des paupières usées et rougies par les larmes et la tristesse : un visage de madone » (Fabre, 1944).

L'œuvre littéraire de Lil Boël comprend plusieurs publications, dont un roman intitulé *Cligne d'un* (1948), le recueil de poèmes qui nous intéresse, publié en 1942, et un ouvrage consacré à la poésie d'André Lo Ceslo (1973). Elle participa également à l'élaboration du recueil collectif *Au temps de la misère Stalag I B* (1946). D'après l'éditeur suisse *Mont-Blanc*, elle aurait rédigé au moins deux autres romans et un recueil supplémentaire de poèmes. Par ailleurs, sa carrière s'étendait au-delà de la littérature : selon la Bibliothèque Nationale de France, elle a aussi exercé les métiers de parolière, actrice et scénariste dans le domaine cinématographique.

1.2. Le poème

Notre étude se concentre exclusivement sur le recueil de poésie publié par Lil Boël, intitulé *Fosse commune des misères* (1942), dont le titre revêt une signification symbolique forte.

Nous proposons ici l'analyse du poème introductif, dans lequel l'auteure invite le lecteur à pénétrer dans son univers intime : « Entrez, fouillez !... C'est tout mon cœur ». Chaque poème suivant met en scène un personnage fictif, incarnant une figure particulière de la misère sociale et humaine.

Il convient de préciser que ce poème ne constitue pas une forme figée. Il est composé de 57 vers écrits en octosyllabes, avec des rimes croisées (ABAB, CDCD). Aucune séparation physique n'est opérée entre les quatrains, ce qui confère à l'ensemble une certaine fluidité formelle. Pour autant, la conclusion du poème ne se compose pas de quatre vers mais de cinq, offrant une forme de rimes

embrassées inédites (ABAAB). Cette particularité pourrait être interprétée comme un appel, soulignant une difformité apparente, manifestement intentionnelle, pour prodiguer un dénouement saisissant. Il est également pertinent de noter l'utilisation d'une répétition – « c'est » – en première hémistiche des trois premiers vers, renforçant le rythme et l'impact de l'ouverture du recueil de poèmes.

53	C'est un dépotoir des colères,	A
54	c'est les pas-perdus des douleurs,	B
55	c'est la foss' commun' des misères,	A
56	l'hangar aux vieill's croix d'un cim'tière...	A
57	Entrez, fouillez !... C'est tout mon cœur.	B

Le poème peut être divisé en deux parties distinctes. Dans un premier temps, Lil Boël évoque ses souvenirs d'enfance et livre les impressions qu'elle ressent au contact du malheur, de la tristesse et de la misère. Elle met en lumière son vécu personnel, exposant un univers intime marqué par ces expériences. Dans un second temps, l'auteure se tourne davantage vers son ouvrage et les personnages qu'elle y met en scène, élargissant ainsi le propos à l'ensemble de son recueil, tout en approfondissant les thématiques de la souffrance et de la marginalité.

2. Analyse

L'analyse portera d'abord sur l'ensemble des expressions choisies par l'auteure pour désigner les individus dans ses poèmes, avant de se concentrer sur ceux qu'elle emploie pour désigner son propre ouvrage. Chaque syntagme nominal désignant les individus et l'œuvre présent dans les 57 vers a donc été recensé et analysé selon les catégories de langue standard et non standard, en recourant aux dictionnaires appropriés pour en vérifier les nuances et les usages. Enfin, une interprétation sera proposée concernant l'usage que fait Lil Boël de la stigmatisation, qu'elle génère à travers son écriture.

2.1. Les individus

Nous relevons 11 expressions lexicales désignant les individus, que nous reportons dans le tableau 1.

La première fois que l'auteure désigne les individus qu'elle évoquera tout au long de son recueil, c'est avec l'usage redondant des marques pronominales possessives « mes » et « à moi » (1). Cette répétition de l'appropriation met en lumière la charge émotionnelle dont fait preuve Lil Boël au contact des dits « gueux » (6), terme désignant la condition de pauvreté extrême – un individu « vivant d'aumônes » ou « digne de mépris » (*Robert*).

Tableau 1. Désignation des individus

(1)	MES TYP'S À MOI	vers 34
(2)	DES LOCQU' TEUX	vers 34
(3)	DES CLODOCH'S	vers 35
(4)	DES PAS-GRAND-CHOSE	vers 35
(5)	DES TOUT-MEURTRIS	vers 36
(6)	LES GUEUX	vers 44
(7)	DES PAUV'S GUEUL'S EN LAM' DE RASOIR	vers 50
(8)	DES MATERNELL'S	vers 51
(9)	DES CŒURS MALADES	vers 51
(10)	DES RATÉS	vers 52
(11)	DES ANG'S DE TROTTOIR	vers 52

Les figures de style les plus fréquemment employées ici sont la métaphore et la métonymie, ce qui n'est guère surprenant, car l'argot comme la poésie s'y prête particulièrement bien. Ainsi, l'emploi métonymique de « loqueteux » (2) renvoie à un individu « vêtu de loques » (*Robert*). L'adjectif « pauvre », qualifiant « gueules » (7), frôle l'insulte : utilisé devant certains noms, il devient injurieux, comme dans l'expression « pauvre type », mais il suscite également la pitié. La métaphore finale (« pauv's gueul's en lam' de rasoir ») évoque la maigreur et les traits anguleux. Par ailleurs, quatre autres images méritent d'être notées :

- La « maternelle » (8) désigne, selon les contextes, soit le vagin (*CNRTL*), soit la mère (*Colin*, *CNRTL*). Cet emploi est par ailleurs déjà noté chez Bruant en 1901 comme un « argot des écoles » dans le *CNRTL*.

- L'expression « cœur malade » (9) recourt à un méronyme de la personne. Le « cœur » peut par ailleurs désigner à la fois la santé psychique et la santé corporelle.

- « Un raté » (10), par métonymie, désigne une personne qui a « raté sa vie » (*CNRTL*).

- Enfin, l'expression « des ang's de trottoir » (11) juxtapose deux univers antithétiques dans un même syntagme, suggérant une version miséreuse du paradis.

Observons désormais le mot « clodoch's » (3). Le suffixe « -och » est un suffixe argotique. Le mot est construit à partir de « clochard », portant lui-même le suffixe argotique : « -ard ». Il existe également la forme « clodo » ayant subi une troncation, plus couramment utilisée selon le *Colin*¹. Selon le *Robert*, ce mot désigne notamment une « personne socialement inadaptée ».

¹ Dans un contexte plus contemporain apparaîtra le terme « clodos », avec une resuffixation en « -os » (Gensane, 2023).

Enfin, deux unités lexicales reliées par des tirets se distinguent : « des-pas-grand-chose » (4) et « des tout-meurtris » (5). La première (4), invariable, qualifie un acte ou une chose dénuée d'intérêt. Par extension, ce terme désigne de manière péjorative une personne ne « méritant » pas d'attention (*Larousse*). Quant à « meurtrir » (5), il est à comprendre ici au sens figuré, signifiant « blesser moralement »

2.2. L'ouvrage

Concentrons désormais notre attention sur la désignation de l'ouvrage-même de Lil Boël. Nous présentons les 15 entrées identifiées à partir du tableau 2.

Tableau 2. *Désignation de l'ouvrage*

(1)	TOUT'S LES VIEILL'S PLAINTES QUI TRAIN'NT SUR LES PAVÉS D'PARIS	vers 29-30
(2)	DES SORT'S DE COMPLAINTES	vers 31
(3)	DES CHANSONS	vers 32
(4)	ÇA SENT PAS LA ROSE	vers 33
(5)	Y A TROP D'LARM'S DANS CES CHANSONS-LÀ	vers 38
(6)	LES PLUS P'TITES PEINES	vers 43
(7)	MES POÈMES	vers 45
(8)	TOUT C'QUI GROND' DANS EUX	vers 46
(9)	MÊM' LEURS JURONS ET LEURS BLASPHEMES	vers 47
(10)	TOUT'S LES JÉRÉMIADES	vers 49
(11)	UN DÉPOTOIR DES COLÈRES	vers 53
(12)	LES PAS-PERDUS DES DOULEURS	vers 54
(13)	LA FOSS' COMMUN' DES MISÈRES	vers 55
(14)	L'HANGAR AUX VIEILL'S CROIX D'UN CIM'TIÈRE	vers 56
(15)	TOUT MON CŒUR	vers 57

Le syntagme « les pavés de Paris » (1) fait écho à un cliché, tandis que l'expression finale joue sur ce lieu commun. Une personnification des plaintes se fait jour dans le poème. De manière similaire à l'utilisation du terme « pauvres », cette plainte ne fait pas nécessairement référence à l'âge, mais plutôt à son état : il s'agit d'une plainte en déclin, à l'image de ces « sortes » de complaints (2), qui sont imparfaites et inachevées.

En désignant ses poèmes, Lil Boël recourt aux mêmes procédés linguistiques que lorsqu'elle désigne les individus : les images jouent un rôle central. L'expression populaire « ne pas sentir la rose » (4) renvoie à un dégoût olfactif. Le mot « rose », porteur d'une forte charge symbolique, qu'il désigne la fleur ou

la couleur, apparaît à trois reprises dans le poème, nourrissant à la fois des images positives et négatives².

La « jérémiade » (10), nom familier désignant une lamentation importune (*Robert, Larousse, CNRTL*, absent du *Colin*), est une référence à un épisode biblique³. Ces larmes, également présentes en (5), viennent renforcer la notion de plainte excessive. Les poèmes (7) sont eux-mêmes qualifiés de « chansons » (3), dans lesquelles ces plaintes se déversent, engendrant « trop » de larmes (5). En somme, Lil Boël décrit ses poèmes comme des éléments qui « traînent », se « plaignent », pleurent et dégagent une odeur nauséabonde. Ils sont décrits comme perturbateurs. Plus précisément, plus que ses poèmes, elle désigne ce qu'elle a écrit des individus susnommés : leur colère, ce qui « gronde dans eux » (8).

Une série d'images supplémentaires vient enrichir cette représentation. Le terme « dépotoir » (11) est un lexème familier lorsqu'il est pris dans son sens figuré (*Robert*), désignant un lieu où sont jetés des objets de manière désordonnée. Ici, il désigne un espace où s'entassent les colères et les rages des individus. La « salle des pas-perdus » (12) – les « pas-perdus », par ellipse –, expression faisant référence à un lieu public d'attente ou de passage, devient, par extension, l'endroit où se retrouvent les personnes démunies, qui attendent sans but précis⁴. Les « pas-perdus des douleurs »⁵ désignent ainsi l'espace où les miséreux, les endoloris, vivent dans l'attente, sans espoir ni direction.

Lil Boël évoque également la « fosse commune » (13), titre même de son recueil, qui désigne un lieu où sont collectivement entassés les corps des morts, à l'image du « dépotoir » (11) précédemment cité. Par cette métaphore, elle suggère que dans son ouvrage, les misères et les miséreux, mais aussi les « vieilles croix » (14) sont entassés, comme des corps morts abandonnés. Si cet endroit peut être perçu comme maudit, il constitue avant tout une image lugubre de l'abandon et de l'oubli. Pourtant, l'auteure affirme que c'est « tout (s)on cœur » (15) qu'elle dépose dans cette fosse, signifiant ainsi la sincérité de son engagement. Plus tôt dans le poème, le « cœur malade »⁶ renvoyait déjà à une image de souffrance, et la répétition des lexèmes « cœur » et « rose » dans ce contexte souligne leur valeur symbolique : des valeurs émotionnelles et axiologiques fortes, qui imprègnent l'ensemble du poème introductif. En (9), Lil Boël, surnommée la « madone aux anges de trottoirs », explique enfin qu'elle adopte le langage des marginaux, en acceptant « leurs jurons » mais aussi « leurs blasphèmes ». Dans le cadre de l'œuvre de Lil Boël, il convient de considérer la place de la religion chrétienne, qui occupe un rôle significatif.

² Lil Boël dit chercher dans « le rosier » (vers 24) et que sa jeunesse était « rose » (vers 7).

³ La référence est faite aux livres des lamentations que produit Jérémie dans l'Ancien Testament.

⁴ L'expression est absente des dictionnaires, mais présente chez *Wikipedia*.

⁵ Nous pouvons également noter que le mot « perdu » renforce aussi ici la symbolique péjorative.

⁶ L'emploi (9) est discuté en 2.1.

2.3. Stigmate

Dans l'Antiquité, le stigmate désignait la marque laissée par un fer rouge, symbolisant l'isolement de celui qui le portait. Par le biais de la référence religieuse, les stigmates sont à considérer comme les plaies du Christ crucifié ; certains mystiques sont également dits porteurs de ces marques. Dans ce contexte, ces *marques* ne sont donc pas intrinsèquement négatives.

Le parler non standard que Lil Boël emploie devient une véritable *marque* d'appartenance à une classe sociale, en tant qu'il constitue un trait d'*habitus social*. Les pouvoirs linguistiques qu'elle exerce transforment son écriture en une *écriture-stigmate*. Cette utilisation du langage remplit plusieurs fonctions : elle est connivente et identitaire, mais également expressive et émotive. Il s'agit bien d'un langage déviant : s'écartant de la norme, il fait du locuteur un outsider linguistique⁷. Lil Boël, consciemment, choisit de donner voix aux récits des « gueux » et des « loqueteux »⁸ à travers leurs propres mots.

D'autres aspects du langage employé par l'auteure peuvent être vus comme des stigmates d'une pratique linguistique aux frontières de la déviance. Par exemple, une graphie atypique est remarquable dans le texte. Nous notons l'apparition d'apostrophes qui fragmentent certains mots, renforçant ainsi l'aspect oral du discours pourtant écrit :

- 2 comm' les goss's d'imagination
- 11 L'pressentiment a t'nu parole
- 15 Ell' d'vinait qu'ça m'rendait pensive

La poésie, par sa nature, est un art graphique : elle s'écrit. À cet égard, Jean-Louis Joubert cite Saint John Perse, qui se déclarait « hostile à toute récitation poétique », estimant que celle-ci risquait de « fausser la portée de l'écrit » (Joubert, 2015 : 93). Nous soutenons que, dans le cas de Lil Boël, la graphie, telle qu'elle est utilisée dans son recueil, peut être perçue comme des stigmates visibles, témoignant d'une possible *folie* linguistique.

L'auteure choisit de répéter deux fois l'expression « Qui qu'en veut ? », une phrase que nous interprétons comme une forme d'agression dirigée contre le lecteur. Cette répétition n'est pas seulement un procédé stylistique, elle crée également une tension qui interroge la relation entre le message donné de l'écriture et son destinataire. Elle introduit une dynamique où la poésie ne se contente pas d'être reçue passivement, mais où elle provoque.

⁷ Il s'agit là de l'un des constats de la sociologie de la déviance (Chevalier et Martinache, 2017) : le déviant ou *outsider* est celui qui ne respecte pas la norme tout en sachant qu'il lui faut la respecter.

⁸ Nous citerons pour exemple le fait qu'elle fasse parler une jeune fille en prison pour avoir avorté, ou une personne sans domicile qui s'adresse à son chapeau.

3 Qui qu'en veut ?... Ça sent pas la rose,
 34 mes typ's à moi, c'est des locqu'teux,
 35 c'est des clodoch's, des pas-grand-chose
 36 et des tout-meurtris... Qui qu'en veut ?
 37 Qui qu'en veut ?... J'dis ça pour de rire,
 38 y a trop d'larm's dans ces chansons-là

Lil Boël fait référence aux « larmes » tout en affirmant avant cela qu'elle parle « pour rire », une affirmation qui introduit une tension entre des sensations antithétiques. Ce jeu entre la douleur exprimée par les pleurs et le rire suggère une ambivalence émotionnelle complexe, où la souffrance et l'ironie se mêlent. Cela produit ainsi une réflexion sur la nature contradictoire de ses émotions vécues face à la misère qu'elle conçoit et renforce la provocation motivée de l'auteure à l'égard de son lecteur. C'est le cas, dans une autre mesure, lorsqu'elle parle de soulagement (45).

42 quand mon cœur v'nait jusqu'à mes yeux
 43 en écrivant les plus p'tit's peines,
 44 parc' que j'les comprends, moi, les gueux.
 45 Ça m'soulag' que dans mes poèmes
 46 j'aye écrit tout c'qui grond' dans eux,

Lil Boël semble en effet éprouver un certain apaisement à travers l'expression de la misère des « gueux ». En mettant en mots cette souffrance, elle s'affranchit d'une lourde contrainte émotionnelle, trouvant un réconfort dans l'énonciation de l'horreur. Cette catharsis par l'écriture apparaît comme un moyen de se libérer des tourments, en externalisant une douleur qu'elle semble partager avec ceux qu'elle dépeint. Nous soutenons qu'elle participe également à la provocation d'une certaine inquiétude chez le lecteur.

Enfin, l'auteure semble se tenir aux bords de la folie lorsqu'elle lance l'injonction « Entrez, fouillez ». Cette phrase suscite une interrogation : est-ce une invitation ouverte, ou bien un ordre – divin ? – imposé au lecteur ? La tonalité de cette déclaration entre dans une zone floue, oscillant entre le commandement presque agressif et l'appel conniventiel, ce qui renforce, encore, l'ambiguïté du pouvoir qu'elle exerce à travers son écriture.

57 Entrez, fouillez !... C'est tout mon cœur.

3. Discussion et conclusion

De l'argot. Nous avons proposé une interprétation des « marques » déviantes comme autant de stigmates présents dans ce poème. Pour conclure, il nous faut

tout d'abord souligner que l'écriture de Lil Boël est « marquée » par une certaine oralité que nous pourrions qualifier de populaire voire d'argotique. De même, un relevé onomasiologique des termes employés a notamment permis d'identifier une série d'images et de métaphores qui traversent le recueil, caractéristique importance des pratiques argotiques⁹. Afin d'approfondir cette analyse, nous proposons d'illustrer les possibilités d'interprétation argotographique de six lexèmes extraits du texte, chacun étant marqué comme « non standard » ou « populaire » dans l'un des quatre dictionnaires consultés au cours de notre étude.

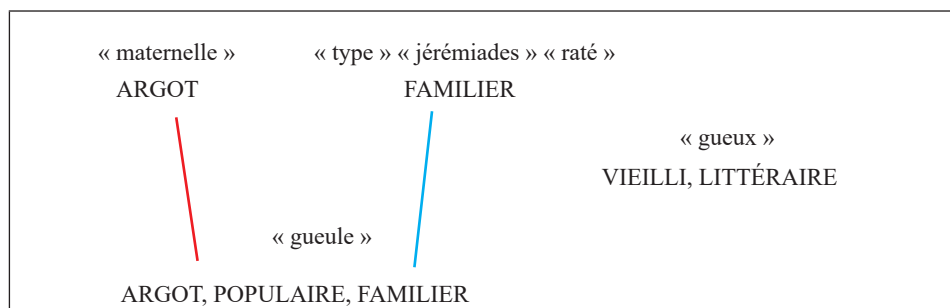


Illustration 1. Synthèse des marques lexicographiques

Les marques lexicographiques des termes relevés dans ce recueil soulèvent en effet plusieurs interrogations quant à leur classification. Certains mots sont notés comme familiers, argotiques populaires, ou vieillis, littéraires dans les dictionnaires que nous avons choisis¹⁰.

En ce qui concerne le terme « types », il est systématiquement noté comme familier dans les dictionnaires consultés (*Robert*, *CNRTL*, *Larousse* et *Colin*). En revanche, l'expression « ratés », bien qu'attestée dans le *Robert* et le *Larousse*, n'apparaît comme étant familière que dans le *CNRTL*, et est absente du *Colin*. Quant à « gueule », ce terme est qualifié de familier par le *Robert* et le *Larousse*, mais le *Colin* le classe comme argotique. Le *Larousse* y ajoute également la marque populaire, tandis que le *CNRTL* et le *Colin* optent pour cette même qualification. Une autre particularité est l'entrée « maternelle », qui, selon le *CNRTL* et le *Colin*, est une expression argotique, mais absente du *Robert* et du *Larousse*. Par ailleurs, le mot « gueux » est marqué comme vieilli dans le *Robert*, littéraire dans le *Larousse*, et il est non marqué dans le *CNRTL*. Enfin, bien que le terme « jérémiade » soit inscrit comme familier dans le *Robert*, le *Larousse* et le *CNRTL*, il est absent du *Colin*.

⁹ À ce sujet, aucun emprunt lexical directement lié à l'argot contemporain, tel que celui que l'on pourrait retrouver dans des corpus récents (Gensane, 2023), n'a été observé.

¹⁰ À titre indicatif, nous souhaitons ajouter que « locqueteux », non marqué dans les trois dictionnaires, l'est par *Wikipedia*. Le *Colin* fait apparaître « loques » en tant qu'argot, mais « locqueteux » reste absent.

Ce bref exposé met en évidence l'importance des recherches encore nécessaires dans ce domaine. Il semblerait pertinent de repenser les marques lexicographiques afin d'éviter qu'elles ne deviennent des « fossiles » (Polická, 2011 : 21) difficiles à interpréter, notamment pour les apprenants de langue maternelle étrangère.

Outre les termes désignant les individus et les poèmes, certaines expressions non standard retiennent notre attention, telles que « goss's », « bouffis », et « bacchantes », qui viennent enrichir le registre populaire et argotique du texte. Nous avons également observé l'usage d'une syntaxe particulière, typique du langage populaire, dans des constructions comme « ça s'rait-i qu'les miennes » et « Qui qu'en veut ? ». Ces particularités syntaxiques contribuent également à l'impression de déviance par rapport à la norme et renforcent l'effet de marginalisation et de résistance que l'auteure semble chercher à susciter, à travers son langage, dans son poème.

De la poésie argotique. La poésie, souvent perçue comme le bastion de la pureté linguistique, se trouve, dans l'œuvre de Lil Boël, subvertie par cet usage déviant de la langue. Celui-ci, surtout parce qu'il est appliqué pour décrire des individus marginalisés, peut être interprété comme un acte politique. Comme le souligne Paul Valéry, « la véritable poésie tend toujours à une certaine imitation de ce qu'elle signifie au moyen de la matière du langage » (1930). Dans le contexte de Lil Boël, cette imitation linguistique prend la forme d'une argotisation qui, par son décalage avec la langue normative, reflète et donne voix à la misère sociale.

L'argot porte intrinsèquement une charge émotive ; il permet de mettre en lumière des réalités sociales et existentielles par le biais d'un langage qui choque et dérange. Kateb Yacine, dans sa réflexion sur le rôle du poète, comparait ce dernier à un boxeur, une « torpille humaine » (2011 : 143). Cette métaphore pourrait se prêter à l'analyse du poète argotier, qui, en choisissant délibérément de recourir à un langage déviant, attaque les normes dominantes, tout en s'adressant à un lecteur qui, presque malgré lui, devient complice de cette acte. Cependant, comme le rappelle Yacine, le poète demeure « un pot de terre contre les pots de fer » (2011 : 46), suggérant que la force de l'acte poétique reste limitée face aux structures de pouvoir. Le paragraphe suivant tentera d'approfondir cette réflexion en examinant les implications sociales du choix linguistique de Lil Boël.

De la création. Ce texte a été choisi pour son caractère autobiographique, dans lequel l'auteure expose non seulement sa propre vie, mais également les raisons qui l'ont poussée à écrire ces poèmes en usant d'une pratique atypique de la langue et à décrire des individus marginaux. À travers une accumulation d'expressions péjoratives et argotiques, elle explicite son choix linguistique. Bien que l'on puisse difficilement parler de stigmatisme inversé dans ce cas précis, l'auteure semble en revanche magnifier le stigmatisme. Cette démarche pourrait être perçue comme une forme de création par la destruction, ou plus précisément, comme une re-création. En effet, nous pouvons établir un lien avec la première partie de son poème, dans laquelle elle évoque son attirance initiale pour la misère et la souffrance. Ainsi, dans son œuvre, ce qui est *laid* devient *beau*, ce qui est *mauvais* devient *bon*.

L'influence de la religion dans son travail est également notable, et l'image de la « Madonne des pauvres » qui apparaît dans son texte renforce cette dimension spirituelle, presque liturgique, de son écriture. À travers ses poèmes, Lil Boël semble offrir une sorte de messe, une « bonne parole » adressée à ses lecteurs qu'elle n'hésite pas, pour autant, à malmenier. Dès lors, ne pourrions-nous pas envisager que la poète elle-même assume un rôle divin, en créant à partir de la souffrance et du stigmate, plutôt que de la concevoir comme une combattante sociale ?

En conclusion, le texte de Lil Boël propose une écriture subversive qui offre une voix aux marginalisés de la société. À travers l'usage non standard de la langue française, elle forge une parole déviante. Les stigmates linguistiques qu'elle adopte deviennent une forme de fierté et de catharsis, transformant la misère en un espace d'expression libérateur. Par sa graphie et ses figures de style, Lil Boël transforme les paroles déviantes en un stigmate visible, défiant les conventions et offrant une nouvelle voix aux opprimés. Ses poèmes ne se contentent pas de témoigner de la souffrance ; ils cherchent à transcender la douleur en une forme de rédemption. En invitant le lecteur à « entrer, fouiller », elle révèle une beauté paradoxale, née du cœur même de l'abjection.

Bibliographie

Ouvrages et articles scientifiques

- Céline, Louis-Ferdinand, Saurin, Raphaël (2010), *L'argot est né de la Haine !*, Paris, André Versailles
- Chevalier, Benjamin, Martinache, Igor (2017), *Déviances et contrôle social*, Paris, Bréal
- Colin, Jean-Paul, Mével, Jean-Pierre, Leclère, Christian (2010), *Grand dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Larousse
- Desnos, Robert (2010), *Poèmes en Argot*, édition établie et commentée par Chevrier Alain, Saint Genouph, Librairie Nizet
- Gensane, Anne (2020), « Les soliloques se baladent ; Quelle traduction pour quelle poésie en argot ? », *Revue d'Études Françaises*, n° 24, p. 57-70, <https://doi.org/10.37587/ref.2020.1.05>
- Gensane, Anne (2023), *Analyse de l'imaginaire et de pratiques linguistiques d'adolescents : un phénomène argotique contemporain ?*, 2 tomes, thèse de doctorat, Université de Rennes II
- Joubert, Jean-Louis (2015), *La poésie*, Paris, Armand Colin
- Polická, Alena (2011), « L'expressivité et la marque lexicographique : étude comparative franco-tchèque d'un corpus du lexique non standard. Les marques fam., pop., arg. vs expressivité en lexicographie française et tchèque », in *La marque en lexicographie. États présents, voies d'avenir* (F. Baidier, E. Lamprou, M. Monville-Burston eds), Lambert-Lucas, Limoges, p. 209-225
- Yacine, Kateb (2011), *Le Poète comme un Boxeur : Entretiens 1958-1989*, Paris, Seuil

Ouvrages de Lil Boël

- Lil Boël (1942) *Fosse commune des misères*, Paris, Guy Le Prat
- Lil Boël (1946) in dir. Louis Challier, *Au temps de la misère Stalag I*, Paris, Éditions du Chèvrefeuille
- Lil Boël (1948) *Cligne d'un*, Suisse, Mont-Blanc

Journaux

L'œuvre (1941), Paris

Vedette (1944), Paris

Sites

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales [en ligne]. 2024, consulté le 01/07/2024.

Disponible sur : <https://cnrtl.fr>

Larousse [en ligne]. 2024, consulté le 01/07/2024. Disponible sur : <https://larousse.com>

Robert [en ligne]. 2024, consulté le 01/07/2024. Disponible sur : <https://lerobert.com>

Wikipedia [en ligne]. 2024, consulté le 01/07/2024. Disponible sur : <https://wikipedia.com>

Anne Gensane est sociolinguiste, docteure en sciences du langage (CNU 7). Elle analyse principalement pratiques et représentations linguistiques non standard (discours épilinguistique, lexicologie, production identitaire, aspects autobiographiques) à partir d'un corpus oral et d'un corpus écrit (productions autobiographiques et poésies populaires ; parlers argotiques, parlers patoisants, parlers jeunes ; patrimoine linguistique). Ses études portent également sur les aspects empiriques de la recherche en sociolinguistique (description ethnographique et subjectivité du chercheur, lexicographie participative et application sociodidactique).

Jean-Pierre Goudaillier

Université de Paris (Paris Descartes)

 <https://orcid.org/0000-0001-5607-9123>

jean-pierregoudaill@yahoo.fr

Étymologie des insultes et injures pataouètes

RÉSUMÉ

D'un point de vue diatopique et diastratique le *pataouète* est le basilecte (variété la plus éloignée de la variété de prestige) du français pied-noir d'Algérie apparu et parlé, entre autres, dans les quartiers populaires de la capitale Alger tels Bâb-el-Oued et Belcourt pendant la période de la colonisation lors de la seconde moitié du dix-neuvième siècle et au début du vingtième siècle. Il se distingue de deux autres variétés régionales que sont le *chapourlao* (ou *chapourrao*) dans l'ouest de l'Algérie en Oranie (connu principalement dans la ville d'Oran), le *tchapagate* à l'est (Constantine et Bône). L'analyse linguistique d'un certain nombre de termes et expressions de ce parler permet de constater que les discours caractéristiques du pataouète utilisent un nombre assez important de termes particuliers, étrangers francisés ou non, comme il est souvent d'usage en français pied-noir d'Algérie.

MOTS-CLÉS – étymologie, français pied-noir d'Afrique du Nord, injures, insultes, pataouète

Etymology of Pataouète Insults and Verbal Offenses

SUMMARY

From a diatopic and diastratic point of view, *Pataouète* is the basilect (furthest variety from the prestigious form) of the Pied-Noir French of Algeria which appeared and was spoken, among other places, throughout the working-class districts of the capital Algiers such as Bâb-el-Oued and Belcourt during the period of colonisation in the second half of the nineteenth century and at the beginning of the twentieth century. It is distinguished from two other regional varieties which are *chapourlao* (or *chapourrao*) in western Algeria in Orania (known mainly in the city of Oran), and *tchapagate* in the east (Constantine and Bône). The linguistic analysis of a certain number of



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 23.10.2024. Revised: 04.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université de Paris (Paris Descartes). **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

terms and expressions of this variety allows one to note that the speech typical of Pataouète uses a large number of special, distinctive terms, foreign francised or not, as is often used in French pied-noir from Algeria.

KEYWORDS – etymology, French pied-noir from North Africa, verbal offenses, insults, pataouète

Introduction

D'un point de vue diatopique et diastratique le *pataouète* est le basilecte du français pied-noir d'Algérie apparu et parlé, entre autres, dans les quartiers populaires d'Alger tels Bâb-el-Oued et Belcourt pendant la période de la colonisation lors de la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Il se distingue de deux autres basilectes régionaux que sont dans l'ouest de l'Algérie le *chapourlao* ou *chapourrao* en Oranie, à l'est le *tchapagate* (région de Bône, Philippeville et Constantine) (cf. illustration ci-dessous).

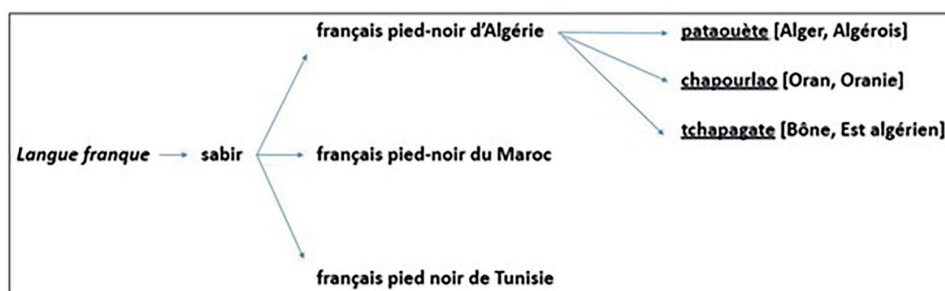


Figure 1. Tableau des variantes régionales du français pied-noir en Afrique du Nord

Le lexique du *pataouète*, variante de français régional pied-noir employée dans l'algérois à l'époque coloniale, comporte de nombreux emprunts ainsi que des créations propres (*algérianismes*), qui se répartissent en transpositions d'expressions étrangères, spécialisations (glissements) et extensions de sens de termes d'origine étrangère. De même, pour ce qui est plus particulièrement des insultes et injures on relève la présence à la fois de termes français et empruntés, ce que montrent les quelques exemples suivants : *baballou*, 'individu étrange, naïf, idiot', *bande de tramousses*, 'bande de galopins', *calamar*, 'bon à rien, maladroit', *crics* (sobriquet par lequel les Oranais désignent les *Tlemcéniens*), *chemises courtes* (*idem*), *la mort de tes oss !* (juron et insulte consistant à souhaiter la mort d'une personne), *nap* (apocope de *napolitain* utilisée comme injure), *sépia* (cf. *calamar*).

1. Étymologie des insultes et injures pataouètes

Les mots *pataouètes* sont empruntés à diverses langues et différents parlers :

- empruntés à l’arabe : *beni kelb*, ‘fils de chien’, *bisouche*, ‘personne qui louche, qui voit double’, *fartasse*, ‘niais, simple d’esprit, voire débile, fou’, *hatchoune yemma* !, ‘la chatte à ta mère’, *maboul*, ‘fou’, *meskin*, ‘pauvre’, ‘pauvre d’esprit’, *nardine mouk* !, ‘que la religion de ta mère soit maudite !’, etc. ;
- empruntés au berbère (kabyle) : *battaïni* (appellation dépréciative utilisée à l’encontre des mozabites, commerçants originaires du M’zab) ;
- empruntés au catalan : *badjoc*, ‘niais, benêt, fou’, *bisouche*, ‘individu qui louche, qui voit double’, *cougoutse*, ‘idiot, imbécile’, *patosse*, ‘Français de France’, etc. ;
- empruntés à l’espagnol : *babao*, ‘individu niais, personne simple d’esprit, idiote’, *bovo*, ‘individu niais, ahuri’, *coulo*, ‘idiot, crétin’ (terme particulièrement injurieux), *la figa de ta ouella* !, ‘la figue de ta vieille !’, *patcho*, ‘personne grossière, sans manières’, *patosse*, ‘Français de France’, *sépia*, ‘individu naïf, idiot’, *tonto*, ‘idiot, imbécile’, etc. ;
- empruntés à l’italien : *cougoutse*, ‘idiot, imbécile’, etc. ;
- empruntés au provençal : *arapède*, ‘personne collante, de laquelle on n’arrive plus à se défaire’, *tchoutche*, ‘imbécile, idiot, benêt’, etc.

Il existe aussi en pataouète toute une série d’injures (à connotation raciste) à l’encontre des Maghrébins, telles *arbicot* (déformation phonétique d’*arabi*) [+ *arbi* (par apocope), *bicot* (par aphérèse)], *bougnoule* (< a) wolof, *wu ñuul* (qui est noir) ou b) resuffixation argotique de *bougnat*), *khouiā*, *crouiā* (< emprunté à l’arabe) (cf. *crouille* en français), *raton*, *sidi* (< emprunté à l’arabe).

Le point de départ de l’analyse présentée dans cet article est un corpus textuel établi à partir d’un ensemble d’œuvres littéraires et de publications dans la presse écrite. Les textes ont été écrits par des personnes, voire des personnalités célèbres, qui sont nées en Algérie pendant la période coloniale ou, pour certaines d’entre elles, qui ne sont pas originaires d’Algérie mais ont vécu pendant un temps assez long dans le pays ; pour une grande part il s’agit par conséquent de locuteurs natifs, dont les écrits sont des témoignages du parler pied-noir, ceci de diverses manières : instillation de termes et locutions diverses, types de discours caractéristiques du pataouète, emploi tels quels de termes étrangers francisés ou non, comme il est souvent d’usage en français pied-noir d’Algérie.

Les textes littéraires retenus à titre d’exemples sont issus d’ouvrages (livres, fascicules périodiques) mais aussi de publications dans la presse sous forme de chroniques, d’articles ou de feuilletons, appartenant à la littérature orientaliste, la littérature algérienne et l’École d’Alger.

On retrouve des termes insultants et /ou injurieux dans les écrits, entre autres, de Paul Achard, Roland Bacri, Edmond Brua, Musette (pseudonyme d'Auguste Robinet), Robert Randau, voire d'Albert Camus¹.

Suivent quelques exemples de termes et expressions pataouètes, dont l'analyse confirme ce qui a été indiqué plus haut au sujet des injures et insultes.

ARBICO(T) ([aɐbiko]), **BICO(T)** ([biko]) par aphérèse, 'soldat arabe' (tirailleur algérien), 'arabe maghrébin' (ce terme injurieux est à connotation raciste). Au cours de la colonisation française de l'Algérie, *arbicot* est un terme argotique désignant un tirailleur algérien en argot militaire dans un premier temps, un indigène Arabe de manière péjorative en français d'Algérie, en pataouète par la suite ; *arbi*, *arbicot* et *bicot* sont mentionnés par Lazare Sainéan (1920, p. 154-155), qui propose la date de l'ouvrage d'Antoine Camus (1863) pour datation, d'ailleurs validée par le *TLFi* ; on relève effectivement *arbi* et *arbico* pages 10 et 204 ; toutefois, il existe un texte de 1853 de Frank-Francis Barclay datant de 1853², ce qui permet de retenir définitivement la datation 1853 pour *arbi*, qui est la forme diminutive de l'emprunt à l'arabe dialectal maghrébin *arabī*, arabe, qui a donné *arbi*. Pour Albert Dauzat « Le peuple parisien a abrégé depuis longtemps « Arbicot », déformation d'« Arabe », en *Bicots* (fils des anciens *Arbis*), dénomination sous laquelle sont englobés [...] les Arabes et Berbères de l'Afrique du Nord... » (1918, p. 161) ; les variations subies par *arabi* sont : arabe maghrébin [aɐabi] > [aɐbi] > [aɐbiko] (diminutif) > [biko] (par aphérèse) > [bik] (*bic*) (troncation par apocope) :

- [1] ...car souvent de trop imprudents explorateurs, ayant négligé les précautions de défense les plus simples, avaient laissé leur corps dans les ruines, tandis que leur tête, suspendue à la haute selle du cheval d'un *Arbico* (Arabe), allait courir la plaine et augmenter les trophées sanglants de l'ennemi. (Frank-Francis Barclay, *Les français en Algérie – Amour et vengeance*, Paris, Imprimerie typographique de Dubuisson, 1853, p. 42)
- [2] C'est le soir, à l'arrivée du train d'Alger. Des vendeurs de journaux, des indigènes, sont sur le quai, attendant. Que faire sur un quand on attend, si ce n'est se disputer ! Et nos *bicots* de se disputer ; *Écho* contre *Dépêche*. (*L'Écho d'Alger*, 26 juillet 1912, p. 1)

BABAL(L)OU ([babalu]), 'habitant de Bâb-El-Oued' ; 'individu étrange, naïf, idiot' (par extension). *Baballou* est le résultat d'une déformation phonétique de Bâb-el-Oued, quartier d'Alger : [babelwəd] > [babølu] > [babalu]. Pour ce qui est du sens dérivé péjoratif désignant une personne simple d'esprit, *baballou* serait à rapprocher de la locution adverbiale à la *baballah*, 'n'importe comment, à tort et

¹ Pour les termes pataouètes employés par Albert Camus dans ses écrits voir Goudaillier, 2020.

² Frank-Francis Barclay, *Les français en Algérie : amour et vengeance*, Paris, Dubuisson, 1853.

à travers', qui est issue de l'expression catalane et/ou valencienne *a la babalà*, 'à la hâte, sans ordre' (cf., entre autres, Lanly, 1970, p. 53), *a la babala* en provençal, empruntée à l'arabe *ala bab allah*, 'sur la porte de Dieu', « une expression dont se servent les Arabes pour congédier les pauvres » (Mistral, 1979, p. 200). Un tel rapprochement sémantique peut s'expliquer du fait que la population européenne de Bâb-el-oued était dès le début de la colonisation essentiellement composée d'Espagnols.

BATTAÏNI ([bata'jni]), surnom, appellation dépréciative utilisée à l'encontre des mozabites ; l'étymologie est incertaine pour *battaïni*. Jeanne Duclos propose l'hypothèse suivante : « Dans leur dialecte berbère, les Mozabites avaient l'habitude de demander : *Bettah ouhini* ? Qu'est-ce que c'est ? Car, venus du Sud, ils étaient ignorants des réalités citadines » (1992, p. 75). *Battaïni* en serait donc une déformation phonétique :

- [3] – Régarre-moi ça, dais ! (dis) ti as pas vu ce p'tit maq'reau de *battaïni* il va lui mettre à ce grand babaô qui vient de la campagne que sûr et certain il débarque de Sidi-ben-Atchoun ; j'veux pas voir ça, moi, la honte il me vient d'êt' Français.
[...]
– Manco je sais qu'est-ce que c'est qu'y me tient d'aller li fout' une callbote !
– Laisse, va, Virgile, tu vas pas lui casser le travail, tout l'monde y faut qu'y mange, même les Bicots, conseille « Fartass », optimiste. (Achard, 1949, p. 30)

Battaïni est abrégé en *batta* par apocope :

- [4] Un petit moutchou qui porte le charbon, il a voulu toucher une corbeille de bouillabaisse à le marché de Bablouette et une crape poileuse elle y a mordu un doigt. Comme la crape elle sortait la mousse de la bouche, on s'a porté le petit *batta* à l'Estitut Pasteur. (Musette, 1901b, p. 13)

BISOUCHE ([bizuf]), 'personne qui louche, qui voit double', et par extension personne 'qui voit mal' (utilisé, entre autres, pour désigner une personne atteinte de strabisme) ; d'origine incertaine, *bisouche* pourrait provenir de l'arabe *zouj*, 'deux', *besouj*, 'par deux', l'espagnol *bisojo* ayant le même sens ; hypothèse intéressante de la part d'André Lanly :

- [5] *bizouch* (bigle, atteint de strabisme divergent) n'est sans doute pas un mot arabe (mais provient plutôt de l'espagnol *bisojo*) : cependant son phonétisme peut s'expliquer, à notre sens, par un rapprochement populaire avec l'arabe [zuj], deux, prononcé ordinairement *zouch*. Le *bizouch*, qui regarde dans deux directions, est ainsi sans doute celui qui « [šuf bəz-zūj] » ou, comme on dit à Bab-el-Oued, qui a « des yeux qui se croisent les bras » (1970, p. 103).

Un rapprochement avec le français *louche* ne doit pas être exclu ; l'emploi adjectival est peu fréquent, sauf sous forme d'insulte :

- [6] Qué bouffa qu'y se tient quilà ! Va fangoule ! Tâche moyen de pas trop te fatiguer ! Ré'ar-moi le, il est *bisoutche* ! Crache-moi dessus si c'est pas vrai ! O l'amiti as vu ça ? Tu peux pas crier un peu doucement, pour voir ! (Roland Bacri, 1976)
- [7] Il ne voyait pas le pain sur la table, ma mère lui demandait s'il était *bizouche* » (*L'Écho de l'Oranie*, N° 331, novembre-décembre 2010, p. 12)

BOVO ([bovo]), 'individu niais, ahuri' ; *bovo* est emprunté à l'espagnol *bobo*, 'niais, sot' ; la forme féminine correspondante est *bova*.

- [8] Chaque fois qu'il en avait fini une, Angustias elle disait : – Qué *bovo* t'y es ! La grâce et toi c'est passé par la même porte non ! Quand l'heure des cadeaux elle est venue Martyrio elle l'y a sorti un petit sac en papier à Pépico. (Gilbert Espinal, 1985)
- [9] – Que c'est compliqué s'exclama la grand-mère !...
 – Le jeune homme y monte dans un taxi que par là, y passait.
 – Derrière le piano ?
 – Mais non ! Que t'y es *bova* ! Dans la rue... Y sort le revolver, y sort par la fenê't du taxi, y tire, la balle elle traverse le ganguester qu'il était avec la jeune fi et elle va se planter juste dans le cœur à la Lola ...
 – Et Lola, quoi demanda la grand-mère ? (Espinal, 1980, p. 10)

CALAMAR ([kalamar]), 'seiche, sépia' ; 'bon à rien, maladroit (sens dérivé)' > 'idiot, imbécile', *calamar* correspond au français standard *calmar* ; « *calamar*, nom valencien du « *loligo vulgaris* » dont on fait une grande consommation en Afrique du Nord » (Lanly, 1970, p. 150) serait à l'origine de *calamar*, tandis que *calmar* serait un emprunt à l'italien *calamaro* (cf., entre autres, *TLFi* à ce sujet) :

- [10] Une supposition que les dotteurs y se fait cadeau la moitié de la journée de son travail à une famille de fout-la- faim, hein ! Plus que trois mois y boulotte tout ça qui li passe par la tête, sans marchander. Vinga des pommes d'amour, des bananes [...], des zlabias, des pois siches [...], des dattes de mer, des *calamars*, quès je sais pas ! (Musette, 1919, p. 2)

Calamar désigne aussi au sens figuré une personne idiote :

- [11] – Quel air tu veux qu'elles z'ont, mes sardines ? L'air pour qu'elles respirent même qu'elles sont plus dans la mer, *calamar* que ti'es ?
 – Comme ti'es poli avec tes clients, ma parole... (Bacri, 1988, p. 138)

COUGOUTSE ([kuguts]), 'idiot, imbécile' ; *cougoutse* est plutôt relevé dans l'est de l'Algérie, principalement à Bône et Philippeville et proviendrait de l'italien *cucuzza*, 'courge, citrouille' (cf. aussi napolitain *cucózza*) ; le terme peut aussi être rapproché de l'ancien occitan *cogot* (ou *coguos*, *coutz*), 'coucou', mais aussi 'cocu', et du catalan *cuguç*, même sens (cf., entre autres, Lanly, 1970, p. 140) (< ancien catalan *cugus*) ; le glissement sémantique de *cocu* (insulte) à idiot est compréhensible. Une variante *cougoutse* existe aussi.

- [12] Vec cet homme, O *cougoutse*, y faut faire entention,
Pourquoi c'est toujours lui, quand ya les élections,
Qu'y fait voter les morts, en schkamb et tous d'attaque... (Edmond Brua, 2006, p. 159)
- [13] *cougoute*, celle- là là que t'y as qu'à même du mal
Pour la confondre avec la cigale ;
De tout, ouai ! madame
De tout, ça va de la crevette à la matsam.
La matsam tu sais pas qué c'est ? Atso !
Avec toi y va y aouar du boulot... (Brua, 1938, p. 68)

COULO ([kulo]), 'idiot, crétin' (terme injurieux) ; *coulo* proviendrait de l'espagnol *culo*, 'cul' ; le sens initial du mot est 'homosexuel', d'où le sens dérivé 'idiot, crétin' aboutissant à cette insulte bien connue en français d'Afrique du nord, en pataouète ; une variante graphique *coulot* existe.

- [14] Légère baroufa subite au sujet des prochaines élections municipales.
– Ferme-ça, *coulo* !
Le mot est plutôt risqué entre Algériens. Pôh ! Il passe avec une lampée du petit lait à relent d'anis. (Duchêne, 1929, p. 571)
- [15] On entoure un bichonné, un « chouchou », on le menace ; déjà ses gants ont disparu. Un père gourmande les gosses qui protestent et accusent :
– Ce bâtard de curé il lui a donné une image dorée, à ce *coulot*-là !
– Et à nous autres, zouaviss ! (Paul Achard, 1949, p. 151)

FIGA ([figa]), 'figue' ; b) 'sexe féminin' (sens dérivé) ; dans le *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque [...], à l'usage des Français en Afrique* (Marseille, éd. Feissat et Demonchy) de 1830 on relève « figue = *figa* » (p. 35) ; le terme est donc connu dès 1830 en Afrique du Nord ; la datation 1830 est celle que l'on retient par conséquent pour *figa*, emprunté à l'espagnol catalan et/ou valencien, voire majorquin *figa*, aussi bien au sens propre que figuré ; le terme est aussi présent sous la forme *figo* en provençal et en portugais (latin *ficus*), ce qu'indique Frédéric Mistral (1979, p. 113). L'exclamation *la figa de ta ouella* ! 'la figue de ta vieille !' est une insulte obscène couramment employée ; on peut tout aussi bien dire *la figue à ta ouella* ! qui est une variante tout aussi courante.

- [16] – *La figue à ta ouella*, spèce de micanicien de mess mouguès ! Pourquoi ti attends pas que jem'ai assis pour foute le camp ? Ma peau y te faut ou quoi ; parle ici ?
– Mâ qué difficile ti es, oh Canca ! Oilà je stope. Ti es content ? (Musette, 1928a, p. 2)

KLEB ([kleb]), **KLEBS** ([klebs]), 'chien' (*klebs*, forme plurielle, peut être aussi parfois utilisée au singulier) ; pour Hector France, *cleb* est de l'« argot populaire rapporté par les troupiers d'Afrique » (*Dictionnaire de la langue verte, archaïsmes, néologismes, locutions étrangères, patois* (1907, p. 56)). Lazare Sainéan note que de *cleb* « on en a tiré le dérivé : *cléber*, 'manger',

c'est-à-dire dévorer comme un chien, à côté de *clebjer*, 'manger' et que ce verbe « se lit déjà dans un glossaire argotique de 1840 » (1915, p. 156, note 1). De ce fait on peut donc attribuer la datation 1840 à *kleb(s)* qui serait soit la métathèse de l'arabe maghrébin *kəlb*, même sens (arabe classique *kalb*) : ([kəlb]) > ([kləb]) > ([kləb]), soit un emprunt à l'arabe maghrébin *klab* (arabe classique *kilāb*), pluriel de *kelb* (cf., entre autres, Lanly, 1970, p. 55). *Beni kelb* est une insulte signifiant 'fils de chien'.

- [17] Il a du culot, ce *beni kelb* ! s'écrie Romaine. Remémore-toi la froideur insultante avec laquelle ce cahouète et sa smala nous accueillirent à ta prise de fonctions (Randau, 2007, p. 29)

MABOUL ([mabul]), 'fou', en 1830 on relève dans le *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque* [...], à l'usage des français en Afrique, Marseille, Imprimerie Feissat et Demonchy, p. 36 : « fou, folle *maboul* » ; la datation 1830 peut donc être attribuée à *maboul*, qui est emprunté à l'arabe *mahbūl*, 'fou, stupide', par l'intermédiaire du *sabir* et de l'argot militaire de l'armée d'Afrique :

- [18] Le peuple, à peu à peu, y vient pareil à des mionnaires de l'Amérique que de si tant qui sont riches, on sait plus comment y faut faire pour dépenser la caillasse. Pas pour dire va, mais le monde plus y vient savant plus y vient *maboul*. (Musette, 1906, p. 173-174)
- [19] – Vous n'êtes pas un peu *mabouls* ? A quoi vous jouez, encore ? Au cirque Amar ? Espèces de misérables, pendant que votre mère s'esquinte... C'est dimanche prochain, la fête des Cabanes, pas aujourd'hui ! (Roland Bacri, 1988, p. 185)

LA MORT DE ... OS(S) ? juron consistant à souhaiter la mort d'une personne pouvant servir le cas échéant d'insulte (cf. exemples ci-dessous) (à noter que *os(s)* est prononcé [ɔs] en non pas [ɔ] dans ce cas) ; pour André Lanly, « on jure aussi sur les morts ou comme on dit, « on jure des morts ». On maudit les ascendants de quelqu'un jusque dans la tombe. Puis, on en est venu à tout maudire sous la formule *la mort de...* » (1970, p. 159) ; *la mort des os* ! et *la mort de tes morts* ! sont deux des formes retenues par André Lanly (*ibid.*).

- [20] – Pas pour chiner, mais pluss que dedans l'ancien temps tu es venu maltais et dimi. Qué français que tu te parles ! Ho ? Réponds, *la mort de tes oss* ! Aucun y comprend ça que tu blagues ; c'est malheureux ! (Musette, 1928b, p. 2)
- [21] – *La mort de leur os* à ces automobiles, à ces mécaniques et tout. C'est comme le Salvator, à l'Amirauté : maintenant il a une canotte à moteur, qu'il me mange à moi tout le bénéfice... (Janon, 1935, p. 5)

NAP ([nap]), 'napolitain', 'idiot' (insulte) ; *nap* est obtenu par apocope de *napolitain* : [nap(olitē)] > [nap] ; la forme plurielle *naps* est souvent utilisée comme singulier, plus particulièrement quand il s'agit d'une insulte ou d'un

sobriquet. Le français argotique emploie *Napo* et non *Nap(e)* ; *Napos* est aussi utilisé au singulier.

[22] Quinze *naps* y vont s'atteler à râper le fromage vec des persiennes dedans les plats en zinc qu'on fait la douche. (Musette, 1901, p. 13)

[23] – Laisse-moi que je descends à terre, c'est mieux. A pattes, je marche à présent, j'm'en fouts.
– Atso ! Tu parles sérieux ou non ? Monte, bougue de *naps* ti es !
– Un père de famille comme moi, il a pas le droit qui monte en côté de un endévidu qui connaît rien dedans les trucs qu'y a dedans les automobouilles... (Cagayous, 1928, p. 2)³

NARDINE MOUK ([naʁdinmuk]), 'que la religion de ta mère soit maudite !' (insulte) ; *nardine mouk* provient de l'arabe maghrébin *lān dīn 'umuk* ou *nāl dīn muk*, 'maudite soit la religion de ta mère' (arabe *l'an dīn 'ummek*, même sens). Elle est du même registre que les expressions *neal dīnek*, 'maudite soit ta religion' ou *neal dīn buk*, 'maudite soit la religion de ton père', qui sont plus injurieuses que *ineal būk* ou *ineal immāk*, 'maudit soit ton père/ta mère', car ces deux dernières ne mettent pas en jeu la religion (*dīn*) (cf., entre autres, à ce sujet Aline Tauzin (Tauzin, 2008, p. 17-18)).

[24] – Bête et tout tu es, spèce de patcho ! Personne y t'a dit que Kaddour y a foutu sa faca dans le mou ? Les va-nu-pieds qui jouent à la galline en devant l'école tous y savent et toi tu sais pas ! Crrr ! *Naād dīn' immek* ! Et ça à cause que... (Randau, 2007, p. 104)

Nardine bebek, 'maudite soit la religion de ton père' est une variante aussi très utilisée :

[25] Et ce furent de nouvelles charges où passaient des malédictions épouvantées :
– *Naaldine bébeck* !... Kelb !... (de Téraumont, 1925, p. 4)

PATOS(SE) ([patos]), 'Français de France' (terme péjoratif) ; l'hypothèse, selon laquelle *patos* serait un emprunt à l'espagnol *pato*, 'canard', est proposée par André Lanly (1970, p. 52, note 5 de bas de page) ; celle-ci est reprise par Jeanne Duclos qui indique que *patos* « pourrait provenir de l'espagnol *pato*, pl. *patos* « canard » mais aussi de *pato* « sot » ou de l'espagnol catalan et/ou valencien *patós* « raseur » » (Duclos, 1992, p. 114) :

[26] Nous sommes à Marseille, il fait nuit, mais ya des lumières partout et des gens dans la rue ! Personne pour vous coller au mur et vous tâter les poches. On peut même aller « taper » la bouillabaisse sur le port, sans avoir d'explications à donner puisqu'on a des sous. Au contraire, on laisse un bon pourboire aux *patos* et i nous font des courbettes, et i nous lèchent la main. Et puis, on prend une voiture et on fonce sur Paris, le pied calé sur l'accélérateur, et on se dit qu'on est libre, que les embuscades, les barrages, le couvre-feu, ça n'a jamais existé. (Lœsch, 1965, p. 22)

³ *Cagayous* est un des pseudonymes utilisés par Auguste Robinet (alias Musette) pour signer ses articles, entre autres, dans *L'Écho d'Alger*.

TCHOUTCHE ([tʃutʃ]), ‘imbécile, idiot, benêt’, le terme *tchoutche*, présent au XIX^e siècle dans tout le pourtour de la Méditerranée, acquiert dès l’époque un statut pan-méditerranéen, ce qui est confirmé par le fait qu’on peut le relever, entre autres, en provençal sous la forme *chouchou*, qui désignait une « grosse anguille de qualité inférieure, habitant les étangs de l’Hérault » et en langage enfantin le cochon (Mistral, 1979, p. 552), mais aussi en italien (*ciuco*, ‘âne’, ‘bourricot’) et en sicilien (*ciuciuni*, ‘imbécile’). *Tchoutche* peut être aussi rapproché de l’adjectif espagnol *chocho*, ‘gâteux’ (langage familier) ; le terme a été introduit en français d’Afrique du Nord essentiellement à partir de 1830, date du début de la colonisation effective de l’Algérie et de son peuplement par une immigration venant des rives du nord et espagnoles de la Méditerranée ; la datation 1830 pour *tchoutche* est de ce fait justifiée :

- [27] – Et alorss ! Quès tu crois, un *tchouche* je suis, ho ? T’en fais pas on te dit, va ! Au jor d’aujor’d’hui, le système débrouille ça marche prémier. Ça se voit que ti es pas à la coule, vieux frère ! (Musette, 1928c, p. 2).

TRAMOUSSE ([tʁamus]), ‘graine de lupin saumurée’. Terme typiquement pied-noir, *tramousse* est emprunté au catalan *tramús* et/ou à l’espagnol valencien *tramuç*, même sens (cf. aussi espagnol *altramuz*, issu lui-même de l’arabe andalou *attarmús*, et portugais *tremoço*) :

- [28] Ils partageaient alors, non sans discussion avec le petit Jean, les gros berlingots à la menthe, les cacahuètes ou les pois chiches, séchés ou salés, les lupins appelés *tramousses* ou les sucres d’orge aux couleurs violentes que les Arabes offraient aux portes du cinéma proche, sur un éventaire assiégé par les mouches et constitué par une simple caisse de bois montée sur roulement à billes. (Camus, 1994, p. 50)

Au sens figuré *tramousse* signifie ‘galopin’, ainsi que le montre l’exemple suivant :

- [29] Et la bousculade cessait, les élèves, dont Monsieur Bernard était craint et adoré en même temps, se rangeaient le long du mur extérieur de la classe, dans la galerie du premier étage, jusqu’à ce que, les rangs enfin réguliers et immobiles, les enfants silencieux, un « Entrez maintenant, *bande de tramousses* » les libérait... (Camus, 1994, p. 50).

TRONC DE FIGUIER, terme péjoratif, insulte (à connotation raciste) désignant un indigène musulman. L’immobilité attribuée de manière méprisante aux indigènes constitue une des hypothèses relatives à l’origine de la locution *tronc de figuier* ; autre hypothèse : *tronc* serait à rapprocher de *tronche*, ‘visage’, et la couleur du tronc du figuier serait associée par analogie de couleur à celle de la peau des indigènes (cf., à ce sujet, entre autres, Duclos, 1992, p. 144). *Tronc de figuier* est souvent abrégé en *tronc* :

- [30] Ah ! nous sommes des « *troncs de figuier* » ! Eh, bien, sachez que moi, H. Chekiken, moi et pas un autre, j’ai, de mes blanches mains, contribué personnellement à la défaite de M. Duroux... ». (*L’Écho d’Alger*, 6 mai 1928, p. 1)

- [31] Hier j'y ai donné trois quat' coups d'têt'
 Au coin de la rue Lalahoum
 A un *tronc d'figuier* d'Bablouett'
 Çuila qui vend l'hadjeb sekkhoum (Achard, 1949, p. 209).

Conclusion

Une analyse linguistique d'un certain nombre de termes et expressions du *pataouète*, qui est une variété du français pied-noir d'Algérie apparue et parlée, entre autres, à Alger pendant la colonisation de la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, est présentée dans cet article. Celle-ci, illustrée par des exemples tirés de textes littéraires datant essentiellement de l'époque coloniale, confirme que les discours caractéristiques du *pataouète* utilisent un nombre relativement important de termes particuliers, étrangers francisés ou non, comme il est souvent d'usage en français pied-noir d'Algérie, en *pataouète*.

Bibliographie

- Achard, Paul (1949), *Salaouèthes* [1^{re} édition 1939], Alger, éditions Baconnier
- Anonyme (1830), *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque, suivi de quelques dialogues familiers et d'un vocabulaire de mots arabes les plus usuels, à l'usage des français en Afrique*, Marseille, Typographie de Feissat aîné et Demonchy
- Bacri, Roland (1976), *Roland Bacri par Roland Bacri*, Paris, Seghers (coll. Humour)
- Bacri, Roland (1988), *Les Rois d'Alger*, Paris, Grasset & Fasquelle
- Barclay, Frank-Francis (1853), *Les français en Algérie : amour et vengeance*, Paris, Dubuisson
- Brua, Edmond (1938), *Fables bônoises*, Alger, éditions Carbonel
- Brua, Edmond (2006), *La parodie du Cid* [1^{re} édition 1941], Acte II, scène 2, in *Le Cid*, Paris, Larousse
- Cagayous (1928), « Le dire de Cagayous – Le tombereau automobile », *L'Écho d'Alger*, 29 janvier 1928
- Camus, Albert (1994), *Le premier homme* [1^{re} éd. XXXX], Paris, Gallimard
- Camus, Antoine (1863), *Les bohêmes du drapeau et types de l'armée d'Afrique*, Paris, P. Brunet
- Dauzat, Albert (1918), *L'Argot de la Guerre. D'après une enquête auprès des Officiers et Soldats*, Paris, Librairie Armand Colin
- de Téramond, Guy (1925), « Les hommes de bronze », *L'Écho d'Alger*, 22 août 1925
- Duchêne, Fernand (1929), « Mouna, Cachir et Couscous », *Mercure de France*, N° 756 du 15 décembre 1929, p. 568-600
- Duclos, Jeanne (1992), *Dictionnaire du français d'Algérie – Français colonial, pataouète, français des Pieds-Noirs*, Paris, Éditions Bonneton
- Espinal, Gilbert (1980), « Les chroniques du Séraphin [1957] – Golondrina, chaleur et 'cilima...' », *L'Écho de l'Oranie*, N° 148 – Mai 1980
- Espinal, Gilbert (1985), *Les chroniques du séraphin* [1^{re} édition : Alger, éditions Baconnier, 1957], Charles Lescane éditions
- France, Hector (1907), *Dictionnaire de la langue verte, archaïsmes, néologismes, locutions étrangères, patois*, Paris, Librairie du Progrès
- Goudaillier, Jean-Pierre (2020), Peut-on traduire le « pataouète » ?, *Revue d'Études Françaises* (Budapest), Vol. 24, p. 123-138, <https://doi.org/10.37587/ref.2020.1.10>

- Goudaillier, Jean-Pierre (2024), *Dictionnaire de pataouète et de français pied-noir d'Algérie. De A comme aoualimon à Z comme Zouzguéf*, Paris, Éditions Maisonneuve & Larose | Hémisphères
- Janon, René (1935), « Petit plan sentimental d'Alger – Ch. II (Sur le môle cassé...) », *L'Écho d'Alger*, 1^{er} juillet 1935
- Lanly, André (1970), *Le français d'Afrique du Nord, Étude linguistique*, Paris, Bordas, Coll. « Études Supérieures » [1^{re} éd. 1962], Éditions Bordas, coll. « Section études supérieures »
- Lœsch, Anne (1965), *Tombeau de la Chrétienne*, Paris, Plon
- Mistral, Frédéric (1979), *Lou Trésor dou Félibrige ou Dictionnaire provençal-français...* [1^{re} éd. 1878], Raphèle-lès-Arles, Marcel Petit C.P.M., Tome 1 A-F
- Musette (1901a), *La Lanterne de Cagayous*, n° 5, Alger, Victor Rollet
- Musette (1901b), *La Lanterne de Cagayous*, n° 12, Alger, Victor Rollet
- Musette (1906), *Le divorce de Cagayous*, Alger, Victor Rollet
- Musette (1919), Le dire de Cagayous – Semaine de la bonté, *L'Écho d'Alger*, 19 mai 1919
- Musette (1928a), « Le dire de Cagayous – Le tombereau automobile », *L'Écho d'Alger*, 29 janvier 1928
- Musette (1928b), « Le dire de Cagayous – Calcidone », *L'Écho d'Alger*, 25 mars 1928
- Musette (1928c), « Le dire de Cagayous – Vec Bacora je vais », *L'Écho d'Alger*, 7 octobre 1928
- Randau, Robert (2007), *Les Colons – Roman de la patrie algérienne* [1^{re} éd., Paris, E. Sansot, 1907], Paris, édition L'Harmattan
- Sainéan, Lazare (1915), *L'Argot des Tranchées, D'Après les Lettres des Poilus et Les Journaux du Front*, Paris, E. de Boccard, Éditeur
- Sainéan, Lazare (1920), *Le langage parisien au XIX^e siècle : facteurs sociaux, contingents linguistiques, faits sémantiques, influences littéraires*, Paris, Boccard
- Tauzin, Aline (2008), *Insultes, injures et vannes en France et au Maghreb*, Paris, Karthala éditions

Journaux

L'Écho de l'Oranie, N° 331, novembre-décembre 2010

Jean-Pierre Goudaillier – professeur émérite de l'Université de Paris (Paris Descartes). Ses travaux de recherche actuels se situent pour l'essentiel dans les domaines lexicographique et argotologique et sont consacrés d'une part aux usages périphériques non normés des langues, plus particulièrement du français contemporain des cités (FCC), analysés dans le cadre d'une argotologie générale, d'autre part aux pratiques linguistiques des soldats de la 1^{ère} guerre mondiale. Il publie en 1997 à Paris la première édition de *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du Français Contemporain des Cités (FCC)* chez Maisonneuve & Larose (nouvelle édition augmentée parue en novembre 2019 : Maisonneuve & Larose / Hémisphères). De 1990 à 1999, il exerce les fonctions de Directeur de l'U.F.R. de Linguistique Générale et Appliquée de l'Université René Descartes de Paris et de 1999 à 2007 celles de Doyen de la Faculté des Sciences Humaines et Sociales – Sorbonne de l'Université Paris Descartes.

Stéphane Hardy

Universität de Siegen

 <https://orcid.org/0000-0002-1080-2475>

hardy@romanistik.uni-siegen.de

Triple buse, cervelle de moineau et poule mouillée – Les noms d’oiseaux comme termes d’injures en français familier et argotique

RÉSUMÉ

Cette étude examine l’usage des noms d’oiseaux comme termes d’injures en français familier et argotique. À partir d’un corpus de 69 noms d’oiseaux, l’analyse combine une approche lexicographique et une enquête empirique menée auprès de 92 informateurs. Les résultats révèlent une prédominance des phasianidés et des corvidés, ainsi qu’une surreprésentation des oiseaux sauvages, notamment ceux issus de la faune locale. L’étude met en évidence une tendance à l’emploi sexué des noms d’oiseaux, particulièrement marquée pour les termes de genre grammatical féminin, ainsi qu’une évolution de l’usage des noms masculins vers un emploi davantage sexué. En outre, la recherche identifie le concept de SOTTISE/STUPIDITÉ comme le plus saillant dans les métaphores aviaires, suivi de celui de DÉPLAISANCE et PÉNIBILITÉ. En intégrant des données lexicographiques aux usages langagiers contemporains, cette recherche apporte un éclairage nouveau sur la manière dont les relations homme-animal – en particulier les perspectives anthropocentriques et sexuées – sont encodées dans le langage métaphorique. Elle met également en lumière la marginalisation symbolique des oiseaux dans le français familier et non standard.

MOTS-CLÉS – métaphores aviaires, Human-Animal Studies, zoosémie, argot, français familier

Triple buse, cervelle de moineau and poule mouillée – Bird Names as Insulting Terms in Familiar and Argotic French

SUMMARY

This study examines the use of bird names as terms of insult in familiar and argotic French. Based on a corpus of 69 bird names, the analysis combines a lexicographic approach with an empirical survey of 92 informants. The results reveal a predominance of Phasianidae and Corvidae, as well



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 02.11.2024. Revised: 14.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université de Siegen. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

as an overrepresentation of wild birds, especially those from the local fauna. The study highlights a tendency towards gendered use of bird names, particularly marked for grammatically feminine terms, and an evolution in the usage of masculine names towards a more gender-specific application. Moreover, the research identifies the concept of FOOLISHNESS/STUPIDITY as the most salient in avian metaphors, followed by UNPLEASANTNESS and PAINFULNESS. By integrating lexicographic data with contemporary language use, the research provides new insights into how human-animal relationships – especially anthropocentric and gendered perspectives – are encoded in metaphorical language. It also reflects on the symbolic marginalisation of birds in colloquial and non-standard French.

KEYWORDS – avian metaphors, Human-Animal Studies, zoosemy, French argot/slang, colloquial French

Introduction

Pour offenser une personne, le français – plus particulièrement le français populaire, familier et argotique – peut avoir recours à un certain nombre de noms d’animaux, tels par exemple *singe* ‘personne laide’, *cochon* ‘personne sale physiquement’ ou ‘personne au comportement très désagréable, qui use de procédés bas et malhonnêtes’, *chameau* ‘personne hargneuse’ ou ‘femme de mœurs légères’ (cf. Gadet, 1992 : 111 ; cf. TLFi : entrées *singe*, *cochon*, *chameau*). Ce procédé métaphorique assez fréquent et universel aux langues (cf. Mussner, 2015 ; Van Hoof, 2002) est considéré comme une mise en correspondance des deux domaines ÊTRE HUMAIN et ANIMAL :

Certaines espèces animales se voient investies de valeurs symboliques, d’autres se voient attribuées ou, tout au contraire, dépossédées de pouvoirs et de facultés. La création de métaphores zoomorphes découle de l’intention du locuteur de mettre en avant une caractéristique spécifique d’un être humain, et ce de manière expressive et évaluative. (Hardy, 2024 : 32)

Un grand nombre de métaphores animales sont caractérisées par un isomorphisme entre les traits distinctifs d’un animal, qu’ils soient physiques ou comportementaux, et les caractéristiques attribuées à un être humain (cf. *ibid.*).

Parmi les désignations animales, nous trouvons également celles faisant partie de la classe des oiseaux, comme par exemple *buse*, *moineau*, *poule* servant également d’injures¹. Le français familier et argotique regorge d’expressions – souvent péjoratives – se rapportant aux oiseaux. En effet, on dit d’un ‘individu louche’ qu’il est un *oiseau* (cf. Caradec, 2005 : 149) ; ‘une personne peu recommandable ou déplaisante’ se voit qualifiée de *vilain oiseau*, de *sale moineau*, de *vilain merle* voire de *drôle d’oiseau*, locution dépréciative datant, selon Alain

¹ Nous entendons par *injure* une parole ou une expression qui a pour but de porter atteinte à la dignité d’une personne. Son objectif est donc de blesser et d’humilier l’individu visé en le dénigrant, le rabaisant et le traitant de manière méprisante. L’injure vise « en s’octroyant un certain pouvoir, à fragiliser le sujet dans son identité » (Sagaert, 2017 : 68) et à remettre en cause son intégrité physique et/ou morale et sa valeur en tant qu’être humain.

Rey, de la première moitié du XIX^e siècle (1841) (cf. Rey, 2022 : 1706 ; cf. TLFi : entrées *oiseau*, *moineau*, *merle*). S’injurier à l’aide de noms d’espèces aviaires ne constitue donc pas un phénomène nouveau. Dans la plupart des cas, les noms d’oiseaux sont utilisés pour désigner des défauts humains ou des habitudes vicieuses : on qualifie, par exemple, ‘tout individu manquant de courage et étant excessivement peureux’ ou toute ‘personne poltronne, timorée, délicate à l’excès’ de *poule mouillée* ; une ‘personne qui fait preuve de stupidité et d’ignorance, sotte et ignare’ ou une ‘personne particulièrement butée’ (cf. Walter & Avenas, 2007 : 43) est une *triple buse*, une *oie*, une *dinde*, une *bécasse* ou encore une personne dotée d’une *cervelle de moineau* ‘esprit léger, sans consistance’ (cf. GRLF : entrée *tête*) ; ‘quelqu’un qui manque d’expérience et qui est maladroit et nigaud’ est qualifié de *serin*, de *pigeon* ou d’*oie blanche* ; quant à un ‘vieil individu grincheux, méchant et désagréable’, il est dénommé *hibou* ou *vieille chouette* (cf. TLFi et GRLF : entrées *poule*, *buse*, *oie*, *dinde*, *bécasse*, *moineau*, *serin*, *pigeon*, *hibou*, *chouette*). Ces quelques exemples suffisent pour montrer que les oiseaux constituent métaphoriquement une société humaine dans laquelle différentes espèces aviaires sont utilisées comme métaphores animales des comportements humains.

Cette étude se propose d’examiner l’utilisation des métaphores aviaires comme termes d’injures dans le registre familier et argotique de la langue française. Notre démarche s’articule autour de plusieurs axes de recherche. Dans un premier temps, nous nous pencherons sur le concept OISEAU dans son acception de métaphore zoomorphe, en procédant à une reconstruction sémantique du terme. Cette approche soulève deux questions fondamentales : à quelle époque le terme *oiseau* a-t-il commencé à être employé de manière péjorative pour désigner un individu, et quelle est l’origine de l’expression *donner un nom d’oiseau à quelqu’un* ? Après cette mise en contexte historique, nous exposerons la méthodologie adoptée pour cette recherche qui s’inscrit dans le champ des études zoosémiques (cf. Hardy, 2024). Nous présenterons ensuite les principaux résultats de notre analyse, organisés selon deux critères distincts, à savoir le critère biologique et le critère linguistique. Cette présentation des résultats vise à répondre à plusieurs interrogations : quelles espèces aviaires sont mobilisées dans le cadre d’insultes ? Sur quels concepts reposent les métaphores aviaires ? L’emploi des noms d’oiseaux est-il sexué ou asexué ? En conclusion, nous proposerons une réflexion sur les implications de cette étude quant à la relation entre l’homme et l’animal, en mettant l’accent sur le rapport particulier entretenu avec les oiseaux.

1. Le concept OISEAU

Si l’on recherche le terme *oiseau* dans le premier dictionnaire du français (Furetière, 1690), on y lit le sens dénotatif suivant : « animal qui s’élève en l’air, qui le traverse, qui s’y tient suspendu par le secours de ses plumes, de ses ailes »

(Furetière, 1690 : entrée *oiseau*). Néanmoins, Furetière se distingue par son apport novateur en attestant, dans un ouvrage dictionnaire, l'extension sémantique du lexème *oiseau* pour désigner un référent humain. Furetière exemplifie cette innovation à l'aide de quatre expressions : *l'oiseau s'est envolé* (euphémisme désignant l'évasion d'un prisonnier), *voilà une grande cage pour un petit oiseau* (métaphore dénotant la disproportion entre un individu de faible importance et son habitat somptueux), *l'oiseau en a dans l'aile* (locution figurée exprimant une altération de l'état de santé ou de la situation financière d'un individu) et *un bel oiseau* (antiphrase qualifiant péjorativement un homme d'être méprisable).

Toutefois, cette métaphore est déjà bien attestée avant Furetière, notamment chez Antoine Oudin dans ses *Curiositez françoises* (1640), un ouvrage visant à expliquer des termes rares, dont certains issus du langage populaire et argotique. Oudin recense, en effet, plusieurs expressions comparant l'homme à l'oiseau, telles que *il est comme l'oiseau sur la branche* ('en bransle, en suspens, en danger', expression qualifiée de *vulgaire* ; Oudin, 1640 : 378), ainsi que *plus l'oiseau est vieil, moins il se veut deffaire de sa plume* ('les vieillards ne veulent point oïr parler de mourir' ; *ibid.*) ou encore *à chaque oiseau son nid luy semble beau* ('chacun trouve agreable ce qui luy appartient' ; Oudin, 1640 : 371). Plus encore, Oudin atteste déjà l'expression *l'oiseau s'en est envolé* ('cet homme s'est sauvé, il est eschappé, il a fuy' ; Oudin, 1640 : 378), presque identique à celle documentée chez Furetière, suggérant la fuite d'un individu. Il consigne également l'usage du terme *oison* pour désigner *une personne simple et maladroite* (*ibid.*), ainsi que l'expression *un oison bridé* pour qualifier *un sot* (*ibid.*). Ces occurrences montrent que l'assimilation métaphorique entre l'homme et l'oiseau était déjà bien implantée dans l'usage au moins dès le milieu du XVII^e siècle, bien que Furetière l'ait systématisée et intégrée dans un dictionnaire à vocation générale.

Les occurrences relevées aussi bien chez Oudin que chez Furetière illustrent un glissement sémantique et constituent les premières traces lexicographiques de cette néologie du terme *oiseau* (cf. eFEW, Vol. 25 : 794). Ces exemples mettent en lumière un processus de métaphorisation anthro-po-aviaire, établissant des relations analogiques entre le domaine conceptuel aviaire et la sphère anthropologique, s'articulant autour de plusieurs axes conceptuels :

1. La notion de liberté, exprimée par la capacité de voler ou de s'enfuir (*l'oiseau s'est envolé, l'oiseau s'en est envolé*)².

2. L'habitat et le statut socio-économique (*voilà une grande cage pour un petit oiseau, à chaque oiseau son nid luy semble beau*).

² Cette métaphore a donné naissance au terme argotique *oiseau de cage* 'prisonnier' (cf. Delvau, 1866 : 274), le terme *cage* étant lui-même utilisé pour signifier *prison* (cf. Colin et al., 2010 : 127). On notera également l'expression argotique *cage à poules* faisant référence à un 'box dans le dortoir d'une prison' (cf. Colin et al., 2010 : 128).

3. La vulnérabilité physique, psychique et socio-économique (*l’oiseau en a dans l’aile, il est comme l’oiseau sur la branche, plus l’oiseau est vieil, moins il se veut deffaire de sa plume*).

4. L’attitude, le comportement et la position sociale (*un bel oiseau, oison, un oison bridé*).

Ces expressions constituent des métaphores zoosémiques (cf. Hardy, 2024) de type <L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU> établissant des correspondances entre les deux catégories conceptuelles distinctes ÊTRE HUMAIN et OISEAU.

1.1. L’expression *un bel oiseau*

L’examen diachronique de la locution *un bel oiseau* met en lumière une trajectoire sémantique complexe. Initialement attestée au XVII^e siècle avec une valeur exclusivement antiphrastique et ironique (cf. Furetière, 1690 : entrée *oiseau*), cette unité phraséologique présentait une application indifférenciée quant au genre (emploi asexué), s’employant de manière dérisoire pour qualifier tant un référent masculin (‘jeune garçon’) que féminin (‘jeune fille’) (cf. DAF, ¹1694 : entrée *oiseau*). Au cours du XVIII^e siècle, l’expression subit un processus de resémantisation acquérant une connotation encore plus péjorative et permettant au locuteur une critique à la fois moqueuse et méprisante adressée à un ou une destinataire dans le but de le ou de la dévaloriser. La cinquième édition du *Dictionnaire de l’Académie française* (DAF, ⁵1798 : entrée *oiseau*) atteste en effet cette évolution sémantique en lui attribuant la marque diasystématique d’usage *familier*.

L’évolution ultérieure de l’expression *bel oiseau* révèle un processus de changement sémantique particulièrement intéressant, caractérisé par une spécification croissante de ses acceptions. Ce phénomène engendre une complexification progressive des relations conceptuelles entre le domaine source aviaire (OISEAU) et le domaine cible humain (ÊTRE HUMAIN). Les résultats de notre analyse lexicographique, ayant permis de mettre en lumière le fondement conceptuel de l’unité phraséologique *bel oiseau*, se déclinent comme suit : le MÉPRIS, sentiment pouvant être suscité par une variété d’attitudes ou de paroles jugées indignes d’estime ou d’intérêt, constitue le point de départ sémantique, à savoir le noyau sémique initial et la base conceptuelle de cette locution (emploi péjoratif et marque de l’usage *familier*, cf. DAF ⁵1798). Ce concept initial de (1) MÉPRIS (emploi strictement ironique au XVII^e siècle) connaît subséquemment une spécialisation sémantique : dans l’expression *bel oiseau*, le concept OISEAU s’associe graduellement à (2) LAIDEUR PHYSIQUE, intégrant le concept (3) ORGUEIL/VANITÉ (*un bel oiseau* désignant ‘un homme laid qui se pavane’ ; cf. DAF, ⁵1798 ou ‘un homme qui se vante’ ; cf. Delvau, 1866 : 274) ainsi que (4) SOTTISE/STUPIDITÉ, intégrant également le concept ORGUEIL/VANITÉ (*un bel oiseau* correspondant

à ‘un sot qui fait le personnage, qui fait l’important’, cf. *ibid.*). Il est ainsi possible de constater que la structure métaphorique [1] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST MÉPRISABLE], sous-jacente à l’expression *bel oiseau*, s’inscrit dans un continuum de précisions sémantico-conceptuelles. Dans ce continuum, le mépris ressenti envers un individu se voit associé à des concepts de plus en plus explicites, notamment :

- [2] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST LAID]
- [3] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST ORGUEILLEUX]
- [4] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST SOT/STUPIDE].

Sur le plan syntagmatique, la locution *bel oiseau* se compose d’un adjectif qualificatif antéposé au nom *oiseau*, renforçant ainsi la portée sémantique de l’expression et véhiculant une appréciation défavorable. Ce phénomène d’antiphrase se retrouve également dans *joli oiseau*, expression utilisée pour désigner ‘une personne déplaisante et peu recommandable’ (cf. eFEW, Vol. 25 : 794). À l’inverse, nous avons également relevé l’expression comportant l’adjectif qualificatif *vilain*, comme dans *vilain oiseau* ‘homme méprisable’ (cf. *ibid.* ; cf. DAF, ⁸1935 : entrée *oiseau*). Les locutions construites selon le même schéma syntaxique [Adj + *oiseau*] peuvent être documentées depuis le XIX^e siècle :

- à partir du XIX^e siècle : *vilain oiseau* (cf. Delvau, 1866 : 274) ; *triste oiseau* (cf. *ibid.*) ; *drôle d’oiseau* (cf. eFEW, Vol. 25 : 794)
- à partir du XX^e siècle : *joli oiseau* (cf. *ibid.*) – employé par antiphrase pour désigner ‘une personne déplaisante et peu recommandable’.

Ces expressions témoignent d’une complexification du concept global de MÉPRIS intégrant divers sous-concepts. Ainsi, *vilain oiseau* ‘homme méprisable’ peut également dénoter un ‘homme laid’ (cf. Delvau, 1866 : 274), un ‘homme ennuyeux’ (cf. *ibid.*) ou une ‘personne déplaisante’ (cf. DAF, ⁹2011 : entrée *oiseau*). Ces nuances sémantiques enrichissent le réseau conceptuel initial :

- [5] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST ENNUYEUX]
- [6] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST DÉPLAISANT]

L’expression *triste oiseau* introduit des connotations supplémentaires, désignant un ‘homme taré’ (cf. eFEW, Vol. 25 : 794 ; cf. Delvau, 1866 : 274) ou un ‘individu suspect’ (cf. *ibid.*), élargissant ainsi le champ métaphorique :

- [7] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST TARÉ/VICIEUX]
- [8] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST SUSPECT/DOUTEUX]

La locution *drôle d’oiseau*, dans laquelle *drôle de* [+ N] occupe une fonction adjectivale, mérite une attention particulière. Elle désigne une personne singulière, bizarre, potentiellement suspecte, dont il convient de se méfier (cf. TLFi : entrée *drôle*). Cette expression polysémique peut signifier soit ‘original’ (cf. eFEW, Vol. 25 : 794), voire ‘personne qui se comporte d’une manière qui n’appartient qu’à elle et qui peut paraître bizarre ou anormale’ (cf. TLFi : entrée *original*), soit ‘quelqu’un de bizarre, d’étrange et de peu estimé’ (cf. DAF, 81935 : entrée *oiseau*) ou encore ‘personne étrange, inquiétante’ (cf. DAF, 92011 : entrée *oiseau*). Ces acceptions enrichissent une nouvelle fois le réseau conceptuel :

[9] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST ÉTRANGE/ANORMAL]

[10] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST INQUIÉTANT/ANGOISSANT]

Enfin, l’usage ironique ou péjoratif du terme *oiseau* dans l’argot populaire pour désigner un ‘homme difficile à vivre’ (dans l’argot du peuple, cf. Delvau, 1866 : 273) ou une ‘personne aux défauts difficilement supportables pour son entourage’ ajoute une dernière dimension à notre typologie conceptuelle :

[11] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST PÉNIBLE/DIFFICILE À SUPPORTER]

Il convient de souligner que cette typologie conceptuelle a été établie à partir de sources lexicographiques s’étendant du XVII^e au XX^e siècle. La pertinence de certains concepts, particulièrement prégnants à une époque donnée, peuvent s’estomper au fil du temps. Ainsi, si le concept [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST ENNUYEUX] semblait constituer un aspect central de la métaphore au XIX^e siècle, ce concept semble avoir perdu de sa saillance dans l’usage contemporain. De même, le concept [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST TARÉ/VICIEUX] présent dans les sources anciennes, tend à s’effacer au profit de concepts plus « modernes » comme par exemple celui de [L’ÊTRE HUMAIN EST UN OISEAU] → [L’ÊTRE HUMAIN EST PÉNIBLE/DIFFICILE À SUPPORTER] (cf. chap. 3.2 ; Fig. 6 : Résultats des tendances observées quant aux catégorisations conceptuelles). Cette évolution témoigne de la manière dont les représentations métaphoriques s’adaptent aux mutations des sensibilités sociales et culturelles, certains concepts s’érodant tandis que d’autres émergent ou se renforcent, reflétant ainsi les changements dans notre façon de percevoir et de caractériser l’altérité.

1.2. La locution verbale *donner à quelqu’un des noms d’oiseaux*

Il convient également de porter une attention particulière à la locution *donner à quelqu’un des noms d’oiseaux* (cf. GRLF, 2001 : entrée *oiseau*), qui présente un usage euphémistique signifiant ‘injurer ou insulter quelqu’un’. Cette expression mérite une analyse diachronique approfondie. Initialement, cette locution verbale,

issue du registre argotique, véhiculait une connotation positive, désignant l'acte de 'se donner des noms d'amour ou d'amitié' ou de 'roucouler amoureuxment' (cf. Larchey, ⁶1872 : 184 ; cf. Rigaud, 1878 : 237 ; cf. Larchey, ⁹1881 : 258). Tout au long du XIX^e siècle, *se donner des noms d'oiseaux* équivalait à se dire des mots empruntés au vocabulaire de l'amour, tels *mon loulou*, *ma petite chatte*, *mon trésor*, *mon chien vert*, qui, selon Rigaud (1878 : 237), sont tous des « noms d'oiseaux ».

Cependant, un glissement sémantique s'est opéré au début du XX^e siècle, donnant lieu à une acception diamétralement opposée à la première, à savoir 's'injurier, s'insulter' (cf. Villatte, ⁸1912 : 263 ; cf. eFEW, Vol. 25 : 783 ; cf. GRLF, 2001 : entrée *oiseau*). Dans ce contexte d'usage péjoratif, l'individu se trouve déprécié par le biais d'une comparaison avec diverses espèces aviaires, chacune porteuse de connotations spécifiques. L'évolution sémantique de cette locution témoigne de la plasticité des expressions idiomatiques et de leur capacité à intégrer des significations antithétiques au fil du temps.

Il convient également de souligner que de nombreuses métaphores aviaires employées comme termes d'injures présentent une antériorité notable par rapport à la locution *donner à quelqu'un des noms d'oiseaux* dans son acception 's'injurier, s'insulter'. Une analyse diachronique de certains termes révèle leur enracinement profond dans la langue française : le terme *dinde*, par exemple, utilisé pour qualifier une 'femme prétentieuse et sottise', trouve sa première attestation en 1752 (cf. TLFi : entrée *dinde*). L'utilisation métaphorique de *perroquet* pour désigner une 'personne qui parle avec excès, à tort et à travers, ou qui, dépourvue de capacité de réflexion ou de créativité personnelle, se limite à répéter ou à imiter les paroles ou actions d'autrui' remonte à 1585 (cf. TLFi : entrée *perroquet*). Enfin, le terme *bécasse*, employé pour qualifier une 'femme stupide ou d'aspect ridicule', présente l'origine la plus ancienne parmi ces exemples, son usage étant déjà attesté avant 1510 (cf. TLFi : entrée *bécasse*). Ce ne sont que trois exemples parmi beaucoup d'autres illustrant la longévité de certaines métaphores zoomorphiques dans le registre des insultes. L'ancienneté de ces termes semble témoigner d'une tendance récurrente à établir des parallèles entre certains comportements observés chez les oiseaux et des traits de caractère humains, en particulier lorsqu'ils sont perçus de manière critique et jugés comme indésirables.

2. Constitution du corpus et méthodologie

Les données de notre corpus ont été recueillies à l'aide de deux supports : le tableau des « principaux oiseaux » mis à disposition par le GRLF (2001) et comprenant 211 noms d'oiseaux³ ainsi que la liste des noms d'oiseaux compilée

³ Le tableau des noms d'oiseaux comporte les principaux oiseaux appartenant à la faune locale et exotique. Il est accessible par le biais d'une recherche de nom d'oiseau spécifique *via* l'onglet « tableaux », <https://grandrobert.lerobert.com/robert.asp>

par Walter & Avenas (2007) dans *La mystérieuse histoire du nom des oiseaux. Du minuscule roitelet à l’albatros géant*, un ouvrage fournissant au grand public non seulement des informations ornithologiques, mais encore linguistiques, géographiques et historiques. Les auteurs recensent au total 262 noms d’oiseaux qui figurent à la fois dans trois dictionnaires usuels du français : le *Petit Larousse*, le *Petit Robert* et le dictionnaire *Hachette* (cf. Walter & Avenas, 2007 : 15 ; Index 354-360).

À partir de ces deux listes, nous avons effectué une recherche systématique de chaque nom d’oiseau dans le TLFi, le GRLF et divers dictionnaires d’argot et de français non-standard (Esnault, 1965 ; Cellard & Rey, 1991 ; Gordienne, 2002 ; Merle, 2007 ; Colin & Mével & Leclère, 2010). Nous avons pu répertorier 69 noms d’oiseaux (dont un hypéronyme : *rapace*) utilisés en tant que métaphores aviaires et servant de termes d’injures pour dévaluer une personne⁴. Nous avons également vérifié les insultes et expressions injurieuses comprenant l’hypéronyme *oiseau*. Chaque entrée a ensuite été analysée, puis classifiée selon différents critères, à savoir des critères biologiques (classification des espèces d’oiseaux, habitat, type de faune) ainsi que des critères linguistiques (genre grammatical, emploi sexué et/ou asexué du terme injurieux, marques variationnelles [français familier et/ou argotique], activités sémantiques).

3. Résultats

3.1. Critères biologiques

Notre tableau synthétique (n = 69) propose une classification des oiseaux utilisés comme injures selon un critère biologique, à savoir selon l’espèce aviaire⁵ à laquelle appartient l’oiseau :

⁴ Notre corpus comprend uniquement des noms d’oiseaux qui n’ont pas été transformés morphologiquement. Des termes comme par exemple *salope* ou *dupe* ne font donc pas partie de notre corpus. En effet, une des hypothèses étymologiques avance que le terme *salope* soit dérivé de *sale hoppe* (forme dialectale de *huppe* ‘oiseau passereau [...], au plumage beige-orangé [...], caractérisé par une touffe érectile de plumes rousses terminées de noir [...]’ ; cf. TLFi : entrée *huppe* ; cf. eFEW, Vol. 17 : 15). Il en va de même pour *dupe* qui est formé de *huppe* en raison de l’aspect stupide que l’on attribue à cet oiseau (cf. TLFi : entrée *dupe*).

⁵ Notre classification repose sur des termes scientifiques correspondant aux principales familles d’oiseaux reconnues en ornithologie. Ces catégories permettent d’organiser les noms d’oiseaux en fonction de leur appartenance taxonomique, regroupant les espèces selon leur proximité. Les exemples donnés pour chaque famille utilisent des termes d’usage courant en français, plutôt que les dénominations scientifiques latines. On distingue ainsi : les struthionidés (p. ex. *autruche*), les picidés (p. ex. *pivert*), les psittacidés (p. ex. *perroquet*, *perruche*), les nécrophages (p. ex. *vautour*, *condor*), les strigidés (p. ex. *hibou*, *chouette*), les colombidés (p. ex. *pigeon*), les falconidés (p. ex. *buse*, *busard*, *faucon*), les scolopacidés (p. ex. *bécasse*, *bécasseau*), les échassiers (p. ex. *grue*, *butor*, *cigogne*, *échassier*), les palmipèdes (p. ex. *canard*, *cormoran*, *manchot*, *oie*), les passereaux (p. ex. *corbeau*, *geais*, *grive*, *huppe*) et les gallinacés (p. ex. *caille*, *coq*, *dindon*, *francolin*, *faisan*, *pintade*).

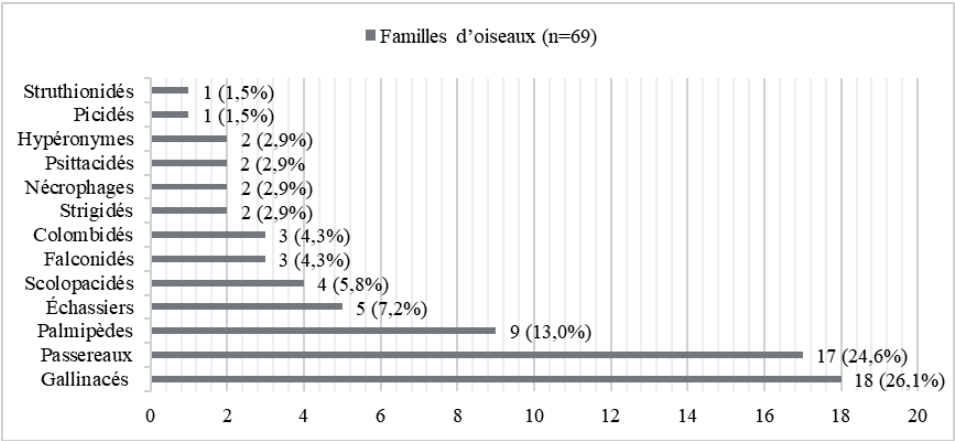


Fig. 1 : Classification des oiseaux utilisés comme injures selon l'espèce aviaire

La classification biologique met en évidence deux familles prédominantes qui représentent plus de la moitié de notre corpus (50,7%) : les phasianidés, regroupant des oiseaux gallinacés (26,1%) tels que les perdrix, cailles, faisans et paons, ainsi que les corvidés, comprenant les plus grands passereaux (24,6%), notamment les corbeaux, corneilles, pies et geais.

En ce qui concerne le degré d'interaction avec l'homme, nous avons établi, lors d'une étude précédente (cf. Hardy, 2024 : 27sq.), une taxonomie en quatre catégories distinctes que nous reprenons dans la présente étude :

1. Les oiseaux sauvages « proprement dits »

Exemples :

bécasse 'femme stupide ou d'aspect ridicule'

busard 'personnage sans scrupules qui recherche les affaires douteuses et délicates pour s'en emparer'

butor 'personne grossière, sans délicatesse'

échassier 'personne grande et maigre montée sur de longues jambes'

francolin 'individu muet'

2. Les oiseaux utilitaires, à savoir les oiseaux de production et de rente (basse-cour et élevage de volaille), c'est-à-dire les oiseaux que l'homme utilise à des fins alimentaires et/ou expérimentales

Exemples :

caille 'femme grasse, ronde'

chapon 'individu impuissant'

dinde 'femme stupide, sotte et niaise'

3. Les oiseaux de compagnie ou oiseaux domestiques, à savoir les oiseaux proches de l’homme vivant avec lui dans son habitation (cage/volière)

Exemples :

perroquet ‘écolier qui répète les connaissances, les opinions d’autrui sans les comprendre’

perroquet ‘personne sans pouvoir de réflexion qui se borne à répéter ce qui est dit par les autres’

perruche ‘femme bavarde, généralement sotte et vaniteuse’

4. Les oiseaux synanthropes ou anthropophiles, c’est-à-dire les espèces sauvages qui sont en interaction durable avec l’homme⁶. Celles-ci vivent dans un milieu occupé par les humains – elles vivent avec ou aux côtés des humains (cf. Godet, 2017 : 493) – et développent une tolérance envers la présence humaine pouvant aller de la cohabitation occasionnelle ou circonstancielle jusqu’à la préférence, voire la dépendance complète envers la présence humaine.

Exemples :

pigeon ‘personne dupe, naïve, facile à abuser, à escroquer’

hirondelle ‘personne que l’on voit partout’

paon ‘personne prétentieuse, fière et orgueilleuse’

merle ‘individu douteux’

corbeau ‘auteur de lettre anonyme’, ‘adepte de la mode gothique’ ou ‘homme avide et sans scrupules, médisant, acharné’

étourneau ‘personne sans cervelle, légère, inconsidérée’

Il est assez surprenant que près de la moitié des occurrences de notre corpus (44,9%) appartiennent à la catégorie des oiseaux sauvages « proprement dits » :

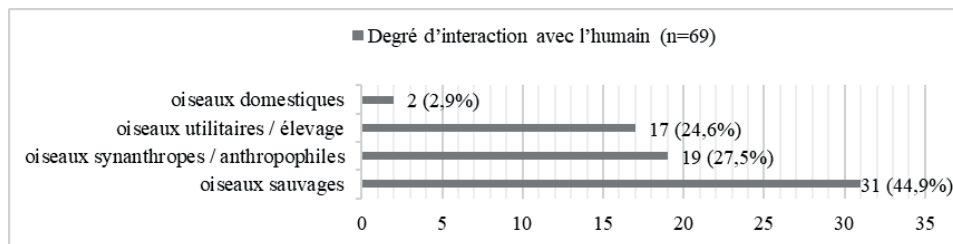


Fig. 2 : Classification des oiseaux utilisés comme injures selon le degré d’interaction avec l’humain

⁶ Il est pertinent de noter que certaines dénominations d’oiseaux évoluant dans des milieux anthropisés comportent des éléments lexicaux évoquant leur relation avec l’homme et son habitat : *Moineau domestique* (*Passer domesticus*), *Hirondelle de fenêtre* (*Delichon urbicum* ; *urbicum* ‘de la cité’) ou encore *Fauvette des jardins* (*Sylvia borin*) (cf. Godet, 2017 : 493sq.).

Cette prédominance corrobore nos résultats antérieurs concernant les métaphores zoosémiques (animaux de tout genre ; cf. Hardy, 2024). Elle étaye notre hypothèse selon laquelle l'orientation marquée vers les animaux sauvages, et plus spécifiquement les oiseaux sauvages, peut s'expliquer par le caractère intentionnel de la métaphore zoosémique véhiculant une connotation défavorable et péjorative. Celle-ci résulte d'une projection et d'une interprétation des caractéristiques (apparence et/ou comportement de l'animal, voire de l'oiseau) perçues comme farouches, cruelles, violentes, fortes, stupides ou craintives de l'animal sauvage sur l'être humain (cf. *ibid.*). En effet, nos observations vont de pair avec les conclusions présentées par Heuberger (2019), qui affirme que « les animaux servant de source métaphorique sont principalement ceux qui jouent un rôle dans notre espace culturel, les références aux animaux exotiques constituant une exception » (Heuberger, 2019 : 376 ; traduction de l'auteure). En effet, bien que notre corpus comprenne des métaphores basées sur des oiseaux sauvages, il s'agit majoritairement d'espèces appartenant à la faune locale et donc à notre environnement culturel immédiat. Les métaphores impliquant des oiseaux exotiques ne représentent que quelques occurrences isolées (p. ex. *manchot* 'personne maladroite', *oiseau-mouche* 'individu passablement gringalet et nerveux', *pingouin* 'individu quelconque, individu ridicule', *vautour* 'personne rapace, qui persécute' ; cf. TLFi, entrée : *pingouin*, *vautour* ; cf. Gordienne, 2002 : 291, 337, 359), confirmant ainsi la tendance générale observée par Heuberger pour l'allemand.

3.2. Critères linguistiques

L'analyse des critères linguistiques, en particulier le genre grammatical des noms d'oiseaux utilisés comme injures, semble offrir des aspects intéressants quant à leur usage. Notre corpus, initialement composé de 69 noms d'oiseaux, s'étend à 112 occurrences lorsque l'on prend en compte leurs diverses acceptions sémantiques. La répartition selon le genre grammatical se présente comme suit : 59,8% des occurrences sont de genre masculin, contre 40,2% de genre féminin. Cette distribution soulève des questions quant à l'emploi sexué ou asexué de ces termes. Un exemple paradigmatique de cette distinction est le terme *autruche*. Son usage peut être sexué, soit de genre et sexe identiques (*autruche* (fém.) > ♀ 'femme stupide et d'aspect ridicule'), soit de genre et sexe opposés (*autruche* (fém.) > ♂ 'homme grand et lourd'). Son usage peut, en revanche, être également asexué, désignant indifféremment un homme ou une femme (*autruche* (fém.) > ♀ 'homme ou femme qui refuse d'examiner le danger'). Notre analyse révèle que les noms d'oiseaux de genre grammatical féminin sont moins fréquemment employés de manière asexuée que leurs homologues masculins. En outre, l'emploi sexué de type opposé apparaît comme un phénomène rare et sporadique :

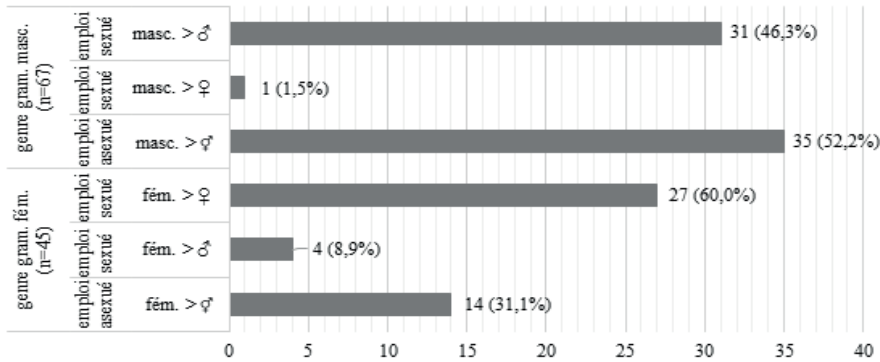


Fig. 3 : Le genre des noms d’oiseaux et leur emploi sexué et/ou asexué

Il convient de noter que ces résultats sont principalement basés sur des sources écrites, notamment sur des supports dictionnaires. Mais qu’en est-il de l’usage actuel de ces noms d’oiseaux ? Afin d’évaluer l’usage contemporain de ces termes, nous avons conduit une étude empirique complémentaire. Cette enquête, menée par le biais de questionnaires diffusés dans trois groupes Facebook dédiés à l’ornithologie, à l’identification des oiseaux de jardin et à la photographie aviaire⁷, a recueilli les réponses de 92 participants. Avec cette approche, nous visons à confronter les usages attestés dans les sources lexicographiques avec les pratiques linguistiques actuelles des passionnés d’ornithologie, offrant ainsi une perspective plus actuelle de l’emploi de ces métaphores aviaires. Cette méthodologie mixte, combinant analyse lexicographique et enquête sous forme de questionnaires, nous a permis d’appréhender de manière plus complète et nuancée l’évolution et l’usage actuel des noms d’oiseaux comme injures dans la langue française, tout en mettant en lumière les potentielles divergences entre les attestations écrites dans les dictionnaires et les pratiques langagières contemporaines. Les questionnaires comprenaient, entre autres, la question suivante :

Les noms d’oiseaux

Voici un questionnaire qui comporte des noms d’oiseaux utilisés pour dévaloriser ou rabaisser une personne (termes d’injures ou insultes). Vous désignez une personne du nom d’oiseau _____ (par exemple *vautour*), ...

- 1. Cette personne est-elle plus susceptible d’être...
 - ☐ un homme
 - ☐ une femme
 - ☐ indifféremment un homme ou une femme
 - ☐ je ne sais pas

Fig. 4 : Extrait du questionnaire « Les noms d’oiseaux »

⁷ Il s’agit des groupes Facebook « Les oiseaux de nos jardins » (créé le 6 février 2021, 117.450 membres, consulté le 14/10/2024), « Les oiseaux dans nos jardins » (créé le 30 octobre 2021, 173.726 membres, consulté le 14/10/2024) ainsi que « Les oiseaux du jardin – Postez vos photos » (créé le 5 septembre 2021, 171.987 membres, consulté le 14/10/2024).

Le diagramme ci-après présente une analyse comparative des résultats obtenus à partir de deux méthodologies distinctes : d'une part, notre approche lexicographique (représentée par les barres grises), et d'autre part, notre étude empirique basée sur un questionnaire administré à un échantillon de 92 informateurs (illustrée par les barres hachurées verticalement) :

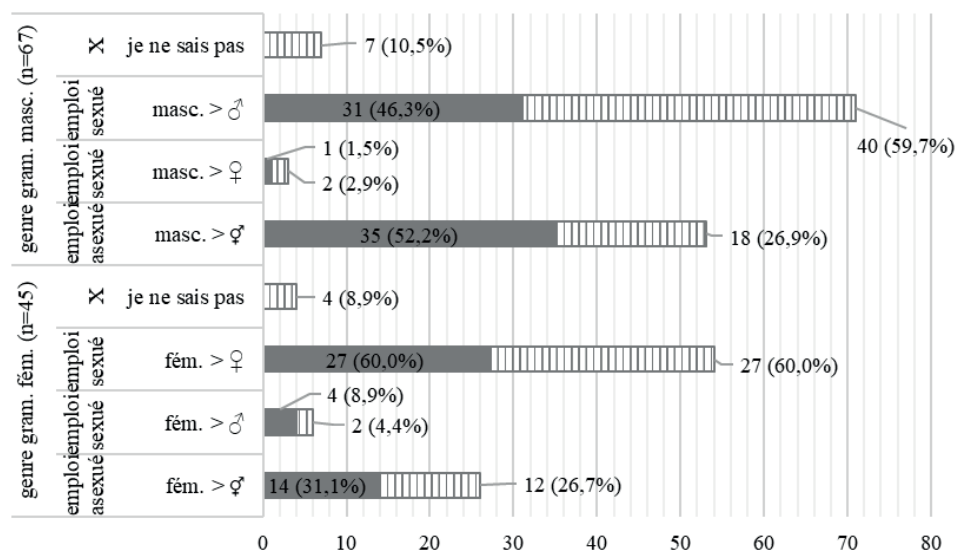


Fig. 5 : Résultats de l'analyse comparative (supports lexicographiques vs. enquête par questionnaires)

Il convient de porter une attention particulière aux noms d'oiseaux de genre grammatical féminin employés selon un usage sexué, c'est-à-dire lorsqu'il y a concordance entre le genre grammatical et le sexe biologique du référent. Dans ce cas spécifique, nous observons une congruence entre les données issues de l'analyse lexicographique et celles provenant de l'enquête par questionnaires. En effet, les deux méthodologies révèlent un taux identique de 60,0% pour cette catégorie d'usage.

En revanche, les données relatives aux noms d'oiseaux de genre grammatical masculin présentent certaines divergences. Deux tendances principales se dégagent de cette analyse : premièrement, nous notons une fréquence accrue de l'emploi sexué caractérisé par une congruence entre le genre grammatical et le sexe biologique masculin. Cette tendance pourrait suggérer une propension des locuteurs à établir une association plus étroite entre le genre grammatical masculin et la désignation spécifique de référents masculins. Deuxièmement, et de manière corrélative, nous constatons une diminution de la fréquence de l'emploi asexué pour les noms masculins. Cette observation implique une

réduction de l’utilisation générique ou neutre de ces termes, traditionnellement employés pour désigner l’individu dans son ensemble, indépendamment du sexe biologique. À cet égard, les lexèmes *bécasseau* ‘homme ou femme qui manque de sens’ ainsi que *cormoran* ‘homme ou femme mal habillé(e)’ constituent des exemples paradigmatiques. Bien qu’initialement catégorisés comme des termes à usage asexué (cf. TLFi : entrées *bécasseau*, *cormoran*), où le masculin dénotait indifféremment un référent masculin ou féminin, ces termes manifestent une évolution sémantique dans l’usage contemporain, tendant vers une utilisation sexuée masculine.

Il s’avère à présent opportun de réorienter notre analyse vers l’examen approfondi des diverses spécialisations conceptuelles qui constituent le fondement des métaphores aviaires. Pour la suite de notre analyse, rappelons brièvement la typologie précédemment établie dans la section 1.1 de notre étude. Notre taxonomie conceptuelle se présente comme suit :

- [1] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **MÉPRISABLE**]
- [2] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **LAID**]
- [3] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **ORGUEILLEUX**]
- [4] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **SOT/STUPIDE**]
- [5] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **ENNUYEUX**]
- [6] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **DÉPLAISANT**]
- [7] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **TARÉ/VICIEUX**]
- [8] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **SUSPECT/DOUTEUX**]
- [9] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **ÉTRANGE/ANORMAL**]
- [10] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **INQUIÉTANT/ANGOISSANT**]
- [11] [L’ÊTRE HUMAIN EST UN **OISEAU**] → [L’ÊTRE HUMAIN EST **PÉNIBLE/DIFFICILE À SUPPORTER**]

Nous avons jugé pertinent de procéder à une analyse comparative entre les résultats issus de notre analyse lexicographique et ceux reflétant l’usage contemporain de la langue et collectés par questionnaires. En outre, notre objectif était d’établir une corrélation entre les différentes espèces aviaires et les concepts spécifiques qu’elles véhiculent dans le langage familier et argotique. À cette fin, nous avons élaboré et soumis aux informateurs de notre enquête empirique la question suivante : « Vous qualifiez un individu de [nom d’oiseau] (par exemple *autruche*, *bécasse*, *buse*, *butor*, *dinde*, etc.), quelles caractéristiques lui attribuez-vous ? ». Pour ce faire, les participants avaient le choix entre les 11 concepts élaborés dans notre typologie. En outre, nous avons expressément sollicité les informateurs afin qu’ils proposent un concept alternatif dans l’éventualité où ils estimerait qu’aucune des options présentées ne correspondait adéquatement à la

connotation véhiculée par le nom d'oiseau en question. Le graphique suivant offre une visualisation des tendances observées :

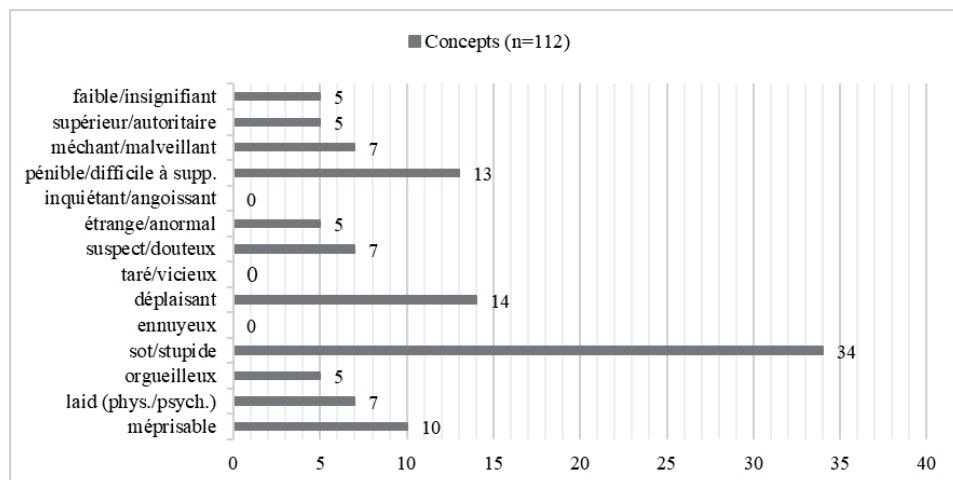


Fig. 6 : Résultats des tendances observées quant aux catégorisations conceptuelles

Les résultats montrent une orientation manifeste du concept de SOTTISE/STUPIDITÉ, suivi des catégories DÉPLAISANT, PÉNIBLE et MÉPRISABLE. Les noms d'oiseaux nommés dans le questionnaire et illustrant la notion de 'personne sotte, stupide, écervelée' sont, entre autres, *autruche*, *bécasse*, *buse*, *butor*, *dinde*, *dindon*, *étourneau*, *gobe-mouche*, *grue*, *linotte*, *manchot*, *oie*, *perdrix*, *perroquet*, *piaf*, *pigeon*, *pintade*, *serin*, etc. Contrairement à une hypothèse reconnue plausible, l'emploi de ces noms d'oiseaux – surtout ceux de genre grammatical féminin – ne se limite pas, selon nos informateurs, à une désignation de référent exclusivement féminine. En effet, depuis l'Antiquité, les oiseaux sont investis d'une valeur symbolique de fécondité (manifestée par leur voix et leurs œufs) et ont fait l'objet d'analogies récurrentes avec le sexe féminin, ce dernier étant fréquemment caricaturé comme intellectuellement déficient, loquace et prolifique (cf. Marsolier, 2020 : 97). Ces deux formes de dénigrement, visant respectivement les espèces aviaires et la gent féminine, semblent avoir participé à un processus de renforcement mutuel. Le transfert des attributs péjoratifs, initialement assignés aux femmes, aurait ainsi opéré une altération conceptuelle de la représentation des oiseaux dans l'imaginaire collectif : « Ces deux types de dénigrement, contre les animaux non humains et contre les femmes, ont pu se refléter et se renforcer, la stupidité attribuée aux femmes contaminant les oiseaux » (*ibid.*). En effet, ce phénomène illustre un mécanisme de contamination sémantique intersectionnelle, où les stéréotypes négatifs associés à un groupe social spécifique se propagent à une catégorie taxonomique du règne animal.

3.3. La relation entre l’être humain et l’oiseau : miroir de nos perceptions et préjugés

Que peut-on conclure de cette étude quant à la question traitant de la relation entre l’être humain et l’oiseau ? En effet, l’analyse soulève des questions fondamentales quant à la conceptualisation des relations homme-animal dans le système linguistique, particulièrement en ce qui concerne l’interface homme-oiseau. Nos résultats mettent en lumière le caractère systématique de l’être humain tendant à la dévalorisation des oiseaux. Notons, tout d’abord, que le lexique du français familier et argotique examiné dans notre étude présente une structure intrinsèquement *misothère*, néologisme dérivé du grec *miséo* ‘haïr, détester’ et *thêrion* ‘animal sauvage’ (cf. Marsolier, 2020 : 10), qui témoigne d’une conceptualisation profondément ancrée dans les représentations collectives. L’emploi de noms d’oiseaux pour désigner injurieusement un être humain véhicule un champ sémantique empreint d’hostilité, de dédain et de mépris envers les espèces aviaires, reflétant la dichotomie fondamentale entre l’humain et le non-humain. Nous en déduisons que cette attitude linguistique est très souvent irrationnelle, voire irraisonnée, et conduit à des violences symboliques quotidiennes, fréquemment inconscientes dans les pratiques langagières. Elle s’inscrit donc dans le cadre plus large de l’anthropocentrisme linguistique présupposant une conception généralement anthropocentrée du rapport de l’homme à l’animal et/ou à la nature en général. Le langage humain tend naturellement à privilégier le point de vue humain, créant ainsi une distorsion dans la perception et la compréhension du monde non-humain. Ainsi, l’opposition métaphysique entre l’humain et le non-humain se manifeste non seulement de manière explicite, mais elle est également encodée implicitement dans la langue, notamment à travers l’usage métaphorique des noms d’animaux (cf. Hardy, 2024) et, avant tout, des noms d’oiseaux. Ce phénomène rejoint les travaux de Lakoff & Johnson (1980) sur les métaphores conceptuelles, suggérant que ces constructions linguistiques reflètent et façonnent notre compréhension du monde (cf. Hardy, 2024 : 23).

Conclusion

La présente étude sur l’utilisation des noms d’oiseaux comme termes d’injures en français familier et argotique a mis en lumière plusieurs tendances dans les mécanismes linguistiques et culturels associés à ce phénomène. L’analyse du corpus a montré une prépondérance des phasianidés et des corvidés qui regroupent à eux seuls plus de la moitié des occurrences (50,7%). Nous avons également constaté une surreprésentation des oiseaux sauvages (44,9%) par rapport aux oiseaux synanthropes/anthropophiles (27,5%), utilitaires (24,6%) et domestiques (2,9%), ce qui soulève des questions intéressantes sur la perception de la faune (aviaire) sauvage dans l’imaginaire collectif. En ce qui concerne l’usage des noms d’oiseaux

désignant un individu, notre étude a mis en évidence une tendance prononcée à l'emploi sexué des noms d'oiseaux, particulièrement marquée pour les termes de genre grammatical féminin. Par ailleurs, une évolution semble se dessiner dans l'usage des noms d'oiseaux masculins qui connaissent une orientation croissante vers un emploi sexué, au détriment de l'usage asexué plus fréquemment attesté dans les dictionnaires. L'analyse conceptuelle des métaphores aviaires a révélé la prédominance du concept de SOTTISE/STUPIDITÉ, suivi des catégories DÉPLAISANT, PÉNIBLE et MÉPRISABLE. Ces résultats suggèrent que l'usage des noms d'oiseaux comme insultes repose sur des processus linguistiques et cognitifs complexes, en lien avec des représentations culturelles et des schémas conceptuels collectifs. Ils témoignent également de la persistance de certains stéréotypes, notamment en relation avec le genre. Enfin, cette étude a permis de mieux appréhender la manière dont les relations entre l'être humain et l'oiseau sont encodées dans le langage. Dans le registre familier et argotique du français et dans le contexte des insultes, les oiseaux sont souvent associés à des connotations négatives et conceptualisés à travers des traits tels que l'insignifiance, la naïveté, la malveillance, l'impureté ou encore la maladresse. Cette caractérisation prototypique de l'oiseau pourrait jouer un rôle dans la construction et le maintien des frontières ontologiques entre l'humain et le non-humain, ce qui contribuerait à la protection symbolique de l'être humain, ou du moins à la préservation et au renforcement de la classe de l'humain par rapport à celle du non-humain. Toutefois, ces observations mériteraient d'être approfondies par des études complémentaires. Il serait, tout d'abord, pertinent d'approfondir l'étude de l'évolution diachronique des usages des noms d'oiseaux et d'en examiner les variations au fil du temps. Une approche interlinguistique permettrait également de mieux cerner la diversité et l'évolution des représentations aviaires à travers les langues et cultures, en particulier dans l'aire romane. Enfin, il serait intéressant d'explorer les implications de ces métaphores sur les relations homme-animal dans la société contemporaine. Une telle perspective ne contribuerait pas seulement à enrichir notre compréhension de ce phénomène linguistique, mais offrirait aussi un éclairage sur les dynamiques socioculturelles qui façonnent notre rapport au monde animal et aux catégories de genre.

Bibliographie

- Caradec, François (2005), *Dictionnaire du français argotique et populaire*, Paris, Larousse
- Cellard, Jacques, Rey, Alain (1991), *Dictionnaire du français non conventionnel*, Paris, Hachette
- Colin, Jean-Paul, Mevel, Jean-Pierre, Leclere, Christian (2010), *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Larousse
- [DAF] = *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Institut de France, version en ligne, <https://www.dictionnaire-academie.fr/>, consulté le 15 octobre 2024
- Delvau, Alfred (1866), *Dictionnaire de la langue verte : argots parisiens comparés*, Paris, E. Dentu

- [eFEW] = *FEW informatisé*, Wartburg, Walther von, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, version en ligne (2003), <https://lecteur-few.atilf.fr/>, consulté le 26 septembre 2024
- Esnault, Gaston (1965), *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse
- Furetière, Antoine (1690), *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, tome second, La Haye, A. et R. Leers, version en ligne, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3413078q/fl.item>, consulté le 16 septembre 2024
- Gadet, Françoise (1992), *Le français populaire*, Paris, PUF, <https://doi.org/10.3406/linx.1991.1227>
- Godet, Laurent (2017), « Les oiseaux anthropophiles : définition, typologie et conservation », *Annales de géographie*, 2017/4, n° 716, p. 492-517, <https://doi.org/10.3917/ag.716.0492>
- Gordienne, Robert (2002), *Dictionnaire des mots qu'on dit gros, de l'insulte et du dénigrement*, Paris, Éditions Hors Commerce
- [GRLF] = Rey, Alain (2001), *Le Grand Robert de la Langue Française*, Paris, Dictionnaire Le Robert, version en ligne (2008), <https://grandrobert.lerobert.com/>, consulté le 26 septembre 2024
- Hardy, Stéphane (2024), « Métaphores zoosémiques en argot français », in *Utilisation des métaphores dans les langues (niveaux standard/non-standard, registre argotique)* (J.-P. Goudaillier, A. Kacprzak, R. Mudrochová eds), Berlin *et al.*, Peter Lang, p. 21-38
- Heuberger, Reinhard (2019), « Tiermetaphern und andere anthropozentrische Sprachphänomene. Was sie über das Mensch-Tier-Verhältnis aussagen », in *Haben Tiere Rechte? Aspekte und Dimensionen der Mensch-Tier-Beziehung* (E. Diehl, J. Tuider eds), Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, p. 366-378
- Lakoff, George, Johnson, Mark (1980), *Metaphors we live by*, Chicago, University of Chicago Press
- Larchey, Lorédan (*1872), *Dictionnaire historique, étymologique et anecdotique de l'argot parisien*, Paris, F. Polo
- Larchey, Lorédan (*1881), *Dictionnaire historique d'argot*, Paris, E. Dentu
- Marsolier, Marie-Claude (2020), *Le mépris des « bêtes ». Un lexique de la ségrégation animale*, Paris, PUF
- Merle, Pierre (2007), *Nouveau dictionnaire de la langue verte. Le français argotique et familier au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Denoë
- Mussner, Marlene (2015), « Tierbezeichnungen als abwertende Personenbezeichnungen. Ein Vergleich zwischen den Sprachen Deutsch, Französisch und Italienisch », in *Tiere – Texte – Transformationen. Kritische Perspektiven der Human-Animal Studies* (R. Spanning, R. Heuberger, G. Kompatscher, A. Oberprantacher, K. Schachinger, A. Boucabeille eds), Bielefeld, transcript Verlag, p. 157-178, <https://doi.org/10.1515/9783839428733-010>
- Oudin, Antoine (1640), *Curiositez françoises, pour supplement aux dictionnaires*, Paris, Antoine de Sommaville
- Rey, Alain (*2022), *Dictionnaire historique de la langue française*, tome II (M-Z), Paris, Le Robert
- Rigaud, Lucien (1878), *Dictionnaire du jargon parisien. L'argot ancien et l'argot moderne*, Paris, Paul Ollendorff
- Sagaert, Claudine (2017), « L'injure et l'insulte : une question de laideur », in *Langages et communication : écrits, images, sons* (M. Corbier, G. Sauron eds), Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, p. 65-72, <https://doi.org/10.4000/books.cths.843>
- [TLFI] = *Trésor de la langue française informatisé*, ATILF – CNRS & Université de Lorraine, version en ligne, <http://atilf.atilf.fr/>, consulté le 26 septembre 2024
- Van Hoof, Henri (2002), « Un bestiaire linguistique – ou les animaux dans les images du français et de l'anglais », *Meta – Journal des traducteurs*, Vol. 47(3), p. 403-427, <https://doi.org/10.7202/008023ar>
- Villatte, Césaire (*1912), *Parisismen. Alphabetisch geordnete Sammlung der eigenartigen Ausdrücke des Pariser Argot*, Berlin-Schöneberg, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung
- Walter, Henriette, Avenas, Pierre (2007), *La mystérieuse histoire du nom des oiseaux. Du minuscule roitelet à l'albatros géant*, Paris, Éditions Robert Laffont

Stéphane Hardy est enseignante-chercheuse en linguistique française et lectrice du français à l'Institut des langues romanes de l'Université de Siegen en Allemagne. Ses recherches portent sur l'argot et les langues secrètes, sur les métaphores zoomorphiques dans le contexte des *Human-Animal Studies* ainsi que sur l'onomastique (ergonymie, pseudonymie et zoonymie).

Małgorzata Izert

Université de Varsovie

 <https://orcid.org/0000-0002-0212-3966>

m.izert@uw.edu.pl

Les phrasèmes collocationnels *Adj comme SN* comme moyens de déprécier quelqu'un

RÉSUMÉ

Dans le cadre de cette étude, nous proposons une recherche sur corpus visant à mettre en évidence la valorisation axiologique et le fonctionnement de certains phrasèmes collocationnels réalisant le moule syntaxique *Adj comme SN*. Ils paraissent particulièrement propices à exprimer, outre l'intensité de la propriété, une évaluation négative de l'allure ou du comportement de la personne dont parle le locuteur (*cf. maigre comme un clou, laid comme un pou, con comme la lune, avare comme un Écossais*, etc.). Aussi bien le (re)emploi des phrasèmes canoniques que l'emploi de phrasèmes créatifs avec des parangons standard modifiés (*cf. maquillé comme une Rolls Royce volée*) ou entièrement inventifs (*cf. maigre comme un rouleau de papier cadeaux*) sont le résultat d'un acte volontaire de l'énonciateur qui cherche à révéler ses jugements peu favorables sur autrui. Ces jugements appartiennent aux domaines : esthétique, psychologique, intellectuel, éthique ou économique.

MOTS-CLÉS – comparaison, dépréciation, innovation, intensité, parangon, phrasème collocationnel

Collocational Phrasemes *Adj comme SN* as Ways to Demean Someone

SUMMARY

In this study, we propose a corpus-based research aimed at highlighting the axiological valorisation and the functioning of certain collocational phrasemes that follow the syntactic scheme "Adj as NP". These appear particularly conducive to expressing, in addition to the intensity of the property, a negative evaluation of the appearance or behaviour of the person that the speaker is talking about



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 30.10.2024. Revised: 22.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université de Varsovie. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

(cf. *maigre comme un clou, laid comme un crapaud, con comme la lune, avare comme un Écossais*, etc.). Both the (re)use of canonical phrasemes and the use of creative phrasemes with modified standard paragon (cf. *maquillé comme une Rolls Royce volée*) or with entirely inventive paragon (cf. *maigre comme un rouleau de papier cadeaux*) result from a deliberate act by the speaker, who intends to reveal unfavourable judgments about others. These judgments fall within the domains of aesthetics, psychology, intellect, ethics, or economics.

KEYWORDS – comparison, collocational phraseme, depreciation, innovation, intensity, paragon

Introduction

Les phrasèmes du type *Adj comme SN* à valeur intensive et dépréciative appartiennent, bel et bien, à la phraséologie que S. Chantreau et A. Rey définissent comme « système de particularités expressives liées aux conditions sociales dans lesquelles la langue est actualisée » (Chantreau et Rey 1989 : préface p. IX). Ces « particularités expressives » sont, plus précisément, des séquences lexicales préconstruites dont l'utilisateur se sert fréquemment dans des situations stéréotypées de la vie quotidienne. Elles constituent, parmi l'ensemble des unités polylexicales, un stockage si considérable qu'il est tout à fait possible, en n'utilisant que ce type d'associations de lexèmes, de faire une description complète non favorable d'une personne que nous n'apprécions pas. À titre d'exemple¹ :

Marie était *laide comme un crapaud*. Son visage était *jaune comme de la cire* et *ridé comme une pomme qui aurait passé l'hiver sur son arbre*. Elle avait *les oreilles comme un chou-fleur à la sortie de la mêlée* et, au milieu de la figure, *le nez gros comme une aubergine*. Ses cheveux étaient *mous comme des épines*.

En plus, elle était *sèche comme un manche à balai*, avec *les jambes comme des échalas* et la poitrine *plate comme une planche à pain*.

Sa physionomie, peu agréable, s'ajustait parfaitement avec son caractère : elle était *aimable comme un chardon*, *emmerdante comme un boisseau de puces*, *méchante comme une teigne* et *franche comme une planche pourrie*.

1. Objectif et objet de la présente étude, corpus de recherche

Dans le cadre de cette étude, nous proposons une recherche sur corpus visant à mettre en exergue le fonctionnement desdits phrasèmes collocationnels², leur classification, d'après des critères sémantiques et pragmatiques, ainsi que leur valorisation axiologique.

¹ Texte inventé par l'auteure de cet article.

² Ils sont souvent de registre familier.

Parmi les 170 phrasèmes sélectionnés pour l'analyse³, 135 phrasèmes exigent comme sujet un nom ayant le trait sémantique [+humain]. Ils servent à exprimer, dans tout contexte d'emploi, outre l'intensité de la propriété, une évaluation négative portant sur l'allure, le comportement, le caractère, les capacités physiques et intellectuelles d'une personne. En tant qu'énoncés reproduits ou produits dans une situation de communication particulière, ces phrasèmes peuvent constituer une réaction affective et correspondre à des commentaires du locuteur au sujet de quelqu'un qu'il voit (ou il a vu) ou qu'il connaît. Parfois, le locuteur peut chercher à faire partager son opinion, peu favorable, avec son interlocuteur.

S'il s'agit des sources d'investigation, nous avons fondé notre corpus sur les grands dictionnaires généraux de langue (*Grand Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi)*, *Grand Robert de la langue française (GRLF)*, *Dictionnaire de Français Larousse (LR)* en ligne) et sur certains dictionnaires des expressions et ceux de langue familière (entre autres, *Dictionnaire des expressions et locutions*, *Dictionnaire du français branché*, *Les expressions françaises décortiquées*, *Expressions françaises*), et pour le corpus d'analyse des emplois actuels de phrasèmes collocationnels qui font l'objet de notre étude, ainsi que des modifications de ces phrasèmes, le corpus frTenTen23⁴ accessible sur la plateforme Sketch Engine.

2. Précisions terminologiques

Dans un premier temps, nous précisons ce que recouvre la notion de phrasème collocationnel. Nous indiquons ensuite les principales caractéristiques de la comparaison à valeur intensive.

2.1. Le phrasème collocationnel

En reformulant la définition de *collocation*⁵ telle que donnée par I. Mel'čuk (2013), nous proposons le terme de *phrasème collocationnel* que nous définissons comme une cooccurrence lexicale privilégiée de deux composantes (collocatif et base) qui entretiennent une relation syntaxique. Le statut des deux composantes combinées n'est pas égal. Le collocatif sélectionné par la base dépend de celle-ci

³ Bien que certains phrasèmes sélectionnés pour cette étude soient anciens, ils sont toujours employés en français contemporain (au XX^e et au XXI^e).

⁴ Le corpus annoté dont la source est le Web francophone, comptant presque 24 billions de mots, couvrant une grande variété de sources ainsi que de genres textuels. Ce corpus est accessible sur la plateforme Sketch Engine qui offre un large éventail d'outils facilitant la recherche linguistique.

⁵ Nous adoptons la conception « restreinte » de la *collocation* qui est comprise comme une association lexicale privilégiée entre deux éléments capables de former un syntagme. Mel'čuk (2013) l'appelle « phrasème lexical compositionnel semi-contraint ».

de façon irrégulière et/ou contrainte ; il exprime un sens particulier, bien précis. La cooccurrence est donc restreinte.

Par exemple, dans *chauve comme une boule de billard*, *comme une boule de billard* est un collocatif sélectionné en fonction du sens à exprimer (= l'intensité) auprès de la base de collocation – l'adjectif *chauve* qui, à son tour, est choisi par le locuteur librement pour son sens et sa valeur habituels.

2.2. La comparaison

Du point de vue syntaxique, les phrasèmes de notre corpus sont des comparaisons typiques obéissant à un moule aisément reconnaissable : le comparé (1), l'attribut dominant, c'est-à-dire la propriété qui permet de mettre en rapport le comparé et le comparant (3), le comparant (de différente nature) (2) et, placé entre ces deux termes, l'outil de comparaison *comme* (4) : *SN* (1) (*est*) *Adj* (3) *comme* (4) *SN* (2).

2.2.1. Comparatif d'égalité par identité vs comparatif d'égalité par similitude

Pourtant, on ressent bien la différence entre

Marie (1) *est laide* (3) *comme* (4) *sa mère* (2).

et

Marie (1) *est laide* (3) *comme* (4) *un pou* (2).

Dans ces deux phrases, *comme SN* exprime deux rapports sémantiques différents, soit l'égalité par identité soit l'égalité par similitude.

Le comparatif d'égalité par identité met en relation des propriétés quantitativement comparables, il indique que la laideur de Marie est au même degré que la laideur de sa mère.

Le comparatif d'égalité par similitude met en relief la propriété attribuée au comparé en faisant appel à la représentation d'un être ou d'un objet (parangon) qui est considéré comme l'être ou l'objet possédant cette propriété à un degré supérieur. Les propriétés ne sont pas quantitativement comparables. Il n'y a pas de véritable comparaison entre deux entités possédant la même propriété à un degré identique, mais « une prédication à valeur intensive à propos du sujet » (Fuchs, 2014 : 80).

2.2.2. *Comme SN* – intensifieurs purs de dépendance

Tous les *comme SN* des phrasèmes collocationnels que nous avons sélectionnés pour la présente étude ne fonctionnent que comme des intensifieurs purs de dépendance. Par exemple, *comme un pou* subit une réduction de sens et prend

une simple valeur d'intensité, c'est-à-dire le sème [Intens] devient dominant primaire, les sèmes notionnels sont secondaires ou même nuls : *Adj comme un pou* = Intens(*Adj*).

3. L'analyse des phrasèmes collocationnels *Adj comme SN*

3.1. *Comme SN* – parangon intensifiant standard (lexicalisé et motivé) vs parangon modifié ou inventif (spontané et de circonstance)

La plupart des *comme SN* de nos phrasèmes collocationnels sont lexicalisés et sémantiquement motivés. La motivation paraît fondamentale pour le décodage de leur signification – ils servent à intensifier la propriété dénotée par l'adjectif. Et ces phrasèmes sont motivés :

- soit par les observations du monde qui nous entoure. Par exemple, une vieille patate ou une vieille pomme sont d'habitude ratatinée, alors la personne qui a une peau très ridée est *ratatinée comme une vieille patate* ou *comme une vieille pomme reinette* ;

- soit par le stéréotype propagé dans une communauté langagière donnée, par exemple *avare comme un Écossais*, *soûl comme un Polonais*, *menteur comme un arracheur de dents*, *bavarde comme une concierge*, *gras comme un chanoine* ;

- soit par le consensus social imposé par la tradition (parangon anthroponymique), par exemple *faux comme Judas*, *pauvre comme Job*, *riche comme Rothschild* ;

- soit enfin par l'usage commun arbitraire, par exemple *bête comme un panier (percé)*, *con comme un balai (sans manche)* / *un manche de balai*, *triste comme un bonnet de nuit*.

Comme la plupart des collocations, les phrasèmes collocationnels de notre corpus sont plus ou moins transparents en réception, c'est-à-dire qu'ils ne présentent pas de difficulté d'interprétation, même pour un locuteur non natif. D'autre part, ils sont imprédictibles car il n'est pas possible de les produire sans les avoir mémorisés auparavant.

À côté des phrasèmes dits canoniques (standard) qui parsèment différents types de discours apparaissent des phrasèmes modifiés⁶ ou inventifs non lexicalisés – les résultats de la créativité langagière spontanée ou de circonstance, mais toujours consciente et volontaire, des locuteurs qui jouent avec la langue française. À titre d'exemples, par antiphrase *gai comme une porte de prison* et

⁶ Ils appartiennent aux innovations phraséologiques que nous comprenons comme des écarts par rapport à la norme phraséologique, c'est-à-dire par rapport à des unités phraséologiques typiques, stables (standard), couramment utilisées. Chaque innovation doit être une opération consciente et intentionnelle du locuteur. Si elle ne l'est pas, elle n'est qu'une erreur. Pour en savoir plus sur les types de modifications des phraséologismes voir, entre autres, Krzyżanowska (2019).

*gai comme un patient à qui on viendrait d'annoncer qu'il lui reste une semaine à vivre*⁷ avec un comparant inventif sans rapport sémantique avec le comparant lexicalisé mais tout à fait motivé, ou *têtu comme une bourrique* et *têtu comme une bourrique pyrénéenne à l'heure de la sieste* avec une expansion lexicale du comparant standard, ce qui provoque la surintensité de la propriété⁸.

3.2. L'affectivité inscrite dans *Adj comme SN* à valeur intensive et une valorisation péjorative

Bien qu'à l'écrit l'affectivité ne soit souvent exprimée par aucun indice formel et « ne [soit] pas inférée à partir du sens des mots » (Legallois et François, 2011 : 14), elle constitue un élément important de chaque phrasème collocationnel de notre corpus. Nous partageons l'opinion de Ch. Bally, précurseur de la syntaxe affective (expressive), selon laquelle « en matière d'intensité (...), on ne trouve pas de limite tranchée entre l'aspect intellectuel et l'aspect affectif. Il est souvent difficile de faire le départ entre ce qui revient à la perception et ce qui appartient au sentiment » (Bally, 1909 : I, 172).

Si le locuteur se sert de ce type de phrasèmes, c'est parce que la propriété qu'il perçoit est si exceptionnelle par rapport à une norme socialement admise, mais aussi par rapport à sa norme personnelle que le locuteur ému, frappé, étonné, etc. par ce fait, ne veut pas l'exprimer par un simple '*très* + Adj'.

À la nuance intensive et affective s'ajoute encore un jugement subjectif de dépréciation porté par le locuteur. Il peut être exprimé ou non sur le ton de la plaisanterie.

La valorisation axiologique péjorative des phrasèmes *Adj comme SN* peut résulter :

- soit, le plus souvent, d'une valeur péjorative de l'adjectif suivi d'un comparant non marqué en langue (neutre), celui-ci devenant évaluatif axiologique négatif grâce au procédé de comparaison :

Adj [+péjoratif], par ex. *con comme une valise, paresseux comme une limace, sale comme un peigne, soûl comme une bourrique, maigre comme une arête de poisson, ridée comme une pomme reinette*, etc.,

- soit d'une valeur péjorative intrinsèque du contenu sémantique aussi bien de l'adjectif (la base) que du comparant (collocatif) dans tous les contextes d'emploi :

Adj [+péjoratif] et *comme SN* [+péjoratif], par ex. *emmerdant comme un boisseau de puces, méchant comme la gale, mauvais comme une teigne, raide comme un cadavre*, etc.

⁷ L'exemple provient de Romero (2015).

⁸ L'innovation par l'ajout d'élément peut provoquer différents types de modification sémantique, entre autres la surintensité de la propriété (voir Izert et Pilecka, 2021).

ou par antiphrase *expert comme mon cul, aimable comme un chardon, discret comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, gai comme un enterrement, franc comme un âne qui recule*, etc.

- soit d'une subjectivité inscrite dans la langue :

Adj comme SN [+péjoratif] par le stéréotype ou l'arbitraire, par ex. *maquillé(e) comme une voiture volée*⁹, *muet comme (une carpe / un poisson / une statue)* = parangons stéréotypés du mutisme « négatif »¹⁰ de quelqu'un qui se tait au lieu de répondre, de dire quelque chose.

3.3. Les micro-domaines de jugement

Un premier examen des adjectifs (bases) formant des phrasèmes collocationnels qui font l'objet de la présente étude permet de dégager quelques micro-domaines de leur emploi :

- domaine du jugement esthétique,
- domaine du jugement psychologique,
- domaine du jugement intellectuel,
- domaine du jugement éthique,
- domaine du jugement économique.

3.3.1. Domaine du jugement esthétique

Le domaine le plus représenté est celui du jugement esthétique. Il concerne la dépréciation de l'allure d'une personne. Au moins la moitié des phrasèmes y appartiennent. Nous ne donnons que quelques exemples, aussi bien des phrasèmes avec un parangon canonique que ceux avec un parangon standard modifié ou inventif :

N_{hum} **chauve** *comme une bille, comme une boule de billard/de bowling, comme un genou, comme un œuf* (parangons canoniques) vs
comme un genou de bébé (parangon canonique avec expansion) ;

N_{hum} **gros** *comme une baleine, comme une barrique, comme un éléphant, comme une vache* (parangons standard) vs
comme une vache qui va faire un veau (parangon lexicalisé avec expansion) ;

N_{hum} **maigre** *comme une arête de poisson, comme un hareng-saur, comme le carême, comme carême-prenant, comme un clou, comme un cent de clous, comme un chat de gouttière, comme un coucou, comme un coup de trique, comme un fil, comme un haricot vert, comme un insecte, comme un squelette* (parangons standard) vs
comme un rouleau de papier cadeaux (parangon inventif) ;

⁹ En parlant d'une femme trop maquillée par comparaison à la voiture repeinte par les voleurs de voiture pour que la police ne puisse pas les pister ni attraper facilement.

¹⁰ À comparer avec *muet comme une tombe / les pierres* = parangons stéréotypés du silence « positif » – d'une discrétion absolue.

N_{hum} (Une femme¹¹) **plate** comme une galette, comme une limande, comme une planche (parangons canoniques), une planche à pain, une planche à repasser (comparants en cours de-lexicalisation) vs

comme une planche à surf, comme une planche de plywood (parangons non lexicalisés : des hyponymes du comparant standard une planche) ;

N_{hum} (Une femme) **ridée / ratatinée** comme une vieille pomme, comme une vieille pomme reinette (parangons lexicalisés) vs

comme une pomme reinette abandonnée sur l'arbre, comme une pomme qui aurait passé l'hiver sur son arbre ; comme une pomme qui manque de soleil ; comme une pomme qui va pourrir ; comme une pomme qui sort du four ; comme une pomme qui a vieilli sur la paille ; comme une pomme qui a passé la saison (parangons lexicalisés avec expansion) vs comme un vieux cuir, comme une croûte de vieux camembert, comme le ventre d'une vieille femme, comme le cul d'une vieille, comme une feuille morte, comme une feuille sèche (parangons inventifs non lexicalisés) ;

N_{hum} (Une femme) **maquillée** comme une voiture volée / un camion volé (parangons standard) vs

comme une Rolls Royce volée (parangon inventif – hyponyme de voiture) ou comme une poupée de cire (parangon inventif sans rapport sémantique avec le parangon standard).

Et encore quelques autres phrasèmes à valeur dépréciative qui appartiennent au domaine du jugement esthétique et qui concernent, outre la physionomie, la propreté de quelqu'un et sa façon de s'habiller :

laid comme un crapaud, le péché, les sept péchés capitaux, un péché mortel, un pou, un pichou, un rat, un singe ;

gras comme un chanoine, un moine, un cochon, une loche, un porc ;

sec comme un cotret, un coup de trique, un échalas, un hareng, un insecte, un manche à balai, un rebec ;

raide comme du bois, un échalas, un mannequin, un pieu, un piquet, une statue ;

pâle comme de la cire, un linge, un mort, la mort ;

noir comme du charbon, du cirage, un ramoneur¹² ;

sale comme un cochon, un porc, un peigne, un pou, une huppe ;

crotté comme un barbet/un caniche ;

fagoté comme un sac, un sac à patates ;

ficelé comme un saucisson vs comme un rôti.

3.3.2. Domaine du jugement psychologique et domaine du jugement intellectuel

Les propriétés dénotées par les adjectifs qui appartiennent au premier de ces deux domaines se rapportent au caractère humain, à sa vie affective, tant intérieure qu'extérieure, c'est-à-dire aux sentiments et émotions de l'homme,

¹¹ Plus rarement appliqué à N_{sujet} un homme.

¹² Couleur de teint occasionnelle provoquée par la saleté, par ex. avoir une figure, des mains sale(s) comme un ramoneur.

à son comportement verbal ou non verbal qui sont socialement considérés comme négatifs :

N_{hum} **têtu** *comme un âne / un baudet / une bourrique / une mule / un mulet* (parangons standard) vs
comme une bourrique pyrénéenne à l'heure de la sieste, comme un âne qui refuse de traverser un pont, comme un mulet qui ne veut pas avancer (parangons standard avec expansion) ;

N_{hum} **gai** *comme une porte de prison, comme un enterrement* (parangons standard par antiphrase) vs
comme un patient à qui on viendrait d'annoncer qu'il lui reste une semaine à vire (parangon inventif par antiphrase) ;

N_{hum} **vexé** *comme un pou* (parangon canonique) vs
comme un pou qui a retrouvé ses camarades sur le grand canapé rose (parangon canonique avec expansion).

Et encore une bonne trentaine de phrasèmes comme :

par antiphrase : **aimable** *comme un bouledogue, un chardon, un cent de clous (vx), une porte de prison* ;

mauvais *comme la gale, la peste, une teigne* ;

grossier *comme du pain d'ogre* ;

dur (= désagréable par son caractère, sévère et sans indulgence) *comme l'acier, un caillou, une pierre, un roc* ;

froid (= insensible) *comme l'acier, de la glace, du marbre, un poisson, une tombe* ;

fermé *comme une huître* ;

peureux *comme un lièvre, comme un enfant* ;

emmerdant *comme un boisseau de puces* ;

méchant *comme un âne rouge, la gale, la peste, un rat, une teigne* ;

malheureux *comme les pierres* ;

triste *comme un bonnet de nuit, un lendemain de fête, la mort, la pluie, une porte de prison, une tombe* ;

bavard *comme une concierge, une pie, une pipelette* ;

muet *comme une carpe*.

Le domaine du jugement intellectuel est représenté par trois adjectifs, plus ou moins équivalents mais de registres différents : *bête*, *sot*, *con*, et un adjectif par antiphrase – *expert* marquant le manque d'intelligence. La bêtise humaine paraît d'ailleurs « plus fascinante que l'intelligence, l'intelligence a des limites, la bêtise n'en a pas » (Claude Chabrol), d'où tout un éventail d'expressions de différents moules syntaxiques pour en parler (par ex. *avoir le QI d'une huître, bête à manger du foin, bercé un peu trop près du mur, une tête de linotte*, etc.).

Les listes des phrasèmes collocationnels *bête / sot / con comme SN* sont assez longues parce que les entités qui peuvent servir comme de bons représentants de cette qualité humaine à un degré très élevé sont aussi nombreuses :

N_{hum} **bête** comme un âne, un chou, une cruche, une oie, un panier percée, une/ma pantoufle, ses pieds ou

N_{hum} **con** comme un balai (sans manche), comme une bite, comme la lune, comme un manche (de balai), comme une valise (sans poignée) ou

N_{hum} **sot** comme un panier percé ou

N_{hum} **expert** comme mon cul, mes fesses (version plus polie : comme moi, comme moi et toi).

3.3.3. Domaine du jugement éthique (moral)

À ce domaine appartiennent les phrasèmes qui se rapportent à un comportement humain jugé comme étranger ou contraire aux principes et règles de conduites permises et défendues dans une société donnée, bref à un comportement contraire aux bonnes mœurs.

Ainsi que les expressions servant à juger les capacités intellectuelles de l'homme, les expressions permettant d'évaluer l'état d'intoxication alcoolique (ou tout bonnement d'ivresse) et de porter un jugement négatif sur cet état sont particulièrement abondantes¹³. Nous ne nous intéressons qu'aux phrasèmes de moule syntaxique *Adj comme SN* :

N_{hum} **beurré** comme un petit beurre, un petit Lu (parangons standard) vs
comme une biscotte, une tartine, un plat de moule au gratin (parangons inventifs) ;

N_{hum} **bourré** comme une andouillette, un cochon, un coing, un saucisson, une vache (parangons standard) vs
comme une cantine, un pétard (parangons inventifs) ;

N_{hum} **plein** comme une andouillette, une barrique, un boudin, une huître, un œuf, une outre, un sac, une vache ;

N_{hum} **rond** comme une andouillette, une balle, une barrique, une bille, un boudin, une bûche, un disque, un œuf, une pelle, une queue de pelle, une soucoupe ;

N_{hum} **saoul/soûl** comme un âne, une bourrique / la bourrique à Robespierre (parangons standard avec expansion), un cochon, une grive, un Polonais, une vache ;

N_{hum} **déchiré** comme un cow-boy / comme un drapeau, défoncé comme un terrain de manœuvre (phrasèmes inventifs), etc.

Et enfin, une dizaine de phrasèmes se rapportant aux propriétés négatives telles que fausseté ou trahison, insincérité ou mensonge, infidélité ou inconstance, escroquerie ou pillage :

faux ou **traître** comme Judas ;

franc comme un âne qui recule, un maquereau, une planche pourrie ;

¹³ Voir l'article de presse « Réveillon avec tonton : 50 façons de dire qu'on est saoul ».

menteur comme un arracheur de dents (parangon canonique, un peu vieilli) vs

comme une affiche, comme un manuel pour apprendre à voler, comme pétroliers et ministre réunis (parangons inventifs) ;

volage comme un papillon ;

voleur comme une pie (parangon canonique) vs *comme les ministres* (parangon inventif).

3.3.4. Domaine du jugement économique

Les phrasèmes faisant partie de ce domaine visent aussi bien les conditions financières d'une personne, misérables ou trop bonnes donc évaluées négativement, que son comportement concernant ses richesses dont il ne veut pas en faire usage :

N_{hum} *rincé comme un verre à bière* ;

N_{hum} *fauché comme les blés* ;

N_{hum} *gueux comme un rat (d'église), comme un peintre* ;

N_{hum} *pauvre comme Job* ;

N_{hum} *riche comme Crésus, comme un nabab, comme Rothschild*, (parangons canoniques) vs *comme un Bongo*¹⁴, *comme un Lannister*¹⁵ (parangons inventifs) ;

N_{hum} *avare comme un Écossais, comme Harpagon (comme un petit banc)*.

En guise de conclusion

À l'issue de cette brève étude¹⁶, nous pouvons observer que :

– les phrasèmes *Adj comme SN* semblent particulièrement propices à exprimer, outre l'intensité de la propriété qui paraît exceptionnelle par rapport à une norme socialement admise mais aussi par rapport à une norme individuelle, une évaluation négative de l'allure (propriétés physiques) ou du comportement (propriétés : psychiques, intellectuelles, morales, etc.) de la personne dont parle le locuteur,

– la forte charge évaluative négative des phrasèmes *Adj comme SN* ressort soit du sémantisme de l'adjectif (par ex. *bête comme ses pieds, méchant comme un âne rouge*), soit du sémantisme de l'adjectif et du comparant (par ex. *idée comme*

¹⁴ *Riche comme un Bongo* (nom de la famille gabonaise qui a un patrimoine faramineux caché en France), phrasème inventif provenant de la chanson du rappeur français Lamar Le Duc.

¹⁵ La carte chance du jeu *Game of Thrones*.

¹⁶ Cette étude est une continuation de notre recherche d'il y a 20 ans, enrichie d'analyses complémentaires qui n'ont pas été effectuées auparavant (Izert, 2002), à savoir concernant l'emploi de *Adj comme SN* pour dire du mal de quelqu'un et en même temps porter un jugement négatif sur la personne dont on parle.

une pomme qui va pourrir, mauvais comme la peste, con comme une valise sans poignée),

– aussi bien le (re)emploi des phrasèmes canoniques que l’emploi des phrasèmes créatifs avec des parangons standard modifiés ou inventifs sont le résultat d’un acte volontaire de l’énonciateur qui cherche à montrer ses raisonnements et ses jugements défavorables à l’égard de quelqu’un. Et, s’il n’était pas affecté par des émotions négatives, il ne dirait pas de choses désagréables à propos de cette personne. Mais c’est déjà une problématique qui est hors du champ de l’étude linguistique.

Bibliographie

- Bally, Charles (1909), *Traité de stylistique française* (vol. I), Heidelberg, Klincksieck
- Fuchs, Catherine (2014), *La comparaison et son expression en français*, Paris, Ophrys
- Izert, Małgorzata (2002), *Les expressions ‘Adj comme SN’ et l’intensification de la propriété*. Thèse de doctorat, Université de Varsovie
- Izert, Małgorzata, Pilecka, Ewa (2021), « Comment surintensifier les expressions d’intensité ? L’exemple des collocations *ADJ/V comme SN* et *ADJ/N à faire VINF* », *Estudios Románicos*, n° 30, p. 59-78, <https://doi.org/10.6018/ER.471871>
- Krzyżanowska, Anna (2019), « Variations, adaptations et modifications des séquences figées », *Neophilologica*, n° 31, p. 198-213, <https://doi.org/10.31261/NEO.2019.31.12>
- Legallois, Dominique, François Jacques (2011), « Définition et illustration de la notion d’expressivité en linguistique », in *Relations, Connexions, Dépendances. Hommage au Professeur Claude Guimier*, Caen, p. 197-222, https://hal.science/hal-02468708/file/Definition_et_illustration_de_la_notion_d_expressivite_en_linguistique_LEGALLOIS_et_FRANCOIS.pdf, consulté le 15 octobre 2024
- Mel’čuk, Igor (2013), « Tout ce que nous voulions savoir sur les phrasèmes, mais... », *Cahiers de lexicologie*, n° 102, p. 129-149, https://www.researchgate.net/publication/327830942_Tout_ce_que_nous_voulions_savoir_sur_les_Phrasemes_Mais, consulté le 30 mai 2024
- Romero, Clara (2015), « À quoi compare-t-on pour intensifier ? Analyse du comparant dans les comparaisons d’intensité stéréotypées ou inventives », in *Intensification et ses différents aspects* (K. Wróblewska-Pawlak, A. Kieliszczyk eds), Warszawa, Zakład Graficzny Uniwersytetu Warszawskiego, p. 133-152
- Romero, Clara (2017), *L’intensité et son expression en français*, Paris, Ophrys

Dictionnaires de langue

- BOB* : *Dictionnaire d’argot*, <https://www.languefrancaise.net/Bob>, consulté entre le 15 mars 2024 et le 30 mai 2024
- DAF* : *Dictionnaire de l’Académie Française*, <https://www.dictionnaire-academie.fr/>, consulté entre le 15 mars 2024 et le 30 mai 2024
- GRLF* : *Le Grand Robert*, <https://dictionnaire.lerobert.com>, consulté entre le 15 mars 2024 et le 30 mai 2024
- LR* : *Larousse*, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>, consulté entre le 15 mars 2024 et le 30 mai 2024
- TLFi* : *Trésor de la Langue Française informatisé*, <https://atilf.atilf.fr/tlfi.htm>, consulté entre le 15 mars 2024 et le 30 mai 2024

Dictionnaires des expressions

Chantreau, Sophie, Rey, Alain (1989), *Dictionnaire des Expressions et Locutions*, Paris, Les usuels du Robert

Duneton, Claude, Claval, Sylvie (2017), *Le Bouquet des expressions imagées, encyclopédie thématique des locutions figurées de la langue française*, Paris, Seuil

EXPRESSIONS FRANÇAISES, <http://www.expressions-francaises.fr/>, consulté entre le 15 mars 2024 et le 30 mai 2024

LES EXPRESSIONS FRANÇAISES DÉCORTIQUÉES, <http://www.expressio.fr/>, consulté entre le 15 mars 2024 et le 30 mai 2024

Corpus

frTenTen23 sous Sketch Engine, <https://www.sketchengine.eu/>, consulté entre le 15 mars 2024 et le 30 juillet 2024

« Réveillon avec tonton : 50 façons de dire qu'on est saoul », <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-no-wine-is-innocent/20121214.RUE4467/reveillon-avec-tonton-50-facons-de-dire-qu-on-est-saoul.html>, consulté le 19 septembre 2024

Malgorzata Izert – professeure de l'Université de Varsovie (HDR en linguistique 2015), spécialiste de sémantique et de lexicologie. Ses travaux de recherche portent sur le lexique et les phénomènes phraséologiques, en particulier ceux concernant la quantification et l'intensification, et les analyses linguistiques sur corpus.

Agnieszka Janion

Université de Varsovie

 <https://orcid.org/0000-0003-3751-0656>

a.janion@uw.edu.pl

L'évaluation et l'affectivité dans le streaming – des subjectivèmes utilisés par des streamers de jeux vidéo français et polonais

RÉSUMÉ

Cet article aborde la thématique de la subjectivité, associée à l'expression de l'affectivité et de l'évaluation (selon C. Kerbrat-Orecchioni). Ce phénomène, fréquent dans la communication orale et informelle, peut influencer considérablement l'image discursive du locuteur, notamment dans les énoncés où celui-ci qui vise à se promouvoir. C'est entre autres le cas des streamings, dont le but est de gagner l'audience. En se basant sur la séquence d'ouverture de douze streamings provenant de la plateforme twitch.tv (repérés dans la période août – septembre 2022), l'Auteure juxtapose et compare la couche verbale des streamings en vue de saisir comment les streamers français et polonais expriment leurs attitudes affectives ou évaluatives (axiologiques). L'intérêt est porté notamment aux unités lexicales appelées « subjectivèmes », en particulier substantifs et adjectifs intrinsèquement subjectifs ou ceux qui acquièrent une telle valeur dans le contexte de l'énonciation (le potentiel pragmatique).

MOTS-CLÉS – streaming, streamer, subjectivèmes, évaluatif, axiologique, affectif

Evaluation and Affectivity in Streaming – *subjectivèmes* used by French and Polish Video Game Streamers

SUMMARY

This article addresses the issue of subjectivity perceived as an expression of feelings and evaluation in language (in accordance to C. Kerbrat-Orecchioni). This verbal subjectivity is very common in language communication, especially when it is oral and informal. Moreover, it can have an important



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 12.11.2024. Revised: 22.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université de Varsovie. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

impact on image formation, particularly relevant where the speakers want to promote themselves. This is the case of streaming, where the aim is to win over the audience. Therefore, the Author juxtaposes and compares the verbal layer of the streamings in order to establish how French and Polish streamers express their judgements: affective or evaluative (axiological). The focus is on lexical units called “subjectivèmes”, especially nouns and adjectives with subjective meanings (intrinsically subjective) or those that acquire such a value in the context of enunciation (the pragmatic potential).

KEYWORDS – streaming, streamer, subjectivèmes, evaluative, axiological, affective

Introduction

Tout en appartenant au large phénomène de la subjectivité discursive, les actes exprimant l'évaluation ou l'affectivité, parsèment les énonciations. Ils dévoilent le locuteur : ses opinions, son attitude, son humeur, en contribuant à élaborer l'image (ethos discursif¹) du locuteur et à instaurer des relations avec d'autres interlocuteurs. Ces deux aspects sont essentiels, en particulier, dans le cas de discours où le locuteur vise à se promouvoir, voire à séduire son public : « construisant un ethos acceptable par le public prototypique, les vidéastes gagnent davantage d'adhésion » (Filyó, 2021 : 158). Un tel discours est représenté par le streaming qui constitue : « un travail, non seulement de production, mais aussi [un] travail émotionnel, relationnel et de mise en scène de soi » (Ferret, 2023 : 2)².

Le phénomène de la construction de l'ethos, reposant, entre autres, sur l'instauration de la relation, nous a servi de contexte pour une recherche centrée sur des marques de subjectivité évaluative ou affective. Nous nous sommes intéressée notamment aux choix « discursifs » des streamers en ce qui concerne la forme et l'intensité de marques linguistiques de subjectivité qui véhiculent un jugement ou témoignent d'une affection.

Dans le présent article, nous nous concentrons sur la description des substantifs et des adjectif en tant qu'unités les plus représentatives dans les discours des streamers de jeux vidéo. L'analyse s'appuie sur les extraits audio³ issus de douze streamings diffusés sur la plateforme *twitch.tv* aux mois d'août et de septembre 2022. Les streamers ont été sélectionnés en fonction de leur niveau de notoriété (ceux qui sont les plus regardés) et du taux d'accessibilité au canal du streamer en question⁴ : il s'agit des streamers polonais (Xayoo – 1 mln d'observateurs, H2P_Gucio – 433, 9 mille observateurs, Vysotsky – 340 mille observateurs), et des

¹ Nous suivons la conception de l'ethos présentée par Ruth Amossy selon qui dans l'énonciation, le locuteur réalise, de façon plus ou moins consciente, une présentation de soi (1999 : 9).

² Fanni Filyó précise que les dires des streamers cachent des stratégies importantes dans l'élaboration de l'ethos discursif individuel (2021 : 159).

³ Notre analyse porte sur *la séquence d'ouverture*, décrite dans le chapitre consacrée au streaming.

⁴ Les canaux des streamers français les plus populaires sont dans la majorité réservés aux abonnés. Nous avons consulté les sites gratuits, accessibles à tout utilisateur d'Internet.

streamers français (Michou – 2,1 mln d'observateurs, Joueur du grenier – 1 mln d'observateurs, Mistermw – 890,2 mille observateurs).

Nous proposons d'aborder la problématique de la subjectivité dans le discours des streamers en commençant par un aperçu théorique qui rapprochera le contexte de la recherche recherches, c'est-à-dire spécifiera la nature communicationnelle du streaming et décrira des notions essentielles pour nos analyses : la subjectivité et les subjectivèmes. Ensuite, nous passerons à la présentation des acquis de la recherche. Nous y retracerons les observations repérées en les illustrant avec des exemples du corpus.

1. Le streaming – une communication particulière

Appelé *la webdiffusion en direct* ou *la mise en spectacle* (Pellicone et Ahn, 2017, cités après Barnabé, Bourgeois, 2022 : 1), le *streaming* représente un type d'interaction verbale spécifique. Tout d'abord, c'est une émission qui confronte le joueur avec des spectateurs lors d'un rendez-vous ressemblant à une rencontre entre amis : elle s'adresse aux spectateurs, qui sont régulièrement placés en position de co-énonciateurs du spectacle, voire de partenaires de jeu » (Barnabé, Bourgeois, 2022 : 2). Il s'agit même de la co-construction de la communauté numérique qui se constitue par le fait de manifester de la proximité (Choquet, Osorio Ruiz, 2020 : 4).

Or, comme le note F. Filyó, « la chaîne de la communication implique une asymétrie dans l'interaction » (2021 : 159). Il s'agit non seulement d'un certain décalage de propos lors de l'interaction, mais également de l'alternance des codes : oral (le joueur) et écrit (les spectateurs sur le chat) :

Un déséquilibre fondamental entre les moyens de communication mobilisables par le streamer et par les spectateurs : le premier s'exprime oralement, librement, et peut recourir au langage corporel ainsi qu'à des variations de voix pour modaliser son discours ; les spectateurs, pour leur part, ne peuvent émettre que des émoticônes et des messages écrits, dont ils doivent contrôler la longueur, le rythme, le contenu et la forme, sous peine de risquer le bannissement. (Barnabé, Bourgeois, 2022 : 2)

De telles contraintes ne semblent pas nuire à des échanges communicationnels se déroulant dans une bonne entente au caractère informel, ce qui se reflète à travers le registre familier, voire argotique. Nathan Ferret (2023) souligne même le caractère spontané de cette émission : « il n'y a pas de montage préalable, et les événements se déroulent au travers d'un flux ininterrompu d'images, de paroles et de messages » (Ferret, 2023 : 6). Et pourtant, associer le streaming à une mise en spectacle est tout à fait pertinente, au niveau de son organisation. Celle-ci se compose de sections thématiques (que nous appelons *séquences*), répétitives dans la majorité des émissions. Nous en proposons le découpage suivant :

– la séquence d’ouverture constitue la partie majeure pour nos recherches. En tant que séquence qui commence l’émission, alors celle qui précède la session de jeu, elle forme *un acte d’ouverture*⁵ où les joueurs non seulement accueillent le public présent, mais aussi l’engagent dans la conversation et l’invitent à rester. C’est pourquoi les échanges conversationnels sont les plus nombreux et la variété thématique est un trait caractéristique de cette séquence. On y aborde les sujets concernant les jeux vidéo et les streamings, ainsi que les sujets liés à la vie privée, quotidienne, la vie sociale, la famille, etc. C’est alors le moment où le travail sur l’image est le plus intense, ce qui entraîne une quantité considérable de marques de subjectivité ;

– la séquence de jeu où le joueur montre sa maîtrise du jeu et travaille son image de spécialiste de jeux, ses *skills* ;

– la séquence de clôture résume la session ; elle inclue des remerciements et des échanges d’adieux entre le streamer et son public.

Chacune des parties mentionnées ci-dessus suit des objectifs particuliers, en générant des différences dans la façon de communiquer. Néanmoins, le streaming doit, avant tout, plaire aux spectateurs pour qu’il assure au streamer de l’audience et des spectateurs fidèles. C’est pourquoi, nous pensons que c’est une émission grâce à laquelle le joueur peut se promouvoir, aussi bien au niveau de sa maîtrise du jeu (ce qui est manifeste lors de la séquence du jeu) qu’au niveau sa personnalité (ce qui est travaillé lors de la séquence d’ouverture ou de clôture). N. Ferret appelle cette tendance à se montrer un « récit de soi » (Ferret, 2023 : 10). Il le décrit comme « une multitude synchronisée d’instances sociotechniques d’auto-objectivation de soi – de son image, de ses émotions, réactions, actions, paroles etc. » (*ibid.*). Le but central du streaming est alors de capter l’attention des spectateurs (Filyó, 2021 : 159) par le fait de se démarquer des autres streamers (la concurrence accrue). Cela suppose la mise en œuvre de multiples procédés de persuasion (ethos, pathos) reposant, dans une large mesure, sur la subjectivité linguistique⁶.

2. La subjectivité et les subjectivèmes

Selon Émilie Goin : « une subjectivité cognitive précède la subjectivité langagière de la référenciation » (Goin, 2013 : 8). Une telle approche se rattache aux idées de Charles Bally mettant en valeur le caractère *expressif* du langage qui tend à reproduire une réalité : « Au contact de la vie réelle, les idées objectives en apparence s’imprègnent de l’affectivité; le langage individuel cherche sans cesse à traduire la subjectivité de la pensée » (Bally, 1952 : 17-18).

⁵ Empruntée à F. Filyó (2021) cette notion sert à designer les actes réalisés pour accueillir le public au début du streaming.

⁶ Notre recherche s’inspire de l’étude menée par Raquel Pastor de la Silva qui a analysé le rôle des marques de la subjectivité dans l’établissement de la relation scripteur – lecteur (Pastor de la Silva, 2000).

C'est apparemment pour cette raison que la poursuite du reflet de la subjectivité extralinguistique dans le langage pourrait être qualifiée d'historique⁷. Introduite par Émile Benveniste, les études linguistiques consacrées à la subjectivité linguistique suivent deux pistes.

Selon la voie indiquée par E. Benveniste, certains linguistes associent la subjectivité à « la capacité du locuteur de se poser comme sujet » (Benveniste, 1966 : 259-260). En conséquence, ils concentrent leur observation sur les empreintes linguistiques du locuteur dans les énoncés, p. ex. : pronoms personnels, déictiques, verbes modaux.

D'autres, inspirés des travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980), privilégient l'analyse de toute sorte de jugements : affectif, évaluatif, axiologique. Ils se concentrent alors sur des choix lexicaux et syntaxiques qui témoignent d'une certaine attitude face à la réalité décrite (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 80). Une telle approche n'exclue aucunement l'intérêt pour les déictiques qui marquent l'énonciation et actualisent les énoncés : « dans le discours subjectif, l'énonciateur s'avoue explicitement : *je trouve ça moche* ou implicitement *c'est moche* » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 80). Ils constituent alors un indicateur majeur de la présence du locuteur et de la réalité extralinguistique dans le discours⁸.

Dans le cadre de notre analyse, nous adoptons la perspective représentée par C. Kerbrat-Orecchioni, selon laquelle l'individu communiquant se trouve confronté à un choix entre une énonciation objective ou subjective. Il sélectionne les unités à son gré, en fonction de ses objectifs communicationnels (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 80).

Une telle acception de la subjectivité s'interprète au niveau « lexicosémantique : des mots utilisés dans le texte et leurs connotations » (Escoufflaire, 2022 : 72). Il s'agit, en effet, des unités qui gardent en elles-mêmes la valeur subjective : *les subjectivèmes* (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 79). Or, comme le souligne C. Kerbrat-Orecchioni, la recherche du lexique porteur de la subjectivité représente un défi considérable, car « toute unité lexicale est en un sens subjective puisque les mots de la langue ne sont jamais que des symboles interprétatifs des choses » (1980 : 79). Il faut également prendre en compte des facteurs contextuels qui peuvent influencer l'interprétation des énoncés, en subjectivisant le lexique ordinairement neutre. C'est pourquoi certains chercheurs dépassent le cadre du contenu sémantique, en se concentrant plutôt sur l'étude du « potentiel pragmatique des marques subjectives employées en discours » (Goin, 2013 : 3). Cette perspective correspond à notre approche analytique. Nous cherchons les marques de la subjectivité (l'évaluation et l'affectivité) dans le contenu sémantique de mots, mais également dans leur réalisation pragmatiquement subjective.

⁷ Comme le signale D. Maingueneau (2002 : 552), la notion est déjà apparue en 1879, grâce à Michel Bréal qui a utilisé l'expression *L'élément subjectif*, pour intituler l'un des chapitres d'*Essai de sémantique*.

⁸ « Les déictiques se relient à la subjectivité par le fait qu'ils ont à voir avec *le sujet* énonciateur, réalisant son identification / localisation spatio-temporelle, donc le rapportant au contexte extralinguistique » (Balatchi, 2005 : 23).

Nous nous sommes concentrée sur les substantifs et les adjectifs, en tant que subjectivèmes régulièrement observés dans le discours de streamers. Parmi les substantifs subjectifs, dominent les axiologiques, c'est-à-dire les substantifs ou adjectifs qui témoignent d'une attitude valorisante au moyen d'une expression flatteuse, ou d'une attitude dévalorisante au moyen d'une expression dépréciative, p. ex. les injures (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 83). Une propriété axiologique n'est pas toujours inhérente. Elle peut varier selon le contexte linguistique, p. ex. : sociolecte, professiolecte, mais aussi selon l'objectif communicationnel, p. ex. emploi ironique (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 85, 87).

Les adjectifs subjectifs se répartissent en trois classes :

- les *affectifs*, dont le rôle est d'indiquer une réaction émotionnelle du locuteur (*ibid.*, 1980 : 95), p. ex. : *chers amis*, je la trouve *magnifique* ;

- les *évaluatifs non-axiologiques*, dont le rôle est d'exprimer une évaluation quantitative ou qualitative, sans porter un jugement de valeur (*ibid.*, 1980 : 96), p. ex. : je suis *matrixé*, c'est *très gentil*, il est super *généreux*, je la trouve *fraîche* ;

- les *évaluatifs axiologiques*, qui ajoutent à leur caractère évaluatif un jugement de valeur positif ou négatif (*ibid.*, 1980 : 102), p. ex. : *un mauvais perdant*, *la meilleure équipe*, vous êtes *foutus*.

Comme mentionné précédemment, l'objectif des streamers de jeux vidéo est de séduire le public grâce à une image convenable et une relation particulière. Comme le streaming constitue une réalité familière, non-formelle, un tel travail se manifeste à travers l'expression explicite des émotions.

3. Les substantifs subjectifs

Bien que les streamers français et polonais se servent de substantifs subjectifs, ces emplois ne sont pas symétriques dans les corpus rassemblés et dévoilent des écarts dans la façon de communiquer lors du streaming, p. ex. au niveau de l'intensité de l'émotion exprimée.

3.1. Les subjectivèmes – les termes d'adresse

En désignant l'interlocuteur, les termes d'adresse constituent les marques les plus évidentes de la relation (Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 45). Une formule choisie profile déjà une relation instaurée ou maintenue. En outre, comme le signalent Monika Kostro et Krystyna Wróblewska-Pawlak, les termes d'adresse influencent l'image du locuteur (2013 : 4).

Dans cette perspective, on s'attendrait alors à une quantité considérable de noms d'adresse grâce auxquelles les streamers valoriseraient le public ou montreraient de l'affection à l'égard de celui-ci.

Et pourtant, ces formes-là ne sont pas nombreuses. Les streamers français et polonais préfèrent soit les constructions pronominales, p. ex. : *Bonjour, bonjour à tous, Nous allons jouer..., Tu peux suivre..., Vous me croisez...,* soit les noms propres, p. ex. : *Cou, cou Emeric, Bintou, Jeanne, Cześć Jednooki Kocie, Cześć Ficaj.*

Il existe, néanmoins, un ensemble de noms d'adresse subjectifs qui catégorisent, mais également, expriment un certain lien émotionnel avec l'interlocuteur. Certains de ces *termes subjectifs* (Traverso, 2007 : 97) sont intrinsèquement subjectifs, p. ex. : *Et les gars, j'ai une question..., Comment allez-vous les amis ?, Il y a deux rentrées, mon frère.*

D'autres acquièrent cette subjectivité dans le contexte de l'énonciation⁹, p. ex. : *Salutations peuple YouTube, Yo, le chat !, Mon frère, t'es foutu frère.*

En reposant sur la relation de parenté ou d'amitié, les termes *gars, amis* ou *frerot* sont dotés sémantiquement d'une expression de sympathie à l'égard des interlocuteurs. En conséquence, ils véhiculent l'attitude bienveillante du streamer. Les termes *peuple YouTube, chat, frère* sont ordinairement neutres dans leur fonction classificatoire. Ils deviennent porteurs de l'affectivité dans un cadre précis de l'énonciation où le streamer, l'hôte du rendez-vous, en mettant en valeur l'esprit d'équipe, en traitant ses spectateurs comme une communauté dont il fait également partie, valorise son public par l'accentuation de la relation de proximité.

La quantité de noms d'adresse polonais est plus modeste, ce qui peut résulter des spécificités grammaticales dans la construction des formules de salutations française et polonaise. Néanmoins, les constructions repérées dans le corpus analysé sont marquées par l'émotion qui se manifeste à travers des termes affectueux du registre familier, souvent diminutifs, donnant aux répliques prononcées un ton cajoleur, p. ex. : *Mordeczki moje!, Byczki moje!*¹⁰

Parmi les noms d'adresse subjectifs, il n'y a pas de termes évaluatifs. Comme le streamer essaie d'instaurer une relation de proximité, toute évaluation paraît une démarche risquée, d'autant plus, qu'il s'adresse à des individus inconnus. Il semble alors plus stratégique d'exprimer l'amabilité et de promouvoir l'esprit communautaire de ce rassemblement que de porter un jugement de valeur.

3.2. Les substantifs désignant les individus

Un autre groupe de substantifs subjectifs est représenté par ceux qui désignent les individus (*des tiers*). Ce sont des termes axiologiques grâce auxquels le streamer porte un jugement évaluatif sur la personne dénotée. Dans les corpus français

⁹ « L'émotion pouvait être exprimée de manière explicite (au moyen de sèmes traduisant un affect), ou de manière implicite (en convoquant des représentations ou des situations doxiquement rattachées à des émotions) » (Goin, 2013 : 5).

¹⁰ Littéralement, l'expression *Mordeczki moje* peut être traduite comme : *Mes petites gueules*, et l'expressions *Byczki moje* comme : *Mes petits costauds*. Dans le langage courant, toutes les deux s'interprètent comme : *mes chers* petits et sont perçues comme vecteurs d'une relation très amicale et proche.

et polonais, les termes repérés portent uniquement un jugement dépréciatif. Cette tendance surprend, car l'attitude qui dévalorise explicitement peut générer du mépris du récepteur, en l'occurrence le public, et nuire au procès de la construction d'une image favorable. Des écarts notables apparaissent au niveau de la quantité de termes évaluatifs et de leur intensité. Dans la parole des streamers français, la désignation axiologique des individus n'est pas un procédé fréquent. Il y a uniquement deux emplois repérés. Ceux-ci dégagent une dépréciation des compétences, p. ex. C'est quel *enculeux* qui écrit comme ça ?, ou des centres d'intérêts, p. ex. C'est un *geek*.

Dans les streamings polonais, les substantifs axiologiques sont plus fréquents et leur intensité accrue. Les streamers polonais portent un jugement sur :

- la mentalité, p. ex. : *Psychopata* (*Un psychopathe*), *Sadysta* (*Jakis* (*Un sadique*)), *Terrarie* est dla *c*p*¹¹ (*Terrarie est pour les c*ns*) ;
- le comportement, p. ex. : *Konfident* (*jeden* (*Un dénonciateur*)), *Szmata!* (*Une ordure*), *Jakie z**by* (*Quels bai***rs*), *Co za ch*j to zrobił!* (*Quel con***rd l'avait fait*), *On jest niewdzięczną ku**q* (*C'est une p*te ingrate*) ;
- l'apparence physique de la personne, p. ex. : *Jaki oblech* (*Individu dégueulasse*), *Jaka paskuda* (*Quelle guenon*).

Cette intensité du jugement réside non seulement dans le contenu sémantique des mots (p. ex. : *psychopathe*, *sadique*, *dénonciateur*), mais également, dans le registre familier voire argotique (p. ex. : *c*n* / *c*pa*, *bai**ur* / *zj*b*, *c*n* / *ch*j*, *ordure* / *szmata*, , *con***rd* / *ch*j*, *p*te* / *k**wa*, *dégueulasse* / *oblech*, *guenon* / *paskuda*).

Contrairement à leurs homologues français, qui s'avèrent plus subtils, les streamers polonais n'hésitent pas à manifester une attitude évaluative (critique et catégorique) à l'égard de tiers.

Leurs propos semblent plus violents, voire agressifs. Comme cela, les streamers polonais se montrent sûrs d'eux-mêmes, convaincus du bienfondé de leurs commentaires.

3.3. Les substantifs désignant les objets

Dans les deux corpus, la quantité de substantifs subjectifs axiologiques augmente lorsque ceux-ci se réfèrent à des aspects non-humains de la réalité (même si les exemples polonais sont toujours plus nombreux). En recourant à ces substantifs, les streamers partagent également des espaces thématiques, en désignant :

¹¹ Même si le mot polonais *ci*pa* se traduit par « chatte » (sexe de la femme) ; dans le langage argotique, il désigne de façon méprisante (et vulgaire) un individu maladroît. C'est pourquoi, nous proposons le terme de *c*n*.

– des effets d'une action, p. ex. : Ce travail est *une galère*, C'est *une honte*, Vous voyez *la dinguerie* ?, *Jaka kaszana* !, *Ale lipa!*¹², *Jakie nudy* (Quel ennui) !, To jest *tragedia* (C'est la cata) !

– des réactions à un phénomène particulier, le plus souvent, des paroles entendues, p. ex. : (Dire) *des bêtises*, (Dire) *des conneries*.

Nous assistons ici à l'intensification du registre argotique dans les deux corpus: p. ex. : Une montre de *me*de*, Être dans *la m**de*, Quel *bordel* !, Être dans *le c*l*, *Ale ch**stwo* (Espèce de merde), *Jakie g**no* (C'est de la *me*de*). Étant donné que les injures sont considérées comme des expressions fortement *axiologisantes*, leur poids péjoratif s'inscrit significativement dans le jugement prononcé.

Quoique les commentaires dépréciatifs prévalent, le lexique véhiculant un jugement favorable apparaît également, p. ex. : C'est fait *plaisir* d'être de retour en live, C'est *un fun*, *Ale pompa! Sztynks!*¹³, *Klasik* (fam. C'est stylé), *Ale ubaw* ! (C'est le fun). La mise en valeur d'un point de vue optimiste est capitale dans la création de l'image parce que c'est le signe d'une attitude positive envers le monde, ce qui éveille la sympathie des récepteurs ou des interlocuteurs. En se limitant à des propos dévalorisants, les streamers seraient perçus comme des individus rouspéteurs et hostiles.

Outre les substantifs reflétant une évaluation, dans le discours des streamers, il y a des termes qui traduisent une valeur affective. Ceux-ci accentuent le sentiment éprouvé par le streamer, p. ex. : C'est *dommage* !, *Żarcie przyszło* (La bouffe est là), *Na rzygi!*¹⁴ *mnie wzięło*. Le mot *dommage* ne représente pas une évaluation, mais plutôt une réaction affective face à un phénomène extralinguistique. À cause de leur registre familier, les mots *żarcie* et *rzygi* traduisent l'attitude affective de l'énonciateur face à une situation, mais également mettent en valeur la relation de proximité avec le public.

L'expression affective peut être aussi réalisée au moyen d'injures, lorsque ces dernières ne renvoient pas à des aspects concrets de la réalité extralinguistique, mais reflètent l'émotion du moment, p. ex. : *Ah, p**ain* !, *Oh, m**de* !, *O k**wa* (*p**ain*) !

¹² Littéralement *kaszana* signifie *boudin noir*. Dans le langage familier ce mot est utilisé pour caractériser une situation d'échec et d'embarras. Le mot *lipa* correspond à *tilleul*. Néanmoins, l'expression familière : *Ale lipa* peut s'interpréter comme : *c'est nul*.

¹³ Littéralement le mot *pompa* correspond à *pompe* (fr.). Dans le langage familier, il désigne l'admiration de la part du locuteur : *quelle merveille* ! *Sztynks* (mot qui vient du patois silésien) désigne une odeur désagréable, mais également la satisfaction, comme dans le cas qui nous concerne.

¹⁴ En polonais, le mot *rzygi* est un substantif (*vomissement*) qui correspond à l'expression française : j'ai envie de *ger*er*.

4. Les adjectifs subjectifs

En tant que vecteurs de l'attitude affective ou évaluative du locuteur, les adjectifs subjectifs dominent le parler des streamers français et polonais. Néanmoins, les aspects de la réalité qu'ils caractérisent, ainsi que l'intensité des jugements, varient en fonction du corpus. Il en va de même pour les constructions dans lesquelles ils apparaissent¹⁵, p.ex. :

- dans les deux corpus, les adjectifs sont utilisés en fonction d'épithètes ;
- dans le corpus polonais (et plus rarement dans le corpus français), c'est la construction attributive qui apparaît le plus souvent ;
- dans le corpus français domine la construction de la phrase à présentatif : *c'est + adjectif*.

4.1. Les adjectifs caractérisant la réalité du jeu ou du streaming

Les commentaires sur la réalité relative au streaming ou au jeu vidéo, généralement exprimés à l'aide d'adjectifs évaluatifs non-axiologiques, sont plus apparents dans le corpus français. En effet, les streamers présentent des opinions sur :

- la qualité de l'image et le côté technique : Elle a l'air *immense*, Une *grosse* sortie, C'est (trop) *lourd*, Un *petit* patch ;
- les facilités dans le jeu : Cela est *vachement pratique*, C'est *utile / inutile*, Un peu *bizarre* ;
- le scénario : Il est *monstrueux*, Les quêtes *intéressantes*, Les missions *cool*, C'est *drôle*, C'était *marrant*.

Il est bien visible, que dans les énoncés ci-dessus, les streamers n'entrent pas dans des jugements de valeur (bon / mauvais), en choisissant une évaluation plus « neutre ». Ainsi, leur opinion a l'air plus professionnel et ne pèse pas trop sur le public.

Ce jugement devient plus significatif et stricte, lorsque les streamers français utilisent des adjectifs à valeur axiologique, en particulier pour exprimer une opinion favorable, p. ex. : Il est *bon*, Les effets sont *excellents*, Ce n'est pas un très *mauvais* jeu, Le film est *bien*, La *meilleure* vie des chaînes, C'est *BG*.

Une faible présence de commentaires dépréciatifs p. ex. : C'est *stupide*, C'est *chiant*, Ils sont *horribles*, indique, de nouveau, que les streamers s'abstiennent d'imposer un jugement négatif au public.

Étant moins fréquents que des évaluatifs non-axiologiques, les adjectifs à valeur affective se manifestent dans les commentaires du jeu. Cette formule paraît plus confortable pour le streamer. Au lieu d'entrer dans le bien-fondé de son

¹⁵ Bien que les structures syntaxiques ne soient pas l'objet principal de la présente analyse, nous avons décidé de les mentionner afin de mettre en valeur les divergences observées à différents niveaux dans la construction du discours des streamers.

évaluation, il expose uniquement ses propres impressions. Ainsi, en partageant ses émotions, il se montre plus près du public, p. ex. : C'est *fantastique*, C'est *incroyable*, C'est *magnifique*, Des modes *impressionnants*, Des bogues *étonnants*, L'immersion *folle*.

Le corpus polonais est pauvre en adjectifs qui caractérisent la thématique concernant la réalité du jeu. Les adjectifs, qui s'y rapportent, appartiennent uniquement au groupe des évaluatifs non-axiologiques, p. ex. : *Fajny* spocik (un chouette spot publicitaire), *ZadymiarSKI* stream (un stream de bagarre), *Skromna* ilość (une quantité modeste).

4.2. Les adjectifs caractérisant la réalité extérieure au jeu

La réalité extérieure au jeu, évoquée plus souvent dans les streaming polonais, englobe des aspects variées, p. ex. : les comportements des autres (p. ex. d'autres streamers), les individus (streamer ou autres), les événements décrits.

Des adjectifs affectifs n'apparaissent que dans le corpus polonais et accompagnent les commentaires relatifs au résultat d'une action, renforçant le message articulé, p. ex. (Ta walka / te zawody to) *totalny* sztytnks (fam. C'est absolument génial).

En revanche, les évaluatifs non-axiologiques sont assez nombreux dans les deux corpus. Grâce à ces adjectifs caractérisant les individus ou leurs comportements, l'observation véhiculée n'est pas axiologisante, p. ex. : Je serais *hypocrite* de dire..., Les hommes *virilistes*, Vous êtes *chauds* ?, *Zachowanie* mocno *niepokojące* (un comportement fort inquiétant) ; *Fabjański* jest *śmieszny* (Fabjański est marrant), *Piksel* jest *odklejony* (Piksel est décalé), *Zeschizowana*¹⁶ babka, Będę *atrakcyjniejszy* (je serai plus attrayant).

Le jugement axiologique, le plus souvent dépréciatif, apparaît uniquement dans le parler des streamers polonais. De tels commentaires sont adressés :

- au streamer : Jeszcze nie byłem *zepsuty* (je n'étais pas encore gâté), Jestem *głupi* (je suis idiot), Jestem *smacznym* kąskem (je suis canon) ;
- aux autres (à un tiers) : Oni są *niemili* (ils ne sont pas gentils), *Odrażający* gość (un mec repoussant), *Niewdzięczna* k**wa (pu*e ingrate), *Skończona*¹⁷ k**wa.

Intensifiés par le lexique argotique, ces propos véhiculent une évaluation plus catégorique, qui marque ostensiblement l'attitude du streamer. En même temps, ces paroles tranchantes donnent aux dires du streamer le caractère franc, prouvant de la proximité avec le public.

¹⁶ Dans le langage courant *zeschizowany* désigne la personne angoissée, désorientée, voire en panique. Nous pensons que le verbe *flipper* rend ce sens le mieux.

¹⁷ L'adjectif *skończony* signifie, entre autres, *complet*, *total*. Dans l'expression *Skończona kur*a*, il prend une signification semblable à *ingrat*.

Conclusion

Il semble que l'expression de l'affectivité ou la formulation d'un jugement de valeur influencent la construction de la relation et de l'ethos discursif lors du streaming. C'est pourquoi cette affectivité et ce jugement peuvent être associés à des stratégies discursives adoptées par des streamers, p. ex. la prédominance d'adjectifs évaluatifs non-axiologiques indique la volonté de partager les opinions dépourvues d'aspect d'appréciation ou de dépréciation.

La stratégie « subjective », qui consiste à utiliser des termes évaluatifs ou affectifs, est néanmoins réalisée différemment selon le corpus.

Tout d'abord, il s'agit des aspects de la réalité auxquels renvoie l'énoncé subjectif. Les streamers polonais portent souvent un jugement axiologique sur les autres, alors qu'une telle tendance est quasiment absente chez les streamers français, qui (dans leurs commentaires subjectifs) privilégient la thématique liée au jeu ou streaming. Les streamers polonais se montrent ainsi plus proches du public, sûrs d'eux-mêmes et confiants dans la bonne réception du propos diffusé. En revanche, les streamers français semblent plus compétents, car ils expriment leurs opinions concernant les sujets liés au contenu vidéoludique de l'émission.

Ensuite, le lexique influence le degré de subjectivité des discours des streamers. Les streamers polonais se montrent plus audacieux et agressifs, ce qui est reflété dans l'usage de l'argot parsemé d'injures. Les streamers français préfèrent le lexique courant, grâce auquel ils paraissent plus subtils. Même si les injures apparaissent dans le streaming français, elles ne servent pas de commentaires évaluatifs. En exprimant une émotion forte du moment, elles se présentent plutôt comme des propos à valeur affective.

En outre, les streamers français se montrent plus accueillants, ce qui est bien visible dans le choix des noms d'adresse, parmi lesquels nous discernons des termes affectifs servant à instaurer les relations d'amitié et de communauté.

Malgré sa nature préliminaire, l'examen de subjectivèmes a permis d'amorcer une réflexion sur l'importance de la subjectivité affective et évaluative dans le contexte du streaming de jeux vidéo.

La pluralité des facteurs (subjectifs), qui influencent ce type de communication, prouve de la complexité du sujet étudié et constitue un point de départ pour des analyses futures qui approfondiront ses particularités.

Bibliographie

- Amossy, Ruth (1999), « La notion d'ethos – de la rhétorique à l'analyse de discours », in *Images de soi* (J.M. Adam éd.), Lausanne – Paris, Delachaux et Niestle, p. 9-31
- Balatchi, Raluca (2005), « Les déictiques – des subjectivèmes ? », *Écho des Études Romanes*, n° 1 (2), <https://doi.org/10.32725/eer.2005.026>
- Bally, Charles (1952), *Le langage et la vie*, Genève, Société de Publications romanes et françaises (troisième édition augmentée)

- Barnabé, Fanny, Bourgeois, Nicolas (2022), « Dans le chat, personne ne vous entendra crier ? : Fonctions pragmatiques du bruit dans le streaming vidéoludique sur Twitch », *Sciences du jeu*, vol. 18, <http://journals.openedition.org/sdj/4703>, consulté le 23/04/2024 ; <https://doi.org/10.4000/sdj.4703>
- Benveniste, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard
- Charaudeau, Patrick, Maingueneau, Dominique (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil
- Choquet, Élise, Osorio Ruiz, Natalia Marcela (2020), « Proximité discursive et co-construction de communauté sur Twitch », *SHS Web of Conferences*, 78, <https://doi.org/10.1051/shsconf/20207801012>
- Escoufflaire, Louis (2022), « Identification des indicateurs linguistiques de la subjectivité les plus efficaces pour la classification d'articles de presse en français », *Actes de la 29e Conférence sur le Traitement Automatique des Langues Naturelles*, <https://www.researchgate.net/publication/362545501>, consulté le 4/07/2024
- Ferret, Nathan (2023), « Le stream comme autonarration – Éléments pour une socio-narratologie du live-streaming », *Cahiers de narratologie*, n° 43, <https://doi.org/10.4000/narratologie.14483>
- Filyó, Fanni (2021), « Nouveau type de stars, nouveaux actes de langage ? La construction de l'ethos discursif de youtubeurs français à travers les rituels d'ouverture et de clôture de leurs vidéos », *e-Scripta Romanica*, vol. 9, <https://doi.org/10.18778/2392-0718.09.13>
- Goin, Émilie (2013), « Narrateur, personnage et lecteur. Pragmatique des subjectivèmes relationnels, des points de vue énonciatifs et de leur dialogisme », *Cahiers de Narratologie*, t. 25, <http://journals.openedition.org/narratologie/6797>, consulté le 20/08/2023 ; <https://doi.org/10.4000/narratologie.6797>
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1980), *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1994), *Les interactions verbales*, t. 2, Paris, Armand Colin
- Kostro, Monika, Wróblewska-Pawlak, Krystyna (2013), „Formy adresatywne jako środek jawnej i ukrytej deprecjacji kobiet polityków w polskim dyskursie polityczno-medialnym”, *Tekst i dyskurs*, vol. 6, <https://cejsh.icm.edu.pl/cejsh/element/bwmeta1.element.desklight-052ce05d-2008-4016-a0c0-ef6d9a963a7>, consulté le 15/01/2024
- Pastor De La Silva, Raquel (2000), « Le repérage des traces de subjectivité dans la construction de la relation lecteur – scripteur au cours de la lecture de textes de médiacritique d'art en langue étrangère », *La lecture en langue étrangère*, vol. 13, <https://journals.openedition.org/aile/1471>, consulté le 14/02/2024
- Traverso, Véronique (2007), *La conversation familière*, Paris, Armand Colin

Sitographie

- https://www.twitch.tv/h2p_gucio, consulté le 7 août et 18 septembre 2022
- https://www.twitch.tv/joueur_du_grenier, consulté le 13 août et 22 septembre 2022
- <https://www.twitch.tv/michou>, consulté le 28 août et le 25 septembre 2022
- <https://www.twitch.tv/misterv>, consulté le 28 août et le 10 septembre 2022
- <https://www.twitch.tv/vysotzk>, consulté le 9 août et le 20 septembre 2022
- https://www.twitch.tv/xayoo_, consulté le 3 août et 15 septembre 2022

Agnieszka Janion travaille dans le Département de Linguistique à l'Institut d'Études Romanes de l'Université de Varsovie. Dans sa recherche scientifique, elle s'intéresse aux sujets liés à l'analyse du discours et à l'analyse conversationnelle, notamment la construction de l'ethos discursif. Ses centres d'intérêt concernent également le domaine lexicologique, plus particulièrement, des internationalismes (anglicismes) utilisés dans la langue des joueurs de jeux vidéo.

Tomasz Januchta

Université de Varsovie

 <https://orcid.org/0009-0005-5629-3169>

t.januchta@student.uw.edu.pl

Ewa Pilecka

Université de Varsovie

 <https://orcid.org/0000-0002-0633-0831>

e.pilecka@uw.edu.pl

Dire du mal de l'intelligence de quelqu'un : la « mauvaise parole » basée sur les comparaisons injurieuses de forme (*avoir*) le *QI* d'un(e) N en français et (*mieć*) *IQ* N_{Gén} en polonais

RÉSUMÉ

Les auteurs analysent les différents aspects – syntaxiques, sémantiques et pragmatiques – de la structure (*avoir*) un *QI* de Npar / (*mieć*) *IQ* Npar(Gén) ayant une valeur d'insulte en français et en polonais, dont de nombreux exemples ont été extraits des corpus basés sur les ressources d'internet. La structure en question sert à intensifier la propriété 'bêtise' en mettant en scène des parangons (des exemplaires types) dont le choix est motivé, mais varie en fonction de la langue. La variation sur le plan syntaxique se réalise essentiellement à travers la multiplication des expansions, ce qui permet de surintensifier la propriété et augmente l'expressivité de l'énoncé. Du point de vue pragmatique, de telles constructions (très) élaborées ont pour but non seulement de dévaloriser la personne visée, mais aussi de créer une sorte de complicité entre le locuteur et ses lecteurs en ligne. L'étude met en lumière la créativité des énoncés en ligne et révèle des mécanismes universels de dévalorisation, tout en soulignant l'importance des contextes culturels et des stratégies discursives dans la construction de ces énoncés.

MOTS-CLÉS – intensification, bêtise, parangon, syntaxe, sémantique, pragmatique, corpus



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 28.10.2024. Revised: 22.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université de Varsovie. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** T.J. 50%, E.P. 50%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

**Insulting Someone's Intelligence: Offensive Speech Based on Comparisons
in the (avoir) le *QI* d'un(e) N/ (mieć) *IQ* N_{Gén} (avoir) le *QI* d'un(e) N/ (mieć) *IQ* N_{Gén}
(‘(to have) the IQ of an N’) form in French and in Polish**

SUMMARY

This article examines the syntactic, semantic, and pragmatic features of the insulting construction “(avoir) un *QI* de Npar” in French and “(mieć) *IQ* Npar(Gén)” in Polish, based on extensive data from internet corpora. The structure intensifies the attribute of stupidity through comparisons with “paragons” – typically unintelligent entities such as objects, animals, or stereotyped humans – whose selection reflects cultural conventions and varies by language. French examples often include complex noun phrase expansions and a dominant paragon, *huître* (‘oyster’), while Polish examples tend to be syntactically simpler but more diverse. Beyond insult, these constructions create complicity with readers through shared cultural references and irony. The study highlights how online discourse, through its asynchronous nature, fosters creativity and complex insult formulations. The analysis reveals cross-linguistic similarities in derogatory strategies and underscores the socio-pragmatic dimension of such expressions, which both reflect and shape social attitudes toward intelligence.

KEYWORDS – intensification, stupidity, paragon, syntax, semantics, pragmatics, corpus

Introduction : objectif et méthodologie de l'étude

Les insultes, comme tout autre acte de discours, reposent sur des structures syntaxiques qui peuvent varier en fonction de la langue, du contexte et de l'intention du locuteur. L'insulte est définie par le TLFi comme « paroles ou attitude (interprétables comme) portant atteinte à l'honneur ou à la dignité de quelqu'un (marquant de l'irrespect, du mépris envers quelque chose) » et, de manière plus succincte, par le GR comme « acte ou parole qui vise à outrager ou constitue un outrage ». La loi est expresse à ce sujet : « l'injure est une parole, un écrit ou une expression de la pensée adressés à une personne dans l'intention de la blesser ou de l'offenser »¹. Le code pénal polonais précise à l'art. 216 § 1 que « celui qui aura insulté une autre personne en sa présence ou même en son absence, mais publiquement ou avec l'intention que l'insulte atteigne cette personne, sera puni d'une amende ou d'une peine restrictive de liberté »².

Les expressions contenant des références à la stupidité de quelqu'un, et surtout intensifiées, sont susceptibles d'être interprétées comme des insultes. Selon Fracchiolla et Rosier (2019),

[L]e sens usuel le plus répandu du mot est celui de l'adresse des insultes à quelqu'un, c'est-à-dire lui dire des paroles grossières, des gros mots, voire l'invectiver. Ce premier

¹ <https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F32077>, consulté le 30/05/2023, c'est nous qui soulignons.

² « Art. 216. § 1. Kto znieważa inną osobę w jej obecności albo choćby pod jej nieobecność, lecz publicznie lub w zamiarze, aby zniewaga do osoby tej dotarła, podlega grzywnie albo karze ograniczenia wolności » <https://arslege.pl/zniewazanie-osoby/k1/a11656/>, consulté le 30/05/2023 ; trad. T. J.

sens est du côté de la personne qui profère ces paroles, avec une intention (il s'agit ici, dans la théorie des actes de langage, de la visée illocutoire). Ainsi trouve-t-on dans le commerce de nombreux dictionnaires d'insultes « et noms d'oiseaux », renvoyant à de simples noms utilisés en apostrophe ou à des syntagmes nominaux plus ou moins étendus que l'on désigne et reconnaît comme appartenant à cette catégorie (*con, salopard, espèce de...*, etc.). Pourtant, fondamentalement, l'insulte peut, dans un contexte spécifique, être assumée par n'importe quel mot, et c'est souvent le contexte et la manière de proférer qui fait l'insulte (ainsi *limande, petit pois, blonde, manchot, fonctionnaire*, etc. peuvent-ils se transformer ou non en insulte en fonction du contexte).³

Dans la perspective austinienne, pour que les conditions de *félicité* de l'insulte (c'est-à-dire de son efficacité pragmatique, afin que le destinataire comprenne le message et en éprouve un effet approprié) soient remplies, il ne suffit pas de dire littéralement que nous *insultons* quelqu'un, alors qu'il suffit de traiter quelqu'un de *moule à gaufre*, cf. Ambroise (2018 : 1). L'effet d'une insulte peut donc ne pas dépendre des moyens conventionnels ; au contraire, les méthodes non conventionnelles peuvent être efficaces dans certaines circonstances, la psychologie du destinataire du message étant importante, cf. Ambroise (2018 : 7-8).

Dans le présent article, nous nous pencherons sur une structure syntaxique apparaissant en français et en polonais – (*avoir*) un QI d'un(e) N_{par} / (*mieć*) IQ N_{par (Gén)} – dont nous allons examiner les caractéristiques syntaxiques et sémantiques, ainsi que les conditions dans lesquelles elle revêt la valeur pragmatique d'une insulte directe ou indirecte.

Les exemples⁴ sont issus des corpus accessibles sur la plateforme Sketch Engine : *frTenTen20* et *frTenTen23*⁵ pour le français et *plTenTen12* et *plTenTen19*⁶ pour le polonais. Les données quantitatives proviennent essentiellement du corpus *frTenTen20* (utilisé comme référence par Januchta, 2023) et du corpus *plTenTen19*. Dans le corpus *frTenTen20*, la recherche en CQL⁷ : [tag=»D.*») [lemma=»QI»] [lemma=»de») [tag=»D.*») [tag=»N.*») a fourni 904 réponses (fréquence relative : 0,05/million tokens); après élimination manuelle des bruits (c'est-à-dire des résultats non pertinents du point de vue de notre recherche), ce chiffre a diminué à un peu plus de 500. Dans le corpus *plTenTen19*, avec la recherche en CQL : [lemma=»IQ») [tag=»subst:sg:gen.*»), nous avons obtenu 765 réponses

³ <https://publictionnaire.huma-num.fr/notice/insulte/>

⁴ Non annotés dans notre article, car toutes les métadonnées sont fournies par les corpus consultés.

⁵ Ces corpus comptent respectivement environ 15 milliards et 23 milliards de mots ; ils sont basés sur les ressources web et – comme tous les corpus de la famille *TenTen* – couvrent une grande variété de genres, de sujets, de types de textes et de sources.

⁶ Respectivement, presque 8 milliards et plus de 4 milliards de mots ; leur taille étant inférieure à celle des corpus de langue française, la comparaison entre les deux langues ne peut porter que sur la fréquence relative, et non pas sur le nombre d'occurrences.

⁷ Corpus Query Language, un langage d'expression de requêtes permettant de rechercher des structures syntaxico-lexicales dans un corpus étiqueté.

(fréquence relative : 0,15/million tokens⁸), dont environ 480 résultats pertinents. Ces chiffres nous ont semblé suffisants pour tenter aussi bien une comparaison qualitative que quantitative (cette dernière, cependant, ne prend en compte que les fréquences relatives, vu la disproportion de taille entre les deux corpus).

1. Diversité des structures syntaxiques de l'insulte

L'insulte revêt souvent, sous sa forme langagière (car c'est la seule qui nous intéresse ici), des formes syntaxiques spécifiques. Sans entrer dans les détails, car la littérature au sujet de l'aspect linguistique des insultes est abondante⁹, citons à titre d'exemple quelques constructions de ce type. Ainsi :

- les formules « *espèce de* + N » (en français) ou « *ty* + N_{Voc} » (en polonais) présupposent que N sera un nom à caractère péjoratif ;

- un substantif désignant un défaut est souvent renforcé, dans le cadre d'une insulte, par l'adjonction d'un adjectif diminutif dévalorisant (ex. *Pauvre con ! Petit mesquin !*) et un adjectif, par un adverbe à valeur intensive amplifiante ou totalisante (*Tu es complètement con ! Tu es réellement idiot ! Tu es vraiment stupide ! Tu es trop nul !*) ;

- dans le cadre des comparaisons intensifiantes « Adj *comme* un N » / « Adj *jak* N », le caractère injurieux de l'adjectif dévalorisant est renforcé par l'emploi d'un paragon¹⁰ du défaut en question (p. ex. *moche comme un pou, sale comme un cochon, grosse comme une truie*¹¹).

L'intensification issue d'une comparaison se produit également dans des phraséologismes qui n'ont pas la forme d'une comparaison classique avec *comme*, à savoir dans les syntagmes nominaux N *de* N_{par} ou N Adj_{Npar} (p. ex. *avoir une patience d'ange, de bénédictin / une patience angélique, bénédictine* = 'avoir une très grande patience' = 'être très patient'). Cependant, toutes les propriétés ne se prêtent pas à être exprimées à travers toutes les structures intensifiantes disponibles, ou ne le sont qu'occasionnellement.

Ainsi, pour ce qui est de la bêtise comparée directement à celle d'une huître, le corpus *frTenTen23* présente les chiffres suivants (Tab. 1) :

⁸ La fréquence relative supérieure à celle en français notamment à cause d'un grand nombre de noms propres (noms de marques, de sociétés etc.).

⁹ La littérature du sujet étant bien abondante, nous ne citons que les travaux qui nous ont directement inspirés lors de cette recherche, à savoir : Ruwet, 1982 ; Ernotte & Rosier, 2004 ; Robert, 2004a ; 2004b ; Desmons & Paveau, 2008 ; Lagorgette, 2009 ; Rosier, 2009 ; Bravo, 2015 ; Ambroise, 2018 ; Lucy, 2021.

¹⁰ C'est-à-dire d'un exemplaire type de la propriété en question ; son choix dans un contexte donné est conditionné aussi bien par la langue (et les stéréotypes qu'elle véhicule) que par la structure syntaxique où il apparaît.

¹¹ Notons que les parangons sont ici eux-mêmes dévalorisants.

Tableau 1. Nombre d'occurrences des phraséologismes intensifiant la bêtise à travers le parangon *huître* en fonction de la structure syntaxique

Phraséologisme	Nombre d'occurrences	Phraséologisme	Nombre d'occurrences
<i>bête comme une huître</i>	2	<i>intelligent¹² comme une huître</i>	1
<i>bêtise d'huître</i>	4	<i>intelligence d'huître¹³</i>	4
<i>bêtise d'une huître</i>	0	<i>intelligence d'une huître</i>	20
<i>bêtise huîtresque</i>	0	<i>intelligence huîtresque¹⁴</i>	0

Source : *frTenTen2023*

La formule : *QI + de + (Dét) + huître* recense à son tour (y compris toutes ses variantes)¹⁵ 817 occurrences ; la domination de cette structure syntaxique est donc frappante. L'*huître* apparaît ainsi comme un parangon de la bêtise particulièrement approprié à la construction que nous nous proposons d'étudier – mais certainement pas le seul. Un regard rapide dans les corpus permet de constater que la structure est bien productive, et même si un certain pourcentage de résultats doit être éliminé car ils se réfèrent au QI en tant que mesure effective de l'intelligence (humaine ou – plus rarement – animale), la très grande majorité des occurrences, y compris celles comportant les substantifs [+humain], correspondent à l'emploi intensifiant.

La structure (*avoir*) le *QI d'un(e) N* peut, *a priori*, servir à intensifier aussi bien la bêtise (*avoir le QI d'une fourchette* 'être très bête') que l'intelligence (*avoir le QI d'un ingénieur en aéronautique* 'être très intelligent'). Le rôle du parangon y est double : il spécifie la qualité et l'intensifie en même temps. L'examen quantitatif effectué à partir des corpus *frTenTen20* et *frTenTen23* nous a permis de constater que l'intensification méliorative est cependant minoritaire¹⁶. C'est donc désormais l'intensification du trait de bêtise (et non pas d'intelligence) qui va nous intéresser.

¹² Signifiant, par antiphrase, 'bête' (cf. « Deborsu qui est intelligent comme une huître est pourtant celui qui donne le la dans les rendez-vous dominicaux » = 'Deborsu qui est très bête [...]'; source : *frTenTen23*).

¹³ Par antiphrase : 'bêtise' (cf. « ça c'est la réflexion [si on peut utiliser ce terme] d'un gars qui a une intelligence d'huître [désolé pour les huitres] » = '[...] un gars qui est d'une très grande bêtise [...]'; source : *frTenTen23*).

¹⁴ L'adjectif « huîtresque », bien qu'absent des dictionnaires, apparaît dans le web francophone (recherche du 19.09.2024 avec le moteur de recherche Google).

¹⁵ Nous avons utilisé la formule CQL : word = « QI » + lemma = « de » + tag = « D.* » + lemma = « huître| huitre », qui prend en considération l'absence ou la présence du déterminant (défini ou indéfini), la variation quant au nombre ainsi que les graphies « huître » et « huitre ».

¹⁶ Les parangons de l'intelligence récurrents sont des intellectuels célèbres (p.ex. *Albert Einstein* ou *Léonard de Vinci*) ou encore des métiers exigeant des compétences intellectuelles élevées (p. ex. *astrophysicien* ou *ingénieur de la NASA*).

Dans ce qui suit, nous allons examiner la construction (*avoir*) *le QI d'un(e)* N_{par} du point de vue syntaxique, sémantique et pragmatique en la comparant à la structure analogue (*mieć*) *IQ + N_{par_Gén}* en polonais.

2. Syntaxe : structure de base et ses variations

On serait enclin à inclure dans la structure de base le verbe *avoir*, qui a l'avantage de permettre la paraphrase intensifiante de forme prédicative : *avoir le QI d'un* N_{par} = 'être très bête' (de même, en polonais : *mieć IQ N_{par_Gén}* = 'być bardzo głupim/głupią'). Cependant, après un examen approfondi des occurrences du corpus force est de constater que le verbe *avoir/mieć* est loin d'être obligatoire ; il peut être remplacé par d'autres verbes (FR : *posséder*, mais aussi *avoisiner*, *friser*, *frôler*, *dépasser*... ; PL : surtout *posiadać* 'posséder') ou par des structures permettant d'exprimer la possession (FR : N *avec le/ au QI de* N_{par} ; PL : N *z IQ* N_{par_Gén} ou N *o IQ* N_{par_Gén}), et il peut aussi être omis. Le phraséologisme de base aurait donc la forme du syntagme nominal *le QI d'un* N_{par} / *IQ N_{par_Gén}*, pouvant ainsi apparaître à toutes les positions du nom dans la phrase.

Le N_{par} peut recevoir des expansions qui revêtent diverses formes, allant des plus simples aux plus complexes. En voici quelques exemples :

- N_{par} + SN : *le QI d'une huitre joueuse de cornemuse* (SN en apposition) ;
- N_{par} + Adj : *le QI d'une huitre anémique*, – *d'un mouton mort*, – *d'un bulot cuit*, – *d'un blond peroxydé*, – *d'un mérrou décongelé*, – *d'un moineau décérébré* ; plusieurs adjectifs peuvent être juxtaposés au sein du syntagme : *le QI d'une huitre belge trépanée*, – *d'une moule avariée consanguine* ;

- N_{par} + SP : *le QI d'un cheminot en grève*, – *d'une huitre en décomposition* ; le syntagme prépositionnel peut être, à son tour, d'une complexité croissante : *le QI d'un cafard sous la roue d'une voiture*, – *d'un footballeur après une série de têtes à l'entraînement*, – *d'une huitre après un séjour prolongé sous une lampe à bronzer* ;

- N_{par} +quP : *QI d'une brique qui tombe du ciel*, – *d'un papillon de nuit qui a vu une lampe électrique*, – *d'une blonde qui vient d'avoir une idée* ; la proposition subordonnée peut être réduite à une proposition participiale : *le QI d'une huitre restée ouverte en plein Sahara*, – *d'un N-boy commentant les charts*.

Plusieurs N_{par} peuvent être juxtaposés ou coordonnés (cf. *le QI d'une moule, d'un bigorneau, ou d'un bulot* ; *le QI d'un bulot, huitre et autre[s] crustacés*), et plusieurs types d'expansions peuvent être combinés au sein d'un SN développé, comme le montre l'exemple ci-dessous :

[1] *le QI d'une huitre albinos souffrant de cataracte et des pieds plats sur le point d'être gobée par un vieux pépé prenant du viagra et portant des chaussettes en laine de mouton d'Écosse*

Dans le corpus polonophone, ce sont les N_{par} sans expansion qui dominent. Les expansions recensées sont nettement moins variées ; elles consistent en l'ajout d'un adjectif (*IQ torby foliowej* 'le QI d'un sac plastique'), d'un $SN_{\text{Gén}}$ (*IQ słoika majonezu* 'le QI d'un pot de mayonnaise') ou d'un SP (*IQ puszki po piwie* 'le QI d'une cannette de bière vide'). Notons aussi que les expansions les plus développées n'atteignent jamais la longueur de celles du corpus francophone¹⁷.

3. Choix du parangon

Dans les corpus *frTenTen20* et *plTenTen19* nous avons recensé environ 150 parangons français et environ 200 parangons polonais ; la supériorité numérique du côté polonais semble due entre autres aux procédés morphologiques permettant de former facilement des diminutifs (p.ex. *IQ ptaka* / *ptaszka* / *ptaszyny* 'QI d'un oiseau', *IQ żółwia* / *żółwika* 'QI d'une tortue', etc).

Les paradigmes de parangons particulièrement productifs sont les suivants¹⁸ :

- êtres humains réputés peu intelligents, dont :
 - personnages – fictifs ou réels – connus du large public (FR : *François Pignon*¹⁹, *Justin Bieber*, *Nabilla* ; PL : *Forrest Gump*, *Gołota*²⁰, *Kononowicz*²¹) ;
 - humains désignés à travers leur bas âge (FR : *un fœtus*, *un enfant de 2, 6, 8 ans*, *un élève de CP...* ; PL : *noworodek*, *niemowlak* 'nouveau-né', *uczeń przedszkola* 'élève de la maternelle'...) ;
 - humains désignés par leur appartenance professionnelle ou idéologique (*un CRS*, *un joueur de football*, *un animateur de radio libre*, *un militant d'extrême droite*, *un lepeniste...* ; PL : *bokser zawodowy* 'boxeur professionnel'...) ²² ;
- êtres à mi-chemin entre les humains et les animaux (FR : *un homme de Cro-Magnon*, *un singe*, *un chimpanzé*, *un orang-outang...* ; PL : *neandertal* 'homme de Neanderthal', *małpa* 'singe', *szympan* 'chimpanzé', *pawian* 'babouin'...) ;

¹⁷ Le syntagme le plus développé est *IQ pleśni na okruszkach spod klawiszy na klawiaturze* ('le QI de la moisissure sur les miettes sous les touches du clavier').

¹⁸ Les points de suspension signalent que les paradigmes sont ouverts, et d'autres exemples sont attestés dans les corpus ainsi que dans le web.

¹⁹ Personnage de fiction créé par le réalisateur François Veber.

²⁰ Andrzej Gołota, ancien boxeur professionnel polonais.

²¹ Krzysztof Kononowicz, activiste et streamer polonais, célèbre pour son style unique et son passé politique atypique.

²² Notons le rôle des stéréotypes qui attribuent un défaut à tous les représentants d'un groupe, par exemple ceux ayant un physique particulier (cf. FR : *une blonde*). La force de ce stéréotype se laisse ressentir dans le cas du parangon souvent évoqué dans le corpus polonais : Doda Rabczewska, chanteuse pop dont le physique correspond au stéréotype d'une blonde (« belle mais bête »), mais qui a un QI très élevé, apparaît aussi bien dans des contextes péjoratifs que mélioratifs. Cela prouve par ailleurs que c'est justement l'intention d'insulter – ou son absence – qui décide de l'interprétation de la structure étudiée comme une insulte ou une louange.

- petits oiseaux et volaille (FR : *canari, moineau, poule, poulet, dinde, dindon...* ; PL : *drób* ‘volaille’, *kura* ‘poule’, *kurczak* ‘poulet’, *ptak* ‘oiseau’, *ptaszek* ‘petit oiseau (diminutif)’, *ptaszyna* ‘petit oiseau (diminutif affectif)’...) ;
- animaux de grande taille et d’aspect lourd (FR : *truite, vache...* ; PL : *hipopotam* ‘hippopotame’, *krowa* ‘vache’, *koń* ‘cheval’...) ;
- petits animaux domestiques ou sauvages (FR : *hamster, caniche, lapin, écureuil...* ; PL : *świnka morska* ‘cochon d’Inde’, *wiewiórka* ‘écureuil’, *tchórzofretka* ‘furet’...) ;
- petits êtres vivants dotés d’un cerveau simple ou dépourvus de cerveau (insectes, vers, protozoaires...) (FR : *amibe, bactérie, cafard, coléoptère, mouche drosophile...* ; PL : *ameba* ‘amibe’, *biedronka* ‘coccinelle’, *chrabąszcz* ‘hanneton’, *dżdżownica* ‘ver de terre’, *jamochłon* ‘cnidaire’, *rozwiłitka* ‘daphnie’, *wciornastek* ‘thysanoptère’...) ;
- objets (non-animés, donc par définition dépourvus d’intelligence), souvent appartenant à la catégorie des ustensiles ou meubles simples d’usage courant (FR : *fourchette, brosse à dents, pince à épiler, table, chaise...* ; PL : *toster* ‘grille-pain’, *patelnia* ‘poêle’, *torba foliowa* ‘sac en plastique’, *stół* ‘table’, *taboret* ‘tabouret’...) ;
- plantes et leurs parties²³ (FR : *plante verte, branche de céleri, carotte, courge...* ; PL : *brzoźka* ‘bouleau’ (diminutif), *trawa* ‘herbe’, *kaktus* ‘cactus’, *ogórek* ‘concombre’...) ;
- aliments et plats (FR : *poisson pané, patate, pot de yaourt, carpaccio de St-Jacques, beignet...* ; PL : *drożdżówka* ‘brioche’, *naleśnik* ‘crêpe’, *puszka sardynek* ‘boîte de sardines’, *paczek* ‘beignet’...).

Comme on peut constater en examinant les listes ci-dessus, les mêmes paradigmes apparaissent dans les deux langues, et la ressemblance va jusqu’à l’identité de certains parangons.

La distribution des parangons parmi les grandes classes est presque la même dans les deux langues (cf. Fig 1), tandis qu’au niveau des sous-classes on note davantage de différences (cf. Fig. 2 et 3).

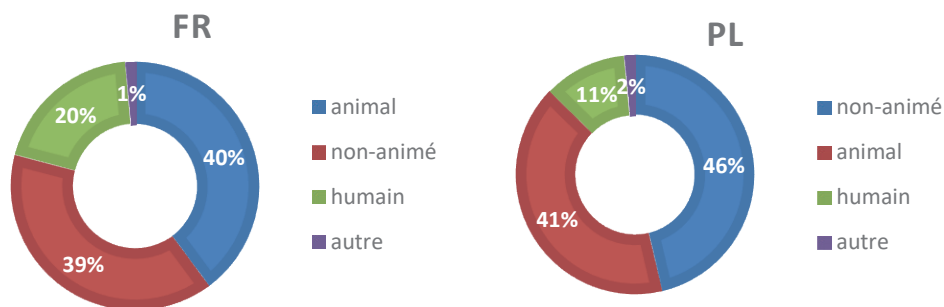


Figure 1. Les classes des parangons en français et en polonais

²³ Dont fruits et légumes que l’on pourrait aussi bien inclure dans le paradigme des plats et aliments.

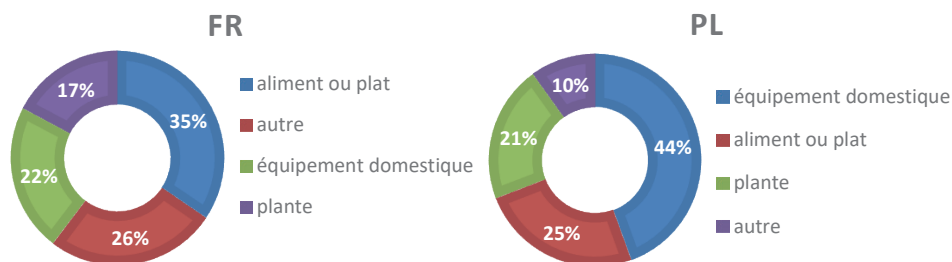


Figure 2. Les parangons de la sous-classe des non-animés

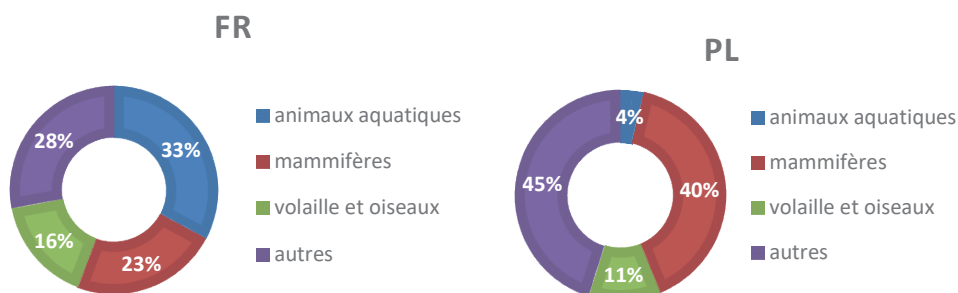


Figure 3. Les parangons de la sous-classe des animaux

En ce qui concerne les différences, on peut constater que :

- les aliments et les plats constituent la catégorie la plus importante en français (le pourcentage serait encore plus élevé si l'on y incluait les parties comestibles des plantes), tandis qu'en polonais, ce sont les ustensiles et autres objets de la vie quotidienne ;
- le paradigme des « animaux aquatiques », qui inclut des mollusques et des crustacés (tels que *huîtres*, *moules*, *bouleaux*, *pétoncles*, etc.) ainsi que divers poissons, pas nécessairement les plus populaires (comme *épinouche* ou *mérrou*), est particulièrement important en français, tandis que cette classe est très peu représentée en polonais. C'est une excellente illustration du caractère conventionnel des parangons, conditionné par les faits culturels (ici, la tradition française de l'ostréiculture et de la pêche, en particulier de la pêche à pied, ainsi que le rôle de ces aliments dans la cuisine) ;
- le paradigme des « animaux aquatiques » fournit également le *parangon par excellence* de la bêtise, à savoir *l'huître* (cf. Tab. 1), dont la domination numérique par rapport à d'autres parangons est incontestable (*moule* – le 2^e parangon le plus fréquent – n'atteint que 25% de la fréquence de *huître*, et la 3^e place est occupée *ex aequo* par *bulot* et *poule* dont la fréquence s'élève à peine à 9% de celle d'*huître*) ; le syntagme *le QI d'une huître* signifiant 'le QI particulièrement bas' semble

donc être en voie de lexicalisation et devrait figurer dans les dictionnaires des phraséologismes. Le polonais, en revanche, n'offre pas de parangon dominant, et les parangons n'ayant qu'une occurrence dans le corpus sont nettement plus nombreux que dans le corpus francophone (la part de la créativité individuelle y serait-elle donc plus grande, ou ce phénomène serait-il tout simplement dû à la disproportion numérique des deux corpus ?).

4. Multiplication des éléments dévalorisants

L'étude des contextes permet de constater que le syntagme *QI de N_{par}* n'est souvent pas le seul élément dévalorisant, et ceci aussi bien dans le contexte immédiat que dans le contexte large (phrase, alinéa, voire plusieurs alinéas).

Ainsi, la même structure, coordonnée, sert à évoquer plusieurs défauts de l'insulté²⁴, cf. :

- [2] [qq a] *le QI d'une huître et la force d'un bulot ; – et la capacité de concentration d'un chiot ; – et le niveau orthographique d'un poulpe ; – et le talent littéraire d'un chimpanzé ; – et le teint verdâtre d'une algue moisie ; – et le vocabulaire d'un récurveur de chiotte ; – et l'haleine plus chargée que son fusil ; le QI d'un bulot et la voix, crispante et piaillarde d'une pintade ; le QI d'un poulet et l'humour d'un poisson-chat ; le QI d'un cafard et l'odeur d'un putois.*

Des éléments dévalorisants apparaissent aussi dans un contexte plus large ; leurs définitions issues du GR suffisent pour tout commentaire :

- [3] *Bref, cette rumeur vient d'un crétin²⁵* [GR : 'personne totalement inintelligente, cour. personne sotte, stupide'] *qui veut se faire mousser* [GR : 'mettre exagérément en valeur'] *et qui a le QI d'une huître restée ouverte en plein Sahara....*
- [4] *Par contre là où il est nul* [GR : 'sans mérite intellectuel, sans valeur'] *c'est en revenant sur ces propos. Un peu triste sa. quel trou duc* [GR 'imbécile'] *ce blaireau!!!!* [GR 'personnage antipathique et borné'] *il a vraiment le QI d'un playmobil je dirais meme* [emploi argumentatif de *même* qui permet de graduer l'intensification] *d'une huître.*

5. Étude d'un cas : le parcmètre comme parangon de bêtise

Le français et le polonais partagent un certain nombre de parangons de bêtise, dont nous avons choisi un, le *parcmètre* (en polonais, *parkometr*), apparaissant notamment dans les exemples ci-dessous :

²⁴ Construction fréquente en français ; en polonais, nous n'en avons trouvé qu'une occurrence ([...] *jej wybranek ma IQ rośliny i [...] ptaszka koliberka w gaciach* ('son élu a le QI d'une plante, et un colibri de zizi dans la culotte').

²⁵ C'est nous qui soulignons.

- [5] *Et Alexandre Benalla continue : demande de port d'arme, obtenu, demande de carte d'entrée réservée à l'Assemblée nationale, obtenue – pour aller à la salle de sport, précise-t-il. On en vient à se poser une question : le sieur Benalla a-t-il le QI d'un parcmètre ? Mais lui vante ses qualités d'organisateur, ses conflits personnels avec les policiers affectés à la sécurité de la présidence [...]*
- [6] [...] *nie dość, że to Millennium się pomyliło i z jego winy powstała taka sytuacja, to jeszcze jakaś larwa o IQ parkometru z centrali strzela focha i robi łaskę – to już nie jest żenujące, to powinno być karane [...]* ('non seulement [la banque] Millennium a commis une erreur et créé cette situation par sa propre faute, mais une larve de la centrale avec le QI d'un parcmètre en fait maintenant toute une histoire et montre sa supériorité ... ce n'est pas seulement embarrassant, cela devrait être puni²⁶').

Le choix du parangon est justifié à la fois par des facteurs conceptuels et contextuels. Quelles donc sont les caractéristiques d'un parcmètre ? Il a la silhouette qui ressemble à une humain, avec un « corps », une « tête » et un « visage » (cf. Fig. 4) ; cependant, contrairement à un humain, il n'est pas doté d'intelligence : sa « tête » se situe dans le paradigme conceptuel des récipients (qu'ils soient remplis d'une substance ou vides) représentés dans le corpus francophone par *un pot à moutarde vide, un pot de chambre, un pot de yaourt, une citrouille, une noix de coco* etc, et en polonais par *doniczka* ('pot à fleurs'), *czajnik* ('bouilloire'), *konewka* ('arrosoir'), *termos* ('bouteille thermos'), *gaśnica proszkowa* ('extincteur à poudre') etc. ; il a très peu de fonctionnalités ; son fonctionnement est automatique, rigide et inflexible (on ne discute pas avec un parcmètre !). Enfin, le scénario conceptuel dans lequel il fonctionne est plutôt négatif, car il fait penser à des restrictions et des contraintes pour les automobilistes, ainsi qu'à une surveillance constante des stationnements, ce qui peut engendrer un sentiment de mécontentement et de frustration concernant les règles de circulation et les frais associés.



Figure 4. Parcmètres français et polonais

Sources : <https://codedelaroute.io/blog/horodateur-et-parcmetre/> ; <https://fr.wikipedia.org/wiki/Parcmètre>, <https://gloswielpolski.pl/w-poznaniu-> ; <https://rynekgloyny.pl/drugie-zycie-parkometrow-warszawa-sprzata-krakow-przyjmuje/>

²⁶ Trad. T. J.

Dans les exemples (5) et (6), le choix du parcmètre comme parangon de la bêtise est justifié par toutes ces caractéristiques, car il se réfère à des personnes en position d'autorité, mais qui semblent manquer de compétence. Alexandre Benalla est présenté comme quelqu'un qui, malgré ses actions discutables et les privilèges qui lui ont été accordés, fait preuve d'une certaine naïveté ou d'un manque de discernement (il semble simplet, incompetent et incapable de comprendre la complexité de la situation dans laquelle il se trouve). L'employée de la banque, dont le comportement arrogant ou désinvolte face à une situation problématique fait penser à un manque de professionnalisme et de discernement, est par ailleurs désignée comme une 'larve' (ce qui fait allusion à un organisme simple, donc dénué d'intelligence). Dans les deux cas, la frustration sous-jacente du locuteur face à une figure d'autorité (qu'elle soit politique ou économique), limitée dans sa perception d'une situation complexe, peut être le déclencheur de la comparaison avec un parcmètre – appareil simple, bien qu'en apparence sophistiqué.

6. Valeur pragmatique

Dans le cas des insultes issues d'un corpus de textes en ligne, nous avons affaire à un type de discours spécifique qui combine les caractéristiques du discours oral et de l'écrit informel. Très souvent, ce discours ressemble à un dialogue oral (notamment, par son caractère interactif, par le rôle des émotions, le ton et le registre informels), mais en même temps, les conditions telles que le caractère asynchrone, un temps de réflexion plus long, la pérennité des énoncés (qui sont enregistrés et qui peuvent être relus aussi bien par les participants au dialogue que par des tiers) influencent sa forme.

Les insultes recensées sont dirigées vers l'interlocuteur, mais aussi vers soi-même (auto-dénigrement) ou vers une tierce personne. Ce dernier cas est relativement fréquent, à cause de l'accessibilité des échanges à un large public : l'insulté présumé peut facilement en prendre connaissance, soit parce qu'il participe lui aussi à l'échange, soit parce qu'il en a été informé.

Un autre trait caractéristique est la complexité des insultes examinées. L'échange oral se fait en présence constant de l'interlocuteur, « en temps réel » et sous l'influence des émotions fortes, par conséquent on a tendance à former des énoncés brefs, dont des insultes monolexicales²⁷. Les échanges écrits laissent la place à la réflexion, qui aboutit à l'élaboration de structures plus complexes, ce qui est visible surtout dans le corpus francophone (*cf.* la description syntaxique des expansions dans le paragraphe 3) ; notons que le choix même d'une comparaison – et à plus forte raison, d'une comparaison indirecte²⁸ – en est la preuve. Pour la

²⁷ Sur les insultes en tant que genre discursif bref, voir Fracchiola (2017).

²⁸ Dans *être bête comme* SN, la bêtise est nommée explicitement à travers l'adjectif, et intensifiée à travers l'évocation d'un parangon (p. ex. *un âne*). La construction (*avoir*) le QI d'un(e) N sert

suivre et la déchiffrer correctement, il faut avoir un certain degré d'intelligence, ce que l'on nie chez l'insulté, mais que l'on présuppose chez l'interlocuteur, en créant avec lui une certaine complicité.

Le trait présent dans les deux langues, mais plus fréquent dans le corpus polonais, est le choix de parangons « savants » :

- [7] *Ich wspólna cecha to IQ wciornastka (Thyssanoptera), zjadłość turkucia podjadka (Gryllotalpa gryllotalpa) oraz chorobliwe "parcie na szkło"* ('Ce qu'ils ont en commun, c'est le QI du thrips [Thyssanoptera], l'acrimonie de la courtilière [Gryllotalpa gryllotalpa] et une morbide addiction à apparaître dans les médias')
- [8] *Za to ty masz chyba IQ prokaryonta, jeżeli w ogóle wiesz, co to jest!* ('Toi, tu as probablement le QI d'un procaryote, si tant est que tu saches ce que c'est !')

L'insultant met en question l'intelligence de l'insulté par le choix du paragon connu seulement des spécialistes, des érudits, des personnes ayant une bonne culture générale (sous-entendu : au nombre desquelles il appartient lui-même). Il se valorise ainsi face à son public (en y incluant son interlocuteur, lorsque l'insulte porte sur un tiers), tout en dévalorisant son adversaire.

Conclusion

Dans le cadre restreint du présent article, nous n'avons pas épuisé toute la richesse des observables ; cependant, quelques conclusions s'imposent d'ores et déjà.

L'analyse du fonctionnement de la structure étudiée en français et en polonais met en lumière la richesse des stratégies linguistiques utilisées pour exprimer le mépris et la dévalorisation. En dépit de certaines différences constatées, les mécanismes du recours aux parangons de bêtise témoignent de tendances universelles qui dépassent les frontières linguistiques et culturelles.

L'étude comparée de ces parangons révèle comment les éléments de culture et de contexte peuvent influencer le choix des références injurieuses. Les exemples étudiés permettent de voir de près les particularités culturelles qui infusent la langue et façonnent la communication. Ainsi, chaque insulte devient un reflet de nos préoccupations socioculturelles et de nos connaissances extralinguistiques.

Les résultats de l'étude soulignent l'importance de la pragmatique dans l'analyse des insultes. Les échanges en ligne, avec leur nature asynchrone et réfléchie, permettent une complexification des insultes qui invite à une « sociabilité

à exprimer le même contenu sémantique, mais la qualité intensifiée y est évoquée de façon indirecte : le paragon y spécifie à la fois la qualité ('intelligence'), son rapport à la norme ('basse intelligence') et l'intensifie ('très basse intelligence').

linguistique ». Ainsi, l'insulte devient un moyen non seulement de dévaloriser l'autre, mais aussi de renforcer des liens sociaux au sein d'une communauté linguistique.

Enfin, notre étude ouvre la voie à une recherche future plus extensive sur d'autres langues et contextes. Une telle exploration pourrait enrichir notre compréhension des dynamiques sociales et linguistiques sous-jacentes à l'utilisation des insultes et à la construction de l'identité dans un monde de plus en plus interconnecté. En examinant les variations sémantiques des insultes et leur impact sur les relations interpersonnelles, nous pourrions saisir comment le choix des parangons et les structures syntaxiques spécifiques influencent la perception de l'intelligence. De plus, l'analyse des constructions syntaxiques associées aux insultes mettrait en lumière les différences et similitudes dans les mécanismes d'intensification et de dévalorisation au sein des différentes langues. En intégrant des perspectives sémantiques et syntaxiques dans cette recherche, nous serions mieux équipés pour comprendre comment les insultes fonctionnent comme des outils à la fois d'expression et d'identité, reflétant non seulement des attitudes individuelles, mais aussi des normes socioculturelles.

Sigles et abréviations

Adj – adjectif

Adj_{Npar} – adjectif dénominal dérivé d'un parangon

N – substantif

N_{par} – substantif désignant un parangon

N_{par_Gén} – substantif désignant un parangon au cas génitif (en polonais)

N_{Voc} – substantif au cas vocatif (en polonais)

quP – proposition subordonnée

SN – syntagme nominal

SP – syntagme prépositionnel

Bibliographie

- Ambroise, Bruno (2018), « Pouvoirs et empêchements de l'insulte », *Journée Langage et critique sociale*, Université Paris 1, 20 et 21 décembre 2018, <https://shs.hal.science/halshs-03058023/>, consulté le 20/03/2023
- Bravo, Federico (éd.) (2015), *L'insulte*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux
- Desmons, Éric, Paveau, Marie-Anne (éds) (2008), *Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violences du langage et polices du discours*, Paris, l'Harmattan
- Ernotte, Philippe, Rosier, Laurence (2004), « L'ontotype: une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? », *Langue française*, vol. 4, p. 35-48, https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2004-4-page-35.htm?try_download=1, consulté le 20/03/2023 ; <https://doi.org/10.3406/lfr.2004.6806>

- Fracchiolla, Béatrice (2017), « L'insulte et l'injure vues comme genres brefs, et leur mise en discours », Colloque international *Le genre bref : son discours, sa grammaire, son énonciation*, Département de Lettres Françaises de l'Université Aoyama Gakuin (Tokyo), Tokyo, Société de Lettres Françaises d'Aoyama (Tokyo), p. 173-188
- Fracchiolla, Béatrice, Rosier, Laurence (2019), « Insulte », *Publicationnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, <https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02049440>, consulté le 20/03/2023
- Januchta, Tomasz (2023), *L'intensification de la notion de stupidité à travers la construction « avoir le QI d'un(e) N » : aspects syntaxiques, sémantiques et pragmatiques*, mémoire de master, non publié, Université de Varsovie
- Lagorgette, Dominique (éd.), (2009), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications (linguistique, littérature, histoire, droit)* [actes du colloque tenu les 30 mars – 1^{er} avril 2006 organisé par le Laboratoire *Langages, littératures, sociétés* de l'Université de Savoie], Chambéry, Université de Savoie
- Lucy, Éric (2021), « Les conditions sociales de l'efficacité performative de l'insulte », *Empan*, n° 124, p. 130-135, <https://doi.org/10.3917/empa.124.0130>
- Robert, Édouard (2004a), *Dictionnaire des injures*, Paris, 10-18
- Robert, Édouard (2004b), *Traité d'injurologie*, Paris, 10-18
- Romero, Clara (2017), *L'intensité et son expression en français*, Paris, Ophrys
- Rosier, Laurence (2009), *Petit traité de l'insulte*, Bruxelles, Labor
- Ruwet, Nicolas (1982), *Grammaire des insultes et autres études*, Paris, Seuil

GR = Grand Robert de la Langue Française

TLLFi = Trésor de la Langue Française informatisé

Tomasz Januchta est étudiant à l'École doctorale des sciences humaines de l'Université de Varsovie. Diplômé en études romanes de la même université, il prépare actuellement un master en philologie de la langue des signes polonaise. Les compétences y acquises l'ont conduit à une recherche doctorale sur le corpus parlé du français et le corpus de la langue des signes polonaise dans les aspects syntaxiques et prosodiques. Il s'intéresse également au phénomène de l'intensification en français.

Ewa Pilecka est professeur à l'Université de Varsovie, elle enseigne la linguistique à l'Institut d'études romanes (qu'elle a dirigé de 2012 à 2016). Ses principaux centres d'intérêt sont l'interface syntaxe-sémantique, la phraséologie comparée et les procédés d'intensification, et sa véritable passion – la linguistique outillée et le TAL.

Filip Kolecki

Université de Łódź

 <https://orcid.org/0000-0002-1080-2758>

filip.kolecki@edu.uni.lodz.pl

Les verbes néologiques à valeur négative et positive : analyse formelle et pragmatique

RÉSUMÉ

Le présent article examine les verbes néologiques dans une perspective discursive. Les unités lexicales analysées ont été recueillies à partir de grands corpus de presse, avec le soutien de plateformes telles que Néoveille et Sketch Engine. Ces outils ont non seulement permis d'identifier de nouvelles unités verbales, mais aussi de les ancrer dans un contexte linguistique et socio-politique plus large. À travers une analyse formelle et pragmatique, l'étude explore le lien entre la valeur sémantique d'un verbe et les circonstances de son énonciation. Les verbes sont ainsi classés en fonction des connotations positives ou négatives qu'ils acquièrent selon les contextes, et de la force illocutoire qu'ils véhiculent. Cette approche discursive offre un éclairage sur la dynamique de la création néologique verbale en tant que réponse aux mutations sociales, aux discours politiques et aux événements mondiaux actuels, soulignant le rôle clé de ces phénomènes dans l'évolution de l'usage linguistique contemporain.

MOTS-CLÉS – la néologie, le verbe néologique, la mélioration, la péjoration

Neological Verbs with Negative and Positive Connotations: A Formal and Pragmatic Analysis

SUMMARY

This article examines neological verbs from a discursive perspective. The lexical items under analysis were collected from extensive press corpora, with the support of platforms such as Néoveille and Sketch Engine. These tools not only facilitated the identification of new verbal units but also enabled their placement within a broader linguistic and socio-political context. Through



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 13.11.2024. Revised: 27.02.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université de Łódź. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

formal and pragmatic analysis, the study explores the relationship between a verb's meaning and the circumstances of its enunciation. The verbs are thus categorised according to the positive or negative connotations they acquire in specific contexts and through the illocutionary force they convey. This discursive approach provides insight into the dynamics of verbal neologisation as a response to social change, political discourse, and current world events, highlighting the key role these phenomena play in shaping contemporary language use.

KEYWORDS – neology, the neological verb, melioration, pejoration

Introduction

Il n'est pas surprenant que le choix des mots et l'intention qui les sous-tend influencent fortement l'orientation d'une conversation. De ce fait, nous considérons la réalité et les phénomènes qui nous entourent comme positifs ou non. Cela nous permet d'indiquer et d'évaluer ce qui est bon ou mauvais au sens large. Le verbe, quant à lui, ne fait pas exception à la règle.

Au fil des siècles, le verbe en tant que partie du discours, a été traité par les grammairiens de manière majoritairement descriptive. Tant dans les grammaires françaises anciennes que dans les grammaires françaises plus récentes, on retrouve un trait qui est relativement récurrent. Indépendamment de l'auteur, le verbe est considéré comme le « mot essentiel » de la proposition et le mot-tête du groupe verbal (GaiFFE *et al.*, 1936 : 272 ; Riegel *et al.*, 2021 : 215) ou même le « mot roi » tel qu'il figure dans la grammaire de Hamon (1966 : 94). En conséquence, il est avant tout étudié au sein de la syntaxe. Néanmoins, dans le présent article nous souhaitons mettre davantage l'accent sur le verbe, et plus spécifiquement sur le verbe néologique¹, en tant qu'élément faisant partie de l'énoncé relevant du discours médiatique. Par conséquent, il s'avère nécessaire de prendre en compte de nombreux facteurs périphériques aux comportements communicatifs de l'humain, considérés comme purement linguistiques, tout en respectant le contexte situationnel de l'énoncé. Ainsi, nous analyserons les verbes néologiques apparus de 2010 à 2023 et circulant dans la langue française ces dernières années en nous appuyant sur leur valeur pragmatique dans le discours, ainsi que sur leur sens, qui demeure en règle générale, subordonné au contexte et qui dépend de la valeur illocutoire de l'énoncé.

Notre corpus de recherche a été collecté à l'aide de la plateforme de repérage et de suivi des néologismes *Néoveille* et à partir de trois journaux français, à savoir *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération*. Le corpus ainsi rassemblé constitue au total 730 unités lexicales classifiées comme verbes néologiques. Parmi ces verbes, nous

¹ Compris à la lumière des recherches de Sablayrolles (2019) étant donné qu'il n'a pas encore fait l'objet de beaucoup de recherches par opposition au nom ou à l'adjectif à travers la monographie d'Alicja Kacprzak (2019). Il est donc question de verbes conçus approximativement au cours de la dernière décennie et qui n'apparaissent pas dans les dictionnaires.

en avons retenus 80 véhiculant un sens mélioratif ou dépréciatif. Ensuite, nous les avons soumis à l'analyse pendant laquelle ils ont été traités dans le logiciel Sketch Engine afin d'obtenir une perspective plus large du matériel recueilli et de fournir le contexte des unités étudiées qui est souvent omis par des plateformes telles que *Néoveille* et en même temps indispensable à l'analyse sémantico-pragmatique. Du point de vue formelle, nous trouvons principalement des verbes dénominaux parmi lesquels nous distinguons les verbes formés à partir d'un nom propre et d'un nom commun, des verbes déverbaux autochtones et empruntés ainsi que des verbes désadjectivaux. Normalement, ils sont constitués par dérivation. Il est question d'ajout du suffixe *-er* ou *-iser* comme marque flexionnelle verbale ou du préfixe *dé-/dés-*.

1. Ancrage théorique

L'homme, lorsqu'il apprend à connaître le monde et ses nombreuses composantes (choses, personnes, phénomènes, actions, processus, événements), les juge presque constamment (Tymiakin, 2017 : 201). L'évaluation du monde, c'est donc le fait d'attribuer à des qualités, des actions ou d'autres objets de pensée des valeurs spécifiques: positives (la mélioration) ou négatives (la péjoration)². En abordant, cependant, les aspects pragmatiques de la communication, souvent superposés au code linguistique, il nous semble pertinent d'évoquer la réflexion de John Searle – à la suite de celle d'Austin – sur la structure des actes de parole selon laquelle nous en distinguons trois types : actes locutoires, illocutoires et perlocutoires (Searle, 1975). Les plus intéressants du point de vue de notre recherche seront les deux derniers en tant qu'actes de parole indirects car ils expriment respectivement l'intention du message ainsi que sa réception chez l'interlocuteur. Par cela, on en vient à la façon dont les locuteurs dotent leurs énoncés de nuances positives ou négatives. D'après Leszek Tymiakin (2017), il est question d'une triade communicationnelle qui consiste en valorisation, émotions et expression. Dans cette optique, tout énoncé est pourvu d'une certaine valeur illocutoire et il suscite une gamme d'émotions considérable. Les mécanismes de la mélioration et de la péjoration évoqués tout à l'heure reposent principalement sur le lexique (dé) valorisant et des structures grammaticales exprimant une opinion ou un jugement, mais aussi sur des figures de style telles que l'ironie, la métaphore ou l'hyperbole (Sicińska, 1999 : 104 ; Kamińska-Szmaj, 2007 : 63-69), qui, dans la conception de Kerbrat-Orecchioni (1977) prennent la forme d'expressions émotionnelles et valorisantes ou d'expressions à valeur connotative. De cette manière, les verbes

² La nomenclature proposée par Finkbeiner, Wiese et Meibauer (2016) nous semble très pertinente, à savoir *la mélioration* et *la péjoration*, en tant que dénomination du processus de valorisation du discours de manière positive et négative.

recueillis seront divisés en verbes qui expriment une valeur négative et ceux qui sont porteurs d'une valeur positive, ainsi qu'en fonction du mécanisme qui est à l'origine de cette division, à savoir le mécanisme dérivationnel, pragmatique ou bien le lexique axiologique, dans notre cas, dévalorisant.

2. Les verbes à valeur négative

Ces verbes sont porteurs d'une valeur péjorative étant donné les circonstances de leur apparition, les intentions des interlocuteurs, leur charge émotionnelle ou bien leur structure morphologique. Parmi eux, énumérons des verbes formés à partir de mots à connotation négative, positive et neutres.

2.1. Les verbes à valeur négative formés à partir de mots à connotation négative

Le sens péjoratif de ces verbes dérive de la connotation négative de leurs mots de base. En effet, la valeur péjorative est étroitement corrélée au lexique dévalorisant qui sous-tend leurs connotations négatives.

Ainsi, le fait de traiter les gens comme des marionnettes a donné naissance à **marionnetiser**. La forte valeur émotionnelle de ce verbe est liée à la démarche consistant à traiter des humains comme des objets, outils de manipulation, comme dans l'extrait suivant³ :

- [1] *Ces derniers peuvent à coup sûr manipuler quelques dizaines de parlementaires, mais ils ne pourront jamais « marionnetiser » plus de 11 million d'haïtiens vivant en Haïti et ailleurs.*⁴

De même, le verbe **délationner**, dérivé du substantif « délation », reste un synonyme assez proche du verbe « dénoncer ». Il a une connotation négative en raison de la valeur attachée au terme « délation » qui renvoie à une dénonciation perfide, voire honteuse, d'un individu :

- [2] *je comprends cette approche professionnelle mais ça donne pas envie de faire contrôler son installation pour se faire délationner par le mec que tu viens de payer.*⁵

Black-lister possède le sens de mettre un individu sur une liste énumérant des personnes aux comportements inappropriés. Dès lors, il est possible d'y déceler des connotations négatives, en fonction de l'intention de l'émetteur du message. Ainsi, le verbe devient le symbole de l'exclusion, du mépris ou de

³ Tous les exemples cités conservent l'orthographe originale.

⁴ <https://www.alterpresse.org/spip.php?article19919>, consulté le 31/03/2024.

⁵ <https://www.b-m-b.be/index.php/?topic/46492-travaux-b%C3%A2timent-technique-de-travaux-bonnes-id%C3%A9es/page/15/>, consulté le 31/03/2024.

la stigmatisation de personnes quelle qu'en soit la raison, comme c'est le cas dans le fragment ci-dessous :

- [3] *J'aime par-dessus tout la Liberté, et je vois la nouvelle France se soumettre à l'Amérique des cow-boys, désinformer dans tous les médias, traquer toutes les pensées non-alignées, les discréditer, les diffamer, les black-lister [...]*⁶.

Le verbe suivant, **bullshitter**, non standard et sans doute grossier, est basé sur le mot anglais *bullshit*, et exprime l'action de parler de manière trompeuse, exagérée ou non fondée, souvent dans le but de manipuler les autres. Le contexte dans lequel il apparaît et le message hyperbolique permettent de le classer parmi les verbes péjoratifs.

- [4] *Ça m'a pris plusieurs mois avant de faire le deuil de mon CV. Certes, je consta maintenant que ce document dans lequel j'énumérais fièrement mes réalisations était bien futile. D'abord, parce qu'on peut « bullshitter » n'importe quoi pour l'embellir.*⁷

Trashiser est aussi un verbe polysémique qui peut prendre la valeur neutre de 'jeter quelque chose à la poubelle', comme dans l'exemple suivant :

- [5] *En bref, j'ai craqué pour un amour de sac où je peux caser presque autant de trucs que dans mon Billy et que j'arrive à trashiser avec mes bonnes vieilles Converse.*⁸

Pourtant, il peut aussi désigner l'action de 'transformer quelque chose en quelque chose de vulgaire ou de mauvais goût'. Ceci est étroitement lié à l'évocation des connotations négatives du mot de base anglophone, *trash*, à savoir 'ordure, voyou' :

- [6] *Jérôme Commandeur donne son avis sur la télévision d'aujourd'hui : « Je l'ai vue se 'trashiser' ».*

Le recours relativement fréquent au verbe **objectifier**, notamment dans les milieux féministes, mais pas seulement, revêt des significations négatives parce qu'il se traduit par l'atteinte aux droits humains fondamentaux en traitant les personnes comme des objets. Ainsi, l'utilisation de ce verbe à propos d'un être humain évoque immédiatement des connotations négatives en attribuant le sens d'un outrage ou d'un reproche.

- [7] *Pour la majorité des répondantes et répondants, objectifier les femmes pour vendre un produit est considéré comme sexiste.*⁹

⁶ <http://chantedupille.fr/mesarticles/rss?limitstart=0>, consulté le 31/03/2024.

⁷ <http://www.jeuneretraite.ca/retraite/ma-retraite-precoc-4-ans-plus-tard/>, consulté le 30/03/2024.

⁸ <https://soisbelleetparle.fr/coach-sac-coach-kristin/>, consulté le 30/03/2024.

⁹ <https://gazettedesfemmes.ca/13890/la-pub-sexiste-ce-fleau/>, consulté le 31/03/2024.

Si le sens péjoratif d'un verbe découle de sa structure morphologique, il s'agit, par contre, du mécanisme dérivationnel. C'est le cas des verbes formés à partir du préfixe *auto-* qui amplifie la valeur négative du mot de base, en dirigeant l'action vers son exécutant. De cette façon, les verbes tels que *auto-enterrer* ou *auto-ghettoïser* sont considérés comme négatifs.

Le sens littéral du verbe *auto-enterrer*, à savoir se cacher sous terre d'avoir trop honte (8), peut présenter aussi une connotation politique qui, contrairement aux apparences, est plus proche du sens originel du terme *enterrer* et décrit le fait de gâcher ses chances et d'aider l'adversaire (9). Le ton du titre suivant s'avère donc moqueur malgré son caractère déclaratif :

[8] *J'étais devenu rouge tomate ! Si j'avais put m'auto-enterrer, je l'aurai fait ! J'étais vraiment hyper génée !¹⁰*

[9] *Hamon s'auto-enterre : il appellera à voter Mélenchon en cas d'échec au premier tour.¹¹*

Auto-ghettoïser nous fait référence au mot « ghetto », au sens d'isolement imposé qui introduit l'exclusion. Cette référence historique a servi de base pour la création d'un verbe ayant le sens de s'isoler, de s'enfermer dans un ghetto métaphorique, et il a été utilisé par le rappeur Médine dans une de ses chansons :

[10] *Qui importe le conflit ? Qui complique les rapports ? Qui crée du repli et du communautarisme ? J'connais aucun gars qui s'est dit 'je vais m'auto-ghettoïser'¹²*

Le dernier mécanisme de la péjoration évoque les aspects pragmatiques. Dans ce cas, le sens du verbe dépend directement de l'intention de l'émetteur donc de la valeur illocutoire de l'énoncé.

Friendzoner est semble-t-il relativement fréquent de nos jours avec 158 occurrences dans Sketch Engine et il doit probablement sa diffusion au développement des sites de rencontres. Son sens dénotatif repose sur le fait de rester dans un espace amical. Toutefois, cette approche n'est en aucun cas considérée comme positive. Normalement, il est question de sentiments blessés et de rejet par un être cher. En conséquence, si nous parlons de quelqu'un qui a été « friendzoné », cela veut dire que l'on se moque de lui ou que l'on compatit, comme dans l'exemple présenté ci-dessous :

[11] *Un homme malchanceux vient de se faire friendzoner. Une minute de silence pour tous ses efforts vains et son espoir brisé.¹³*

¹⁰ <https://givemelove-x.skyrock.com/3.html>, consulté le 31/03/2024.

¹¹ <https://www.marianne.net/politique/hamon-s-auto-enterre-il-appellera-voter-melenchon-en-cas-d-echec-au-premier-tour>, consulté le 31/03/2024.

¹² <https://www.marianne.net/societe/face-face-b-lu-et-ecoute-presque-tout-medine-voici-ce-qu-il-dit-vraiment>, consulté le 30/03/2024.

¹³ <https://lachroniquefacile.fr/2012/02/08/friendzone/>, consulté le 31/03/2024.

2.2. Les verbes à valeur négative formés à partir de mots à connotation positive

Paradoxalement, il existe également des verbes à valeur négative qui sont formés à partir de mots à connotation positive. Les mécanismes qui conditionnent leur signification restent le mécanisme dérivationnel et pragmatique.

Le verbe qui suit, à savoir *dé-disneyifier* repose sur le procédé de la préfixation associé au mécanisme dérivationnel. Le préfixe *dé-* sert à changer le sens du mot de base, qui a normalement une connotation positive. Le verbe qui en résulte reflète une action inverse par rapport à la connotation initiale du mot.

Dé-disneyifier fait référence au monde de Disney souvent trop idéalisé et irréel en termes de relations interpersonnelles et de représentation déformée de certains personnages. Par conséquent, il est ici question de ‘retirer les aspects ou les références à Disney’ soit trop idéalisées soit trop dévalorisantes en fonction du personnage ou du phénomène donné. Un cas de suppression des aspects féeriques (dans ce cas liés à l’apparence du personnage animé) afin de le présenter comme moins idéal et plus réel peut être vu dans l’exemple qui suit :

- [12] *Peut-être pour ressembler un peu plus à sa VA et donner à Luz des cheveux bouclés et rendre plus évident qu’elle est bisexuelle non conforme au genre... En gros, « dé-Disneyfier » votre protagoniste Disney.*¹⁴

Un autre mécanisme est le mécanisme pragmatique qui, comme dans le contexte du verbe *bisounourser*, implique une référence à la culture populaire. En conséquence, ce verbe peut prendre un sens péjoratif dans certaines circonstances.

Un bisounours, en effet c’est un jouet en peluche et un personnage du dessin animé éponyme. À cet égard, nous trouvons le verbe dévalorisant, vu qu’il exprime l’idée d’être infantile, irresponsable et même d’agir de manière naïve ou irréaliste tout comme un nounours de ce dessin animé où le monde représenté est idyllique. Par contre, dans l’exemple ci-dessous le verbe prend un sens différent, à savoir celui d’une attention excessive, voire d’une servilité, des femmes à l’égard des hommes.

- [13] *J’avoue que je suis pas très intéressée aux réflexions féministes qui se centrent sur les individus, ni à bisounourser les hommes, ou à lire qu’il faut pouvoir autant emmener les garçons à la danse que les filles au foot [...].*¹⁵

2.3. Les verbes à valeur négative formés à partir de mots neutres

La dernière catégorie se concentre sur les verbes étant porteur de sens négatif et formés à partir de mots neutres. Comme précédemment, le mécanisme

¹⁴ https://www.reddit.com/r/TheOwlHouse/comments/whbnjp/i_redesigned_luz_from_the_owl_house/?tl=fr, consulté le 30/03/2024.

¹⁵ <https://seenthis.net/tag/soumission>, consulté le 30/03/2024.

dérivationnel est basé sur le préfixe *dé-* représentant l'idée de contraire de l'état initial ou de cessation d'une certaine activité.

Dans le verbe *déprésidentialiser* il est question de limiter le pouvoir du président. Une nuance de sens est toutefois perceptible dans la volonté de donner plus d'autonomie aux institutions publiques en réduisant l'influence du chef de l'État.

- [14] [...] *Paul Alliès rappelle que de l'issue de la présidentielle dépend la possibilité de « déprésidentialiser » nos institutions, passage obligé pour aller vers un régime primoministériel parlementaire, et une démocratie [...].*¹⁶

Enfin, l'exemple le plus contemporain est celui des événements survenus en Ukraine. Quel que soit le contexte, il est évident que le verbe *désukrainiser*, dont la signification est la mieux illustrée dans le passage suivant, porte une forte charge émotionnelle, notamment à cause de la présence du vocabulaire à valeur péjorative intrinsèque :

- [15] [...] *mener une guerre atroce dans l'objectif, selon Dmitri Medvedev, ancien président de la Fédération de Russie, de « désukrainiser » le pays, c'est-à-dire de réduire à néant sa population et sa volonté de faire respecter sa souveraineté.*¹⁷

Il n'en demeure pas moins qu'il est possible de l'utiliser dans d'autres contextes ayant un sens quasi analogue comme dans l'exemple présenté ci-dessus, où l'on remarque également d'autres mots à connotation négative tels que *génocide* ou *crime contre l'humanité* :

- [16] [...] *précise le texte consulté par Libération. Ces exactions, dont le « but assumé » est de « russifier », « dénazifier » et « désukrainiser » les mineurs, « sont susceptibles de constituer les infractions sous-jacentes de génocide et de crime contre l'humanité ».*¹⁸

Outre les verbes marqués par le contexte historique ou culturel, nous avons observé dans notre corpus la présence de verbes formés à la base d'un patronyme. Il est avant tout question de noms de famille d'hommes politique ou de sportifs connus. Comme l'a déjà remarqué Alicja Kacprzak (2023 : 174), le sens précis qui découle de ces verbes reste inconnu de ceux qui ne sont pas au fait des affaires politiques ou sportives. Néanmoins, il est toujours possible d'identifier la valeur illocutoire des verbes en question grâce à l'analyse sur le plan pragmatique. Ainsi, les verbes *clintoniser*, *zemmouriser*, *trumpiser*, *balladuriser*, *déblanqueriser* et *zlataner* dont

¹⁶ <https://www.c6r.org/presidentielle-une-procedure-anachronique-et-comment-s-en-debarrasser>, consulté le 02/04/2024.

¹⁷ <https://aoc.media/opinion/2022/04/20/le-desastre-de-lelection-presidentielle/>, consulté le 30/03/2024.

¹⁸ https://www.liberation.fr/international/europe/deportations-denfants-ukrainiens-par-la-russie-la-justice-internationale-saisie-20221221_PKVT34CUTBFZVMUDF3DXXWFGU/, consulté le 30/03/2024.

la signification primaire est ‘agir à la façon de Zemmour, Trump, Balladur, Blanquer et Zlatan’, sont également considérés comme porteurs de valeur négative par rapport au comportement et l’activité politique des personnes concernées.

Bien que l’opinion publique connaisse Bill Clinton en particulier de l’affaire Monica Lewinsky et de comportements perçus comme évasifs, le verbe *clintoniser* prend un tout autre sens et devient plutôt ironique lorsqu’il est juxtaposé au patronyme d’un autre président américain, Donald Trump. Dans cet environnement, nous pouvons supposer qu’il peut être utilisé de manière positive afin de décrire quelqu’un qui est habile dans la communication ou la manipulation des médias. En voici un exemple représentatif :

- [17] *Donald Trump en phase de normalisation : il semble tellement se normaliser en vitesse accélérée, – il est train de se clintoniser ou se bushiser peut-être.*¹⁹

Zemmouriser, en tant que verbe créé pour refléter le comportement d’Éric Zemmour, un politicien d’extrême droite française, est porteur d’un sens péjoratif du fait avis très radicaux et souvent controversés du personnage. Il en est de même dans le cas de verbe *trumpiser*, relatif à la politique de Donald Trump aux États-Unis. Prenons donc comme exemple les extraits suivants, en particulier le dernier, qui contient des expressions qui se réfèrent aux comportements courageux, voire agressifs de *sauter à la gorge*:

- [18] *Le 27 décembre 2021, l’équipe WikiZédia se coordonne pour zemmouriser Wikipédia.*²⁰
 [19] *J’ai l’impression que la situation politique actuelle en France amène le mouvement culturel breton à une LFIisation des esprits, faute d’alternative crédible. De ce fait on melanchonise pour ne pas se zemmouriser.*²¹
 [20] *« D’aboyer en permanence, de sauter à la gorge, de démolir l’autre, c’est une stratégie électorale, il ne faut pas s’y tromper. C’est du Trump, c’est pire que Trump. Certains veulent « trumpiser » la vie politique française ».*²²

Nous retrouvons une situation analogue dans le cas de *balladuriser* construit sur la base du nom d’Édouard Balladur. Dans l’exemple qui suit, il est à nouveau question de X (Macron) qui adopte le comportement de Y (Balladur) :

- [21] *J’ai un instinct qui me dit que Macron va se « balladuriser » et se transformer en baudruche. Vouloir à toute force une sixième République comme Mélenchon n’est pas une panacée.*²³

¹⁹ <https://cite-catholique.org/viewtopic.php?p=365471&sid=3ac8fca9dc8e7e304cfd2ecd0cd41e9>, consulté le 30/03/2024.

²⁰ <https://wikibuster.wordpress.com/>, consulté le 02/03/2024.

²¹ <https://abp.bzh/lelaboration-dun-discours-de-bretagne-culture-55993>, consulté le 30/03/2024.

²² <https://caledosphere.com/2018/02/19/ah-le-cretin>, consulté le 30/03/2024.

²³ <https://blog.causeur.fr/lavoixdenosmaitres/aphatie-veille-sur-le-copyright-des-slogans-frontistes-0042>, consulté le 31/03/2024.

Combiné ainsi au substantif ‘baudruche’ qui le suit, le verbe prend une tournure négative et le sens d’un reproche.

Nous retrouvons également le verbe *déblanqueriser* dans le sens de ‘rompre avec les pratiques mises en place par Blanquer, rendre l’éducation moins uniforme’, prononcé par Alexis Corbière dans le but de critiquer les réformes au sein du ministère de l’éducation de Jean-Michel Blanquer.

[22] « *Nous allons déblanqueriser l’éducation puis nous allons démacroniser la France* ». ²⁴

Il comprends par-là que l’attitude de Corbière à l’égard du gouvernement du président français en fonction représente une approche hostile et négative.

Pour ce qui est de *zlataner*, il s’agit du style de jeu d’un footballeur suédois, Zlatan Ibrahimovic, célèbre pour son jeu efficace mais non conventionnel et parfois agressif. Dans cette optique, il est question du verbe qui exprime une domination sur l’adversaire de manière outrageante et même humiliante. Par exemple :

[23] *A présent que mes ambitions sont affichées, il me reste plus qu’à aller zlataner mes adversaires le lundi soir...* ²⁵

3. Les verbes à valeur positive

Les verbes présentés dans ce chapitre portent une valeur positive. Nous pouvons en distinguer deux catégories : les verbes à valeur positive formés à partir de mots à connotation négative et ceux formés à partir de mots à connotation positive. Tout comme dans le cas des verbes péjoratifs, il est question de deux mécanismes majeurs : le mécanisme dérivationnel ainsi que le mécanisme pragmatique.

3.1. Les verbes à valeur positive formés à partir de mots à connotation négative

Les verbes *déconflictualiser* et *dé-bureaucratiser* issus de la préfixation reflètent un sens d’atténuation des problèmes dans la société moderne.

En ce qui concerne le verbe *déconflictualiser*, il met en valeur le fait de résoudre ou de réduire les conflits ou les tensions qui ont dominé la politique afin de favoriser la coopération.

[24] [...] *ça n’existe que pour ceux qui veulent invisibiliser ou dépolitiser des conflits, et surtout déconflictualiser le politique.* ²⁶

²⁴ <https://www.marianne.net/politique/melenchon/a-paris-melenchon-mise-sur-le-vote-responsable-pour-atteindre-le-second-tour>, consulté le 31/03/2024.

²⁵ <http://fredyl-poker.blogspot.com/2014/08/la-reprise.html>, consulté le 31/03/2024.

²⁶ <https://bourrasque-info.org/spip.php?article1666>, consulté le 31/03/2024.

Avant lui, a été créé **dé-bureaucratiser** qui lui aussi a un sens positif et fait référence à l'augmentation de l'efficacité de l'administration, voire l'amélioration des relations entre les citoyens et les unités administratives tant à l'échelle nationale qu'européenne. Cela représente une valeur appréciative dans la perspective d'un citoyen ordinaire.

[25] *Pour être efficace, nous devons dé-bureaucratiser le processus de décision européen.*²⁷

3.2. Les verbes à valeur positive formés à partir de mots neutres

Fondés sur le même mécanisme dérivationnel que les verbes précédents, *déparisianiser* et *désenclaver* sont classés comme positifs en raison de leur réception par le public français et de la perspective d'une réalité améliorée en France.

Tout d'abord, dans le domaine de l'administration française, nous remarquons le verbe créé à partir du nom de la capitale française, **déparisianiser**, qui vise à préconiser la décentralisation du pays en tant que méthode de gestion plus efficace.

[26] *Et en plus, éloigner le pouvoir central géographiquement de Paris même ne serait pas mauvais, ça permettrait un peu de « déparisianiser » notre pays !*²⁸

Le verbe suivant, à savoir **désenclaver**, est partiellement apparenté au verbe précédent car il implique l'idée de sortir d'un isolement géographique ou social et de favoriser l'accessibilité. Dans l'exemple suivant il est à remarquer la valorisation émotionnelle découlant de l'adjectif *criante* qui accompagne le substantif « nécessité ». Il est donc question d'un lexique valorisant.

[27] *Dans un contexte de maîtrise des finances publiques, associé à la criante nécessité de désenclaver nombre de territoires aux perspectives de développement fragiles.*²⁹

Finalement, nous arrivons à l'aspect pragmatique de la formation de verbes positifs à partir de mots neutres. Dans ce cas, il est à noter que le contexte situationnel influence la réception de ces verbes.

Lorsqu'il s'agit de *touristification* de certaines régions, nous pouvons avoir une approche positive ou négative de la question. En fonction du contexte, mais aussi de facteurs sociaux extérieurs à la langue, le verbe **touristifier** peut prendre une tournure négative, voire accusatrice, ou positive, exprimant la joie de voir une région se développer. Voici un exemple illustrant ce dernier cas :

²⁷ <https://www.europeens.fr/print/59>, consulté le 31/03/2024.

²⁸ <https://trone.forumpro.fr/t351p15-le-prochain-roi-de-france-et-son-lieu-de-residence>, consulté le 02/04/2024.

²⁹ <https://www.indre.fr/lgv-4-parlementaires-en-appellent-au-bon-sens>, consulté le 31/03/2024.

[28] *C'est ça qui mérite d'être remis en cause : cette injonction de transformer les territoires, à les « touristifier », y compris parfois au nom du respect de la nature.*³⁰

Quant au verbe *liker*, qui a son origine sur le site Facebook, il est possible de distinguer deux sens différents d'après le contexte de l'énonciation. En premier lieu, il s'agit d'un verbe qui exprime l'idée de l'appréciation ou de l'admiration suite à sa fonction primaire sur les réseaux sociaux. En second lieu, ce n'est qu'une action quasi automatique des internautes d'aujourd'hui qui ne contient aucune valeur illocutoire.

[29] *Lorsque vous avez une grande communauté, votre évolution est plus simple. Les autres utilisateurs sont plus susceptibles de liker et de suivre un compte qui a plus de followers qu'un autre qui en a beaucoup moins.*³¹

Quelques remarques pour conclure

Dans le cadre de cette étude, la sphère discursive la plus productive en verbes néologiques du point de vue quantitatif est certainement le monde politique, qui comprend des verbes basés sur les patronymes des hommes politiques, influents en France et dans le monde, mais aussi des verbes utilisés dans le discours-même des hommes politiques, surtout lors des campagnes électorales.

Nous avons également observé un nombre important d'emprunts à l'anglais ainsi que des verbes néologiques dont la référence est soit culturelle soit historique. Par ailleurs, le sens dénotatif de la plupart des verbes reste neutre, mais le fait même de les utiliser dans un discours leur confère une certaine charge émotionnelle ou les munit d'une nuance positive ou négative en fonction de la réalité extralinguistique et du contexte de l'énoncé.

Dans notre étude prédominent des verbes néologiques à caractère péjoratif qui représentent 59% du corpus collecté (dont la répartition est illustrée par le tableau ci-dessous) :

Verbes	Nombre d'unités	Pourcentage du corpus
négatifs formés à partir de mots à connotation négative	19	24%
négatifs formés à partir de mots à connotation positive	5	6%
négatifs formés à partir de mots neutres	23	29%
Somme (péjoratifs)	47	59%

³⁰ <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1711166/apres-covid-19-coronavirus-tourisme-relation-voyage-touristes?fromApp=appInfoIos&partageApp=appInfoIOS&accesVia=partage>, consulté le 02/04/2024.

³¹ <https://viruslab.fr/comment-controler-votre-popularite-sur-instagram/>, consulté le 31/03/2024.

Verbes	Nombre d'unités	Pourcentage du corpus
positifs formés à partir de mots à connotation négative	5	6%
positifs formés à partir de mots neutres	28	35%
Somme (mélioratifs)	33	41%
Total	80	100%

Figure 1. *La répartition des verbes selon la catégorie*

Par contre, il existe des verbes dont le sens varie considérablement en fonction du contexte, ce qui rend plus difficile leur catégorisation. Il ne fait toutefois aucun doute que les verbes présentés dans cette étude constituent le reflet du monde actuel et qu'ils sont apparus pour combler des lacunes dans le lexique français. Enfin, ils font surtout partie du discours médiatique sans pour autant figurer dans les dictionnaires français. Une dizaine d'entre eux apparaît quand même dans le Wiktionnaire. On peut, donc, supposer que ce phénomène résulte de la plus grande accessibilité de ce dictionnaire aux utilisateurs en ligne, étant donné que chacun est libre de contribuer à son édition. Nous ne pouvons pas cependant exclure que les verbes dont les occurrences sont les plus nombreuses, n'entrent bientôt dans l'usage courant et dans les dictionnaires renommés. Le corpus est très riche, au moins au niveau des mots de base dérivés des noms propres et de différentes catégories sémantiques auxquelles appartiennent les verbes susmentionnés. Cela permettra d'approfondir cette étude préliminaire dans nos futures recherches.

Bibliographie

- Finkbeiner, Rita, Wiese, Heike, Meibauer, Jörg (2016), « What is pejoration, and how can it be expressed in language? », *Pejoration, [Linguistik Aktuell / Linguistics Today 228]*, p. 1-18, Benjamins, Amsterdam. <https://doi.org/10.1075/la.228.01fin>
- Gaiffe, Félix et al. (1936), *Grammaire Larousse du XX^e siècle*, PWN, Warszawa
- Hamon, Albert (1966), *Grammaire française*, Classiques Hachette
- Kacprzak, Alicja (2019), *La néologie de l'adjectif en français actuel*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, <https://doi.org/10.18778/8142-611-4>
- Kacprzak, Alicja (2023), « La néologie récente du verbe français », *Białostockie Archiwum Językowe*, nr 23, p. 171-186, Białystok, Wydawnictwo Uniwersytetu w Białymstoku, <https://doi.org/10.15290/baj.2023.23.10>
- Kamińska-Szmaj, Irena (2007), *Agresja językowa w życiu publicznym. Leksykon inwektyw politycznych 1918-2000*, Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (2009), *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin
- Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe, Rioul, René (2021), *Grammaire méthodique du français*, PUF

- Sablayrolles, Jean-François (2019), *Comprendre la néologie. Conceptions, analyses, emplois*, Limoges, Edition Lambert-Lucas
- Searle, John (1975), « Indirect Speech Acts », *Syntax and Semantics* 9, New York, Academic Press, https://doi.org/10.1163/9789004368811_004
- Sicińska, Katarzyna (1999), « O sposobach wartościowania w tekstach o funkcji nakłaniającej na przykładzie tekstów politycznych », *Acta Universitatis Lodzensis, Folia Linguistica*, nr 39, p. 103-123, <https://doi.org/10.18778/0208-6077.39.10>
- Tymiakin, Leszek (2017), « O triadzie komunikacyjnej: wartościowanie – emocje – ekspresja », *Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska*, Vol. 2, p. 199-2016, <https://doi.org/10.17951/en.2017.2.199>

Filip Kolecki – doctorant à l’Institut d’Études Romanes de l’Université de Łódź et diplômé de l’Université Technique de Łódź dans le domaine des sciences de gestion et d’ingénierie de production. Sa recherche se concentre principalement sur la néologie ainsi que sur la terminologie et les langues de spécialité. Ses recherches actuelles portent sur la néologie du verbe en français et en italien.

Radka Mudrochová

Université Charles, Prague

 <https://orcid.org/0000-0002-8718-6922>

radka.mudrochova@ff.cuni.cz

Tomáš Závodský

Université Charles, Prague

tomaskubiku@gmail.com

Jana Urbanová

Université Charles, Prague

urbanova1998@gmail.com

Emploi des insultes en français et en tchèque : analyse basée sur un questionnaire

RÉSUMÉ

L'article analyse l'usage des insultes en français et en tchèque à partir d'un questionnaire diffusé auprès de 200 locuteurs natifs (100 tchèques, 100 français). Il examine les insultes spontanément évoquées, celles destinées aux hommes et aux femmes, ainsi que celles jugées les plus grossières, en tenant compte des variables sociolinguistiques (sexe, âge, niveau d'éducation). L'étude met en évidence des régularités et des contrastes : les insultes sexuelles dominent dans les deux langues, mais les Français recourent davantage aux références familiales et scatologiques, tandis que les Tchèques privilégient les insultes à connotation animale et mentale. L'analyse explore également les constructions grammaticales typiques, les procédés morphologiques de formation des insultes et les spécificités culturelles. En croisant ces données, l'article révèle comment les insultes reflètent les tabous, les normes sociales et les dynamiques de pouvoir propres à chaque culture.

MOTS-CLÉS – insulte, injure, enquête par questionnaire, violence verbale, vulgarité



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 10.11.2024. Revised: 22.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université Charles, Prague. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** R.M. 50%, T.Z. 25%, J.U. 25%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

Use of Insults in French and Czech: Analysis Based on a Questionnaire

SUMMARY

This article analyzes the use of insults in French and Czech based on a questionnaire distributed among 200 native speakers (100 Czech, 100 French). It examines spontaneously mentioned insults, those directed at men and women, and those considered the most offensive, while accounting for sociolinguistic variables such as gender, age, and education level. The study reveals both regularities and contrasts: sexual insults dominate in both languages, but French speakers more often refer to family and scatological themes, while Czech speakers tend to favor animal-based and mental-related insults. The analysis also explores typical grammatical constructions, morphological processes used in forming insults, and cultural specificities. By cross-referencing these findings, the article highlights how insults reflect societal taboos, social norms, and power dynamics specific to each culture.

KEYWORDS – insult, injury, questionnaire survey, verbal violence, vulgarity

Introduction

L'insulte, en tant qu'acte de langage, joue un rôle crucial dans le processus de construction identitaire. Selon Guedj et Volle (2009 : 141), le sujet insultant attribue par ses mots une place à l'insulté dans la société, une dynamique qui participe activement à façonner l'identité de ce dernier. L'insulte, en tant qu'élément crucial dans le processus de construction identitaire, révèle la manière dont les individus sont perçus et se perçoivent au sein de leurs communautés. Elle peut également servir de moyen de résistance et de repli identitaire, où les mots chargés aident à affirmer une différence ou à protéger l'intégrité face à une norme sociale oppressante. En outre, ce type de discours fonctionne souvent comme un outil de socialisation paradoxal, renforçant les liens au sein de certains groupes par des échanges houleux, et marquant ainsi une forme d'appartenance ou d'exclusion. Ainsi, loin d'être uniquement destructrice, elle complexifie les relations interpersonnelles et contribue à la sculpture des identités sociales à travers des interactions chargées d'émotion. Cette forme de communication dépasse donc le simple échange verbal pour s'inscrire dans une dimension sociale où le langage structure les interactions et les hiérarchies.

Au niveau sémantique, l'insulte se distingue d'une agression physique, comme une gifle, car elle inflige une douleur de manière indirecte, « via le sens que véhicule l'énoncé » (Kerbrat-Orecchioni, 2004 : 32). L'impact de l'insulte n'est pas moins réel pour autant ; elle redéfinit les limites personnelles et modifie l'espace social dans lequel évoluent les individus, en marquant les territoires à travers les mots.

Pourtant, le discours n'est pas seulement un moyen d'exprimer des pensées ou des informations mais également une forme d'action. Selon les théories des actes de langage de Austin et Searle, le langage est capable d'agir et de provoquer

des changements concrets dans le monde (Austin, 1962 ; Searle, 1969). Par conséquent, les paroles prononcées peuvent avoir des effets bien tangibles, influençant les comportements et les perceptions des autres.

Les mots peuvent aussi servir à exercer une domination ou à réaffirmer un pouvoir sur autrui. Les insultes, en particulier, sont fréquemment utilisées pour diminuer le statut social de l'autre, renforçant ainsi les dynamiques de pouvoir existantes qui peuvent être particulièrement visibles dans des contextes où les insultes sont teintées de considérations de genre, de race, ou de classe sociale, pouvant ainsi soit consolider soit contester les normes et les catégories sociales en vigueur (Boutet, 2010 ; Butler, 1997).

Ainsi, comprendre l'insulte en tant que phénomène linguistique et social permet de saisir comment le langage façonne et est façonné par les structures sociales, offrant un aperçu des mécanismes par lesquels les mots peuvent à la fois construire et déconstruire les identités et les relations de pouvoir au sein de la société.

1. Définition et terminologie : gros mots, insultes, injures et jurons

Au commencement sont les gros mots qui renvoient aux fonctions excrémentielles du corps. Dès le plus jeune âge, l'utilisation de ces mots marque la première transgression des tabous de l'enfant, lui permettant de découvrir la puissance du langage et d'expérimenter une forme de liberté. Selon Ivanovitch-Lair (2014 : 31-32), cette pratique verbale permet à l'enfant de contourner les restrictions imposées par les normes et une éducation stricte, procurant un soulagement par le fait d'évoquer l'interdit lié au sexe et à la religion.

Après ces premiers pas dans le monde des mots tabous, l'infraction à la bienséance langagière s'élargit pour des termes plus chargés socialement, tels que les jurons, les injures et les insultes. Cependant, il est souvent difficile de définir clairement ces termes, regroupées également sous le vocable « d'agression verbale »¹ (Fracchiolla, 2018 : 30) ou de « violence verbale » (Moïse, 2006),

¹ Dans le milieu linguistique tchèque, il est essentiel de noter une prédominance du terme de vulgarisme (*cf.* également Závodská, 2010), utilisé pour décrire des mots ou des expressions qui ne conviennent pas à la communication publique, notamment dans la langue écrite formelle. Ces termes sont généralement considérés comme socialement inappropriés en raison de leur nature agressive ou irrespectueuse. Gromnica (2017 : 216) les caractérise comme des « infractions contre les normes sociales non écrites, manifestant un manque de respect et d'humiliation ». Dans la même veine, Lotko, dans son article de 2009, qualifie de vulgarismes ces mots ou expressions ressentis dans la communication, particulièrement publique, comme grossiers, vulgaires, bas, indécents, donc socialement inappropriés et inacceptables. Cette perspective est renforcée par le *Nouveau dictionnaire encyclopédique de la langue tchèque* (*Nový encyklopedický slovník češtiny*) qui considère les vulgarismes non seulement comme un moyen d'agression verbale directe lorsqu'ils servent à insulter, injurier ou maudire, mais aussi comme une forme d'agression indirecte lorsqu'ils représentent une variante expressive et « indécente » d'une appellation neutre.

en particulier dans le milieu linguistique français², car, comme l'indique Rosier (2006 : 27), préciser leurs différences de sens peut être « très délicat », surtout dans le cas des insultes et des injures, « souvent employées l'une pour l'autre » (Moïse, 2006). En effet, les deux expriment « un mépris, une blessure et un irrespect destiné à atteindre l'autre, en le diminuant, en le rabaissant, en l'humiliant » (Trémintin, 2018 : 24). Néanmoins, Fracchiolla (2018 : 30) précise que « l'insulte relève du gros mot, alors que l'injure correspond plus à un acte » (Fracchiolla, 2018 : 30). En outre, « l'insulte se produit dans l'instant et peut s'effacer plus ou moins rapidement [...] l'injure exige une réparation ». Guiraud (1975 : 5) ajoute dans ce contexte que l'injure renvoie fréquemment à la sexualité ou à la défécation. L'insulte est donc plus directe et intentionnelle, visant à exprimer le mépris ou le manque de respect envers une personne, souvent dans le but de blesser ou de rabaissier. Quant à l'injure, elle représente une montée en intensité, se manifestant lorsque la frustration ou la colère d'une personne atteint un point de non-retour, poussant ainsi l'individu à verbaliser son agressivité sous une forme attaquant directement l'autre.

En revanche, les jurons sont généralement utilisés pour libérer une tension ou exprimer un mécontentement, fonctionnant comme un exutoire émotionnel sans cible spécifique.

Dans notre article, nous avons opté pour le terme « insulte », car il correspond à notre choix terminologique. Selon ce dernier, l'insulte prend effet dès lors qu'une personne se sent insultée, un concept souligné par Laforest et Moïse (2010) qui affirment que « l'insulte existe quand on se sent insulté ». Cette approche nous permet de discuter de la perception subjective de l'insulte.

2. Typologies des insultes et des expressions vulgaires dans le langage

Les insultes et les vulgarités, souvent puisées dans des tabous (Čermák 2010 : 120) et chargées émotionnellement, se manifestent à travers diverses typologies qui reposent, selon Moïse (2011), en général sur trois champs sémantiques : le sacré (la religion), les excréments (la scatologie) et la sexualité. Néanmoins, certains linguistes proposent des distinctions plus spécifiques et diversifiées.

² Dans le milieu tchèque, on pourrait évoquer des travaux de Koblížek (2023, 2024), liés en particulier au « hate speech » (discours de haine), qui examine ce phénomène sous l'angle de la signification implicite des énoncés. Koblížek souligne que le discours de haine, y compris certaines insultes, ne se contente pas de véhiculer un contenu offensant ; il suscite également des réactions émotionnelles et renforce des préjugés sociaux contre des groupes spécifiques. Cela est particulièrement pertinent dans l'étude des insultes, car celles-ci, au-delà de l'agression verbale immédiate, peuvent implicitement appeler à la marginalisation et à la stigmatisation de leur cible, révélant ainsi une fonction plus profonde de construction et de maintien des hiérarchies sociales.

Henri Bauche (1920) classe les insultes en fonction de leurs références aux caractéristiques physiques ou mentales (« idiot »), aux professions, états sociaux, et opinions politiques (« bourgeois », « fasciste »), ainsi qu'à l'emprunt de noms de personnages de fiction (« Don Juan ») ou à des termes spécifiques aux milieux criminels (« mac »).

Vincent et Laforest (2004) identifient des insultes signalant des « manques d'ordre cognitif ou moral » (2004 : 64), telles que :

- Manque de force ou de courage : « mauviette », « peureux » ;
- Manque de maturité ou d'expérience : « bébé » ;
- Manque d'intelligence : « débile », « idiot » ;
- Manque de considération ou de respect envers les autres : « chien », « fasciste » ;
- Absence de respectabilité : « guignol », « pantin ».

Rouayrenc (1998) propose une classification basée sur les domaines de vulgarité dans le langage correspondant aux champs sémantiques évoqués par Moïse *cf. supra* :

- Sexualité : organes génitaux féminins (« chatte », « con »), masculins (« couilles », « bit »), actes sexuels (« baiser », « lécher », « niquer »), sperme (« jute », « blanc »), homosexualité (« enfoiré », « pédé »), prostitution (« garce », « putain », « salope ») ;

- Fonctions excrémentielles : défécation (« cul », « trou de balle », « merde »), miction (« chier ») ;

- Religion : références à Dieu (« ventrebleu », « parbleu »), au diable (« bédiable », « diantre »).

Avec une approche similaire, Avellaneda (2006) se penche sur des insultes qui ciblent la religion (« feuj »), la biodiversité (« truie »), le genre et la sexualité (« pétasse »), ainsi que des caractéristiques humaines comme le corps (« gros cul »), l'enfance, la vieillesse et les maladies (« crétin »).

Au-delà des typologies fondées sur la sémantique des insultes, on peut également examiner le critère formel, en analysant les catégories grammaticales qui véhiculent des insultes. En général, elles apparaissent sous la forme de substantifs, comme le montrent les exemples tchèques « idiot », « kráva »³ et français « un idiot », « une pute ». Cette prédominance s'explique par le fait que les substantifs sont couramment utilisés pour désigner des personnes, souvent de manière péjorative. Les adjectifs constituent également une catégorie largement utilisée, employés isolément ou comme attributs du sujet, illustrés par « debilní », « con(ne) », et « enfoiré(e) », ou en tant qu'épithètes modifiant directement le

³ En tchèque, l'insulte « kráva » signifie littéralement « vache », mais est utilisée pour exprimer du mépris envers une femme, en la qualifiant d'« idiote » ou de « cruche ». Elle peut être traduite en français par « grosse vache », « cruche », ou encore « imbécile », en fonction du degré de mépris que l'on souhaite transmettre.

substantif, comme dans « píča zkurvená »⁴ et « un sale con ». Notamment en français, l'adjectif « sale » apparaît fréquemment comme intensificateur, dans des expressions telles que « sale chien » ou « sale pute ». L'ordre des mots varie entre le tchèque et le français, les adjectifs se plaçant généralement après le substantif en tchèque et avant en français, soulignant ainsi l'importance accordée à l'adjectif dans la construction de l'insulte et marquant le caractère subjectif de l'énoncé. Les verbes, bien qu'ils ne figurent jamais seuls, jouent un rôle crucial dans les constructions verbales offensives, comme le montrent les exemples suivants : « srát » (« chier », « faire chier »), « jebat » (« baiser », « faire chier »), « emmerder », et « baiser », formant des phrases telles que « seru na tebe »⁵ et « je t'emmerde ».

Une autre approche intéressante pour classer les insultes est d'ordre morphologique. Les procédés de formation des mots reflètent non seulement des pratiques linguistiques mais aussi des aspects culturels influençant la manière dont les insultes sont formées et perçues. Les insultes peuvent être formées directement à partir de mots déjà chargés de connotations négatives ou taboues, comme « debil » en tchèque ou « débile » en français, qui signifient « idiot » ou « stupide ». Par ailleurs, la métaphore est un procédé courant dans la formation des insultes, où des termes généralement non offensants sont utilisés dans un contexte péjoratif pour évoquer certaines qualités ou comportements, comme « prase » (cochon en tchèque) ou « cochon » en français. La composition est également fréquente, avec des exemples tels que « fils de pute » en français et « zkurvysyn » en tchèque avec la même signification. La dérivation permet de transformer des mots à l'aide d'affixes (en particulier de suffixes) en insultes, comme « sráč » (« lâche », « trouillard » ou « petite merde ») et « un emmerdeur ». La troncation, qui consiste à raccourcir un mot, est visible dans des termes comme « homouš » en tchèque, qui dérive de « homosexuál » (« homosexuel ») avec une resuffixation en « -ouš », et en français, « pédé » qui vient de « pédéraste ». Enfin, spécifique au français, la verlanisation implique l'inversion des syllabes d'un mot pour en créer un nouveau, illustrée par des mots tels que « taspèche » dérivé de « pétasse », « teubé » de « bête », et « feuj » de « juif ».

3. Observations sur l'usage des insultes : perspectives tchèques et françaises

Dans cette partie de notre étude⁶, nous avons observé l'occurrence et l'utilisation de diverses insultes à travers une enquête par questionnaire,

⁴ Une expression, que l'on pourrait traduire en français par « putain de conne », combinant une insulte liée aux organes génitaux féminins (« píča ») avec un adjectif intensifiant de connotation très négative (« zkurvená »), signifiant quelque chose comme « foutu » ou « maudit ».

⁵ Cette expression signifie littéralement « je chie sur toi », peut se traduire par « Je m'en fous de toi » ou « Je te méprise » en français.

⁶ Pour l'explication des termes et des expressions tchèques, nous avons consulté les dictionnaires *Pas de blème!* et celui de Bajger *et al.*, ainsi que pour certaines étymologies, le dictionnaire de P. Enckell.

commencée en 2020⁷ et distribuée via des canaux de communication privés, qui a recueilli 100 réponses de locuteurs natifs tchèques et 100 de locuteurs français. Pour équilibrer l'échantillon, les participant.e.s devaient indiquer leur sexe, âge et niveau d'éducation le plus élevé, les réponses des mineurs ont été exclues. Malgré des difficultés à trouver des répondant.e.s, en particulier parmi les francophones de plus de 36 ans, l'échantillon a été équilibré avec 50% de répondants de chaque langue, et une répartition équilibrée entre les hommes (49% des Tchèques et 51% des Français) et les femmes (51% des Tchèques et 49% des Françaises). 52% des participants avaient atteint au plus un niveau d'éducation secondaire et 48% un niveau supérieur.

3.1. Questions d'activation

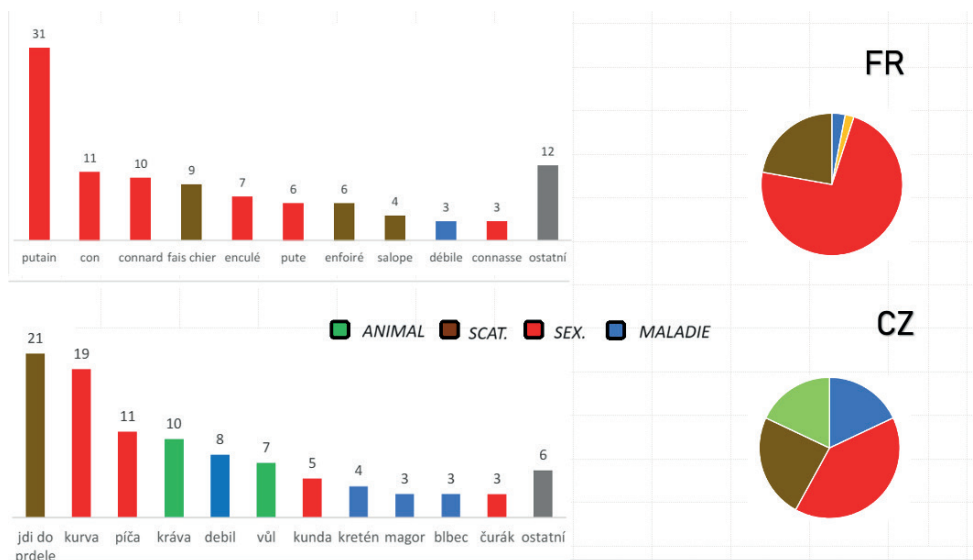
Les répondants ont d'abord répondu à trois questions d'activation pour explorer la fréquence de l'utilisation des insultes. Ils devaient se rappeler la dernière fois qu'ils avaient entendu et utilisé une insulte, et s'ils préféraient l'écrire ou la dire. Les résultats entre les groupes tchèques et français étaient comparables : 65% des Tchèques et 67% des Français entendent une insulte au moins une fois par jour, et 29% des Tchèques et 30% des Français au moins une fois par semaine. Concernant l'usage propre des insultes, 55% des Tchèques et 60% des Français étaient conscients de les avoir utilisées le jour de l'enquête, et 30% des Tchèques et 35% des Français dans la semaine précédente. Les données de la troisième question étaient également cohérentes : 78% des répondants de chaque nationalité préféraient dire l'insulte plutôt que de l'écrire, avec 18% sans préférence. Les résultats montrent ainsi que les Tchèques et les Français utilisent les insultes avec une fréquence similaire.

3.2. Spontanéité des insultes : réponses immédiates

Lors de l'enquête, les participants ont d'abord été interrogés sur leur dernière confrontation avec une insulte, ce qui les a vraisemblablement amenés à se rappeler une insulte spécifique qu'ils ont ensuite mentionnée en réponse à la question suivante : « Quelle est la première insulte qui vous vient à l'esprit ? ». Les insultes les plus courantes mentionnées spontanément par les Tchèques incluaient « jdi do prdele » (« va te faire foutre »), tandis que l'équivalent français « fais chier » n'apparaissait qu'en quatrième position. Les deuxième et troisième insultes les plus fréquentes mentionnées par les Tchèques étaient « kurva » (« pute », « putain ») et « píča » (désignant le sexe féminin), dont 2% avec sa forme courte de

⁷ L'enquête a fait partie du travail de licence de Tomáš Závodský, intitulé *Kontrastivní analýza výskytu a užití nadávek v češtině a francouzštině s přihlédnutím k překladovým ekvivalentům* (« Analyse contrastive de la fréquence et de l'utilisation des insultes en tchèque et en français, en tenant compte des équivalents de traduction »).

« piča », qui occupaient les deux premières positions parmi les locuteurs français avec « putain » et « con ». L'insulte « enculé », souvent liée à l'homosexualité, était fréquemment mentionnée en français mais sans équivalent direct en tchèque. Par ailleurs, « kráva » était couramment utilisée par les Tchèques. Étonnamment, 8% des Tchèques ont mentionné « debil », un mot d'origine française, alors que seulement 3% des locuteurs français l'ont cité. Ces données sont résumées par le graphique 1.



Graphique 1. Premières insultes évoquées

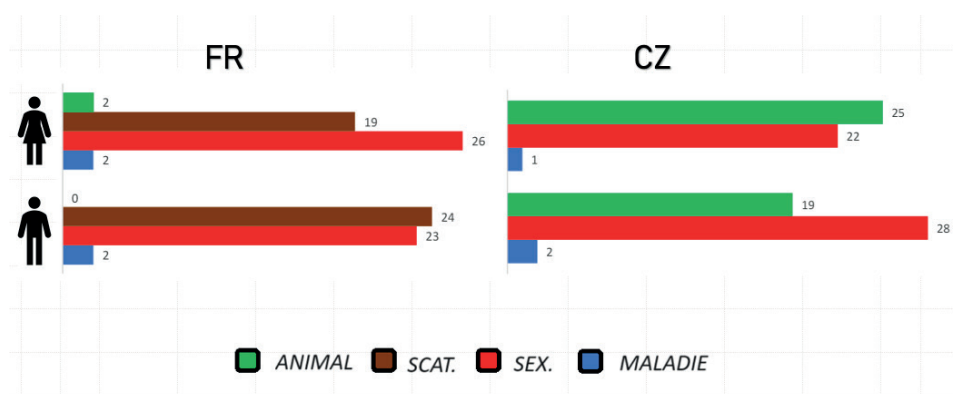
Les insultes recueillies ont été classées en six groupes selon les champs sémantiques auxquels elles appartiennent, à savoir les maladies et signes de retard mental (réunis sous la catégorie « maladie » en bleu), les organes sexuels, les activités sexuelles et les déviations (en rouge), la religion, la race et l'ethnie, les thèmes corporels et scatologiques (en marron), ainsi que les plantes, les animaux et les champignons (en vert), et finalement la famille et d'autres groupes sociaux (en jaune). Une comparaison des insultes tchèques et françaises montre que les thèmes du sexe et du scatologique dominent dans les deux groupes linguistiques, avec une présence notable des insultes liées au retard mental et aux animaux en tchèque, tandis que les insultes concernant la famille de l'interlocuteur sont plus fréquemment mentionnées par les locuteurs français.

Pour obtenir des spécifications concernant les destinataires des insultes, les participants étaient ensuite invités à mentionner la première insulte qui leur venait à l'esprit, adressée d'abord à une femme puis à un homme.

3.3. Insultes destinées aux femmes

Pour les insultes destinées aux femmes, dans le contexte tchèque, l'insulte « kráva » prédomine avec 41% des mentions. Une autre insulte de caractère animal, « slepice » (une poule, exprimant un manque d'intelligence), se trouve en cinquième position. En français, la seule insulte animale mentionnée est « bécasse », qui apparaît en fin de liste avec seulement 2%. Les locuteurs français mentionnent le plus souvent l'insulte « salope » (34%), qui a des connotations scatologiques, suivie de « pétasse » avec une connotation de flatulence en cinquième position. Aucune insulte de la catégorie scatologique n'est présente dans les réponses tchèques. Les insultes à caractère sexuel sont représentées de manière similaire dans les deux langues, faisant référence soit aux organes génitaux féminins – « píča », « kunda », « connasse » (et sa variante « conasse »), « conne » – soit à la prostitution – « kurva » (« pute »), « šlapka » (« prostituée »), « děvka » (« salope »), « coura » (« pouffiasse », « pétasse »), « pute ». Enfin, 3% des répondants dans chaque groupe linguistique ont utilisé des termes impliquant un manque d'intelligence, tels que « blbka » et « bouffonne ».

Les données métalinguistiques et l'équilibre du questionnaire ont permis de comparer les différences dans l'usage des insultes entre les sexes, révélant que les hommes tchèques insultent souvent les femmes avec des termes à connotation sexuelle (28% des cas), tandis que les femmes utilisent moins fréquemment ces insultes (22%) et préfèrent les noms d'animaux (25%), contrairement aux femmes françaises qui utilisent plus fréquemment les termes sexuels pour insulter d'autres femmes, cf. le graphique 2.

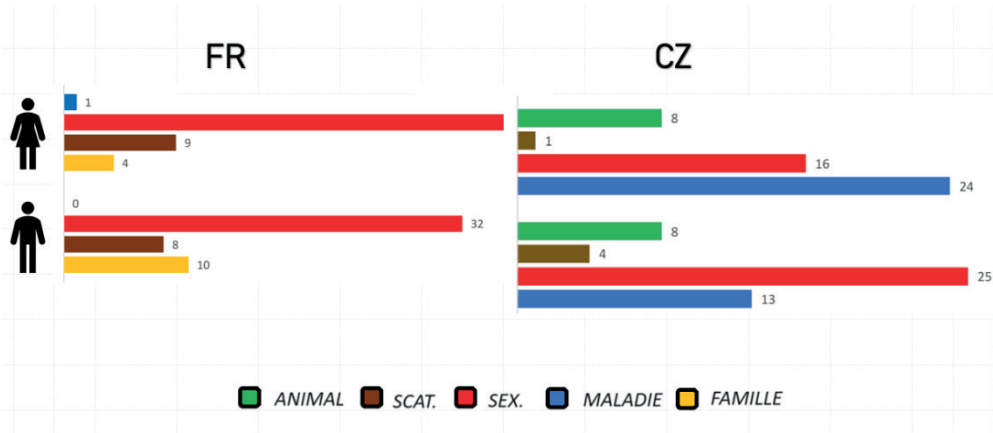


Graphique 2. Insultes adressées aux femmes par les hommes/par les femmes en français et en tchèque

3.4. Insultes destinées aux hommes

Dans le cadre de notre enquête par questionnaire, une autre question a porté sur les insultes adressées aux hommes. Parmi les répondants tchèques, les insultes les plus fréquentes étaient « debil » (22%), « čurák » (14%) – désignant le sexe masculin ; et sa variante moins courante « čůrák » (3%), suivies de « kokot » (15%) – désignant également le sexe masculin ; « kretén » (12%) et « vůl » (également 12%) – signifiant littéralement « bœuf » ou « taureau castré », mais utilisé pour exprimer que quelqu'un est stupide ou idiot. Deux des cinq insultes les plus fréquentes désignent une maladie ou un signe de retard mental (« debil » et « kretén »), deux sont de nature sexuelle (« čurák » et « kokot ») et une est de nature animale (« vůl »). Alors que les insultes adressées aux femmes étaient principalement de nature animale ou sexuelle, liées à la prostitution, les hommes sont souvent qualifiés de mentalement retardés, ou ce sont les insultes sexuelles concernant les attributs masculins qui apparaissent. Ainsi, les champs sémantiques des insultes adressées aux hommes et aux femmes diffèrent en tchèque.

Quant aux insultes françaises, elles présentent des sémantiques différentes. Les insultes de nature sexuelle dominent nettement, avec « connard » (31%) et, à égalité pour la deuxième place, « con » (12%), qui fait référence aux organes génitaux féminins, et « enculé » (12%), avec une connotation de passivité dans le contexte du sexe anal. « Bâtard » (1%), qui fait allusion à une origine illégitime, occupe également la deuxième place. Bien que les insultes françaises partagent la thématique sexuelle avec les tchèques, elles ne comportent pas de termes indiquant une faible intelligence. En comparant les insultes adressées aux différents sexes, les expressions scatologiques prédominent dans les insultes adressées aux femmes en français, alors qu'elles sont rarement utilisées pour les hommes (environ 3%). Les références au milieu familial sont plus fréquentes pour les hommes que pour les femmes en français.

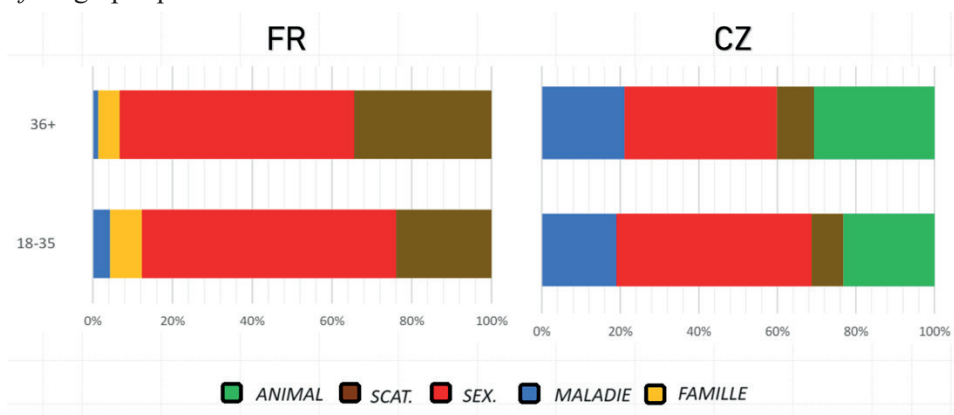


Graphique 3. Insultes adressées aux hommes par les hommes/par les femmes en français et en tchèque

Les insultes tchèques et françaises adressées aux hommes ont été regroupées par la suite par champs sémantiques pour montrer que leur utilisation varie significativement selon le sexe du locuteur. Une prédominance des insultes à connotation sexuelle pour les deux sexes est à noter, mais avec une tendance pour les femmes à utiliser des insultes scatologiques, tandis que les hommes se concentrent davantage sur des attaques contre la famille de l'interlocuteur ; ces différences sont plus marquées chez les répondants tchèques que français, *cf.* le graphique 3.

3.5. Réponses selon l'âge

En fusionnant les réponses aux trois premières questions ouvertes du questionnaire, concernant la première insulte évoquée, l'insulte adressée à une femme et l'insulte adressée à un homme, un corpus représentatif des insultes les plus fréquemment utilisées a été créé et classé en six catégories sémantiques, révélant que la jeune génération privilégie nettement les insultes à caractère sexuel par rapport aux locuteurs plus âgés, avec des différences marquées entre les insultes animales chez les Tchèques et les insultes scatologiques chez les Français, *cf.* le graphique 4.

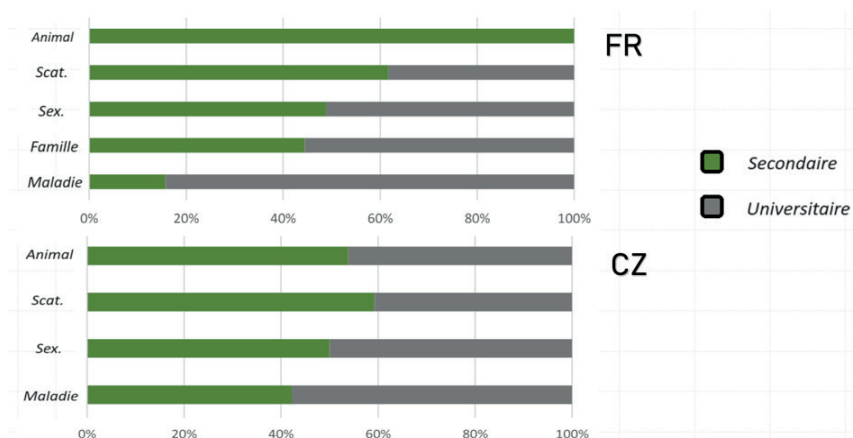


Graphique 4. Répartition des réponses selon l'âge en français et en tchèque

3.6. Réponses selon le niveau d'études

Les tendances observées parmi les répondants tchèques et français en fonction de leur niveau d'éducation montrent que la thématique sexuelle est répartie de façon égale (50%) chez ceux ayant atteint le niveau d'éducation le plus élevé dans les deux contextes linguistiques. Cependant, les répondants avec une éducation universitaire ont tendance à utiliser plus fréquemment des insultes liées à des

maladies ou à des signes de retard mental, tandis que ceux avec une éducation moins élevée privilégient les insultes scatologiques et animales, une tendance encore plus marquée chez les répondants français, cf. le graphique 5.



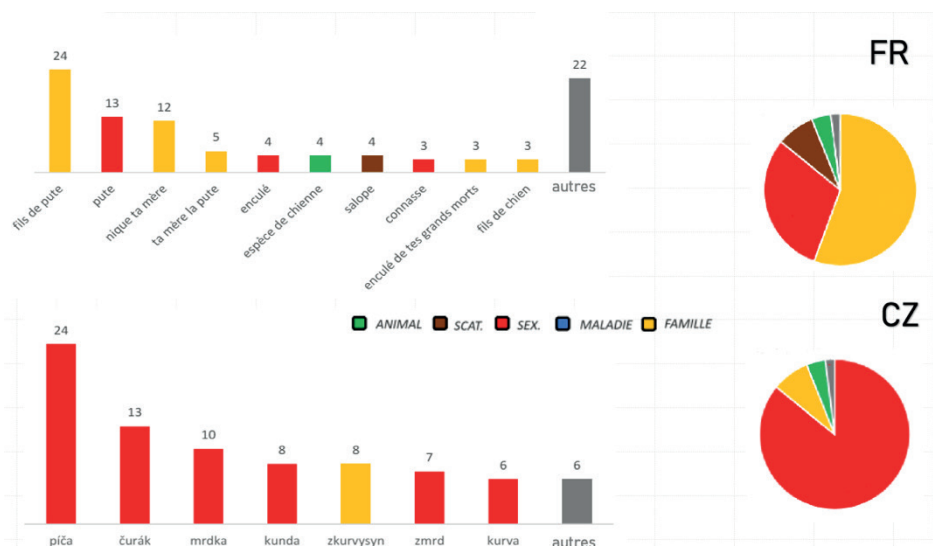
Graphique 5. Répartition des réponses selon le niveau d'études en français et en tchèque

3.7. La pire insulte

Dans la dernière question du questionnaire, les répondants devaient indiquer l'insulte qu'ils considéraient comme la pire ou la plus vulgaire. Les locuteurs tchèques ont mentionné un nombre moins élevé d'insultes que leurs homologues français. Les insultes les plus vulgaires citées par les Tchèques étaient « píča » (24%), « čurák » (13%) et « mrdka » (10%) – désignation vulgaire du sperme, adressée à des personnes. Les locuteurs français ont indiqué une gamme beaucoup plus large de ce qu'ils considéraient comme les pires insultes. En tête de liste figurait « fils de pute » (24%), équivalent de « zkurvysyn » en tchèque, suivi de « pute » (13%) et de l'expression « nique ta mère » (12%), faisant référence à un acte sexuel avec la mère de l'interlocuteur. Les insultes les plus blessantes recueillies et leur fréquence d'apparition sont illustrées dans le graphique 6.

Nous y apercevons la comparaison des champs sémantiques des insultes perçues comme les plus blessantes, grossières par les répondants tchèques et français. Une nette prédominance des insultes à caractère sexuel en tchèque (86%) est à observer, tandis qu'en français, elles n'occupent que la deuxième place (30%). Bien que les insultes à connotation sexuelle soient fréquentes dans les réponses françaises aux questions précédentes, elles ne sont pas considérées comme les plus offensantes. Les Français citent principalement les insultes portant atteinte à la famille (56%) comme les plus grossières, un type d'insulte qui n'apparaît

que dans 8% des réponses tchèques. Les Tchèques, contrairement aux Français, ne jugent pas les insultes scatologiques parmi les plus offensantes, tandis que les deux groupes s'accordent sur l'usage des termes animaliers.



Graphique 6. La pire insulte en français et en tchèque

Conclusion

L'analyse des insultes dans les deux langues étudiées, le tchèque et le français, s'appuie sur des champs sémantiques spécifiques reflétant les tabous culturels et les sensibilités sociales. Les insultes, servant souvent de moyens d'expression d'agressivité ou de dénigrement envers des autres, sont généralement associées à trois domaines principaux : la sexualité, la scatologie (excréments) et les termes de mépris intellectuel ou moral, bien que d'autres champs sémantiques puissent s'y ajouter, comme la faune, la flore, la religion ou la famille.

Les résultats de l'enquête mettent surtout en lumière des différences notables dans l'utilisation des insultes selon les contextes linguistiques et culturels tchèque et français. Bien que les deux groupes partagent certaines préférences, comme l'utilisation prédominante des insultes à caractère sexuel parmi les jeunes et les personnes avec un niveau d'éducation secondaire, les nuances entre les sexes démontrent une complexité sociale et culturelle plus importante. Les hommes tchèques et français emploient fréquemment des termes offensants liés à la sexualité et à la scatologie, tandis que les femmes, dans les deux cultures, semblent privilégier des insultes moins vulgaires et plus centrées sur le mépris intellectuel.

ou moral. Les réponses, basées sur notre échantillon de personnes interrogées, montrent que, malgré la diversité des expressions, certaines tendances transcendent les frontières culturelles, révélant des attitudes presque universelles face à la vulgarité et au respect interpersonnel, du moins au sein des deux communautés linguistiques observées.

Bibliographie

- Austin, John Langshaw (1962), *How to do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press (trad. fr. : *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970)
- Avellaneda, Joan (2006), *Viatge à l'origen dels insults*, Barcelona, Ara Llibres
- Bajger, Kryštof et al. (2005), *Slovník vulgarismů: sprostě v sedmi jazycích*, Prague, Agave
- Bauche, Henri (1920), *Le Langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris avec tous les termes d'argot usuels*, Paris, Payot & Cie
- Boutet, Josiane (2010), *Le Pouvoir des mots*, Paris, La Dispute
- Butler, Judith (1997), *Excitable Speech: A Politics of the Performative*, Routledge
- Čermák, František (2010), *Lexikon a sémantika*, Praha, Lidové noviny
- Enckell, Pierre (2004), *Dictionnaire des jurons*, Paris, Presses Universitaires de France
- Fracchiolla, Béatrice (2018), « Les mots sont des actes qui peuvent faire aussi mal que des coups », *Le journal de l'animation*, n° 191, p. 30-31
- Gromnica, Rostislav (2017), *Projevy vulgarity a zdvořilosti v diskusních fórech k domácí politice*, *Časopis pro moderní filologii*, n° 99(2), p. 214-224
- Guedj, Delphine, Volle, Rose-Marie (2009), « Mots d'enfants, maux d'adultes: l'insulte dans la construction de soi », in *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications* (D. Lagorgette éds), Chambéry, Université de Savoie, coll. Langages
- Guiraud, Pierre (1975), *Les Gros mots*, Paris, Presses universitaires de France
- Ivanovitch-Lair, Albena (2014), « Petits problèmes avec les gros mots », *Métiers de la petite enfance*, n° 205, p. 31-32, <https://doi.org/10.1016/j.melaen.2013.10.004>
- Jelínek, Milan, Vepřek, Jarmil (2017), « VULGARISMUS » in *CzechEncy – Nový encyklopedický slovník češtiny* (P. Karlík, M. Nekula, J. Pleskalová éds), <https://www.czechency.org/slovník/VULGARISMUS>, consulté le 08/11/2024
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (2004), « Que peut-on “faire” avec du “dire” », *Cahiers de linguistique française*, n° 26, p. 27-43
- Koblížek, Tomáš (2023), « Hate Speech z hlediska fenomenologické teorie významu », in *Myšlení konečnosti* (J. Čapek, E. Fulínová éds), Praha, Karolinum, p. 47-54
- Koblížek, Tomáš (2024), « Hate Speech and Two Levels of Linguistic Meaning », in *International Yearbook for Hermeneutics* (G.-J. van der Heiden, A. Novokhatko éds), Tübingen, Mohr Siebeck, p. 14-25
- Laforest, Marty, Moïse, Claudine (2010), « Entre reproche et insulte, comment définir les actes de condamnation », communication aux journées *De la satire à la violence verbale : quand l'humour-l'humour engendre l'affrontement*, 25-26 novembre, msh, Paris-8
- Laforest, Marty, Vincent, Diane (2004), *La qualification péjorative dans tous ses états*, in *Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques*, *Langue Française*, n° 144, Larousse, <https://doi.org/10.3406/lfr.2004.6808>
- Lagorgette, Dominique (dir.) (2009), *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications (linguistique, littérature, histoire, droit)*, Chambéry, Université de Savoie, coll. Langages.
- Lotko, Edvard (2009), « K otázkám vulgarismů, zejména v současné veřejné komunikaci », *Bohemica Olomuncesia*, n° 4, Olomouc p. 49-55

- Moïse, Claudine (2006), « Analyse de la violence verbale : quelques principes méthodologiques », in *Actes des XXVI Journées d'étude sur la parole*, 12-16 juin, Dinard, http://jep2006.irisa.fr/jep06_actes.pdf, consulté le 21/10/2023
- Moïse, Claudine (2011), « Gros mots et insultes des adolescents », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 83-84(1), p. 29-36, <https://doi.org/10.3917/lett.083.0029>
- Pas de blème! : slovník slangu a hovorové francouzštiny* (2012), Brno, Lingea
- Rosier, Laurence (2006), *Petit traité de l'insulte*, Loverval, Labor
- Rouayrenc, Catherine (1998), *Les Gros mots*, Paris, PUF, <https://doi.org/10.3917/puf.rouay.1998.01>
- Searle, John R. (1969), *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, <https://doi.org/10.1017/CBO9781139173438>
- Trémintin, Jacques (2018), « De l'insulte au juron : comment réagir ? », *Le journal de l'animation*, n° 191, p. 22-29
- Závodská, Pavlína (2010), *Vulgarismes dans un corpus de chansons de rap: étude lexicométrique en synchronie dynamique*, mémoire de master, directrice A. Podhorná-Polická, Brno, Université Masaryk, Faculté des Lettres
- Závodský (né Kubík), Tomáš (2020), *Kontrastivní analýza výskytu a užití nadávek v češtině a francouzštině s přihlédnutím k překladovým ekvivalentům* (« Analyse contrastive de la fréquence et de l'utilisation des insultes en tchèque et en français, en tenant compte des équivalents de traduction »), mémoire de licence, directrice R. Mudrochová, Prague, Université Charles, Faculté des Lettres


Radka Mudrochová est linguiste, maîtresse de conférences à l'Université Charles Prague, spécialisée en lexicologie française contemporaine. Elle est l'auteure de plusieurs monographies, dont *Les amalgames lexicaux en français contemporain* (2025), et éditrice de volumes collectifs portant sur la néologie, les emprunts linguistiques et la variation du français.

Tomáš Závodský, étudiant en Philologie française à l'Université Charles Prague, prépare actuellement un mémoire de master consacré aux jurons en français contemporain.

Jana Urbanová est doctorante en Langues romanes à l'Université Charles Prague et consacre sa thèse à l'argot des musiciens.


Andrzej Napieralski

Université de Łódź

 <https://orcid.org/0000-0002-9811-924X>
andrzej.napieralski@uni.lodz.pl

Lena Czerwińska

Université de Łódź

 <https://orcid.org/0009-0003-4333-3913>
lena.czerwinska@edu.uni.lodz.pl

Dire du bien et du mal dans le rap – Analyse pragmatique de textes français et polonais (2020-2024)

RÉSUMÉ

Le hip-hop, représenté par le rap comme principal porte-voix, incarne une jeunesse complexe et constitue une contre-culture urbaine s'inspirant de diverses influences. Cette « réalité de la rue » émerge en réaction aux conditions de vie imposées par un système dominant. Notre recherche explore des textes récents (2020-2024) de rappeurs français et polonais afin de discerner leur vision des valeurs morales, distinguant entre ce qui est considéré comme bien et mal. Nous analysons les thèmes abordés dans leurs discours pour comprendre à la fois les critiques exprimées et les aspects positifs mis en avant. Une approche comparative est adoptée, centrée sur des textes représentatifs des deux pays. De plus, nous étudions les formes lexicales de la « mauvaise parole », telles que les insultes, injures, gros mots et vulgarités. L'analyse comparera également les perceptions du « bien et du mal » dans ces deux pays où le hip-hop a prospéré depuis des décennies, mettant en lumière l'évolution des valeurs véhiculées à travers le rap au cours des 20 dernières années.

MOTS-CLÉS – hip-hop, rap, lexicologie, analyse du discours, injures, insultes



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)
Received: 21.11.2024. Revised: 22.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université de Łódź. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** A.N. 50%, L.C. 50%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

**Good and Bad Talk in Rap:
Pragmatic Analysis of French and Polish Lyrics (2020–2024)**

SUMMARY

Hip-hop, represented by rap as its main voice, embodies a complex youth and serves as an urban countermovement drawing from various influences. This “street reality” emerges as a reaction to the living conditions imposed by a dominant system. Our research analyses recent (2020–2024) lyrics of French and Polish rappers to discern their views on moral values, distinguishing between what is considered right and wrong. We analyse the themes within their discourse to understand both the criticisms expressed and the positive aspects highlighted. A comparative approach is adopted, focusing on representative texts from both countries. Additionally, we study the lexical forms of “bad language,” such as insults, slurs, curse words, and vulgarities. The analysis will also compare perceptions of “good and bad” in these two countries where hip-hop has thrived for decades, shedding light on the evolution of values conveyed through rap over the past 20 years.

KEYWORDS – hip-hop, rap, lexicology, discourse analysis, insults, curse words

Introduction

Le rap, en tant que porte-parole de la culture hip-hop, incarne bien plus qu’une simple expression musicale. Il représente un espace discursif où le « bien » et le « mal » s’entrecroisent, donnant lieu à une multitude d’interprétations sociales et culturelles. Manuel Boucher affirme que « le rap est l’expression d’un mouvement désarticulé, erratique » (Boucher, 1998 : 424) qui n’est pas un mouvement social, mais un mouvement culturel et identitaire. Grâce au rap, les partisans de la culture hip-hop peuvent suivre les tendances du milieu, l’évolution des mœurs dans le mouvement ainsi que la langue en vogue qui est un trait fortement identitaire pour les membres de cette communauté. Nous soutenons le propos de « la langue du rap comme faisant partie de l’argot commun des jeunes » (Napieralski, 2014 : 48), et cet argot, a été défini par Denise François-Geiger comme une variété de la langue « qui est constituée de termes anciens, éventuellement revivifiés, de termes récents plus ou moins spécialisés, empruntés aux argots les plus divers, de termes à la mode [...] et qui tend à s’infiltrer dans la langue commune, populaire ou non » (François-Geiger 1989 : 86). La culture hip-hop, née dans les quartiers marginalisés, est une réaction aux structures de pouvoir et à l’hégémonie culturelle d’une société organisée selon un modèle de répression hiérarchique. Par leur parole, les rappeurs articulent des critiques acerbes envers les institutions et les normes sociétales, tout en mettant en avant des aspects positifs de leur communauté, tels que la loyauté et la solidarité. Cette dynamique de confrontation entre le « bien » et le « mal » devient un outil pour dénoncer les injustices et affirmer une identité distincte, souvent en opposition aux valeurs dominantes. La conceptualisation du monde par la langue, telle qu’on la retrouve dans les textes

des rappeurs, s'inscrit dans l'optique des remarques de Pierre Bourdieu sur l'argot du « milieu » et de son rôle dans un mouvement en marge.

L'argot du 'milieu', en tant que transgression réelle des principes fondamentaux de la légitimité culturelle, constitue une affirmation conséquente d'une identité sociale et culturelle non seulement différente mais opposée, et la vision du monde qui s'y exprime représente la limite vers laquelle tendent les membres (masculins) des classes dominées dans les échanges linguistiques internes à la classe [...]. (Bourdieu, 1983 : 103)

L'objectif de cet article est d'explorer les manifestations discursives du bien et du mal dans des textes de rap français et polonais contemporains (2020-2024). En s'appuyant sur une approche discursive et lexicologique, cette étude mettra en lumière comment le rap, en tant que produit de la culture des « dominés », utilise des formes de langage transgressives pour exprimer des réalités complexes et parfois contradictoires. Nous verrons comment les insultes, jurons, et vulgarismes coexistent avec les expressions de valorisation et de soutien, reflétant ainsi la dualité de cette culture qui oscille entre contestation et appartenance. Nous analyserons comment des formes lexicales particulières, propres au milieu, influencées par la 'culture internet' et le slang américain, s'entremêlent avec des termes valorisants et solidaires, révélant la complexité de cette culture qui allie rébellion et affirmation d'identité.

1. La bonne et la mauvaise parole – cadre théorique

Les notions de « bonne » et « mauvaise » parole sont des concepts relativement vagues qu'il est essentiel de préciser afin de proposer une recherche focalisée sur un objectif plus précis. Ces jugements ne se limitent pas aux simples énoncés ; ils incluent des nuances qui reflètent des valeurs, des intentions et des contextes socioculturels. Définir ce qui constitue une « mauvaise parole » implique de se pencher sur des concepts linguistiques tels que les jurons et gros mots ou les insultes et les injures, tout en les différenciant clairement, tandis que la « bonne parole » regroupe des expressions valorisantes et de soutien. Les jurons font partie de la catégorie de la « mauvaise parole » et se distinguent par leur usage impulsif et leur contexte de spontanéité émotionnelle. Selon Martina Drescher (2004), « les jurons se composent avant tout d'interjections secondaires et de locutions figées d'origine diverse qui appartiennent aux variétés linguistiques familière, populaire voire vulgaire, et sont soumises à un tabou langagier plus ou moins fort » (Drescher, 2004 : 20). Ils représentent un langage brut et sincère, souvent utilisé dans des situations de stress ou de colère. Émile Benveniste quant à lui considère que « le juron est bien une parole qu'on 'laisse échapper' sous la pression d'un sentiment brusque et violent, impatience, fureur, déconvenue. [...]. Il ne transmet aucun message, il n'ouvre pas de dialogue, il ne suscite pas de réponse » (Benveniste,

1974 : 256). Par conséquent, les jurons sont souvent perçus comme un moyen d'exprimer des émotions fortes sans engagement discursif envers l'autre. Les gros mots et leur caractère offensant entrent aussi dans l'idée de « mauvaise parole ». Gilles Guilleron explique que « la plupart des dictionnaires conviennent qu'un gros mot est grossier, c'est-à-dire cru, incorrect, indélicat, obscène, scatologique, vulgaire, et que, par conséquent il offense la pudeur par son ignorance des codes de politesse et de bienséance... » (Guilleron, 2007 : 6). Les gros mots, bien qu'ils soient utilisés pour choquer ou provoquer, peuvent également servir de catharsis¹ ou de marqueur identitaire² dans des contextes sociaux spécifiques. Les insultes et les injures sont également au cœur pour « dire du mal ». Selon Gilles Guilleron, « l'insulte et l'injure [...] visent à outrager quelqu'un : insulte est peut-être plus une attaque de circonstance [...], tandis que l'injure cherche à provoquer, à déstabiliser pour causer un tort de manière injuste » (Guilleron, 2007 : 7). Ces formes de langage sont des moyens d'attaquer directement l'autre, souvent pour exprimer un conflit ou une tension. Comme le soulignent Philippe Ernotte et Laurence Rosier : « l'insulte ne se contente pas d'être un mot, elle suppose une configuration discursive et une situation d'énonciation mettant en jeu différents éléments, notamment les participants à l'interaction dans laquelle surgira l'insulte, qu'elle soit réflexe ou tactique » (Ernotte, Rosier, 2004 : 36). Cela souligne la dimension interactive et stratégique de l'insulte, qui devient un acte de langage destiné à provoquer, déstabiliser ou affirmer une position pour marquer un rapport de force et exprimer des dynamiques relationnelles. D'un autre côté, la bonne parole se manifeste dans des expressions qui valorisent et soutiennent les membres d'une communauté, promouvant des valeurs telles que la loyauté, la solidarité, et l'amour. Bien que la « bonne parole » soit moins étudiée, elle constitue un équilibre nécessaire à la dualité du langage.

2. La bonne et mauvaise parole dans le rap – analyse du corpus

Notre analyse, dans cette étude, est basée sur un corpus de textes de rap récents (2020-2024) provenant d'artistes français et polonais. Le choix de cette période est motivé par la volonté d'étudier un corpus le plus actuel possible, afin de saisir les tendances contemporaines dans le hip-hop, une culture marquée par sa capacité à refléter les réalités sociales. Les artistes sélectionnés, tant en France qu'en Pologne, représentent des figures influentes du rap contemporain,

¹ Nous adoptons le concept de Pecqueux pour qui : « la violence et plus généralement le rap servent d'exutoire, ou katharsis, à la violence réelle qui caractérise l'environnement social des rappeurs et de leurs auditeurs » (Pecqueux, 2004 : 59).

² Tout comme Calvet attribue à la ville une fonction d'unification linguistique, nous considérons les gros mots dans un contexte similaire, comme réponse à la constatation suivante : « la forme de la langue est ici le lieu d'une quête d'identité » (Calvet, 1994 : 17).

choisis en fonction de leur popularité, de leur place dans les classements d'écoute en ligne et du nombre de disques vendus. Les albums français choisis incluent *HORIZON 25* de B.B. Jacques (2024), *Dire je t'aime* de BEN plg (2024), *AD VITAM AETERNAM* de Booba (2024), *Pièces montées* de Dany Dan & Kyo Itachi (2024), *Décennie* de JuL (2024), *BON COURAGE* de Kalash Criminel (2024), *La solution* de Mairo & H JeuneCrack (2024), *Triptyque : Lueurs Célestes* de MC Solaar (2024), *Chambre 140 (Part.1)* de PLK (2024), *La vie est bien faite* de Sameer Ahmad (2024), et *SIGNAL II* de TH (2024). Pour le rap polonais, les albums sélectionnés sont *Jarmark* de Taco Hemingway (2020), *100 dni po maturze* de MATA (2021), *Romantic Psycho* de Quebonafide (2021), *Notatki z marginesu* de Young Igi (2022), *OIO* de OIO (2021), *Patocelebryta* de Kizo (2023), *Hotel Maffija 2* de SB Maffija (2022), *Różowa Pantera* de Szpaku (2021), et *Uśmiech* de Jan-rapowanie & NOCNY (2020). L'analyse des textes³ de ces albums nous permettra d'identifier de qui et de quoi les rappeurs disent du bien ou du mal, ainsi que les moyens discursifs et lexicaux qu'ils utilisent pour le faire.

2.1. Dire du bien dans le rap français

Dans le rap français, « dire du bien » se traduit par des paroles valorisantes qui expriment des sentiments de respect, d'affection et de gratitude envers des personnes, des lieux, et des éléments de la vie du rappeur. Cette expression positive s'articule autour de plusieurs thèmes récurrents tels que l'amitié, la famille, la ville d'origine, et même certains aspects matériels.

Les amis et la famille

Les amis occupent une place centrale dans le rap français. Ils sont souvent dépeints comme des soutiens indispensables et des partenaires de parcours. Dans le morceau *Dire je t'aime* de BEN plg, l'artiste affirme : « Mes gars, sans eux, j'serai nulle part ». Cette phrase reflète la loyauté et l'importance des liens d'amitié, soulignant que le groupe de pairs est perçu comme une source de force et de soutien. Dans *HMD*, Sameer Ahmad met en avant la fidélité à son entourage : « Au générique, c'est ma clique et moi. C'est la règle du jeu depuis la guerre du feu ». Cette image renforce l'idée d'un groupe soudé et durable, unissant les amis dans un projet commun et une vision partagée. La famille, et notamment la figure de la mère, est un thème dont il est dit du bien dans le rap français. Elle représente un ancrage émotionnel et un soutien inconditionnel. BEN plg évoque sa relation avec sa mère dans *Plus peur du monde* : « Sans ma mère j'aurai pas ces rêves ». Cette phrase témoigne de l'importance des racines familiales dans la construction de son identité et de ses ambitions.

³ Nous ne modifions pas les textes des paroles que nous avons collectés sur paroles.net et genius.com pour garder l'authenticité et l'intention de leurs auteurs.

La cité et la ville

La cité, ou le quartier d'origine, est un autre élément valorisé. Pour les rappeurs, elle représente à la fois un lieu de fierté et un environnement formateur. BEN plg, dans *Colorier des HLM*, chante : « Il fait beau dans la tess, c'est pas que gris dans l'ghetto ». Ici, le rappeur va à l'encontre des stéréotypes en montrant son attachement profond à la cité, suggérant qu'il y a de la beauté et de la lumière dans cet environnement souvent marginalisé. JuL, dans *Cramoutch*, déclare : « J'représente les quartiers d'Marseille ouais jusqu'à Valence ». Ici, la valorisation de la ville devient une affirmation identitaire, montrant un attachement profond au lieu de naissance ou d'appartenance.

Le 'Je' (le rappeur lui-même)

Les rappeurs utilisent également des paroles favorables pour parler d'eux-mêmes et de leurs compétences, renforçant leur confiance en eux et leur image de succès. Sameer Ahmad, dans *Cholos*, se décrit avec fierté : « À la 2 4 6, skills magistraux, de la magie en kilos », il se voit comme un artiste compétent et unique dans son domaine. Dans *Fast learner*, Mairo & H JeuneCrack affirment : « Mon pe-ra⁴ se rapproche de la frontière et mon phrasé se rapproche de La Fontaine [...] que mon plumage se rapporte à mon ramage ». Ces vers révèlent une ambition élevée et une aspiration à l'excellence, s'inspirant de références littéraires pour renforcer leur identité artistique.

L'argent et les biens matériels

Dans le rap, l'argent et les biens matériels occupent une place importante en tant que symboles de réussite et de pouvoir. Les voitures de luxe, les marques de haute couture et les références à l'argent incarnent un idéal de prospérité que beaucoup de rappeurs souhaitent atteindre, exprimant ainsi leur ascension sociale et leur statut. TH, dans *Madère*, met en scène cette symbolique avec la description suivante : « Le gros gamos⁵, la vitre teintée, comme la paire de Versace ». Le luxe devient ici un marqueur de statut, un symbole d'élévation et de respect. La valorisation de l'argent se manifeste également dans d'autres textes où les rappeurs expriment le désir d'accumuler des richesses. Dans *Encore les problèmes*, Kalash Criminel et Freeze Corleone évoquent leur aspiration à la prospérité avec la phrase : « Faut plus de cheeses de dix fromageries (Cash) ». Cette métaphore, qui joue sur le double sens de 'cheese' (l'argent), illustre l'appétit insatiable pour la richesse, représentée comme une multiplicité de sources de revenus. L'accumulation de biens devient une manière de s'imposer dans un système économique où l'argent est roi. Dans *L'acide et la base*, Mairo & H JeuneCrack utilisent une autre métaphore pour évoquer leur rapport à l'argent : « Si y a du bif j'suis comme le vent, autant qu'j'en emporte ».

⁴ Verlan de 'rap'.

⁵ 'Voiture'.

La marijuana

La marijuana occupe une place particulière dans les textes de rap français, souvent perçue comme un moyen d'apaisement et d'évasion. Dans *C'est la vie*, Sameer Ahmad utilise une métaphore pour qualifier la marijuana de « Médecine de Kingston » et ajoute : « je m'endors activement ». PLK, dans *La nuit* parle de l'usage de la marijuana comme d'un moyen de s'évader : « Fumée de la laitue me calme (Oui), j'en allume un et j'm'en vais près des nuages ». Ici, la 'laitue' est une métaphore pour la marijuana, et le fait de « s'en aller près des nuages » suggère un voyage introspectif qui permet de se détacher de la pression quotidienne.

2.2. Dire du bien dans le rap polonais

Dans le rap polonais, « dire du bien » concerne le plus souvent des sujets proches du rappeur donné, comme sa famille, sa ville natale, ses amis, ses idoles ou son succès.

La famille

La famille est l'un des sujets les plus fréquemment valorisés positivement, car elle représente les origines du rappeur et est souvent présentée comme son refuge. Cependant, dans les chansons, ce sont les mères qui sont présentées comme les plus respectées, contrairement aux pères qui sont généralement absents. Dans la chanson *Bąbelek*, Jan-rapowanie affirme : « *Kocham swoją rodzinę* (j'adore ma famille) » et « *mam najwspanialszą mamę* (j'ai la plus merveilleuse des mères) ». Dans *Dziewczyny z klasy*, il chante : « *Swoim rodzicom dziękuję i zawsze pomogę* (Je remercie mes parents et je les aiderai toujours) ».

La ville

Un thème proche de la famille, également lié à l'enfance et aux origines des rappeurs, est leur ville natale. Les rappeurs qui viennent de petites villes soulignent dans leurs chansons la fierté de leurs origines. C'est entre autres le cas du rappeur Quebonafide qui mentionne sa ville d'origine et souligne un attachement profond à celle-ci dans *Saigon 1955* : « *Ciechanowska ziemia, żyty z nią na amen* (La terre de Ciechanów, lié à elle pour de bon) ». Jan Rapowanie, quant à lui, fait l'éloge de sa ville sans la nommer, dans la chanson *My* où il la compare à sa famille en disant : « *Moja rodzina – miasto, serio w życiu miałem szczęście* (Ma famille – la ville, j'ai été vraiment heureux dans ma vie) ».

Les amis

Dans le rap polonais, nous trouvons de nombreuses mentions concernant les amis. Ils peuvent provenir de l'enfance du rappeur ou de l'entourage dans lequel il travaille. Même des années après l'obtention de son bac, Jan

Rapowanie se souvient toujours de ses amis du lycée qu'il mentionne dans *Główny* en chantant : « *Czas leci pozdro VI LO, pozdro ekipa z meliny* (Le temps passe vite, respect au lycée VI, respect à l'équipe du squat) ». L'importance de l'amitié a été aussi soulignée par Kizo dans la chanson *Discopolo* où le rappeur affirme : « *Doborowa ekipa, to moja świta* (La meilleure équipe, c'est mon entourage) ».

Le 'Je' (le rappeur lui-même)

Les rappeurs polonais tout comme les rappeurs français se décrivent en employant des paroles valorisantes pour renforcer l'image de leur réussite et de leurs compétences. Dans le morceau *Wroobel daj to głośniejsz* SB Maffija affirme : « *Ej, Jesteśmy jak nowi Beatelsi, tylko odrobinę lepsi* (Hé, nous sommes comme les nouveaux Beatles, mais un peu meilleurs) ». Parfois, au lieu d'utiliser des comparaisons, les rappeurs s'auto-valorisent en utilisant des lexies comme 'légende' ou 'roi'. Dans *Icy baby*, Young Igi chante : « *Stałem się legendą tej dzielnicy* (Je suis devenu la légende de ce quartier) », et de même, Szpaku dans *Ośmiogwiazdkowy sku*viel* dit : « *W mamy brzuchu już wiedziałem, będę królem rapu* (Je savais déjà dans le ventre de ma mère que je serai le roi du rap) ».

Le succès et les biens matériels

La plupart des rappeurs polonais sont nés dans des familles pauvres et ont commencé leurs carrières dans l'*underground* avant d'atteindre le grand public, c'est probablement pourquoi les mentions du succès sont assez courantes dans leurs chansons. C'est le cas de Kizo dans *Patryk I Waza* qui affirme que : « *Myyy to sukcees* (Nous sommes le succès) ». Pour montrer sa réussite le groupe SB Maffija dans *Doba hotelowa*, parle des voitures de luxe, en disant : « *Pod pałacem kawaleria, ze mną trzy tysiące koni, To tylko trzy samochody, żaden nie jest pożyczony* (Devant le palais, il y a la cavalerie, avec moi trois mille chevaux, Il n'y a que trois voitures, aucune n'est empruntée) ».

Parler d'autres rappeurs

Dans la partie polonaise du corpus, nous avons trouvé beaucoup de références à d'autres rappeurs. Le plus souvent, les artistes font l'éloge de leurs amis ainsi que des rappeurs issus de la soi-disant vieille école du rap. Parfois, ils n'énumèrent que leurs idoles, comme Mata dans *KONTRAKT* : « *Moje autorytety: Tupac, Ricky, babcia* (Mes autorités : Tupac, Ricky, grand-mère) ». Il est intéressant de noter que dans le rap polonais, les artistes complimentent des rappeurs concurrents, c'est le cas de Szpaku qui dans *Hałas* dit : « *Szacun Malik, niech to leci za granicę, Szacun SB, wiem, kto kocha tą muzykę* (Respect Malik, envoyez-ça à l'étranger, Respect SB, je sais qui kiffe cette musique) ».

2.3. Dire du mal dans le rap français

Le rap constitue une échappatoire permettant de partager des réflexions et de critiquer le monde qui nous entoure. Dans les paroles des rappeurs français, certains sujets se prêtent davantage à une critique virulente que d'autres, souvent accompagnés de lexies à caractère vulgaire et insultant. Les rappeurs français n'ont aucune pitié pour les gens qu'ils jugent moralement dépravés. Les thèmes du racisme et de la pédophilie sont abordés avec une violence explicite et un rejet catégorique, cela peut être aperçu dans des affirmations comme : « J'fais couler le sang d'un raciste pour vérifier la couleur » ou « faut un pédophile mort chaque matin ». Ce langage extrême reflète une intolérance totale envers des injustices sociétales graves.

J'fais couler le sang d'un raciste pour vérifier la couleur
Ami(e) Noir(e), Kalash Criminel – BON COURAGE, 2024

On fait pas crari, on va tout cramer, faut un pédophile mort chaque matin
Encore les problèmes ft. Freeze Corleone, Kalash Criminel – BON COURAGE, 2024

Le rap français, souvent perçu comme une culture de rébellion, se construit autour d'une critique profonde des figures symboliques du système, telles que les politiciens et la police. Ces deux groupes sont représentés comme des adversaires directs, incarnant l'oppression et le mépris des classes populaires. Les politiciens sont considérés comme responsables des inégalités sociales et traités par exemple de « racailles » ce qui vise à inverser les stigmatisations habituellement associées aux classes populaires. La police, quant à elle, est présentée comme le bras armé du système, un outil de répression des communautés marginalisées. L'expression « Caillassé les keufs⁶ mais jamais l'ambulance » établit une distinction claire : la colère contre les forces de l'ordre n'est pas un rejet de toutes les institutions. Ces paroles, brutales et provocatrices, traduisent la fracture⁷ entre les dominés et les institutions, et s'inscrivent dans une tradition où le rap devient un espace de résistance et de dénonciation des oppressions systémiques.

Viens pas test, t'es pas d'taille, des politiciens racailles
Le recrutement de Ben Laden, Kalash Criminel – BON COURAGE, 2024

Caillassé les keufs mais jamais l'ambulance
Cœur blanc comme Jul, Kalash Criminel – BON COURAGE, 2024

⁶ Verlan de 'flic'.

⁷ Nous nous référons aux concepts de 'fracture sociale' et de 'fracture linguistique', tels que les décrit Jean-Pierre Goudaillier (voir Goudaillier, 2019 : 9).

Le rap français, en tant qu'espace d'expression brute, critique ouvertement plusieurs aspects de la société, y compris les comportements perçus comme nuisibles ou hypocrites. Les femmes, les dénonciateurs et les réseaux sociaux figurent parmi les cibles préférées des critiques. Les femmes sont souvent perçues comme manipulatrices ou opportunistes. Des termes péjoratifs comme 'connasse' ou 'bitches' sont utilisés pour exprimer le mépris. Dans l'extrait « et quant à cette connasse qui a cru me la faire » nous voyons un rejet général des femmes jugées « intéressées ». Ces propos s'inscrivent dans une rhétorique où les artistes rappellent leur méfiance envers des relations qu'ils estiment superficielles. Les dénonciateurs, surnommés 'balances', symbolisent la trahison dans la culture hip-hop. La phrase « Les balances, faut les barrer » illustre le rejet total des comportements qui vont à l'encontre de la loyauté et des codes d'honneur. Les réseaux sociaux, bien qu'omniprésents dans la vie contemporaine, sont souvent critiqués dans le rap pour leur superficialité et leur quête de validation. Dans le fragment : « les cent-trente vues en vingt-quatre heures, ça t'fou la gerbe » le rappeur critique l'obsession des chiffres et le vide émotionnel associé à ces plateformes en y voyant un miroir de la société moderne, où les interactions sont souvent déshumanisées et les relations réduites à des numéros.

Et quand à cette connasse qui a cru me la faire
Neron, Sameer Ahmad – La vie est bien faite 2024

Les cent-trente vues en vingt-quatre heures, ça t'fou la gerbe, c'est déjà ça
Faut pas oublier de dire je t'aime, BEN plg – Dire je t'aime 2024

Les balances, faut les barrer
Périph, PLK – Chambre 140 (Part. 1) 2024

Quand nous parlons de mauvaise parole, nous ne pouvons pas oublier la critique adressée au mystérieux « eux » qui apparaît souvent dans les textes. Napieralski affirme que : « la dépréciation de l'antagoniste dans le rap en général et dans la *diss* en particulier découle de la manière de concevoir le monde par le rappeur : celui-ci joue sur le rapport « nous-eux », où le « nous » représente la culture hip-hop et ses valeurs partagées, alors que le « eux » renvoie aux ennemis du mouvement et à tout ce qu'ils représentent » (Napieralski, 2013 : 103). Dans le rap, l'opposition entre « nous » et « eux » est omniprésente, cristallisant les tensions entre le mouvement hip-hop et ses adversaires. Ce dualisme permet aux rappeurs de structurer leur discours autour de la résistance, de l'autonomie et du rejet des figures perçues comme hostiles ou nuisibles. Kalash Criminel, dans *Fallait me le dire avant*, exprime une confrontation directe à travers les paroles : « Ils pénavent⁸ tous sur nous (Nique sa mère) ». « Eux » incarne ici ceux qui critiquent ou tentent

⁸ Du romani *pénave* 'parler'.

d'opprimer les rappeurs et, plus largement, le milieu qu'ils représentent. Dans *6G*, Booba souligne cette tension avec les mots : « Ils ont trop la rage, on fera jamais c'qu'ils veulent ». Le « eux » désigne ici des figures oppressantes, cherchant à limiter la liberté et l'expression du rappeur. JuL, dans *Le trio ternura*, illustre le mépris envers ses opposants en déclarant « Ceux qui aimeraient ma chute, c'est les parasites ». Dans *Découpage*, il poursuit cette idée avec « Nique la mère à ceux qui broutent », un rejet des opportunistes et des profiteurs. Pour ce qui est du lexique, parmi les termes de la « mauvaise parole » les plus courants on retrouve des insultes visant à humilier ou à disqualifier l'adversaire, telles que : 'fils de pute', 'salope', 'shlag', 'enculé', ou encore 'pulecra' (verlan de *crapule*). Ces lexies traduisent un mépris sans concession, accentuant la charge émotionnelle des paroles. Des termes comme 'kassos', 'bâtard', 'pétasse' ou 'chacals' renforcent cette volonté de marginaliser symboliquement l'ennemi. Le lexique emprunte également aux gros mots anglais, avec des formes lexicales comme 'bitch(es)' ou des collocations avec 'fuck'. Ce dernier apparaît de manière récurrente dans les textes, avec 23 occurrences recensées dans le corpus analysé. Par exemple, Kalash Criminel utilise l'expression « fuck les vices, fuck les fachos », dénonçant à la fois les comportements nuisibles et les idéologies extrémistes. Sameer Ahmad ajoute une dimension socio-économique avec « Fuck les bourgeois bandeurs de cités », attaquant les élites perçues comme hypocrites et déconnectées. D'autres insultes comme : 'putes', 'grosse salope', 'zgeg', ou encore des locutions explicites comme « Va t'faire enculer » et « Nique sa mère » illustrent une violence verbale qui vise à choquer et à s'imposer dans un environnement où la brutalité du langage reflète souvent une dure réalité sociale.

2.4. Dire du mal dans le rap polonais

Les sujets critiqués dans le rap polonais sont variés, mais certains thèmes reviennent fréquemment. Outre les thématiques typiques du rap, les artistes abordent des questions graves comme la mauvaise gouvernance et la qualité de vie en Pologne. Pour illustrer la désorganisation du pays, ils utilisent des techniques comme comparer la Pologne à un 'bordel' ou à Kanye West, connu pour ses troubles psychiques. Les expressions vulgaires, telles que *jebać władzę* (fuck les autorités) ou *jebany rząd* (gouvernement foutu), sont omniprésentes.

I ciągle dopada mnie ból ten, ten kraj mi wygląda jak burdel
(Et je ressens toujours cette douleur, ce pays ressemble à un bordel)
Oni nie zamkną mnie, OIO – OIO, 2021

Potrząsnijemy tym krajem, pojebanym jak Kanye
(On va secouer ce pays, fou comme Kanye)
Chodzę po Luwrze, SB Maffija – Hotel Maffija 2, 2022

Un autre thème récurrent cible de critiques est celui des professeurs, du système éducatif et scolaire. Pour parler de son ancien enseignant, le rappeur Mata utilise l'expression *być zerem* (être un zéro), signifiant une personne qui n'a rien accompli dans sa vie. Pour dénigrer davantage les professeurs, les rappeurs recourent à des termes encore plus virulents, tels que *kurwa zajebana* (espèce de pute), *cwel* (pédé) ou *ciemnota* (ignorance).

Dawaleś mi jedyńki, a i tak byleś zerem
(Tu me donnais des 0 et tu étais quand même un zéro)
Diss na Prof *****, Mata – 100 dni po maturze, 2021

Étant donné que l'Église catholique occupe une place importante dans le discours politique en Pologne, elle est également intégrée au « système » souvent dénoncé par les rappeurs polonais. Dans l'exemple qui suit, un artiste met en avant la grandeur de Dieu en employant l'expression *nie mieć sobie równych* (ne pas avoir son pareil). Cependant, il souligne ironiquement l'avarice des prêtres en déclarant que, malgré tout, Dieu aurait besoin de 20 PLN.

Pan Bóg ma wszystko, tylko nie ma sobie równych (...) Lecz potrzebuje twoich dwóch dych
(Dieu a tout, sauf qu'Il n'a pas son pareil ...) Mais il a besoin de tes 20 PLN)
Dwuzłotówki Dancing, Taco Hemmingway – Jarmark, 2020

De nombreux rappeurs polonais originaires de petites villes, expriment leur sentiment d'oppression face aux grandes métropoles. Leur critique vise particulièrement Varsovie, la capitale, symbolisant pour eux la – rapidité de la vie urbaine et le manque de sincérité des habitants.

Nienawidzę Warszawy i nie chodzę sam do lekarzy...
(Je déteste Varsovie et je ne vais pas chez le médecin seul...)
Jesień, Quebonafide – Romantic Psycho, 2020

Le mode de vie (parfois proche de ou dans l'illégalité) de nombreux rappeurs (et de leur entourage) les conduit souvent à des confrontations avec la police, ce qui explique probablement la fréquence des insultes dirigées contre les forces de l'ordre dans leurs chansons. Ils utilisent divers procédés linguistiques comme l'emprunt (*fuck the police*), la siglaison (*HWDP – huj w dupę policji* 'encule la police'), ou des expressions avec métaphore comme *jebać psy* (nique les chiens). Il est intéressant de noter que le vocabulaire polonais utilisé pour désigner les policiers s'appuie fréquemment sur la métaphore du chien, comme dans *pies* (chien) ou *kundel* (chien bâtard).

HWDP
(Encule la police)
Diss na Prof *****, Mata – 100 dni po maturze, 2021

Un autre thème lié à la police concerne ceux qui collaborent avec elle : les dénonciateurs. Avec le temps, le terme polonais *konfident* (dénonciateur) a évolué, passant du sens neutre de ‘personne de confiance’ à une connotation péjorative, désignant quelqu’un qui trahit les autres en les dénonçant. Ce mot est souvent utilisé dans des locutions comme : *w konfidentów pała jest wbita* (bite dans le cul aux dénonciateurs) ou *ty kurwo konfidentcie* (toi pute dénonciateur).

Kometa spadnie na donosicieli

(La comète tombera sur les dénonciateurs)

Avatar, Kizo – Patocelbryta, 2023

Le thème des femmes est abordé dans le rap polonais avec une ambivalence, oscillant entre critiques et éloges. Les rappeurs méprisent particulièrement les femmes attirées par un artiste uniquement pour sa célébrité ou sa richesse. Pour les décrire, ils emploient des termes péjoratifs associés à la prostitution, tels que *suka* (chienne), *szmata* (chiffon), *dziwka* (pute), ou des anglicismes comme *side hoe* (plan cul de secours).

Nie, pilnuj swoją sukę lepiej, Mam ich dosyć po koncertach...

(Non, tu ferais mieux de contrôler ta pétasse, J’en ai assez après les concerts...)

BBL, Young Igi – Notatki z marginesu, 2022

Le rappeur insulte souvent l’apparence de son adversaire à l’aide de collocations comme : *zryty ryj* (gueule tordue), ou il attaque son intelligence avec des phrases telles que : *z idiotami nie gadam* (je ne parle pas aux cons). Il peut également s’en prendre au statut ou au succès de son antagoniste, en déclarant par exemple : *ty nie jesteś żadną gwiazdą* (tu n’es pas une star) ou *jesteś zerem* (t’es un zéro). Ces insultes s’accompagnent fréquemment de comparaisons destinées à renforcer le contraste entre le rappeur et son rival. Un exemple typique est celui où l’artiste se proclame *król* (roi) tandis qu’il réduit son adversaire à *pizda* (pétasse), soulignant ainsi son infériorité.

Ja mogę być królem disco, A ty zawsze będziesz pizdą

(Je peux être le roi du disco, et tu seras toujours une pétasse)

Discopolo, Kizo – Patocelbryta, 2023

Le lexique du rap polonais se distingue par une vulgarité omniprésente. Dans notre corpus, le juron *kurwa* (putain) est le plus utilisé, avec 92 occurrences, confirmant sa popularité parmi les rappeurs. Pour insulter leurs adversaires, ils emploient fréquemment des termes péjoratifs liés aux femmes, comme *pizda* ou *cipa* (désignant le sexe féminin), ainsi que *dziwka*, *suka*, *szmata*, *szon* et *kurwa* (souvent traduits par ‘pétasse’ ou ‘ salope’). Ils utilisent également un vocabulaire associé à l’homosexualité, comme *pedał*, *ciota* et *cwel*, ainsi que des termes visant à discréditer l’intellect, tels que *zjeb*, *jelop*, *idiota* et *debil*. Les verbes les plus

récurrents dans le corpus sont liés à la sexualité, notamment *jebać* (niquer) et *pierdolić* (baiser). Ces verbes, tout comme *kurwa*, servent de base à la formation de nombreuses formes lexicales insultantes, telles que *skurwysyn* (fils de pute), *wkurwiać* (emmerder), *zajebać* (tuer), *pojebany* (fou), *rozpiardolić* (démolir) ou *wypierdolić* (baiser). Ce langage crû est emblématique de l'agressivité et de la provocation propres au genre.

Conclusion

L'analyse des discours du rap polonais et français révèle des similitudes dans leurs thématiques, mais également des différences significatives dans leurs approches et priorités. Si les deux discours partagent une fonction critique et contestataire, leurs façons de « dire du mal » et de « dire du bien » mettent en lumière des spécificités culturelles et contextuelles. Dans le rap polonais, cette critique s'oriente principalement vers des enjeux structurels et sociaux. Les rappeurs polonais dénoncent avec force les dysfonctionnements du système éducatif, les inégalités sociales, ou encore l'influence de l'Église. Ce discours est caractérisé par une vulgarité marquée, comme en témoigne la récurrence du juron *kurwa* et des dérivés des verbes de copulation. En comparaison, le rap français, tout en partageant un langage provocateur, accorde davantage de place aux injures personnelles et aux affrontements directs. Les thématiques sont souvent centrées sur l'opposition entre « nous » et « eux », où « eux » incarne les ennemis du mouvement, qu'il s'agisse de figures politiques, institutionnelles ou de rivaux anonymes. Ce rapport conflictuel met en avant une lutte symbolique contre l'oppression, mais à travers une approche plus individualiste et parfois moins structurée que dans le rap polonais. Il est important de souligner que le « dire du bien » ne disparaît pas dans ces discours, même s'il est souvent moins visible. Dans les deux corpus, il s'exprime par la valorisation de l'identité, de la communauté, et des qualités comme la loyauté et la solidarité. En Pologne, cette dynamique est renforcée par une fréquence plus élevée de mentions positives envers d'autres rappeurs, témoignant d'un respect mutuel et d'une unité au sein de la scène. En France, ces éléments positifs émergent dans la célébration de la culture hip-hop et des victoires individuelles ou collectives face à l'adversité. En définitive, l'analyse des discours dans le rap montre que la « mauvaise parole » est plus visible dans le discours que dans le lexique lui-même. Si les bonnes et les mauvaises paroles s'inscrivent dans les champs lexicaux traditionnels du hip-hop, elles adoptent des formes distinctes selon les contextes culturels et linguistiques. Ces différences reflètent les réalités sociales et les priorités culturelles propres à chaque scène, tout en soulignant le rôle central du rap comme espace de résistance et d'expression brute.

Bibliographie

- Benveniste, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard
- Boucher, Manuel (1998), *Rap expression des lascars*, Paris, L'Harmattan
- Bourdieu, Pierre (1983), « Vous avez dit "populaire" », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 46, Paris, Minuit, p. 98-105, <https://doi.org/10.3406/arss.1983.2179>
- Calvet, Louis-Jean (2011), *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot & Rivages
- Drescher, Martina (2004), « Jurons et hétérogénéité énonciative », in *Travaux de linguistique*, n° 49, De Boeck Supérieur, p. 19-37, <https://doi.org/10.3917/tl.049.0019>
- Ernotte, Philippe, Rosier, Laurence (2004), « L'ontotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? », in *Langue française*, n° 144, p. 35-48, <https://doi.org/10.3406/lfr.2004.6806>
- Francois-Geiger, Denise (1989), *L'argoterie*, Paris, Sorbonnargot
- Goudaillier, Jean-Pierre (2019), *Comment tu tchatches !*, Paris, Maisonneuve Larose, hémisphères éditions
- Guilleron, Gilles (2007), *Les gros mots*, Paris, Editions First
- Napieralski, Andrzej (2013), « La diss, 'mauvaise parole' du rap », in *La mauvaise Parole*, Toulouse, CALS, p. 101-111
- Napieralski, Andrzej (2014), *La langue du rap en France et en Pologne*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego
- Napieralski, Andrzej (2022), « Le verlan et la néologie », *Estudios Románicos*, vol. 31, p. 265-278, <https://doi.org/10.6018/ER.510271>
- Pecqueux, Anthony (2004), « La violence du rap comme 'katharsis': vers une interprétation politique », *Volume ! La revue des musiques populaires*, 3 : 2, p. 55-69, <https://doi.org/10.4000/volume.1959>

Sitographie


<https://genius.com/>
<https://www.paroles.net/>

Andrzej Napieralski, disciple d'Alicja Kacprzak et Jean-Pierre Goudaillier est maître de conférences à l'Université de Lodz depuis 2011. Il est l'auteur d'une trentaine d'articles sur le français non standard, l'analyse du discours du rap et les néologismes récents qui se trouvent sur les réseaux sociaux. Après avoir publié, le livre « La langue du rap en France et en Pologne » (Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2014), il travaille actuellement sur les néologismes et les emprunts néologiques, les commentaires sur Internet et le verlan. Dans ces récentes recherches il se focalise sur l'analyse du discours des internautes tant du point de vue de la lexicologie (les procédés lexicogéniques) que de l'analyse du discours (les figures de style) et de l'argot.

Lena Czerwińska est diplômée en philologie romane de l'Université de Łódź. Depuis plusieurs années, elle participe activement aux travaux du cercle scientifique étudiant « Jeunes néologistes », qui regroupe de jeunes étudiants intéressés par la recherche sur l'argot, la néologie et les formes non standard du français, et qu'elle présidait récemment. Elle a soutenu son mémoire de maîtrise sur le discours dans les campagnes du Planning familial. Ses recherches s'inscrivent dans une réflexion plus large sur la figure de la femme dans le discours, qu'elle explore notamment à travers l'analyse de textes de rap et d'autres formes d'expression contemporaine.


Laurent Canal

Université Masaryk

 <https://orcid.org/0000-0001-6015-4851>
233716@mail.muni.cz

Alena Podhorná-Polická

Université Masaryk

 <https://orcid.org/0000-0002-0360-1915>
podhorna@phil.muni.cz

Autour de la terminologie de l'argotologie moderne : axiologie de la *langue verte*

RÉSUMÉ

Cet article présente tout d'abord un bilan des études visant à établir la terminologie de la discipline à mi-chemin entre la lexicologie/graphie et la sociolinguistique, l'argotologie moderne, pour arriver à constater une carence dans les travaux récents quant à la notion de *langue verte*. Une hypothèse sur l'étymologie de ce syntagme, basée sur l'analyse de documents historiques numérisés qui constituent de nouvelles pistes à la portée des chercheurs y est présentée. Ensuite, une confrontation des définitions de cette locution dans les dictionnaires d'argot historiques, souvent fallacieuses, avec une analyse de son utilisation actuelle dans un corpus électronique apporte un constat de l'évolution notionnelle, conditionnée par des jugements à composante axiologique. Notre analyse montre, qu'à l'écrit, le terme *langue verte* qui a longtemps porté une connotation péjorative, permet aujourd'hui à la critique littéraire un emploi euphémique du terme *argot*.

MOTS-CLÉS – argotologie, terminologie, langue verte, étymologie



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)
Received: 01.12.2024. Revised: 22.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université Masaryk. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** L.C. 50%, A.P.-P. 50%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

Terminology of Modern Slang: About the Axiology of the *langue verte*

SUMMARY

This article begins by reviewing studies aimed at establishing the terminology of modern slangology, a discipline halfway between lexicology/graphy and sociolinguistics, and concludes that there is a gap in recent work concerning the term *langue verte* ('green language'). A hypothesis on the etymology of this expression is presented, based on the analysis of digitised historical documents, which provide new avenues for researchers to explore. A comparison of the definitions of this idiom in historical slang dictionaries, which are often misleading, with an analysis of its current use in an electronic corpus provides an observation on its notional evolution, conditioned by judgements with an axiological component. Our analysis shows that, in writing, the term *langue verte*, which for a long time carried a pejorative connotation, now offers literary critics an euphemistic use of the term *argot*.

KEYWORDS – slang studies, terminology, *langue verte*, etymology

Introduction

Si l'on considère comme l'année de naissance de l'argotologie moderne la création du laboratoire CARGO (Centre d'Argotologie à la Sorbonne), soit l'an 1986, cette discipline de la linguistique, à mi-chemin entre la lexicologie/graphie et la sociolinguistique fêtera bientôt ses 40 ans. La notion d'*argot* dont le nom de la discipline est dérivé, a été largement débattue par les membres du laboratoire, dès les premiers travaux fondateurs du Centre que représentent les quatorze numéros des fameux *Documents de travail* (1986-1992), le recueil *L'Argoterie* (1989) de sa fondatrice Denise François-Geiger ou encore le numéro thématique de *La Linguistique* intitulé *Parlures argotiques* (François-Geiger & Goudaillier, 1991)¹. Par rapport à ses acceptions historiques et/ou générales, elle y était considérablement redéfinie sous l'optique fonctionnaliste. Comme en témoignait l'un des fondateurs du CARGO, Marc Sourdout dans une interview :

Mais il y a toujours eu une certaine prévention, sinon contre l'argot, du moins contre certains pratiquants de l'argot alors que nous avons évacué complètement cette idée de 'couche dangereuse', de 'mauvais langage' etc. On a donc posé l'argot comme un ensemble de faits de langue parmi d'autres sans aucun *a priori*. (Sourdout in Podhorná-Polická (éd.), 2011 : 172)

Ce terme-clé pour l'argotologie reste pourtant une notion en quelque sorte bipolarisée. En sortant du petit cercle d'argotologues, cette définition moderne, débarrassée de ses nombreuses connotations historiques, est plutôt ignorée, ce qui mène les argotologues à opter pour d'autres variantes terminologiques, notamment pour l'hyperonyme *sociolecte* ou encore, quand il faut spécifier le groupe ciblé, pour le *parler* (*des jeunes* notamment). En quête permanente d'une

¹ Les actes du Premier Colloque International d'Argotologie, tenu à Besançon en octobre 1989, n'ont malheureusement pas paru.

neutralité axiologique pour la notion d'argot dans son sens moderne (définie notamment par la fonction expressive, identitaire et par l'objectif communicatif de contournement des stéréotypes), les argotologues se voient souvent confrontés à la vision historique de l'argot, partagé largement et de manière transgénérationnelle dans la société (où domine le mythe de la primauté cryptique et la vision des strates sociales disparates imperméables).

Parallèlement au débat sur les frontières entre le standard et le non-standard, où le terme d'*argot* occupe une position centrale indéniable, un débat sur les frontières entre l'argot et les autres termes-clés de l'argotologie a été ouvert dès la fondation du CARGO. Il s'articulait en premier lieu sur deux termes, synonymes historiques, *argot* et, plus spécialisé, *jargon*, ayant pour résultat la proposition (par Sourdot, voir 1991 et 2015) d'un terme intrinsèque, le *jargot*. Un autre débat terminologique de haute importance s'articulait sur des innovations lexicales des jeunes générations et spécialement celles apportées dans l'espace médiatique de la part des adolescents des espaces urbains qu'on nomme « cités », de différentes régions de la France (et de la francophonie), répondant partiellement aux critiques apportées au syntagme *français contemporain des cités* (Goudaillier 1997) par certains sociolinguistes. Ceci a permis d'établir une axiologie verticale partant d'une notion générale d'*argot commun* pour passer par *argot commun des jeunes* vers *argot des jeunes des cités* (jusqu'à la notion de *micro-argots*) (cf. Szabó 1991 et 2002 ; Fiévet 2008 et Podhorná-Polická 2009) mais aussi de renouer avec le terme d'origine, fortement médiatisé au tournant des années 1990/2000, tout en générant une innovation terminologique qui prend en compte la désargotisation due à l'exposition/partage médiatique (*français contemporain originaire des cités* par Gensane Lesiewicz 2023). Les différents *argots à clef* forment également des sujets de débats terminologiques et notionnels répétitifs au sein de la discipline (voir p. ex. l'article de Vorger dans ce volume autour de *quoicoubeh*) et les exemples récents des études sur le terrain sur le *louchébem* (Hardy 2022 et Saugera 2024) montrent clairement que l'observation de l'évolution des pratiques langagières entre pairs ou collègues mérite un intérêt permanent des argotologues et que ces évolutions offrent à ces derniers un matériel linguistique quasi-inépuisable.

Parmi les termes incontournables de l'argotologie, il y a pourtant un terme qui n'a pas connu, à notre connaissance, un débat plus profond en ce qui concerne son origine, sa définition et son usage au sein et en dehors des études d'argotologie : le syntagme *langue verte*. Dans la suite de cet article, nous proposons de combler cette lacune.

1. Définitions actuelles de la *langue verte*

Les définitions et les origines de cette locution nominale sont aussi obscures, lacunaires et peu explicites que celles du mot *argot*, ce qui laisse place à de nombreuses interprétations arbitraires et stéréotypées. Pour le *Dictionnaire de*

l'Académie française ainsi que pour *le Robert* et *le Larousse* en ligne (sous l'entrée *langue*), la locution *langue verte* est un synonyme d'*argot*. Avec sa définition : « langage libre et cru, voisin de l'argot », le *Wiktionnaire*, qui reprend une notion énigmatique de Littré du XIX^e siècle², apporte quant à lui une « nuance », différence apparemment subtile, sur un ensemble déjà flou conceptuellement. Dès lors, la notion même de *langue verte* paraît d'emblée incertaine et peu objective.

Avant de passer en revue nos résultats de recherche dans les corpus concernant l'usage de ce syntagme qui ne servirait, selon les dictionnaires, qu'à alterner stylistiquement avec le terme d'*argot*, nous proposons de revenir sur les origines de cette appellation et à ses premières définitions dans les dictionnaires d'argot historiques.

2. Des sources juridiques

Cette locution apparaît dans la première moitié du XIX^e siècle sans vraiment laisser de certitude quant à son étymologie. Dès lors, plusieurs hypothèses sont proposées.

La première est relative à la locution nominale *professeurs de langue verte* mentionnée dans le journal *Le Droit* dès 1836 :

On appelle ainsi en style de maisons de jeu et de police, à cause de la couleur du tapis, certains individus, qui, ruinés eux-mêmes ou n'ayant jamais rien possédé, font métier d'enseigner aux autres la route de la fortune, et cela par des moyens sûrs, mathématiques, infaillibles en théorie et qui pourtant manquent toujours dès que l'on essaie l'application. (*Le Droit*, 1836).

Cet extrait donne une définition de la locution nominale *professeur de langue verte* en attribuant cette couleur à celle du tapis de jeu, sans préciser le sens du mot *langue*. Un an plus tard, cette définition est attestée dans la *Gazette des tribunaux* :

Un professeur de langue verte est un homme qui a usé sa vie et sa fortune, s'il en a eu, aux chances du tapis vert, et qui n'a plus pour vivre que sa longue expérience des martingales, des refaits, des séries, des intermittences et, en un mot, de toutes ces expressions qui forment le fond de la langue verte (autrement dit la langue du tapis vert). (*Gazette des tribunaux* du 19 mai 1837)

Ces deux extraits de quotidiens, dont le second admet clairement l'existence d'une « langue verte » relative au jeu indépendamment de la locution *professeur de langue verte*, nous donne la première attestation de cette appellation. Cependant, il n'est nullement mentionné qu'il s'agit de locutions extérieures aux cadres bien définis que constitue le lexique du jeu.

² *Le Dictionnaire de la langue française*, Tome 4 (Littré, 1874, p. 2465), dans sa huitième entrée, définit la *langue verte* comme un « parler voisin de l'argot [...] ».

Par ailleurs, cette appellation pourrait être une simple métaphore mésinterprétée et relative à la roulette. Dans la première mention de *professeur de langue verte* de 1836, année de l'interdiction en France de ce jeu de hasard, l'auteur s'abstient d'associer le mot *langue* à un langage particulier. En effet, le but d'un tel professeur n'est pas d'enseigner un langage particulier, dont l'idée de cryptage serait inappropriée dans un milieu très surveillé qui peut rassembler des gens fortunés de France et d'Europe (jusqu'à cette date), mais les diverses règles et possibilités d'optimiser ses chances sur une table de jeu complexe pour le néophyte. Dès lors, le *professeur de langue verte* serait un professeur d'activités sur table de jeu, et il se trouve que cette dernière à la forme d'une langue (voir Annexe). Il n'est donc pas impossible que *langue verte* désigne alors la table de jeu, à l'image de la locution *langue verte* désignant une bande végétale dans un parc ou un jardin, et pas un langage.

La *Gazette des Tribunaux* de 1837 qui mentionne pour la première fois le terme de *langue verte* comme « langage » donne des exemples qui ne sont que des termes relatifs à des stratégies mathématiques pour illustrer cette expression sous une forme linguistique. Cet article pourrait donc être, à l'écrit, la première confusion possible entre *langue* désignant la forme et *langue* désignant un lexique de jeu. Aussi, il est probable que la locution *langue verte*, métaphore mobilière ou appellation suspicieuse, provient des classes sociales fortunées.

Quoi qu'il en soit, les deux locutions : *professeur de langue verte*, considérée comme étant à l'origine de celle de *langue verte* (lexique du jeu), ne sauraient justifier l'utilisation généralisée de cette dernière à l'ensemble des diversités linguistiques sociales et/ou professionnelles de la langue verte (comprise comme *argot*) présentement étudiée.

3. Le Dictionnaire de la Langue verte d'Alfred Delvau

Alfred Delvau, dans son *Dictionnaire de la Langue verte*, de 1866, adopte cette appellation moderne sans pour autant nous donner explicitement la moindre raison objective :

Maintenant, pourquoi *Dictionnaire de la Langue verte* ? Ce n'est pas là, qu'on daigne me croire, un titre de fantaisie choisi pour accrocher le regard du passant et forcer son attention³ : je ne l'ai pris que parce que je devais le prendre, parce que les mots de ce *Dictionnaire* appartiennent à la *Langue verte*. (Delvau, 1866, p. x)

³ Cette allusion au mercatique, dont Delvau se défend, nous suggère un certain intérêt de ses contemporains pour cette appellation et nous rappelle que *langue verte* ou *argot* étaient des noms très vendeurs au XIX^e siècle, et l'origine mystérieuse de ce langage était probablement un atout additionnel de vente à mettre en avant.

Puis par un revirement inopiné, il enchaine en se justifiant :

Je n'ai pas plus inventé cette appellation singulière⁴ que je n'ai inventé les divisions de *cant* et de *slang*, qui servent à distinguer les argots anglais, et qui m'aideront à distinguer les argots parisiens. Le *cant* c'est l'argot particulier; le *slang*, c'est l'argot général. Les voleurs parlent spécialement le premier; tout le monde à Paris parle le second [...]. En France, on parle peut-être français; mais à Paris on parle argot, et un argot qui varie d'un quartier à l'autre, d'une rue à l'autre, d'un étage à l'autre. Autant de professions, autant de jargons différents, incompréhensibles pour les profanes [...]. (*ibid.*, p. x-xj)

La langue verte serait donc pour Delvau un ensemble de concepts relatifs aux « argots », particuliers et général (qu'il compare au *cant* et au *slang* anglais), et aux « jargons » (compris *a priori* comme technolèctes). Cette locution nominale ressemble alors plus à un pis-aller, une sorte de débarras linguistique participant au flou notionnel des épiphénomènes langagiers du français.

Bien qu'il fasse allusion à un certain nombre d'argots et de jargons différents en fonction du lieu, de la strate sociale⁵ ou de la profession, il attribue arbitrairement l'argot particulier aux voleurs. Jugement de valeur, contradictions (voire dissonances cognitives), incertitude dissimulée, Delvau semble embarrassé de devoir s'expliquer sur le choix de cette locution et préfère éviter la question par une pirouette, piètre aveu de sa méconnaissance, pourtant partagée par ses contemporains, et de son impossibilité à définir l'objet de son dictionnaire. Toutefois, il tente une définition dans son abécédaire⁶ :

LANGUE VERTE, s. f. Argot des joueurs, des amateurs de tapis vert. Il y a, dans *les Nuits de la Seine*, drame de Marc Fournier, un professeur de langue verte⁷ qui enseigne et

⁴ En 1867, après le succès de son dictionnaire, Delvau développe un autre discours dans *Les plaisirs de Paris*, au chapitre *La langue verte* (Delvau, 1867, p. 10-14) : « [...] j'ai eu, il y a quelques années, l'idée d'inventer autre chose, qui fit du tapage dans le monde, et la Langue verte fut ! » (*ibid.*, p. 11) ; puis : « Langue verte ou Langue bleue, c'est la touselle à la mode, et je ne me doutais guère, en l'inventant, qu'elle le deviendrait si vite. » (*ibid.*, p. 12) ; quant aux raisons du choix de l'appellation de son dictionnaire, il affirme l'avoir intitulé : *Dictionnaire de la Langue verte*, « afin de lui donner un nom quelconque. » (*ibid.*, p. 13). Il s'attribue la paternité de cette locution, ou du moins le parrainage (*ibid.*), mais sans pour autant expliquer les raisons d'une telle appellation. Cette appropriation soudaine, donne une certaine autorité à Delvau en matière de savoir sur Paris, validation qui paraît plus commerciale qu'objective étant donné les contradictions et les incertitudes apportées par son texte. D'ailleurs, il en profite pour faire la promotion de son dictionnaire dont il constate « son indispensabilité [...] aux provinciaux et aux étrangers qui viennent à Paris [...] » (*ibid.*)

⁵ Les rues et les quartiers peuvent faire allusion à une certaine variété sociale, mais à cette époque, c'est aussi l'étage qui marque le « niveau » social : le rez-de-chaussée et l'entresol, commerces et remises ; 1^{er} étage courant, l'aristocratie et la haute bourgeoisie ; 2^e étage, la bourgeoisie aisée ; 3^e étage, la petite bourgeoisie, et au dernier (sous les toits) les classes populaires.

⁶ *Langue verte* serait donc pour Delvau une locution propre à la langue verte.

⁷ Delvau avait publié en 1864, un *Dictionnaire érotique moderne par un professeur de langue verte* (qui lui valut des poursuites judiciaires). Pour lui, un professeur de langue verte était donc un professeur d'« argot ».

pratique les tricheries ordinaires des grecs⁸. Le sens du mot s'est étendu: on sait quel il est aujourd'hui.

Langue verte! Langue qui se forme, qui est en train de mûrir, parbleu ! (*ibid.*, p. 273)

L'hypothétique étymologie de cette locution : *argot des joueurs*, est mentionnée, et sans qu'aucune raison ne soit évoquée, il apparaît que « le sens du mot s'est étendu » ; et Delvau rajoute : « on sait quel il est aujourd'hui », renvoyant ainsi ce qu'il ne sait pas vraiment définir au lecteur qui n'en sait probablement pas plus. En se défaussant de l'obscur notion de *langue verte* sur les lecteurs, il n'apporte pas le moindre éclaircissement sur le sujet et contribue même au flottement notionnel généralisé auquel il se confronte. Il tente aussi une proposition de sens avec une métaphore de la nature. Bien que celle-ci soit peu convaincante, elle peut sous-entendre que l'origine du tapis vert n'est pas assez satisfaisante pour lui non plus.

4. Définitions de *langue verte* dans divers dictionnaires d'argot

En 1856, Francisque Michel donne la définition suivante :

LANGUE VERTE, s. f. Argot des joueurs. Dans le prologue d'un mélodrame de M. Marc Fournier, joué au théâtre de la Porte-Saint-Martin sous le titre des *Nuits de la Seine*, prologue intitulé *la Langue verte*, un personnage nommé Roncevaux donne à sa femme des leçons de cet argot. Voyez le feuilleton du Constitutionnel, n° du 14 juin 1852, col. 3 et 4. (Michel, 1856, p. 244)

Michel reprend les informations données par Auguste Lireux (1852, col. 3 et 4) à la rubrique « Théâtre » du *Constitutionnel*, dans laquelle il résume ladite pièce. Mais l'acte I servant de prologue (Premier Tableau) ne s'intitule pas *la Langue verte* mais *Le professeur de langue verte*, ce qui constitue une différence notable comme nous l'avons vu *supra*. Ensuite, la mention de *langue verte* comme *argot* apparaît à la scène VIII du prologue intitulée : *Hortence, Roncevaux*, et se résume à une réplique du personnage Roncevaux dans laquelle il donne sa définition de *langue verte* et pas un enseignement des « tricheries ordinaires des grecs » comme le prétend Delvau, ni une « leçon » à sa femme, comme le prétend Lireux, et encore moins de « leçon de cet argot », comme le prétend Michel qui mésinterprète à sa convenance les propos de cette rubrique peu réaliste quant au contenu de la pièce de théâtre⁹.

⁸ *Les nuits de la Seine* (1852), mélodrame en 5 actes de Marc Fournier, alors directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin à Paris, est l'attestation retenue de *langue verte* comme locution désignant l'argot.

⁹ Une phrase de Lireux : « [...] si je ne me trompe, voilà la première fois qu'on parle de *langue verte* au théâtre » (*ibid.*) a probablement contribué à l'attribution arbitraire de cette appellation à une pièce de théâtre alors qu'il est aussi suggéré par Lireux que l'on parlait déjà de cette locution nominale ailleurs que sur les planches.

En 1881, Lucien Rigaud, dans son *Dictionnaire d'argot moderne*, donne une définition concise mais explicite quant à son évolution : « *Langue verte. Argot des tricheurs, langue irrégulière, bas langage. Tantôt verte comme une pomme au mois d'août, tantôt verte comme un gibier trop faisandé* » (Rigaud, 1881, p. 222-223). *L'argot des joueurs* selon Michel et Delvau est devenu *l'argot des tricheurs* pour Rigaud ce qui rajoute non plus une suspicion mais un poncif péjoratif systématique associé au langage. La locution *langue irrégulière* peut être comprise comme : langue qui n'est pas conforme à l'usage commun, mais aussi comme : langue malhonnête, qui ne respecte pas les règles de la morale. Puis il intègre une notion hiérarchique de la langue : *bas langage*, qui peut aussi faire référence à deux interprétations : langage moindre en valeur ou méprisable. Compte tenu de la première acception, il semblerait que les jugements de valeurs véhiculés par le double langage de Rigaud penchent en faveur des secondes interprétations.

La même année, Lorédan Larchey (1881, p. 74 du Supplément), donne une définition qui vient contredire les définitions précédentes et attribue à Delvau le succès de cette appellation désignant l'argot. Mais il conteste un prétendu détournement de son acception première qui concernerait les « mots crus ». Le mot *vert* semble faire allusion à l'adjectif (placé devant le nom) désignant la rudesse, mais l'absence d'informations complémentaires (et l'aspect confus de cette définition) n'apporte aucune information susceptible d'étayer de telles affirmations.

Dans son *Dictionnaire de la langue verte : archaïsmes, néologismes, locutions étrangères, patois* (France, 1907), France, comme Delvau, intègre aussi la locution *langue verte* dans son abécédaire :

LANGUE VERTE. Nom donné primitivement à l'argot des joueurs à cause du tapis des tables de jeu, ordinairement vert. C'est depuis le Dictionnaire de Delvau, l'argot en général. Ainsi le professeur de *langue verte* était un joueur ruiné offrant ses conseils, et non un maître d'argot (*ibid.*, 194).

Hector France admet l'origine de cette appellation comme provenant du monde du jeu, même s'il comprend que *professeur de langue verte* ne signifie pas « *un maître d'argot* » mais « *un joueur ruiné offrant ses conseils* » et conçoit la langue verte comme « *l'argot en général* » en attribuant cette notion à Delvau et son dictionnaire. Ainsi, France utilise la notion obscure de Delvau et interprète de manière toute personnelle sa définition alambiquée sans apporter la moindre explication sur les raisons d'une telle appellation¹⁰. Il se contente de la reprendre

¹⁰ Par ailleurs, son introduction, hormis le titre qui la surplombe, ne mentionne que l'argot, et la première page du lexique est titrée : *Dictionnaire d'argot* (*ibid.*, p. 1). Tout laisse croire qu'Hector France (ou la Librairie du Progrès qui a publié son dictionnaire) a utilisé cette appellation au dernier moment sur la couverture et les premières pages, pour se démarquer des autres dictionnaires d'argot

en se servant de l'aspect général de cette notion énigmatique pour y intégrer « archaïsmes, néologismes, locutions étrangères, patois », indissociables de la langue française. Aussi, en généralisant cette langue verte à l'extrême, ne révèle-t-il pas l'indissociabilité du français et de ses épiphénomènes ?

Pour Sainéan (1907, p. 39), il s'agit d'un argot relatif au jeu de hasard. Il amalgame, plus explicitement que Rigaud, les tricheurs et les amateurs de tapis vert suivant un langage commun. Puis il cite la définition du *Dictionnaire Argot-Français & Français-Argot* de Georges Delesalle (Delesalle, 1896, p. 160) afin de souligner son inexactitude (curieuse façon de définir une entrée par ce qu'elle n'est pas censée être) et n'hésite pas à déformer, grâce à une coquille, les notions de ce dernier.

Notons aussi que Delesalle utilise une métaphore de la nature pour illustrer la locution *langue verte* : « langage vert, âpre comme le fruit qui n'est pas mûr ». Mais comme celle de Rigaud, Delvau, Larchey ou Lireux dans son feuillet, et même Sainéan à travers la citation de Delesalle, ces métaphores qui évoquent des thèmes différents (nouveau, ambivalence, corruption, âpreté, etc.) sont des associations d'idées personnelles, jamais convaincantes, qui révèlent davantage le besoin de justifier le mot *verte* de *langue verte* sans jamais y parvenir.

En 1920, Sainéan réitère son point de vue sur la langue verte et persiste à amalgamer, à cause du lexique du jeu, tricheurs et joueurs (Sainéan, 1920, p. 231). Les auteurs qui commettent la même erreur pensent certainement que *martingale*, *séries* ou *intermittences* sont des noms donnés à des escroqueries particulières alors qu'il s'agit de stratagèmes légaux et pour cause, ils sont faillibles.

Sainéan revient aussi sur l'influence de Delvau quant au succès de cette locution mais cette fois-ci, il prétend que ce dernier a étendu son sens non pas au « bas-langage » mais au « vulgaire parisien ». Il semblerait que, plus d'un demi-siècle après le *Dictionnaire de la langue verte* (1866) de Delvau, Sainéan n'admette pas que ce dernier étende le sens de *langue verte* bien au-delà du « vulgaire parisien », et englobe entre autres « l'argot des académiciens » ou « l'argot de l'Institut » (*ibid.*, p. xxij)¹¹, mais aussi l'« argot des bourgeois » (p. xxvj).

Ces divers exemples de définitions et notions de *langue verte* (parmi d'autres) à travers le XIX^e et le début du XX^e siècle, montre d'avantage l'absence d'un quelconque consensus sur le sujet qu'une évolution objective de sa définition. L'énigmatique origine de cette locution, basée sur des présupposés et probablement issue d'une confusion avec la locution *professeur de langue verte*, est responsable d'un éparpillement d'idées personnelles toujours associées au ressenti, à la symbolique

dont il s'est ouvertement inspiré et pour user d'une stratégie mercatique probablement reprise de la prétérition de Delvau : « Ce n'est pas là [...] un titre de fantaisie choisi pour accrocher le regard du passant et forcer son attention [...] » (*ibid.*, p. x).

¹¹ Pour Delvau, le choix de cette appellation justifie aussi « une impérieuse nécessité de classification » (*ibid.*).

ou la signification que le mot *verte* peut véhiculer dans l'imaginaire linguistique de chaque auteur. Jamais le mot *langue* n'est remis en question, ce qui est peut-être un tort en ce qui concerne le langage du jeu, si nous considérons ce dernier comme un ensemble de règles ou possibilités lexicalisées liées à ce jeu (disposé sur une table en forme de langue). Si nous la considérons comme un langage secret de tricheurs, encore faut-il justifier son utilisation dans un milieu très surveillé où les joueurs souvent fortunés n'éprouveraient *a priori* aucune nécessité de tricher.

D'autre part, nous pouvons constater que les sources choisies par ces auteurs ne sont pas très fiables et sont souvent soit mal interprétées soit déformées, et principalement en leur faveur. Les diverses métaphores utilisées pour expliquer la couleur verte dans *langue verte* montrent que l'origine de cette locution, relative au jeu, n'est pas satisfaisante, ou suffisante, pour que ces auteurs puissent valider la généralisation de son usage aux divers langages particuliers.

Il y a donc non seulement un doute sur l'origine sémantique de *langue verte*, mais aussi une lacune, un chaînon manquant (entre 1836 et 1866) permettant de relier cette locution concernant le jeu à l'argot, si un tel chaînon existe. Dans une telle incertitude, il n'est pas étonnant que certains auteurs imputent l'entière responsabilité de l'usage de cette locution, prétendument « détournée » et généralisée « abusivement », à Delvau et son dictionnaire car cette bouc-émissarisation permet de pallier l'inintelligibilité d'une appellation linguistique dont les sources mènent à des impasses étymologiques ; de rassembler un certain courant de pensée « argotologique » et de clore le débat quant à la signification de cette locution nominale dont les matrices polysémiques laissent place à une quantité d'interprétations.

Calvet rapporte une seconde « connotation » pour d'écrire cette locution néologique que revêt l'argot à cette époque :

On a par ailleurs baptisé l'argot *langue verte* (l'expression est datée de 1852) avec deux connotations différentes, l'une renvoyant à la langue des jeux (par référence au tapis vert) et l'autre à la rudesse (qu'exprime par exemple l'adverbe *vertement* dans une phrase comme *parler vertement*) : la langue verte est ici conçue comme langue de tricheurs¹² mais aussi comme langue rude. (Calvet, 2007, p. 6)

Tout d'abord, *la langue verte* comme langage cryptique attribuée au jeu est une acception qui nécessiterait une raison logique dans un contexte de maison de jeu, ce qui n'est pas démontré. La forme de la table de jeu semble plus appropriée pour cette locution et le *professeur de langue verte* qui connaît bien les règles et les possibilités qui s'offrent aux joueurs fait profession de ses connaissances.

¹² Il semble que cette appréciation, relève plus d'une généralité hâtive (usuel raccourci péjoratif régulièrement constatable) se référant à une libre interprétation littéraire citée par Delvau au sujet d'une autre expression : « professeur de langue verte ». Or les « joueurs » qui connaissent le lexique relatif au jeu ne sont pas forcément malhonnêtes. Elle semble aussi contradictoire avec les attestations précédentes (un « joueur ruiné » serait un très mauvais tricheur).

Ensuite, pour ce qui concerne la locution *langue verte*, en l'absence de lien objectif entre un hypothétique lexique du jeu et la désignation comprise comme « langage argotique », il serait peut-être préférable de les distinguer comme des homonymes, plutôt que de chercher dans le premier des fonctions cryptiques injustifiées, quitte à intégrer la notion gratuite de « triche » pour lui donner une connotation malveillante plus proche des poncifs habituels censés valider arbitrairement sa (dé)classification sociale.

Et enfin, s'il s'agit d'un langage particulier, nous devrions élargir son sens à l'ensemble des épiphénomènes langagiers puisqu'il est inhérent à tout groupe indépendamment des strates sociales, des professions ou autres activités, récréatives ou non. Dès lors qu'une communication s'entretient régulièrement entre des locuteurs, des particularismes permettant d'adapter le discours à celui de l'autre selon diverses fonctions se créent naturellement, et par conséquent, sont susceptibles d'apparaître comme une langue verte « familière » qui peut être empruntée à la langue verte « populaire » ou qui peut l'alimenter. *La langue verte* serait alors une locution désignant une création lexicale pragmatique adaptée à l'interlocuteur et au contexte, permettant ainsi une expressivité plus riche, qu'elle soit vernaculaire ou véhiculaire.

5. La notion contemporaine de *langue verte* dans les corpus électroniques

Afin de comparer la notion de cette locution avec l'usage qui en est fait aujourd'hui et de relever des récurrences et les connotations qu'elle véhicule dans chacune des occurrences réelles (c'est-à-dire isolées des divers bruits), nous avons procédé à une recherche sur un corpus électronique contemporain. Cette recherche a été effectuée sur le corpus French Web 2023 (*frTenTen23*) disponible sur le site *Sketchengine.eu*. Dans la recherche CQL¹³, nous avons tout d'abord envisagé la locution avec des mots intermédiaires (à partir de 3 intermédiaires, puis 2, 1 et 0).

Si nous additionnons ces résultats, nous obtenons les chiffres suivants :

Tableau 1. Syntagme langue verte dans le corpus *frTenTen23* (résultats avec et sans intermédiaires)¹⁴

	occurrences	bruits	résultat réel
Avec intermédiaires	124	64	60
Sans intermédiaire	805	345	460
Total	929	409	520
%	100	44,03	55,97

¹³ CQL est l'abréviation de *Corpus Query Language*, un langage d'expression de requêtes. Il s'agit d'une suite de caractères formalisée pour rechercher un mot ou syntagme lexical. Cette recherche peut se faire à partir d'une graphie, d'un lemme ou d'une catégorie grammaticale et de ses combinaisons.

¹⁴ Pour des raisons de marquage souvent erroné (dû à l'étiquetage automatisé) dans le corpus électronique, toutes les occurrences ont été triées une à une et traitées au cas par cas.

Pour les résultats des quatre recherches CQL, nous avons comptabilisé 520 occ. réelles sur 929, soit près de 56%.

Tableau 2. *Chiffres relatifs pour les contextes de la locution langue verte*

	résultat réel	contextes non-littéraire	contexte littéraire
Total	520	240	280
%	100	46,5	53,5

En ce qui concerne les occurrences autres que littéraires (soit 46,5 %), il s'agit d'utilisations diverses de *langue verte* pour désigner le langage argotique dans des contextes variés :

« Oui, il ressemble à la **langue verte** de l'après-guerre. » (oniris.be)

« Il vient tout droit de la bohème, et de la bohème à la **langue verte**. » (agora.qc.ca)

« La **langue verte** a plusieurs expressions pour désigner la tête humaine. » (lfr1.net), etc.

L'utilisation de cette locution dans les descriptions, les commentaires et les critiques d'ouvrages littéraires (pour décrire le langage d'un auteur) concerne plus de 53 % des occurrences.

Ces attestations variées et complexes, en ce qui concerne le ressenti de chaque auteur, peuvent être réparties en quatre groupes :

1. Neutres (même s'il s'agit d'une critique positive, *langue verte* désigne le style littéraire sans connotation) :

« L'histoire commence dans un style incisif et rythmé, dans une **langue verte** et imagée, qui campe bien le personnage du reporter marginal et désabusé. » (marhic.fr)

« L'étude de Louis Bergès aborde un lexique très particulier, celui de la **langue verte**, en l'occurrence l'argot employé par les personnages de Balzac. » (openedition.org)

2. Positives (*langue verte* apparaît comme un élément mélioratif) :

« Et toujours cette merveilleuse **langue verte**, cet argot et ces trouvailles stylistiques comme on n'en invente plus aujourd'hui... » (guidelecture.com)

« Quand elle vire au noir, la **langue verte** a des trouvailles de génie. » (folio-lesite.fr)

3. Affectives (*langue verte* est associée à un terme affectif : amoureux de, fasciné par, que j'affectionne, me séduit, etc.) :

« Une **langue verte**, vivante, colorée, fleurie, qui m'a séduit. » (cultureclub.com)

« L'auteur nous décrit aussi Oscar Wilde ivrogne et fasciné par la **langue verte** dans laquelle il voit la poésie du siècle. » (kazeo.com)

4. Négatives (*langue verte* porte une connotation péjorative) :

« [...] je me sens envahi par le dégoût de l'argot et de la vulgarité, et pour un peu je jurerais de ne plus jamais employer un seul mot de la **langue verte** [...]. » (chire.fr)

« Les phrases s'émaillent de réflexions prudhommesques, de grécisme, de solécismes, sans compter plus d'un emprunt à la **langue verte** de Rome. Cette langue populaire, déjà corrompue [...]. » (remacle.org)

Tableau 3. Les occurrences relatives aux commentaires littéraires

	occ. litt.	neutre	positif	affectif	négatif
Total	280	172	74	21	13
%	100	61,43	26,43	7,5	4,64
Connotation		neutre	méliorative		péjorative
%		61,43	33,93		4,64
Perception		objective	subjective		
%		61,43	38,57		

Les commentaires littéraires qui utilisent la locution *langue verte* pour désigner ce langage, sont en majorité neutres, cependant, le choix de cette locution pour remplacer le mot *argot*, peut être relativement partial pour les raisons mentionnées *supra* : euphémisme, poétique, esthétique (voire esthétisme), mercatique, etc.

Les commentaires positifs sont nombreux : plus de 1/3 si les commentaires affectifs sont additionnés. Ces derniers (1/13), comme les positifs, sont mélioratifs malgré la subjectivité intensifiée de leurs propos. Cette proportion de commentaires mélioratifs montre que la langue verte dans le milieu littéraire peut avoir aujourd'hui un statut stylistique apprécié et approuvé par les critiques littéraires.

Les commentaires négatifs sont quant à eux les moins nombreux (un peu moins de 1/20) et correspondent à un rejet de l'argot écrit, une discrimination linguistique du style littéraire qui peut renvoyer à une glottophobie.

Néanmoins, la part de subjectivité, d'environ 40%, est essentiellement positive et la part d'objectivité, d'environ 60%, tend aussi vers une amélioration de la locution *langue verte* désignant l'argot.

Comme le montre le corpus, la *langue verte* est comprise essentiellement comme étant de l'argot, toutefois, cette appellation apparaît plus acceptable et moins connotée péjorativement. Il en est de même en ce qui concerne la critique littéraire : il apparaît, au final, qu'elle tend à une amélioration en faveur de l'argot à travers cette locution décrivant un style écrit, dénotatif, et peu représentatif du langage oral, mais qui a le mérite de s'affranchir des considérations négatives et sans suites des divers auteurs du XIX^e et début du XX^e siècle. La perception de

ce « langage littéraire » apparaît plus objective (~61%) que subjective (~39%) mais cette subjectivité considérable, bien qu'essentiellement mélioratives, dessert beaucoup la notion même de *langue verte*. Celle-ci devrait refléter le produit d'un discours épilinguistique, en fonction du contexte et des *habitus* des locuteurs ainsi que la régularité d'une communication entretenue et l'adaptation à l'autre que suggère le plus commun des liens sociaux, et non pas un ressenti personnel ou une appréciation particulière.

Pour *langue verte*, le signifiant semble l'emporter sur le signifié, une locution en guise de contenant dans lequel chacun est libre d'y entreposer ce que son imaginaire linguistique lui suggère et qui n'est pas nécessairement partagé par les lecteurs, les auteurs ou même par leurs pairs. Dès lors, toute confusion est possible car la polysémie incertaine de cette locution développée dans un contexte aussi nébuleux ne saurait faciliter une communication censée reposer sur une sémantique partagée. Le sens général qui finit par lui être attribué devient une commodité.

Conclusions

La raison de l'existence de la locution *langue verte* (et le flou notionnel qu'elle véhicule) semble provenir de la nécessité de remplacer le mot *argot*, galvaudé, dont l'origine est d'autant plus mystérieuse et souvent connotée péjorativement de surcroît. Mais nous ne pouvons pas réfuter l'aspect mercatique de ce XIX^e siècle concernant un langage somme toute relativement commun pour les locuteurs qui l'emploient, en fonction des divers groupes quels qu'ils soient, mais néanmoins particulier pour les locuteurs d'une affiliation différente, quelle qu'elle soit.

L'incompréhension d'un langage en raison d'une non-appartenance au groupe qui l'utilise n'est qu'une simple conséquence logique. Or, les lexicographes du XIX^e siècle soutiennent inlassablement l'idée d'une intention de cryptage systématique (qui serait la cause de ce langage) dès lors qu'un mot est étranger au lexique de leur appartenance. Il s'en suit inévitablement un raisonnement fallacieux qui mène à considérer des locuteurs d'un autre groupe comme suspects et malintentionnés. L'imperméabilité supposée de la langue verte ou de l'argot a pourtant été démentie par les écrivains et les journalistes de ce XIX^e siècle qui, en côtoyant ces strates sociales, ont très vite assimilé ce soi-disant mystérieux lexique pour renouveler le leur dans leurs romans ou pour alimenter les gazettes et journaux de sujets « de curiosités ». Les uns comme les autres avaient un intérêt commercial évident à maintenir la mythification d'un langage présumé secret et dangereux.

Les notions relatives aux secrets, aux mystères et au cryptage associé systématiquement à l'incompréhension d'un langage, révèlent aussi une certaine incompétence séculaire des strates sociales les plus élevées à dissocier un langage

(particulier ou de la population la plus représentative) de celui des personnes malintentionnées, et de ce fait entachent de manière quasi-indélébile la notion de *langue verte* tout comme celle d'argot dans les écrits, et par conséquent, dans l'imaginaire linguistique.

Quoi qu'il en soit, la langue verte, comme l'argot, est souvent méprisée ou soumise à des appréciations péjoratives, à des jugements de valeurs, à des stéréotypes, quand elle n'est pas tout simplement attribuée au monde du délit et du crime. Les dépréciations de cette locution développées à partir d'opinions toutes faites, qui réduisent inévitablement les particularismes et suivent des raccourcis aussi commodes que dangereux, mène directement à un point de vue généralisateur dans lequel la population française peut être perçue, selon la position sociale à laquelle un observateur appartient, comme potentiellement délinquante ou criminelle (ou du moins malhonnête), du simple fait de ses habitudes langagières.

L'attribution systématique du terme langue verte (ou argot) à une activité illicite, voire criminelle, est un amalgame tenace malgré les perspectives actuelles de l'argotologie moderne et l'usage euphémique de cette locution dans les critiques littéraires. L'imaginaire linguistique des lexicographes du XIX^e et du XX^e siècle, pour des raisons essentiellement sociales, a largement contribué à cette approche et au flou notionnel qui en découle. Notre contribution a pour but de soutenir une réflexion sur les termes abstraits utilisés pour désigner les pratiques langagières de groupes sociaux quelconques, notamment sur leur représentation et leur légitimité sémantique.

Bibliographie

- Anonyme (1836), Tribunal de police correctionnelle de Mirande (Gers), Audience du 23 avril. (Correspondance particulière.), *Le Droit. Journal des tribunaux, de la jurisprudence et de la législation* du 3 mai 1836, Edition de Paris, Première année, n° 154
- Anonyme (1837), « Savez-vous un peu, cher lecteur, ce qu'on entend par professeur de langue verte ? », *Gazette des tribunaux* du 19 mai 1837
- Calvet, Louis-Jean (2007), *L'argot* (Collection Que sais-je ?), Paris, Presses Universitaires de France
- Delesalle, Georges (1896), *Dictionnaire Argot-Français & Français-Argot*, Paris, Paul Ollendorff éditeur
- Delvau, Alfred (1866), *Dictionnaire de la langue verte : argots parisiens comparés*, Première édition, E. Dentu éditeur, Paris, Librairie de la Société des Gens de Lettres
- Delvau, Alfred (1867), *Dictionnaire de la langue verte : argots parisiens comparés*, Deuxième édition, E. Dentu éditeur, Paris, Librairie de la Société des Gens de Lettres
- Fiévet, Anne-Caroline (2008), *Peut-on parler d'un argot des jeunes ? Analyse du lexique argotique employé lors d'émissions de libre antenne sur Skyrock, Fun Radio et NRJ*, Thèse sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier, Paris, Université Paris Descartes
- Fournier, Marc (1852), *Les nuits de la Seine : mélodrame à spectacle en cinq actes et neuf tableaux dont un prologue*, Paris, Michel Levy Frères
- France, Hector (1907), *Dictionnaire de la langue verte : archaïsmes, néologismes, locutions étrangères, patois*, Paris, Éd. Librairie du Progrès

- François-Geiger, Denise (1989), *L'Argoterie : recueil d'articles*, Paris, Sorbonnargot
- François-Geiger, Denise, Goudaillier, Jean-Pierre (sous la direction de) (1991), *Parlures argotiques. Langue française*, n° 90, https://www.persee.fr/issue/lfr_0023-8368_1991_num_90_1 ; <https://doi.org/10.3406/lfr.1991.6189>
- Gensane Lesiewicz, Anne (2023), *Analyse de l'imaginaire et de pratiques linguistiques d'adolescents : un phénomène argotique contemporain ?*, Thèse de doctorat sous la co-direction de Gudrun Ledegen et Dávid Szabó, Rennes, Université de Rennes 2
- Hardy, Stéphane (2022), *Der largonji du louchébem – die Geheimsprache der Pariser Metzger. Eine kulturhistorische, lexikologische und soziolinguistische Analyse*, Berlin, Frank & Timme, <https://doi.org/10.57088/978-3-7329-9037-5>
- Larchay, Lorédan (1881), *Dictionnaire historique d'argot : neuvième édition des excentricités du langage... mis à la hauteur des révolutions du jour (9^e éd.)*, Paris, E. Dentu, (Supplément)
- Lireux, Auguste (1852), Feuilleton du Constitutionnel, 14 juin, rubrique : Théâtre, *Constitutionnel. Journal politique, littéraire, universel*, n° 166, Paris
- Michel, Francisque (1856), *Études de philologie comparée sur l'argot et les idiomes analogues parlés en Europe et en Asie*, Paris, Didot
- Podhorná-Polícká, Alena (2009), *Universaux argotiques des jeunes*, Brno, Munipress
- Podhorná-Polícká, Alena (éd.) (2011), *Aux marges de la langue : argots, style et dynamique lexicale. Hommage à Marc Sourdôt pour son 65^{ème} anniversaire*, Brno, Munipress
- Rigaud, Lucien (1881), *Dictionnaire d'argot moderne*, Paris, Paul Ollendorff édition
- Sainéan, Lazare (1907), *L'argot ancien : 1455-1850 : ses éléments constitutifs, ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe méridionale et l'argot moderne*, Paris, Honoré Champion
- Sainéan, Lazare (1920), *Le langage parisien au XIX^e siècle – acteurs sociaux, contingents linguistiques, faits sémantiques, influences littéraires*, Paris, E. de Boccard
- Saugera, Valérie (2024), “Open louchébem : Secrecy in the argot of Paris butchers”, *Forum for Modern Language Studies*, vol. 60, n° 3, p. 315-335, <https://doi.org/10.1093/fmls/cqae068>
- Sourdôt, Marc (1991), « Argot, jargon, jargot », *Langue française, Parlures argotiques*, n° 90, p. 13-27, <https://doi.org/10.3406/lfr.1991.6192>
- Sourdôt, Marc (2015), « Retour sur le jargot », in *Expressivité vs identité dans les langues* (A. Podhorná-Polícká, éd.), Brno, Munipress
- Szabó Dávid (1991), *L'argot commun des jeunes parisiens*, Mémoire de D.E.A. sous la direction de Denise François-Geiger, Paris, Université René Descartes
- Szabó Dávid (2002), *L'argot commun des étudiants budapestois*, Thèse sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier, Paris, Université René Descartes, 2 vol.
- Vorger, Camille (sa contribution dans ce volume)

Laurent Canal est doctorant à l'Institut des Langues et Littératures romanes (Faculté des Arts, Université Masaryk, Brno, Tchéquie) et enseignant à la Faculté de Pédagogie de la même université. Sa thèse de doctorat (soutenance prévue pour janvier 2026) porte sur la notion d'argot dans les corpus électroniques et dans les réactions spontanées des locuteurs francophones. Il est auteur de plusieurs articles relatifs à des thématiques argotologiques et sur l'enseignement du français standard et substandard.

Alena Podhorná-Polícká est professeure associée de linguistique française à l'Institut des Langues et Littératures romanes (Faculté des Arts, Université Masaryk, Brno, Tchéquie). Elle s'oriente sur la diffusion des innovations lexicales et sur les façons de parler des adolescents. Elle est l'auteur de deux monographies : *Universaux argotiques des jeunes* (2009) et *Dynamika šíření lexikálních inovací: Identitární neologie a sociolektologie ve francouzském jazykovém kontextu* [La dynamique de la diffusion des innovations lexicales : néologie identitaire et sociolectologie dans le contexte de la langue française] (2022).

Annexe



Carte postale XIX^e siècle, *Monte-Carlo – Le Casino. La Salle Schmidt. RM*



Jean Beraud, *La salle de jeu au casino*, 1889

Olga Stepanova Desfeux

Pléiade, Université Sorbonne Paris Nord

 <https://orcid.org/0000-0002-7892-1710>

olga.desfeux@sorbonne-universite.fr

Les mots de la violence chez les jeunes de banlieue : schémas produits par la domination masculine dans la littérature issue de l'immigration

RÉSUMÉ

Les disparités géographiques et sociales qui se sont créées entre la ville-centre et ses périphéries font naître des formes de désordres et de révoltes désignées, dans les discours médiatiques, par le terme « violences urbaines » et attribuées aux jeunes originaires des banlieues. Les écrivains issus de l'immigration (Habiba Mahany, Mohamed Razane, Rachid Djaïdani, Zahwa Djennad, Thomté Ryam) l'associent à une expérience destructrice qui compromet l'avenir de leurs personnages. Les sources de la violence qu'ils évoquent sont multiples : le racisme, la marginalisation des immigrés, les enjeux de territoire et de réputation, les différends entre les quartiers et les autorités. La violence verbale, qui est au centre de la recherche, se décline sous différents aspects observés dans les romans : injures sexistes, appellations racistes, qualifications humiliantes. Le croisement du concept de violence verbale avec la question de genre permet de mieux comprendre les processus identitaires dans les banlieues où la masculinité tend à se réduire à la virilité.

MOTS-CLÉS – langage des banlieues, violence verbale, rapports de genre, construction identitaire, littérature issue de l'immigration

Words of Violence in Suburban Language: Patterns Shaped by Male Domination in the Novels of Authors from Immigrant Backgrounds

SUMMARY

The geographical and social disparities that have emerged between city centre and its outskirts have given rise to forms of disorder and revolts referred in media discourse as “urban violence”, attributed



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 20.10.2024. Revised: 05.02.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université Sorbonne. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

to suburban youth. Writers of immigrant origin – Habiba Mahany, Mohamed Razane, Rachid Djaïdani, Zahwa Djennad, and Thomté Ryam – portray this violence as a destructive experience that jeopardises the future of their characters. The sources of violence they explore are diverse, including racism, the marginalisation of immigrants, territorial and reputational tensions, and conflicts between neighbourhoods and authorities. Verbal violence, which is central to this research, manifests in various forms throughout these novels, including sexist insults, racist slurs, and degrading remarks. The intersection of the concept of verbal violence with the question of gender issues allows for a better understanding of identity processes in the suburbs, where masculinity tends to be reduced to virility.

KEYWORDS – suburban slang, verbal violence, gender relations, identity construction, immigrant-background fiction

Introduction

Les disparités géographiques et sociales qui se sont créées entre la ville-centre et ses périphéries font naître des formes de désordres et de révoltes désignées, dans les discours médiatiques, par le terme « violences urbaines » et attribuées aux jeunes originaires des banlieues. Interprétée comme une réaction face à l'exclusion (Dubet, 1992 ; Groenemeyer, 2006), la violence devient un moyen puissant d'affirmation de soi. Les écrivains contemporains issus de l'immigration (Habiba Mahany, Mohamed Razane, Rachid Djaïdani, Zahwa Djennad, Thomté Ryam) l'associent à une expérience destructrice qui compromet l'avenir de leurs personnages. Les sources de la violence qu'ils évoquent sont multiples : le racisme, la marginalisation des immigrés, les enjeux de territoire et de réputation, les différends entre les quartiers et les forces de l'ordre. Les scènes urbaines inspirées de faits vécus et décrites avec beaucoup d'ironie ne sont pas centrées sur la composante socioéconomique de la violence qui émerge de nombreuses recherches (Beaud, Pialoux, 2003 ; Finder, Tomkiewicz, 2010), mais mettent plutôt en avant sa dimension culturelle abordée par David Lepoutre : positivée dans la culture de la rue, valorisée par ses acteurs, elle est perçue comme une façon de se créer une réputation auprès des pairs (Lepoutre, 1997).

Si le concept de violence a été largement affiné par les sociologues (Lagrange, 2001 ; Lazar, 2002 ; Le Goaziou, Mucchielli, 2009), les philosophes (Bui-Trong, 2002 ; Dorlin, 2015) et les anthropologues (Itéanu, 2006), celui de violence verbale est plus rarement abordé dans les études sociolinguistiques. Utilisée pour intimider, humilier ou contrôler une personne, elle se décline sous différentes formes observées dans les romans : appellations racistes, insultes sexistes, propos dégradants, menaces.

La violence verbale est étudiée dans les relations d'autorité (résidents des banlieues / agents de police), de rivalité pour l'influence au sein du groupe (hommes / hommes) et d'opposition entre le masculin et le féminin (hommes / femmes ou

hommes efféminés). L'objectif de l'étude consiste à croiser le concept de violence verbale avec la question d'identité spatiale (Guérin-Pace, 2007 ; Lassi, 2013), ethnique (Vieillard-Baron, 1994 ; Tremblay, Corbière, Perron, Coallier, 2001) et de genre (Coutras, 2002 ; Morhain, Proia, 2009 ; Simonetti, 2021) pour mieux comprendre ses mécanismes et sa nature. La violence verbale est considérée comme une configuration d'actes causés par différents facteurs et amplifiés par des effets de langage (figures de répétition).

1. Les représentations de la violence verbale dans la littérature issue de l'immigration

1.1. Les mots pour parler de race et d'ethnicité : problème d'identification

Les risques de violences ethniques sont atténués par la situation multiculturelle de la banlieue où plusieurs communautés sont amenées à coexister. Les mots *black*, *renoi* « noir », *rebeu* « arabe », *noich* « chinois » sont régulièrement employés par les jeunes de banlieue pour identifier les représentants des ethnies qu'ils côtoient quotidiennement (il peut s'agir dans ce cas-là d'une fonction dénomminative).

La protagoniste de Mahany, Sabrina, appelle *polack* ses voisins d'origine polonaise et suscite la désapprobation de son camarade de classe Alphonse qui fait allusion au caractère xénophobe du terme. Même si, parmi les mots qui font référence à une ethnie, il y a ceux qui se sont débarrassés de leur connotation péjorative (dans *Le Petit Robert 2024*, le mot *rebeu* est suivi de la marque stylistique « familier »), il y en a d'autres (*crouille*, *bicot* « Maghrébin » ou *polack* « Polonais ») qui peuvent être perçus comme racistes : *polack* est qualifié comme familier et péjoratif, *crouille* comme populaire et péjoratif et *bicot* comme vieilli, familier et péjoratif (1).

[1] – Tu devrais pas dire *polack*, me reprend Alphonse, tu aimerais, toi, qu'on t'appelle *crouille* ou *bicot* ? (Mahany, *Kiffer sa race*, 2008 : 241).

Le personnage de Ryam, Mobi, est un invité rwandais qui rencontre une jeune fille à Paris et se retrouve dans un café en compagnie de ses copains. L'un d'eux, « Nico la crevette », demande à Mobi s'il peut l'appeler « bamboula » Mobi accepte (Ryam, *Banlieue noire*, 2006 : 116). Le mot provient d'une langue de Guinée où il signifie « tambour » par allusion aux Noirs qui sont considérés comme amateurs de fêtes. Utilisé dans une conversation entre ces jeunes, qui ont tous des surnoms (« Pépette », « La grande folle », « Nico la crevette »), *bamboula* (« personne de couleur noire »), n'est qu'une désignation substitutive au prénom du personnage qui met en relief ses origines.

Les mots qui renvoient à une ethnie sont plus souvent employés en tant que vanes (dans leur fonction ludique) qu'en tant qu'insultes (fonction « de commentaire » ou « métadiscursive »), dans la mesure où l'insulte suscite une remarque (Fracchiolla, 2017). « Actes ou paroles qui visent à outrager » (*Le Petit Robert 2024* : 1348), les insultes « mettent en cause l'individu dans son appartenance décrétée » ou « dans son être supposé révélé par une situation déterminée » (Ernotte, Rosier, 2004 : 36). Les vanes, par contre, représentent « toutes sortes de remarques virulentes, de plaisanteries désobligeantes et de moqueries échangées sur le ton de l'humour entre personnes qui se connaissent ou du moins font preuve d'une certaine complicité » (Lepoutre, 1997 : 137). « Potentiellement exclusive et agressive » (Bertucci, Boyer, 2013 : 713), la vane a pour but de faire rire (par rapport à l'insulte qui vise à blesser), même si la provocation est sous-jacente.

Alphonse, chez Mahany, devient la cible des moqueries de ses camarades de classe en raison de ses origines haïtiennes. Le jeu de mots dont il est l'objet résulte du rapprochement de deux homophones : *carlouche* « Noir » et *car louche* « un bus rempli de gens douteux » (2).

- [2] – *Tu sais ce que c'est un bus rempli de Noirs ? Un car louche* (Mahany, *Kiffer sa race*, 2008 : 201).

Dans les contextes analysés, les insultes expriment plutôt l'animosité du sujet parlant envers son interlocuteur (fonction émotive) que l'intention de dénigrer l'ethnie de celui-ci. Dans le même roman, Alphonse, dont les succès scolaires et les bonnes manières suscitent la jalousie des autres élèves, est traité de *négro* « personne noire » par l'un d'entre eux qui est lui-même noir. Les formules de menace (*défoncer sa race*, *mettre sa mère*) traduisent l'agacement de l'agresseur (il est *vénère* « énervé, fâché ») (3).

- [3] *La guerre risque de charrier son lot de victimes. J'exagère à peine, les lascars sont comme fous. On va lui défoncer la race ! Putain de négro, je vais lui mettre sa mère ! Tout dans la subtilité, les gros bras. Qu'ils soient vénères, soit, mais que Lamine, ce grand Black, traite Alphonse de négro, va comprendre* (Mahany, *Kiffer sa race*, 2008 : 237).

Si les jeunes n'approuvent pas le racisme, les adultes sont moins tolérants. Mahany parle de sa voisine Yvonne qui évite de sortir de l'appartement pour ne pas se mélanger aux représentants des ethnies peuplant les banlieues : les Arabes (*crouilles*), les Chinois (*chinetoques*) et les Noirs (*bamboulas*). Parmi eux il y a les membres de la famille de la narratrice du roman qu'Yvonne ignore toute l'année sans pour autant oublier de leur rendre visite à la fin du ramadan pour goûter aux délices de la table marocaine (4).

- [4] *Yvonne, c'est la dernière des racistes, une lepéniste convaincue qui s'en cache pas. Elle crache sur les Arabes, l'Islam et le Coran dans un même élan de haine. Elle se barricade*

chez elle avec son mari, pour se tenir éloignée des crouilles, des chinetoques et des bamboulas (Mahany, *Kiffer sa race*, 2008 : 130).

Chez les jeunes de banlieue l'identification à la cité avec ses codes est plus forte que leurs racines (à la différence de leurs parents qui s'agglomèrent plus facilement par origine ethnique), ce qui explique la mixité dans leurs groupes. Habités à vivre dans une ambiance multiculturelle, ils peuvent utiliser, dans des situations neutres (qui ne sont pas marquées par la montée en tension), les termes connotés qui réfèrent à différentes ethnies et sont potentiellement blessants pour l'interlocuteur (B. Fracchiolla parle, dans ce cas-là, d'une violence verbale non intentionnelle, 2017 : 5).

Les conflits, qui semblent provenir de différences ethniques, masquent souvent d'autres logiques discursives : l'intention de valoriser son image au sein du groupe par des blagues déplaisantes (vannes), l'agressivité à l'égard de l'interlocuteur qui n'a pas de rapport aux origines de ce dernier (à la place d'une insulte raciste aurait pu être n'importe quel autre terme péjoratif). Si les conflits ethniques sont rares à l'intérieur des groupes de pairs, ils sont récurrents entre les jeunes issus de l'immigration et la minorité autochtone de la banlieue qui voit en eux des étrangers menaçant l'ordre public.

1.2. Les mots sexistes : rapports de genre

Dans la banlieue hermétique et structurée, la domination masculine fondée sur la division sexuelle des rôles sociaux (Fassin, 2008) est tellement ancrée dans l'inconscient collectif que toute tentative d'émancipation est brutalement réprimée. Les filles sont exposées aux violences verbales et physiques, subissent une pression permanente de la part de leurs grands frères qui cherchent à renforcer leur influence en imposant des interdits. Les baisers, les effleurements, tout ce qui touche à l'érotisme ou au sexe est un tabou suprême (Clair, 2012). Celles qui s'écartent des normes machistes ont droit à une réputation de *pétasses* « femmes vulgaires, provocantes » qui servent à satisfaire les désirs sexuels. Chez Djaïdani, les mots *pétasse* et *meuf* (verlan de femme), utilisés dans un contexte immédiat deviennent interchangeables : la femme est dépréciée, réduite à ses fonctions sexuelles (5).

- [5] *Bien armé tu possèdes le respect, cela t'apporte la cote avec les meufs, t'as comme deux zobs quand le flingue se cale à ton froc. Elles en raffolent, les pétasses aiment les chauds, alors, si elles aiment fort les chauds, les caïds te le répètent, il est logique de bander sur pétard avant de chercher à te faire des bombes de meufs* (Djaïdani, *Boumkoeur*, 1999 : 26).

Chez Razane, toutes les femmes qui tchattent sur les sites Internet sont perçues comme un instrument de plaisir facilement accessible et traitées par le protagoniste masculin de *putes* « prostituées » et de *poufiasses* « femmes méprisables » (6).

- [6] *VanGogh : poufiasse, vieille dinde ki n'assume pa ce kel veu. Si té pa une pute, va t'okupé de ta famille o lieu de skwater le chat. Fem de classe ! Grosse pute ouais* (Razane, *Dit violent*, 2006 : 145).

Comme la cohésion groupale repose sur une représentation virile de ses membres (Bertucci, Boyer, 2013), toute manifestation de faiblesse est inacceptable. Ceux qui ne correspondent pas à l'image véhiculée sont qualifiés de *baltringues* « personnes méprisables » ou de *bâtards* « individus sans scrupules ». Razane compare la banlieue à une jungle où règne la loi du plus fort (7).

- [7] *Les codes entre les gamins ont changé aujourd'hui, c'est comme dans le règne animal ; si tu veux être respecté, tu te dois d'être violent sinon tu deviens un baltringue bon à dépouiller et à subir les pires humiliations* (Razane, *Dit violent*, 2006 : 76).

Chez Djaïdani, l'un des jeunes de la cité (*tess*) doit restituer l'argent que les policiers en brigade anticriminelle (BAC) lui ont pris pendant une fouille. La perte de l'argent destiné à la famille d'un garçon tué au cours d'une bagarre est une faute impardonnable qui peut détruire sa réputation : aux yeux de tous il devient un *bâtard* « individu sans scrupules » (8).

- [8] – *Tu comprends, si les mecs de la tess apprennent que la thune qu'ils m'ont filée pour le décès n'est pas revenue à la famille, ils me crameront dans un méchoui. Personne n'avalera que les BAC m'ont dépouillé, j'ai une répute de bâtard...* (Djaïdani, *Viscéral*, 2007 : 152).

Les caractéristiques comme sensibilité et sentimentalité sont attribuées traditionnellement aux femmes et aux hommes efféminés qui sont transgresseurs de l'identité de genre. Les mots qui qualifient ces derniers sont souvent du genre féminin : *salope* « femme facile », *tantouze*, *tarlouze* « homosexuel passif ». Utilisés comme insultes, ils servent à affirmer la masculinité mise en cause par l'effacement des frontières du genre. Le protagoniste de Djennad, Yaniss, diffère des garçons musclés de sa cité qui rêvent de devenir footballeurs ou rappeurs. Passionné de peinture, il a sa propre allure et sa manière de s'habiller qui n'échappent pas aux regards moqueurs de ses voisins. Les termes dévalorisants utilisés à son adresse soulignent son côté féminin (9).

- [9] *Déjà, ta dégaine, c'est une vraie dégaine de salope, avec ton gel sur les cheveux et tes pompes de tantouzes, mon frère t'as plus qu'à aller faire le trottoir habillé comme ça, mon frère, un vrai pédé, hey, hey. C'est combien p'tite pute ?* (Djennad, *Tabou : Confession d'un jeune de banlieue*, 2013 : 34).

Le mot *pédé* devient, dans le contexte du roman, l'antonyme de *kaïra* « jeune délinquant » qui incarne la masculinité. De peur d'être découverts, les gays ne s'épanouissent qu'en dehors de la cité. Quand ils y sont, en revanche, ils redeviennent mâles, cachent leurs manières, s'inventent des aventures avec des

filles. Titou, qui a une réputation de dragueur dans son quartier, est danseur dans un club de nuit pour gays (10).

- [10] *Titou, la mascotte du quartier, notre kaira de la « Cité-Rouge » à nous, pédé !* (Djennad, Tabou : *Confession d'un jeune de banlieue*, 2013 : 80).

Alphonse, chez Mahany, défie les modèles de conduite qui permettent aux garçons de sa classe de maintenir leur pouvoir : il évite de se mêler aux bagarres, n'adopte pas d'attitudes provocatrices ni de tactiques d'intimidation comme la violence verbale. Sa position va à l'encontre des valeurs promues dans la banlieue (connivence, démonstration de virilité), les fragilisent. Pour rétablir leur influence affaiblissante, ils le traitent de *tarlouze* et le menacent de représailles physiques : *niquer sa mère* « battre » (11).

- [11] – *Tu vas voir qu'un de ces quatre, je vais niquer ta mère, grosse tarlouze* (Mahany, *Kiffer sa race*, 2008 : 170).

Par rapport à l'insulte raciste dont l'utilisation n'est pas approuvée au sein du groupe de pairs multiculturel, l'insulte à caractère sexuel est une sanction légitime envers tous ceux qui ne correspondent pas aux normes de la virilité. La subtile nuance entre les deux est expliquée dans le roman de Mahany (12).

- [12] *Dans le quartier, si vous vous en prenez à un renoi ou à un rebeu, vous êtes un raciste, mais si c'est à un « pédé », vous êtes un héros* (Mahany, *Kiffer sa race*, 2008 : 170).

Enfermées dans la banlieue, les filles et les garçons deviennent otages de ses règles sexistes. Les filles sont amenées à obéir, tandis que les garçons à faire preuve d'une virilité agressive. L'apprentissage de la violence (insultes, menaces, agressions physiques) est, pour eux, une sorte d'initiation, un moyen de renforcer leur autorité. L'identité masculine est construite comme opposée à l'identité féminine (Clair, 2012) : force physique, puissance sexuelle, goût de pouvoir. La polarisation de genre (Bem, 1995) entraîne la stigmatisation de ceux dont les comportements ne sont pas considérés comme appropriés (femmes qui exposent leur sexualité, hommes efféminés), leur exclusion et leur « contre-identification » (Durif-Varembont, Weber, 2014 : 156). La masculinité dans la banlieue s'appuie sur la violence et l'homophobie envers les transgresseurs des normes.

2. Les mécanismes de production de la violence dans des contextes interactionnels

La violence verbale, moins visible que la violence physique, relève d'un système de valeurs et de normes adoptées dans une communauté et du niveau de tolérance

individuel. Les menaces, les insultes peuvent être ressenties comme violentes par certains, alors que pour d'autres, ce sont « des scènes ordinaires de la banalisation de la violence » (Lazar, 2002 : 175). Définie par les sociolinguistes comme une « montée en tension interactionnelle » marquée par des « déclencheurs » et des « étapes séquentielles » spécifiques, la violence verbale est un « processus qui s'inscrit dans des actes de paroles repérables, des rapports de domination entre les locuteurs, des télescopages de normes et de rituels, des constructions identitaires » (Moïse, Auger, 2008 : 10). Ainsi, la violence est une configuration d'actes et de procédés argumentatifs dont la force peut être augmentée par le biais de figures de répétition ou d'insistance.

Dans la nouvelle de Razane *Garde à vue*, deux policiers, le gentil, Moustache, et le méchant, Bide, interrogent Abdel dans le commissariat l'accusant d'avoir braqué une banque. Abdel voudrait réagir avec les poings aux appellations humiliantes et aux coups des agresseurs, mais, menotté, il ne peut que lancer des insultes et des menaces de dommages physiques. La répétition de la formule « tu vas le payer » où s'insèrent des insultes (*enculé, bâtard*) exclut toute négociation (13).

[13] – *Sa mère, tu vas le payer gros porc d'enculé, quand je sortirai tu vas le payer bâtard que tu es, on va te défoncer ta race !* (Razane, *Garde à vue*, 2007 : 214).

Dans le roman de Razane *Dit violent*, la tournure avec le verbe d'action *bouger* accompagné d'un complément d'objet direct (*ta race* « locution récurrente dans le langage des banlieues qui complète un mot et en accentue son sens ») ou d'un complément circonstanciel (*hors de ma vue*) met en exergue une situation de dénigrement dans laquelle le protagoniste insulte publiquement le contrôleur de bus (*bâtard* « personne méprisable ») (14).

[14] *Et le contrôleur qui vient me prendre la tête parce que je n'ai pas de billet de transport. « Quoi mes Nike ? Et qu'est-ce que ça peut te foutre qu'elles coûtent quatre-vingt-dix keuss mes Nike ? Vas-y remballe ta morale de merde, elle est périmée, et bouge, bouge ta race putain avant que je ne te démonte la gueule... allez, une deux et trois, bouge, bouge, bouge, hors de ma vue bâtard »* (Razane, *Dit violent*, 2006 : 39).

Les déclencheurs de la violence qui sont propices à une montée en tension (Moïse, Balois, Avigo, 2012) peuvent être des objets matériels (titre de transport absent, menottes), des actes de langage (interpellation du contrôleur, accusations des policiers), des valeurs non partagées. Le contexte immédiat des interactions (espace du bus ou le bureau du commissariat de police) se croise avec le contexte socioculturel qui correspond aux pratiques intériorisées des locuteurs. Les protagonistes qui exercent la violence verbale se sentent eux-mêmes des victimes rejetées par la société, et sont poussés par le sentiment d'impuissance contre le système où ils n'arrivent pas à s'intégrer. Les termes injurieux qu'ils utilisent marquent leur mépris envers les interlocuteurs perçus comme indignes d'estime.

Dans le même roman de Razane, la menace *vous êtes morts* adressée aux habitants de la cité voisine, qui ont envoyé à l'hôpital l'ami du protagoniste, apparaît en tête et en fin de la phrase encerclant l'insulte *fil de pute* pour créer un effet de circularité du discours (15).

- [15] *Tout ce qui m'importe aujourd'hui ce sont les mecs des Moulins, et basta ! « Vous êtes morts, bande de fils de putes, morts, morts ! »* (Razane, *Dit violent*, 2006 : 139).

Si dans les cas précédents la répétition des groupes syntaxiques sert à mettre l'accent sur les émotions des personnages, elle peut également traduire leurs intentions ludiques. La symétrie entre les éléments répétés est censée donner au texte une certaine régularité et une harmonie qui caractérise davantage le genre poétique. Le protagoniste de Razane, Mehdi, fait du rap en associant les mots injurieux *poufiasse* et *tasse* (apocope de *tassepé* et verlan de *pétasse*). Le parallélisme entre les constructions syntaxiques identiques (*niker la poufiasse* et *terrasser la tasse*) provoque un effet d'insistance et enrichit le texte d'une dimension rythmique (16).

- [16] *Je me place, ma kalach en place, nik la poufiasse, et terrasse la tasse (pée)* (Razane, *Dit violent*, 2006 : 164).

Dans des contextes interactionnels la violence verbale se révèle à travers des mots qui déprécient l'interlocuteur (insultes, termes de mépris, menaces). Elle est déclenchée par des événements factuels (actions, paroles) ou symboliques (conflits de valeurs) et peut être accompagnée par des effets de langage (répétition des structures syntaxiques où sont incluses des insultes). Les mots de la violence s'adressent à un individu concret discréditant ses qualités morales ou physiques ou à un groupe de manière indirecte (*poufiasse*s et *tasse*s désignent toutes les femmes de la banlieue) pour le dévaloriser sous une forme ludique (le locuteur peut mettre en jeu la ressemblance phonétique des mots mais aussi la similitude entre le rythme et la longueur des groupes syntaxiques où ils sont intégrés).

Conclusion

La littérature issue de l'immigration se focalise sur la recherche de l'identité multiculturelle qui évolue dans l'environnement hostile de la banlieue où la masculinité se réduit à la virilité et où les genres se polarisent. La violence y devient un instrument d'affirmation de soi. Dans le langage des jeunes elle se manifeste à travers des insultes, des qualifications humiliantes, sexistes ou racistes. Si les mots qui portent sur l'ethnie de l'interlocuteur (*carlouche*, *négro*, *bamboula*) sont souvent employés dans une fonction ludique, car l'identification à la cité est plus importante que les origines, les mots sexistes traduisent l'intention de le blesser volontairement, de souligner son statut inférieur. Les mots péjoratifs *pute*,

poufiasse, tantouze, tarlouze mettent en cause les qualités morales des femmes et des hommes aux traits féminins qui sont perçus comme transgresseurs de genre.

Processus de montée en tension, la violence verbale se prête à l'étude dans des contextes interactionnels où elle est utilisée comme stratégie discursive inscrite dans des rapports de domination et d'intimidation. Les structures syntaxiques répétitives, où sont inclus les mots de la violence, renforcent leur charge émotive et leur impact sur la cible (un individu concret ou un groupe).

Bibliographie

- Beaud, Stéphane, Pialoux, Michel (2003), *Violences urbaines, violence sociale : genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard
- Bem, Sandra Lipsitz (1995), « Dismantling gender polarization and compulsory heterosexuality: Should we turn the volume down or up? », *Journal of Sex Research*, n° 32, p. 329-334, <https://doi.org/10.1080/00224499509551806>
- Bertucci, Marie-Madelaine, Boyer, Isabelle (2013), « “Ta mère, elle est tellement...” », Joutes verbales et insultes rituelles chez les adolescents issus de l'immigration francophone », *Adolescence*, n° 31(3), p. 711-721
- Bui-Trong, Lucienne (2002), *Violence : les racines du mal*, Paris, Le Relié
- Clair, Isabelle (2012), « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora, Débats/Jeunesse*, n° 60, p. 67-78
- Coutras, Jacqueline (2002), « Violences urbaines et restauration de l'identité spatiale masculine » in *Espaces, populations, sociétés*, n° 2002 (3), Questions de genre, p. 295-307, <https://doi.org/10.3406/espos.2002.2041>
- Dorlin, Elsa (2015), « Le cœur de la révolte. Tous les jeunes de banlieue sont des hommes, toutes les femmes sont... amoureuses », *Mouvements*, n° 83, p. 35-41, <https://doi.org/10.3917/mouv.083.0035>
- Dubet, Françoise (1992), « À propos de la violence et des jeunes », *Cultures et conflits*, n° 6, Violences urbaines, p. 7-24, <https://doi.org/10.4000/conflits.672>
- Durif-Varembont, Jean-Pierre, Weber, Rebecca (2014), « Insultes en tout genre : construction identitaire et socialisation des adolescents à l'école », *Nouvelles revue de psychologie*, n° 17(4), p. 151-165, <https://doi.org/10.3917/nrp.017.0151>
- Ernotte, Philippe, Rosier, Laurence (2004), « L'ontotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? *Langue française*, n° 144, Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques, p. 35-48, <https://doi.org/10.3406/lfr.2004.6806>
- Fassin, Éric (2008), « L'empire du genre », *L'Homme*, n° 187-188, p. 375-392, <https://doi.org/10.4000/lhomme.29322>
- Finder, Joe, Tomkiewicz, Stanislas (2010), « Quelques réflexions sur la violence des jeunes dans les quartiers », *Journal du droit des jeunes*, n° 293, p. 41-45
- Fracchiolla, Béatrice (2017), « L'injure et l'insulte vues comme genres brefs, et leur mise en discours », Colloque international « Le genre en bref. Son discours, sa grammaire, son énonciation », Département de Lettres Françaises de l'Université Aoyama gakuin (Tokyo), Société de Lettres Françaises d'Aoyama (Tokyo), p. 173-188, <https://shs.hal.science/halshs-02490937v1>, consulté le 22/09/2024.
- Groenemeyer, Axel (2006), « Formes, sens et significations sociales de la violence. Quelques impressions sur la situation allemande », *Déviance et société*, n° 30 (4), p. 477-489, <https://doi.org/10.3917/ds.304.0477>

- Guérin-Pace, France (2007), « Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire ? », in *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales* (J.-Y. Authier, M.-H. Bacqué, F. Guérin-Pace éd.), Paris, La Découverte, p. 151-162
- Iteanu, André (2006), « Banlieue : Le mythe de la guerre des bandes » in *Les mécanismes de la violence* (R. Meyran éd.), Auxerre, Éditions Sciences humaines, coll. Synthèse, p. 209-214
- Lagrange, Hugues (2001), *De l'affrontement à l'esquive : violences, délinquances et usages de drogues*, Paris, Syros
- Lassi, Étienne-Marie (2013), « Banlieues, perspective spatiale : déterritorialisation et subjectivité radicale dans *Banlieue noire* et *En attendant que le bus explose* de Thomté Ryam », *Présence Francophone : Revue internationale de langue et de littérature*, n° 80 (1), p. 42-59, <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol80/iss1/6>, consulté le 06/06/2024]
- Lazar, Judith (2002), *La violence des jeunes : Comment fabrique-t-on des délinquants ?* Paris, Flammarion
- Le Goaziou, Véronique, Mucchielli, Laurent (2009), *La violence des jeunes en question*, Nîmes, Éditions Champ social, coll. Questions de société
- Le Petit Robert de la langue française 2024* (2023), (J. Rey-Debove, A. Rey éd.), Paris, Le Robert
- Lepoutre, David (1997), *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, Paris, Éditions Odile Jacob
- Moïse, Claudine, Auger, Nathalie (2008), « La violence verbale, d'un projet à un colloque » in *La violence verbale*, t. 1, Espaces politiques et médiatiques (C. Moïse, N. Auger, B. Fracchiolla, Ch. Schultz-Romain éd.), Paris, L'Harmattan, p. 9-16
- Moïse, Claudine, Balois, Jean-Marc, Avigo, Eve (2012), *Violence verbale, fulgurances au quotidien*, Montpellier, Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'Académie de Montpellier
- Morhain, Yves, Proia, Stéphane (2009), « Féminin et féminité à l'épreuve de la banlieue », *Adolescence*, n° 27 (4), p. 983-1005, <https://doi.org/10.3917/ado.070.0983>
- Simonetti, Ilaria (2021), « Violence (et genre) », in *Encyclopédie critique du genre* (J. Rennes éd.), Paris, La Découverte, <https://doi.org/10.3917/dec.renne.2016.01.0681>
- Tremblay, Chantal, Corbiere, Marc, Perron, Jacques, Coallier, Jean-Claude (2001), « Identité ethnique à l'adolescence : perspectives interculturelles », *Orientation scolaire et professionnelle*, n° 30 (4), <https://doi.org/10.4000/osp.4949>
- Vieillard-Baron, Hervé (1994), « Des banlieues aux ethnies. Géographie à voir, histoire à suivre... », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 64, p. 96-102

Œuvres citées

- Djaïdani, Rachid (1999), *Boumkoeur*, Paris, Seuil
- Djaïdani, Rachid (2007), *Viscéral*, Paris, Seuil
- Djennad, Zahwa (2013), *Tabou : Confession d'un jeune de banlieue*, Paris, Éditions du Panthéon
- Mahany, Habiba (2008), *Kiffer sa race*, Paris, Lattes
- Razane, Mohamed (2006), *Dit violent*, Paris, Gallimard
- Razane, Mohamed (2007), « Garde à vue » in *Chroniques d'une société annoncée* (F. Guène, K. Amellal, J.-E. Boulou, K. El Bahji, H. Mahany, M. Razane, T. Ryam, S. Abdel, M. Rachedi), Paris, Stock, p. 209-225
- Ryam, Thomté (2006), *Banlieue noire*, Paris, Présence Africaine

Olga Stepanova Desfeux est docteure en linguistique et chercheuse associée au Centre de recherche pluridisciplinaire en Lettres, Langues, Sciences humaines et des Sociétés « Pléiade » (Axe 4 : Représentations, hybridité, formes). Elle travaille sur le langage des jeunes dans la littérature et le cinéma (la violence verbale, les tics de langage), les représentations liées au genre (la domination masculine, l'objectification), l'hybridité des pratiques artistiques (le graffiti et le cinéma, la littérature et le rap).

Dávid Szabó

Université Eötvös Loránd de Budapest, Hongrie

 <https://orcid.org/0000-0002-3123-514X>

szabo.david@btk.elte.hu

Máté Kovács

Université Eötvös Loránd de Budapest, Hongrie

 <https://orcid.org/0000-0001-6002-5048>

kovacs.mate@btk.elte.hu

Dire du bien, dire du mal dans l'argot commun des jeunes Hongrois

RÉSUMÉ

Le présent article se propose d'analyser des mots et expressions utilisés pour dire du bien et du mal dans l'argot commun des jeunes Hongrois et est basé sur la thèse de doctorat de Dávid Szabó intitulée *L'argot des étudiants budapestois*, publiée en 2004, qui contient en annexe un dictionnaire bilingue hongrois-français de l'argot des jeunes. À partir du corpus contenu dans ce dictionnaire, nous avons mené une enquête par questionnaires en ligne qui avait trois principaux objectifs : 1) vérifier le degré d'utilisation des mots et expressions pour dire du bien et du mal et attestés dans le dictionnaire de D. Szabó, 2) rassembler un nouveau corpus constitué de mots et expressions présentant l'usage actuel, 3) analyser quelques situations de communication concrètes dans lesquelles ces mots et expressions sont utilisés. Notre article conclut que l'argot des jeunes Hongrois est un bel exemple du dynamisme et de la stabilité caractérisant ensemble les langages argotiques et une belle illustration de la néologie en action.

MOTS-CLÉS – argot commun, (dire du) bien, (dire du) mal, jeunes Hongrois, thématiques de l'argot



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 29.10.2024. Revised: 04.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université Eötvös Loránd. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** D.Sz. 50%, M.K. 50%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

Saying Good Things, Saying Bad Things in Hungarian Youth Slang

SUMMARY

This article analyses words and expressions used to say good things and bad things in Hungarian youth slang and is based on Dávid Szabó's doctoral dissertation entitled *L'argot des étudiants budapestois*, published in 2004, which contains in its appendix a Hungarian-French bilingual dictionary of youth slang. Based on the corpus of this dictionary, we conducted an online questionnaire survey with three main objectives: 1) to verify the extent of the use of words and expressions to say good things and bad things as attested in Szabó's dictionary, 2) to compile a new corpus composed of words and expressions representing the current usage, and 3) to analyse some concrete communicative situations in which these words and expressions are used. Our article concludes that Hungarian youth slang is a good example of the dynamism and stability that characterise together slang varieties and a fine illustration of neology in action.

KEYWORDS – (common stock of) slang, (saying) good things, (saying) bad things, Hungarian youth, slang themes

Introduction

Ce travail repose sur une étude comparative entre un corpus d'argot commun estudiantin hongrois recueilli en 2000 et deux enquêtes plus récentes, l'une par M. Kovács sur le champ lexical d'*aimer*, réalisée en 2019 (Kovács, 2021) et l'autre sur les mots utilisés pour dire du bien ou du mal, conduite en avril-mai 2024 par M. Kovács et D. Szabó.

Le premier corpus d'environ 2300 éléments lexicaux a été réuni à Budapest par D. Szabó et ses étudiants en sociolinguistique et il est présenté sous forme de dictionnaire hongrois-français en annexe à *L'argot des étudiants budapestois*¹ (Szabó, 2004). Il s'agissait d'une enquête sociolinguistique par observation participante dont le corpus, dans certains de ses aspects, a été revisité par M. Kovács, en le comparant à des résultats d'enquêtes plus récentes s'intéressant à certains aspects thématiques du travail de D. Szabó (par ex., Kovács, 2021).

Le présent travail a pour objectif de comparer les séries synonymiques de dire du bien et du mal, particulièrement riches dans le corpus de 2000, à l'état actuel de l'argot estudiantin hongrois par le biais d'une enquête par questionnaires diffusée via internet.

L'argot se caractérise, par opposition à la langue courante, par une pauvreté thématique évidente et une richesse synonymique extraordinaire (cf. Guiraud, 1958 : 56-59). Pour s'en rendre compte, il suffit, par exemple, de jeter un coup d'œil dans le *Glossaire français-argot* en annexe au dictionnaire de l'argot français sans doute le plus riche de notre époque (Colin *et al.*, 2006) où il manque des termes courants comme *abattoir*, *chéquier* ou *sable* mais où certaines thématiques,

¹ Le titre originel de la thèse, soutenue en 2002 à l'Université Paris Descartes sous la direction de J.-P. Goudaillier, était *L'argot commun des étudiants budapestois*.

par exemple celle de l'argent, se caractérisent par une richesse synonymique frappante (le glossaire propose 76 synonymes rien que pour *argent*, sans compter les équivalents argotiques de *billet de banque*, de *monnaie* ou de *pièce*).

Selon Zolnay et Gedényi, auteurs d'un dictionnaire de la « langue bâtarde » hongroise, impressionnant par sa richesse mais jamais publié (Szabó, 2004 : 72), les thèmes majeurs de l'argot français et de l'argot hongrois sont les mêmes : la femme, l'argent, la nourriture, la boisson et la bagarre. Les mêmes thématiques, à l'exception des aliments, sont aussi citées par Goudaillier parmi les réseaux de synonymie les plus productifs du français contemporain des cités (Goudaillier, 2001 : 31-33). Les séries synonymiques contenues dans le dictionnaire de Colin *et al.* sont également impressionnantes dans bien des cas. En considérant les notions citées plus haut sous différents aspects, nous trouvons qu'*amour* a six équivalents argotiques, *coït* et *coïter* en ont respectivement 50 et 151, *nourriture* peut se dire de 31 façons en argot sans compter *cuisine*, *repas*, *pain*, *fromage*, etc., il y a 70 mots et expressions pour boisson, sans tenir compte d'*alcool*, *eau-de-vie* ou de *vin*, 37 pour *bagarre* et 88 pour *argent*, si on « comptabilise » tous les renvois dans le *Glossaire français-argot* (Colin *et al.*, 2006).

Selon l'enquête conduite en 2000, les grandes thématiques de l'argot commun des jeunes budapestois étaient, dans un ordre décroissant : 1. femme, fille, 2. stupide + mauvais, 3. sexe de l'homme, 4. bon/bien, 5. drogue, 6. faire l'amour, 7. uriner + déféquer, 8. homme, garçon, 9. argent et 10. sexe de la femme (Szabó, 2004 : 205-209). C'est-à-dire que les mots qui permettent de dire du bien ou du mal occupaient une place de choix par leur fréquence synonymique dans l'argot des jeunes Budapestois au tournant des années 1990-2000.

1. Enquête

Pour la collecte des données, nous avons mené une enquête entre le 19 avril et le 25 mai 2024 en diffusant via Google Drive un questionnaire en ligne. Ce dernier, que nous avons rédigé en hongrois, comportait huit questions dont nous proposons la traduction en français ci-dessous.

Question 1 : Avec quelle fréquence utilises-tu les mots et expressions suivants dans un cadre amical pour dire du bien de quelque chose ? (40 mots/expressions à évaluer sur une échelle de 1 à 5)

Question 2 : Quels autres mots et expressions utilises-tu dans un cadre amical pour dire du bien de quelque chose ?

Question 3 : Avec quelle fréquence utilises-tu les mots et expressions suivants dans un cadre amical pour dire du mal de quelque chose ? (25 mots/expressions à évaluer sur une échelle de 1 à 5)

Question 4 : Quels autres mots et expressions utilises-tu dans un cadre amical pour dire du mal de quelque chose ?

Question 5 : Comment dis-tu à ton ami(e) que tu te sens bien avec lui/elle ?

Question 6 : Comment dis-tu à ton ami(e) que son style te plaît ?

Question 7 : Comment dis-tu à ton ami(e) que tu n'aimes pas la coiffure d'un(e) ami(e) commun(e) ?

Question 8 : Comment dis-tu à ton ami(e) que tu n'aimes pas le pull d'un(e) ami(e) commun(e) ?

Ces huit questions s'articulent autour des trois principaux objectifs de notre recherche. La première et la troisième question nous ont permis de vérifier la fréquence d'utilisation des mots et expressions répertoriés dans le corpus de D. Szabó en invitant les participants à évaluer sur une échelle de 1 à 5 la fréquence d'utilisation de 65 mots et expressions au total. La deuxième et la quatrième question nous ont fourni de nouvelles données concernant les mots et expressions pour dire du bien et du mal circulant actuellement dans l'argot commun des jeunes Hongrois. Enfin, à l'aide des quatre dernières questions, nous avons pu analyser quelques situations de communication concrètes.

Nous avons recueilli au total 137 réponses à notre questionnaire venant de personnes âgées de 18 à 35 ans² dont une majorité de femmes (106 femmes, 77%) contre une minorité d'hommes (31 hommes, 23%). Cette tranche d'âge a été répartie en trois sous-tranches, celle de 18 à 25 ans (74%) l'emportant largement sur celle de 26 à 30 ans (18%) et sur celle de 31 à 35 ans (8%). Quant à la profession, parmi les 137 participants de l'enquête, 70% sont élèves ou étudiants et 30% sont des employés. La dernière variable sociale que nous avons incluse dans notre enquête était le lieu de résidence : 69% des participants habitant la capitale, 16% résidant dans une ville, 9% dans un village et 6% dans un chef-lieu de département³.

2. Résultats de l'enquête

Dans la suite de cet article, nous rendrons compte des résultats de notre enquête regroupés autour de nos trois objectifs de recherche : revisiter un échantillon du corpus de D. Szabó, recueillir des mots et expressions actuellement en usage en hongrois et analyser quelques situations de communication.

2.1. Dire du bien – le corpus de D. Szabó revisité

Notre questionnaire contenait deux questions dont le but était de faire évaluer par les participants de l'enquête la fréquence d'utilisation des mots et expressions repérés dans le corpus de D. Szabó. Après l'analyse des résultats obtenus, nous avons réparti les mots dans quatre catégories :

² Cela correspondait aux tranches d'âge visées par l'enquête de 2000 (Szabó, 2004 : 101-106).

³ Les informateurs lors de l'enquête de 2000 étaient des jeunes nés ou habitant à Budapest.

Tableau 1. *Degré d'utilisation des mots et expressions pour dire du bien figurant dans le corpus de D. Szabó*

Mots inusités (14 mots – 35%) ász, atom, baró, császár, csipáz, fessz, fles, gízda, kamáz(ik), lácsa/lácsó, májér, márkás, rulez, sirály
Mots rarement utilisés (14 mots – 35%) állat, baba, csíp, csűcs, filinges/feelings, frankó, haláljő, kafa/klafa, komál, kóser, penge, pöpec, vagány, zsír
Mots fréquemment utilisés (7 mots – 17,5%) bejön, bír, klassz, kül/cool, nagyon ott van, szimpi, tuti
Mots constamment utilisés (5 mots – 12,5%) fasza, király, menő, okés, szuper

En ce qui concerne les mots et expressions pour dire du bien, 70% des mots sont considérés par les participants comme étant inusités⁴ ou rarement utilisés et seulement 30% comme fréquemment ou constamment employés. Ces résultats semblent s'aligner avec ceux d'une recherche antérieure (Kovács, 2021) dans laquelle nous avons déjà revisité le corpus de D. Szabó du point de vue du champ lexical d'*aimer*. En comparaison de ce travail antérieur, six mots (*atom*, *császár*, *csipáz*, *márkás*, *sirály* et *vagány*) attestent une circulation moins importante dans la présente recherche alors que quatre mots (*kül/cool*, *menő*, *szuper* et *tuti*) semblent être davantage employés. Dans la suite de notre article, nous prenons un exemple de chaque catégorie (les adjectifs *vagány* et *menő*) pour en proposer une analyse selon les différentes variables sociales.

2.1.1. L'adjectif *vagány*

L'adjectif hongrois *vagány* 'bon, bien' vient du substantif *vagány* 'qui a du cran < voyou' par glissement de sens (Szabó, 2004 : 320). Les résultats de notre enquête n'affichent pas, de manière générale, de véritable différence quant au sexe des participants mais de légères divergences peuvent être constatées au niveau des tranches d'âges.

Comme la figure 1 en témoigne, les femmes et hommes participant à notre enquête déclarent utiliser cet adjectif, de manière générale, avec la même fréquence, la seule différence étant l'emploi rare (33% pour les femmes contre 26% pour les hommes). Néanmoins, si nous observons les tranches d'âges de 26 à 30 ans et de 31 à 35 ans, quelques divergences peuvent être identifiées : 5% des femmes de 26 à 30 ans affirment employer ce mot de façon constante et fréquente contre 0% des hommes alors que 6% des hommes de 31 à 35 ans déclarent utiliser cet adjectif de manière constante contre seulement 1% des femmes.

⁴ Cependant, les inusités ne représentent que 35% comme nous l'avons vu plus haut.

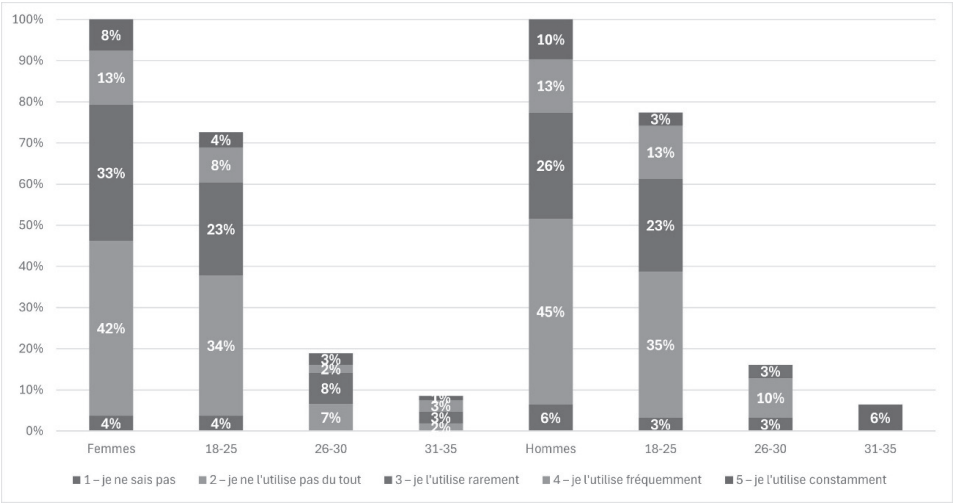


Figure 1. L'utilisation de l'adjectif vagány selon le sexe et l'âge

Quant aux variables selon la profession et le lieu de résidence, une différence importante peut être remarquée sur la figure suivante.

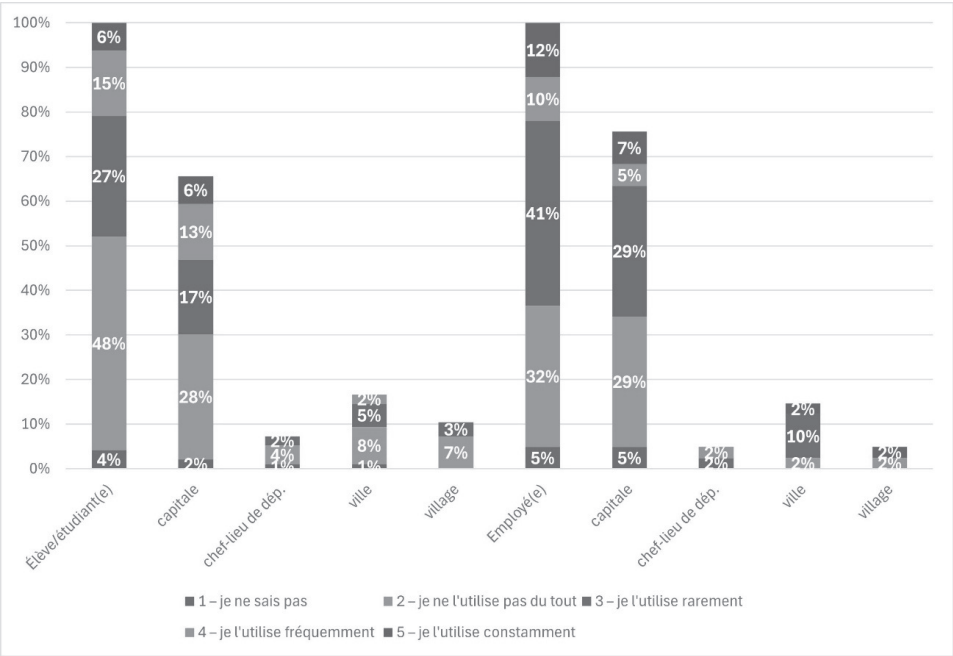


Figure 2. L'utilisation de l'adjectif vagány selon la profession et le lieu de résidence

Les employés affirment utiliser l'adjectif *vagány* plus fréquemment que les élèves et étudiants (63% pour les usages constant, fréquent et rare chez les employés contre 48% chez les élèves et étudiants). Cette différence se confirme aussi au niveau des lieux de résidence, surtout dans le cas des habitants de la capitale, des villes et des villages.

2.1.2. L'adjectif *menő*

L'adjectif *menő* 'à la mode' est issu du participe présent correspondant à *megy* 'aller' par glissement de sens (Szabó, 2004 : 295). Ce mot présente des différences dans l'emploi selon les variables du sexe et de l'âge.

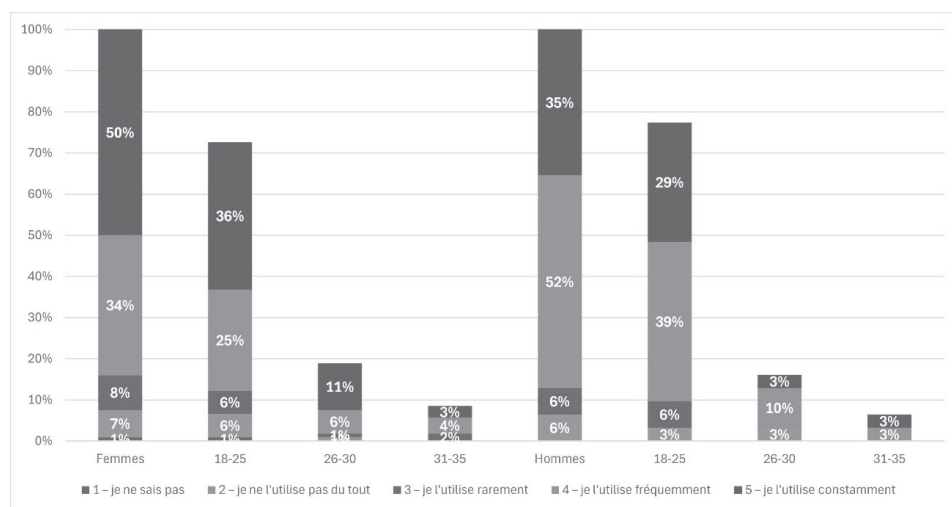


Figure 3. L'utilisation de l'adjectif *menő* selon le sexe et l'âge

D'après les résultats de notre enquête, l'adjectif *menő* semble être davantage employé par les femmes que par les hommes : 50% des femmes déclarent l'utiliser de façon constante contre 35% des hommes. Cette différence apparaît clairement dans le cas des tranches d'âges de 18 à 25 (36% pour les femmes contre 29% pour les hommes) et de 26 à 30 ans (11% pour les femmes contre 3% pour les hommes).

Cet adjectif témoigne également de différences dans le degré d'utilisation si nous prenons en compte les variables sociales de la profession et du lieu de résidence.

Ce sont globalement les élèves et étudiants qui déclarent utiliser l'adjectif *menő* plus fréquemment que les employés (88% pour les emplois constant et fréquent chez les élèves et étudiants contre 78% chez les employés). Au niveau du lieu de résidence, cette différence est surtout confirmée dans le cas des habitants de

la capitale où 17% des employés affirment utiliser rarement voire pas du tout cet adjectif alors que ce pourcentage ne s’élève qu’à 8% chez les élèves et étudiants.

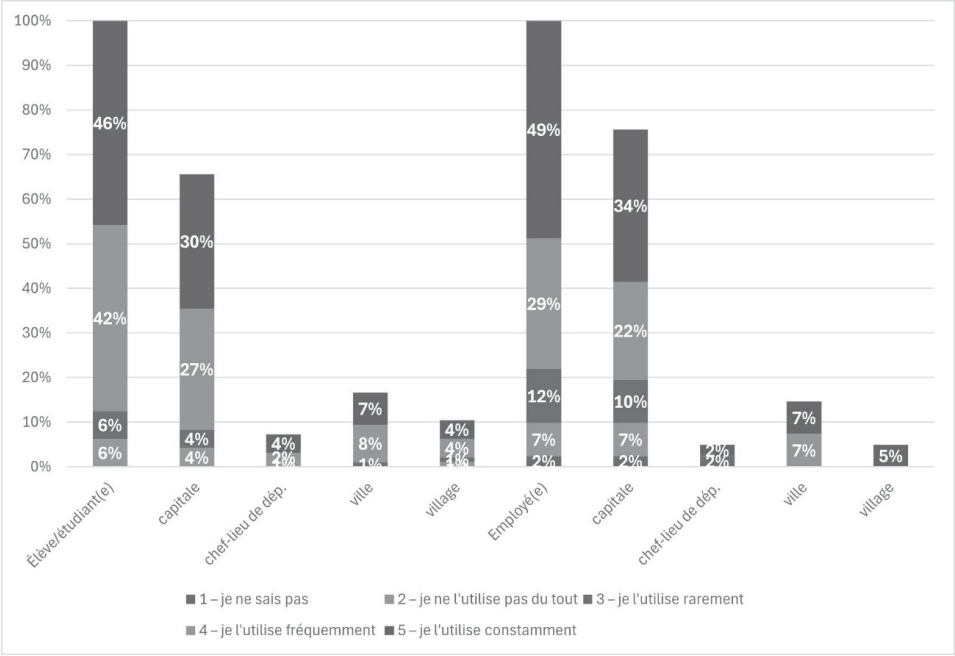


Figure 4. L'utilisation de l'adjectif menő selon la profession et le lieu de résidence

2.2. Dire du mal – le corpus de D. Szabó revisité

Dans notre questionnaire, nous avons également souhaité nous replonger dans le corpus de D. Szabó pour examiner les mots et expressions pour dire du mal. À l’instar des mots pour dire du bien, nous les avons regroupés dans quatre catégories selon leur fréquence d’utilisation.

Tableau 2. Degré d'utilisation des mots et expressions pour dire du mal figurant dans le corpus de D. Szabó

Mots inusités (3 mots – 12%) avétos, gatter, zéró
Mots rarement utilisés (9 mots – 36%) cinkes, cumi, csíra, csófad, égő, gány, gyér, lepra, tré
Mots fréquemment utilisés (7 mots – 28%) ciki, gagyi, geci, gyökér, lepukkant, nulla, szemét
Mots constamment utilisés (6 mots – 24%) béna, gáz, para, szar, szívás, szopás

Comme en témoigne le tableau 2, les participants de l'enquête affirment employer, de façon constante ou fréquente, plus de la moitié des mots (52%) et considèrent les 48% restants comme rarement utilisés ou inusités. Dans ce qui suit, nous prendrons comme exemple l'adjectif *gáz*, appartenant à la catégorie des mots constamment utilisés, et l'analyserons en fonction des variables sociales.

2.2.1. L'adjectif *gáz*

L'adjectif *gáz* 'désagréable, mauvais' provient du substantif *gáz* 'gaz' (Szabó, 2004 : 273). D'après les résultats de notre recherche présentés sur la figure ci-dessous, ce mot affiche une différence d'emploi selon le sexe et l'âge.

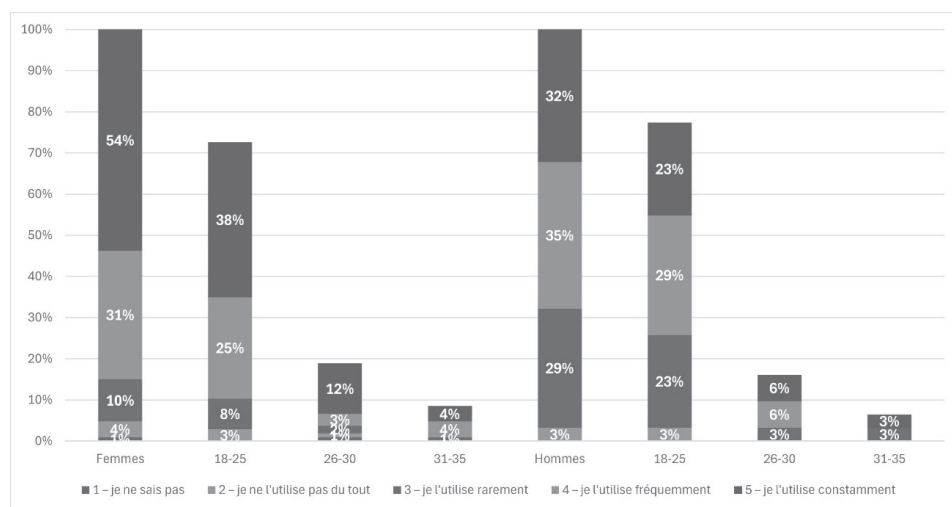


Figure 5. L'utilisation de l'adjectif *gáz* selon le sexe et l'âge

Si 54 % des femmes déclarent utiliser cet adjectif de manière constante, le pourcentage pour le même emploi ne s'élève qu'à 32% chez les hommes. Cette tendance se confirme avant tout dans le cas des tranches d'âges de 18 à 25 ans (38% pour les femmes contre 23% pour les hommes) et de 26 à 30 ans (12% pour les femmes contre 6% pour les hommes).

Les deux autres variables sociales, à savoir la profession et le lieu de résidence, montrent également quelques différences d'usages.

De manière générale, les employés sont plus nombreux à affirmer utiliser l'adjectif *gáz* (86% pour les emplois constant et fréquent chez les employés contre 79% chez les élèves et étudiants). Quant au lieu de résidence, cette tendance est particulièrement présente auprès des habitants de la capitale : 66% d'emploi constant et fréquent chez les employés contre 53% chez les élèves et étudiants.

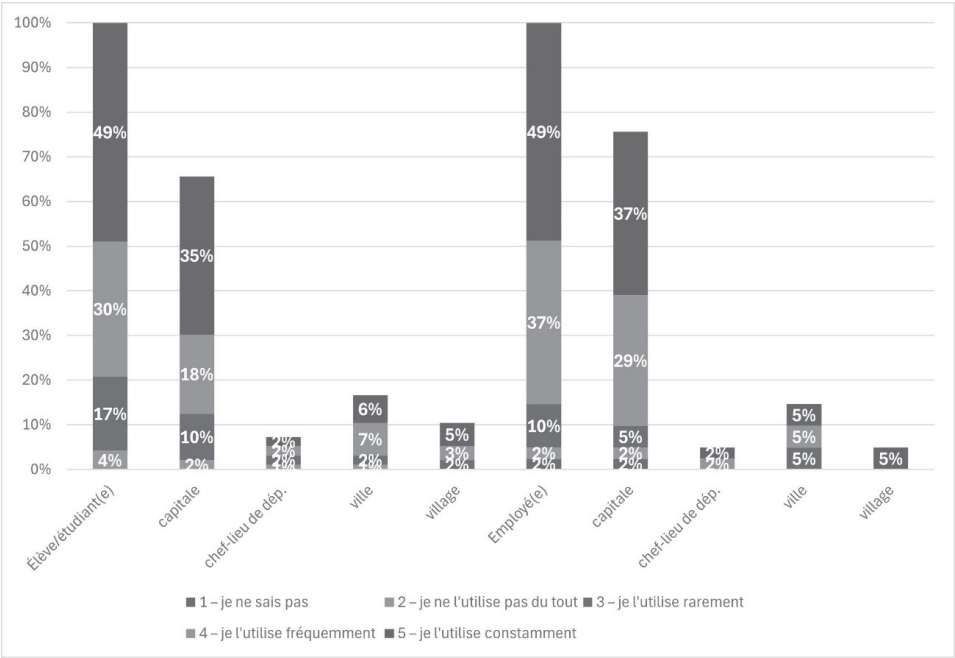


Figure 6. L'utilisation de l'adjectif gáz selon la profession et le lieu de résidence

2.3. Différences dans la circulation des mots

À la fin de la première partie de notre enquête, il nous paraît important de nous arrêter sur deux tendances identifiées lors du dépouillement de notre corpus.

Tableau 3. Différences dans la circulation des mots pour dire du bien et du mal selon la fréquence d'emploi

	Dire du bien	Dire du mal
Mots inusités	35%	12%
Mots rarement utilisés	35%	36%
Mots fréquemment utilisés	17,5%	28%
Mots constamment utilisés	12,5%	24%

Comme le tableau ci-dessus en témoigne, les mots et expressions pour dire du mal semblent davantage circuler parmi les participants de notre enquête avec 52% pour les usages constant et fréquent contre seulement 30% pour ces mêmes usages quant aux mots pour dire du bien.

Ajoutons que ces mots affichent également dans notre corpus une différence de circulation selon le sexe des participants.

Tableau 4. *Différences dans la circulation des mots pour dire du bien et du mal selon le sexe*

	Dire du bien	Dire du mal
Hommes	35%	28%
Femmes	20%	24%
Hommes et femmes	45%	48%

Les mots pour dire du bien et du mal sont davantage attestés auprès des hommes, cette différence étant plus prononcée dans les cas des mots pour dire du bien (35% pour les hommes contre 20% pour les femmes). Cependant, il est important de remarquer que dans notre enquête les femmes sont surreprésentées (77%) et les hommes sous-représentés (23%), ce qui peut biaiser d'une certaine manière les résultats de notre recherche.

2.4. Dire du bien – expressions actuellement utilisées

La deuxième partie de notre enquête s'est concentrée sur le recueil de mots et expressions qui sont actuellement en usage parmi les jeunes Hongrois. Le tableau ci-dessous réunit les quatre types d'exemples les plus fréquents de notre corpus pour dire du bien.

Tableau 5. *Expressions actuellement utilisées pour dire du bien⁵*

Diverses formes créées à partir de l'adjectif <i>jó</i> 'bon' kurva jó (11), k*rva jó, tök jó (10), rohadt jó (5), baromi jó (4), gecijó (4), marha jó (3), brutál jó, csudijó, de jó, extrém jó, gec*jó, irtó jó, iszonyat jó, iszonyú jó, kib*szott jó
Verbe <i>ad</i> 'apprécier qqch' et ses diverses formes (< verbe <i>ad</i> 'donner') adom (28), szétadom (6), nagyon adom (3), adós (2), adnám
Emprunts à l'anglais fullos (9), nice (6), nájsz, fancy (3), peak (3), smash (3), toppos (2), based, best, nagyon giving, real, sexy, szexi, slay, vibe, vidos, vájbolom, wow
Diverses formes créées à partir de l'adjectif <i>szuper</i> (< allemand <i>super</i> < latin <i>super</i>) szupi (10), szupcsi (2), szupcsa, szupicsek, csúcsszuper, hiperszuper

Les exemples répertoriés représentent divers procédés de création lexicale. Les formes les plus fréquemment attestées dans notre corpus sont créées à partir de l'adjectif *jó* 'bon' par l'ajout, dans la majorité des cas, d'un autre adjectif ou d'un adverbe. Remarquons ici l'attitude des locuteurs qui, jugeant certaines formes osées, utilisent l'astérisque pour s'en distancier (*k*rva jó*, *gec*jó*, *kib*szott jó*). Arrive ensuite le verbe *ad* 'apprécier qqch' provenant du

⁵ Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre d'occurrences relevées dans notre corpus.

verbe *ad* ‘donner’ par glissement de sens. En troisième place se trouvent les emprunts à l’anglais qui peuvent être rangés dans deux grandes catégories : soit ils gardent leur orthographe originelle (*nice, fancy, peak, smash, etc.*), soit ils sont adaptés à l’orthographe hongroise (*nájsz* < *nice*, *szexi* < *sexy*, *vájbolom* < *vibe*). Ces mots peuvent en outre être suffixés à la hongroise par l’adjonction du suffixe adjectival *-s*, comme en témoignent les exemples *fullos* et *toppos*. Notre liste comprend également les diverses formes de l’adjectif *szuper* créées par apocope et resuffixation (*szupi, szupcsi, szupcsa, szupicsek*) ou par composition (*csúcsszuper, hiperszuper*).

2.5. Dire du mal – expressions actuellement utilisées

Quant aux mots actuellement en usage pour dire du mal, nous avons également repéré les exemples les plus fréquents et les avons regroupés dans le tableau suivant.

Tableau 6. Expressions actuellement utilisées pour dire du mal

Substantif/adjectif <i>fos</i> et ses diverses formes (< hongrois fam. <i>fos</i> ‘excrément’) fos (27), fostos (2), fostalicska, fostaliga
Emprunts à l’anglais cringe (9), krindzs (2), offös (8), (nagyon) off (2), meh (4), eh (2), flop, lame, nah, hell nah, noob, pass, trash
Adjectif <i>szopó</i> ‘désagréable’ et ses diverses formes (< <i>szop</i> ‘téter, sucer’) szopó (3), szopóroller (2), szopacs (2), kösz*pás, sz*póálarc
Diverses formes créées à partir du substantif/adjectif <i>szar</i> ‘mauvais’ (< hongrois fam. <i>szar</i> ‘excrément’) geciszar (3), gec*szar, kegyetlen sz*r, kurva szar, mocsokszar, rakás/kalap szar

Le mot qui arrive en tête de liste est le substantif/adjectif *fos* provenant du hongrois familier *fos* ‘excrément’ par glissement de sens. Ce mot peut être suffixé (*fostos*) ou entrer dans une composition (*fostalicska, fostaliga* < *fos* ‘excrément’ + *talicska* ou *taliga* ‘brouette’). À l’instar des mots pour dire du bien, les emprunts à l’anglais pour dire du mal apparaissent également en grand nombre, adaptés ou non à l’orthographe hongroise. L’adjectif *szopó* ‘désagréable’, formé à partir du verbe *szop* ‘téter, sucer’ par l’ajout d’un suffixe, peut subir une troncation par apocope suivie d’une resuffixation (*szopacs*) ou entrer dans une composition (*szopóroller* < *szopó* ‘désagréable’ + *roller* ‘trotinette’, etc.). Enfin, nous pouvons mentionner les diverses formes créées à partir du substantif/adjectif *szar* ‘mauvais’ issu du hongrois familier *szar* ‘excrément’. Dans le cas des deux dernières catégories, il est important d’attirer l’attention sur l’utilisation de l’astérisque par les locuteurs (voir à ce propos notre remarque plus haut).

2.6. Situations de communication

La dernière partie de notre enquête s'est proposée d'étudier quatre situations de communication afin d'observer en contexte l'utilisation des mots pour dire du bien et du mal par les jeunes Hongrois.

2.6.1. Se sentir bien avec son ami(e)

Les participants de notre enquête mobilisent un grand nombre de mots et expressions pour dire qu'ils se sentent bien avec leur ami(e) comme en témoigne le tableau ci-dessous.

Tableau 7. Mots pour dire qu'on se sent bien avec son ami(e)⁶

<p>Diverses formes créées à partir de l'adjectif <i>jó</i> 'bon' Tök jó volt ma veled. « C'était très bien avec toi aujourd'hui. » ; Tök jól érzem magam veled. « Je me sens très bien avec toi. » ; Kurva jól szórakoztam. « Je me sentais grave bien. »</p>
<p>Adjectif <i>szuper</i> (< allemand <i>super</i> < latin <i>super</i>) Szuper veled. « C'est super avec toi. » ; Nagyon szuper ez a nap veled. « Cette journée est super avec toi. » ; Szuperül éreztem magam. « Je me sentais super bien. »</p>
<p>Adjectif <i>király</i> 'bien, bon' (< <i>király</i> 'roi', par glissement de sens) Tök király veled. (2) « C'est très chouette avec toi. » ; Tök király. « C'est très chouette. » ; Nagyon király volt együtt lenni. « C'était chouette de se voir. »</p>
<p>Substantif <i>vibe</i> et sa forme verbale (< anglais <i>vibe</i> 'ambiance, atmosphère') Nagyon jók a vibe-ok. (2) « Les vibes sont trop bonnes. » ; Annyira vibe-olunk. « On vibe trop. » ; Tetszenek a vibe-ok. « Les vibes me plaisent. »</p>

Les mots les plus fréquemment attestés dans notre corpus comprennent les diverses formes de trois adjectifs : *jó* 'bon', *szuper* 'super' et *király* 'bien, bon'. À part ces trois adjectifs, soulignons également la présence importante de l'emprunt à l'anglais *vibe* et de sa forme verbale créée par l'adjonction du suffixe verbal *-ol* : *vibe-ol*.

2.6.2. Apprécier le style de son ami(e)

Le fait d'apprécier le style de son ami(e) est aussi exprimé de diverses manières par les participants de notre enquête. Le tableau suivant regroupe les exemples les plus fréquents répertoriés dans notre corpus.

Dans ce contexte, nous trouvons deux verbes : *ad* 'aimer' et *bír* 'aimer', issus respectivement des verbes *ad* 'donner' et *bír* 'supporter' par glissement de sens, et deux adjectifs *menő* 'à la mode' (provenant du participe présent correspondant au

⁶ Dans cette partie de l'article, toutes les expressions sont traduites en français par les auteurs.

verbe *megy* ‘aller’) et *fullos* ‘bon, bien’ (qui est un emprunt à l’anglais *full* suivi de l’ajout du suffixe adjectival -s).

Tableau 8. *Mots pour apprécier le style de son ami(e)*

Verbe <i>ad</i> ‘apprécier qqch’ (< verbe <i>ad</i> ‘donner’, par glissement de sens) Nagyon adom a stílusod. (3) « Je kiffe beaucoup ton style. » ; Nagyon adom a mai outfited. « Je kiffe beaucoup ton outfit. » ; Adom a stílot. « Je kiffe ton style. »
Verbe <i>bír</i> ‘aimer’ (< <i>bír</i> ‘supporter’, par glissement de sens) Bírom a stílusodat. (5) « Je kiffe ton style. » ; Bírom a mai szettedet. « Je kiffe ton look aujourd’hui. » ; Nagyon bírlak. « Je te kiffe grave. »
Adjectif <i>menő</i> ‘à la mode’ (< part. prés. correspondant à <i>megy</i> ‘aller’) Nagyon menő a stílusod. (3) « Tu es grave stylé. » ; Menő cuccaid vannak. « Tes fringues sont stylées. » ; Tök menő a stílusod. « Tu es grave stylé. »
Adjectif <i>fullos</i> ‘bon, bien’ (< anglais <i>full</i> ‘complet, plein’ + suffixe adjectival -s) Fullos a stílusod. « Ton style est cool. » ; Nagyon fullos ez a szett. « Ton look est grave cool. » ; Fullos az outfited. « Ton outfit est cool. »

2.6.3. Ne pas aimer la coiffure d’un(e) ami(e)

Les deux dernières situations de communication se rapportent au fait de dire du mal. Les réponses des participants de l’enquête contiennent différents mots pour exprimer qu’ils n’aiment pas la coiffure d’un(e) ami(e).

Tableau 9. *Mots pour dire qu’on n’aime pas la coiffure d’un(e) ami(e)*

Adjectif <i>béna</i> ‘mauvais, ridicule’ et ses diverses formes (< <i>béna</i> ‘paralysé’, par glissement de sens) Béna a haja. « Sa coiffure est ridicule. » ; Kicsit béna a haja. « Sa coiffure est un peu ridicule. » ; Nagyon béndzsó. « C’est très ridicule. »
Adjectif <i>szar</i> ‘mauvais, laid’ (< hongrois fam. <i>szar</i> ‘excrément’) Elég szar lett a frizurája. « Sa coiffure est moche. » ; Jó szar a haja. « Sa coiffure est très moche. » ; Szarul néz ki a frizurája. « Sa coiffure est moche. »
Adjectif <i>gáz</i> ‘mauvais, moche’ (< <i>gáz</i> ‘gaz’) Elég gáz. « C’est assez moche. » ; Nagyon gáz a frizurája. « Sa coiffure est très moche. » ; Nagyon gáz lett a sérója. « Sa coupe est très moche. »
Verbe <i>bejön</i> ‘plaire à qqn’ dans une construction négative (< verbe <i>bejön</i> ‘entrer’, par glissement de sens) Nekem nem jön be. « Je ne kiffe pas. » ; Nekem nem annyira jön be. « Je ne kiffe pas trop. » ; Nekem annyira nem jön be Xy haja. « Je ne kiffe pas trop sa coiffure. »

À part les adjectifs *szar* ‘mauvais, laid’ et *gáz* ‘mauvais, moche’ que nous avons vus à plusieurs reprises, les participants utilisent régulièrement l’adjectif *béna* ‘mauvais, ridicule’, provenant de l’adjectif *béna* ‘paralysé’ par glissement de sens, ainsi que ses diverses formes créées par exemple par suffixation (*béndzsó*).

Le verbe *bejön* 'plaire à qqn' dans une construction négative apparaît également sur notre liste des mots fréquemment employés.

2.6.4. Ne pas aimer le pull d'un(e) ami(e)

Enfin, les réactions données par les participants à la dernière situation comprennent presque les mêmes mots que celles reçues dans la situation précédente.

Tableau 10. Mots pour dire qu'on n'aime pas le pull d'un(e) ami(e)

<p>Verbe <i>bejön</i> 'plaire à qqn' dans une construction négative (< verbe <i>bejön</i> 'entrer', par glissement de sens)</p> <p>Nekem ez a pulcsi nem annyira jön be. (2) « Je ne kiffe pas trop ce pull. » ; Ez nekem nem annyira jön be. « Je ne kiffe pas trop ça. » ; Nem jön be az a pulcsi. « Je ne kiffe pas trop ce pull. »</p>
<p>Adjectif <i>gáz</i> 'mauvais, moche' (< <i>gáz</i> 'gaz')</p> <p>Gáz a pulcsija. « Son pull est moche. » ; Olyan gáz. « C'est très moche. » ; Irtó gáz az a pulcsi. « Son pull est grave moche. »</p>
<p>Adjectif <i>béna</i> 'mauvais, ridicule', (< <i>béna</i> 'paralysé', par glissement de sens)</p> <p>Elég béna az a pulcsi. (2) « Ce pull est ridicule. » ; De béna a pulcsija. « Comme son pull est ridicule. » ; Béna a pulóvere. « Son pull est ridicule. »</p>

Nous retrouvons ici le verbe *bejön* dans une construction négative ainsi que les adjectifs *gáz* et *béna* mais dans un ordre d'importance différent.

En guise de conclusion

Les résultats de la comparaison des deux corpus, celui de 2000 et celui, plus réduit, de 2024, montrent un bel exemple du dynamisme et de la stabilité qui caractérisent ensemble les langages de type argotique : un quart de siècle après l'enquête de 2000, 12% des mots et expressions utilisés pour dire du mal et 35% des termes qui servent à dire du bien ne sont plus utilisés, alors que de nombreux nouveaux mots et expressions sont apparus en 25 ans. Cependant, la majeure partie du lexique argotique examiné, certes à des degrés variables, reste toujours employée dans l'argot des jeunes Budapestois.

La réévaluation de l'enquête de 2000 met également en valeur la néologie en action : outre l'apparition de nouvelles matrices sémantico-formelles⁷ comme celle constituée par le verbe *ad* 'donner', nous assistons notamment à une augmentation spectaculaire du nombre des anglicismes dans le domaine de dire du bien ou du mal dans l'argot des jeunes Hongrois.

⁷ Par analogie avec les matrices sémantiques dont parle Calvet (1994 : 35-42).

Bibliographie

- Calvet, Louis-Jean (1994), *L'argot*, Paris, Presses Universitaires de France
- Colin, Jean-Paul, Mével, Jean-Pierre, Leclère, Christian (2006), *Grand dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Larousse
- Goudaillier, Jean-Pierre (2001), *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose
- Guiraud, Pierre (1958), *L'argot*, Paris, Presses Universitaires de France
- Kovács, Máté (2021), « Le champ lexical d'aimer dans l'argot commun des jeunes Hongrois », *Acta Universitatis Lodzensis. Folia Litteraria Romanica*, n° 16, p. 105-117, <https://doi.org/10.18778/1505-9065.16.10>
- Szabó, Dávid (2004), *L'argot des étudiants budapestois*, Paris, L'Harmattan

Dávid Szabó est linguiste, sociolinguiste, lexicographe et traducteur. Il enseigne la linguistique et la traduction au Département d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest. Il y est également le directeur du Centre Interuniversitaire d'Études Françaises et de la *Revue d'Études Françaises*. Il a été maître de conférences associé à Paris 3 et professeur invité à l'ENS (Paris). Ses principaux domaines de recherches sont l'étude des variétés périphériques françaises et hongroises, la lexicographie bilingue et la traductologie. Il est le (co)auteur de plusieurs dictionnaires hongrois-français/français-hongrois. Il est le coordinateur du comité hongrois de l'Eurodram, réseau européen pour la traduction théâtrale.

Máté Kovács est linguiste, docteur en sciences du langage et enseignant-chercheur au Département d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest où il est le responsable pédagogique de la formation des futurs enseignants de FLE. Ses domaines de recherche sont la sociolinguistique, en particulier les variétés de langue non standard, l'analyse du discours et la didactique des langues. Il est le secrétaire général de l'Association Hongroise des Enseignants de Français.

Camille Vorger

Université de Lausanne

associée LIIDLEM (Université Grenoble-Alpes)

 <https://orcid.org/0000-0003-0887-8128>

camille.vorger@unil.ch

Quoicoubeh : piège ou pied de nez ?

RÉSUMÉ

Cet article vise à explorer les origines et les enjeux sociolinguistiques de la création lexicale « Quoicoubeh » qui a émergé en 2023, diffusée sur TikTok avant d'être massivement reprise dans les cours d'école, devenant un mot-emblème pour une génération. Au fil de cette contribution, nous mettons au jour l'origine du mot, en lien avec une langue-culture africaine, ainsi que le scénario conversationnel dans lequel il s'inscrit, qui n'est pas sans lien avec les formes d'oralité ludique (comptines, jeux de mains) reposant notamment sur l'anadiplose.

Nous analysons en outre les représentations véhiculées par ce terme en interrogeant sa perception par les adultes (enquête destinée à des parents et enseignants) ainsi que quelques-unes de ses occurrences dans les médias francophones (corpus d'articles de presse) pour en arriver, au-delà du simple *jeu de langage*, à une lecture psychanalytique de cette création comme un mot-miroir voire un *mot d'esprit* selon la terminologie freudienne.

MOTS-CLÉS – créativité lexicale, néologisme, langage des jeunes, jeux de mots, mot-emblème

Quoicoubeh, Trap or Mockery?

SUMMARY

The aim of this article is to explore the origins and sociolinguistic issues about the lexical creation of 'Quoicoubeh', which emerged in 2023, born on TikTok before being massively adopted in schoolyards, as a young people's buzzword. We bring to light the origin of the word, linked to an African language-culture, as well as the conversational scenario in which it is employed, which



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 17.09.2024. Revised: 03.03.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: University of Lausanne. **Conflicts of interests:** None. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

is not unrelated to forms of playful orality (nursery rhymes, hand games) based in particular on anadiplosis. We analyse the representations conveyed by this word, questioning how adults perceive it (survey aimed at parents and teachers), as well as some of its occurrences in the French-language media (press articles) leading to a psychoanalytical reading of this creation as a reflection-word or even a *mot d'esprit* in Freudian terminology.

KEYWORDS – lexical creativity, neologism, youth language, wordplay, buzzword

*« C'est dans le langage (in der Sprache)
que les gens s'accordent.
Il ne s'agit pas d'un accord d'opinion,
mais de forme de vie »
(Wittgenstein, 2005)*

En 2023, le mot « Quoicoubeh » a fleuri sur toutes les lèvres, de la cour d'école à celle du lycée, en passant par le collège. Si de nombreuses réinterprétations ont été formulées à la faveur d'étymologies populaires, notre propos vise à en retracer l'origine et le cheminement, avant d'analyser les représentations qu'il véhicule. Dans cette perspective, nous nous appuierons sur une enquête menée auprès de parents d'élèves d'une école élémentaire française, ainsi qu'un questionnaire adressé à Bernard Cerquiglini afin d'envisager l'éligibilité de ce néologisme pour la nouvelle édition du dictionnaire Larousse, puis nous nous intéresserons aux discours de presse ayant foisonné sur le sujet, dans toute la francophonie, avant d'en formuler une interprétation ciblée sur la ludicité inhérente à une telle création. En quoi relève-t-elle d'un « jeu de langage » au sens où l'entend Wittgenstein¹ (1992 : 56), illustrant notamment l'anadiplose, figure nodale des comptines ? Dans quelle mesure témoigne-t-elle d'une création plurilingue issue d'une matrice externe à dominante phonologique (Pruvost, Sablayrolles, 2003) ? Si, selon Bernard Cerquiglini, cette forme ne relève que d'un simple jeu en l'absence de matrice externe identifiée – à rapprocher selon lui de « Comment vas-tu ? Yau de poêle » (repéré dès 1856 dans la presse) – nos recherches ont mis au jour que *Kouakou* correspond en réalité à un prénom en Côte d'Ivoire, dont le Tiktokeur qui l'a diffusé (fig. 1) est originaire, prénom qui a donné lieu à une revue parue en Afrique dans les années 80 en vue de promouvoir la lecture. Trace d'une « langue d'héritage » (Gadet, 2017), ce mot est d'ailleurs associé à une prononciation qui semble importer dans le jeu institué, souvent assimilé à une façon de piéger l'interlocuteur·rice, bien qu'il ne se présente guère comme une remise en cause de la règle de bienséance

¹ En tant que « manières d'utiliser les signes plus simples que les manières dont nous les utilisons dans notre très compliqué langage de tous les jours. »

(Sourdout, 2004). Que nous dit cette interprétation de la façon de percevoir ledit *langage des jeunes* comme un défi, un pied de nez, voire une menace ? En quoi cette formule est-elle innovatrice et révélatrice d'une dynamique créative axée sur la ludicité ? Quel est le devenir d'une telle création lexicale potentiellement emblématique des socialisations adolescentes ? Après avoir exposé notre approche exploratoire en développant le contexte d'apparition de ce mot et ses origines, ainsi que le procédé lexicogénique dont il est issu, nous nous intéresserons à sa réception en présentant les résultats de notre enquête, puis nous analyserons ses enjeux en termes sociolinguistiques et stylistiques.

1. Exploration des origines et émergence du mot dans la presse

1.1. Méthodologie

Dans la perspective de cette contribution, nous avons employé trois méthodes complémentaires : une double enquête – questions adressées à un expert, d'une part, et questionnaire en ligne destiné à des locuteurs·rices d'autre part (parents d'élèves et personnel enseignant/de direction) – visant à analyser les représentations véhiculées par ce mot, associée à l'étude d'un corpus d'articles de presses donnant la parole à des spécialistes au sein de revues de vulgarisation, choisies notamment pour leur représentativité au sein de la francophonie (France, Suisse, Québec). En effet, la diffusion rapide et massive de ce mot dans cet espace nous questionne. Quant à notre questionnaire destiné aux parents d'élèves, notons que la présentation des résultats obtenus vise une analyse qualitative plus que quantitative, au vu du nombre limité de réponses. Elle nous offrira néanmoins un aperçu de la réception et de la perception de ce mot au sein d'une école française.

1.2. Contexte d'apparition

Le mot est né sur les réseaux sociaux, résultant plus précisément d'une invention, en décembre 22, de Camsko la vache sur TikTok². Intégré à plusieurs vidéos, le terme est accompagné d'une danse et en passe de devenir un verbe, au sens grammatical de ce terme : « On ne quoicoubeh plus ? » (fig. 1). Que nous dit ce « verbe » du parler des adolescents ? En quoi est-il emblématique du rôle des réseaux sociaux dans l'évolution du langage ? *Quid* de la place des « langues d'héritage » dans cette créativité ?

² <https://www.tiktok.com/@camskolavache/video/7209306429159755013?lang=fr>



Figure 1. *Camsko la vache sur TikTok*

Selon Marie Treps, dans l'article de *Sciences et vie*³, « “Quoicoubeh” est [...] révélateur de la place immense que jouent les réseaux sociaux dans la vie des jeunes. Sans eux, ce néologisme n'aurait jamais eu un tel succès. Qui sait, on n'en aurait peut-être même jamais entendu parler. » D'après cette linguiste et sémiologue, qui plus est autrice du *Dictionnaire des mots-caresses* (1997), il s'agirait d'un mot comme un autre, issu du langage jeune : « “Quoicoubeh” a été présenté comme une trouvaille extraordinaire, mais il n'y a pas de quoi s'extasier devant cette supposée inventivité. De même que les jeux linguistiques ont toujours existé, les adolescents ont toujours inventé de nouveaux mots ! C'est ce que l'on appelle le “langage jeune”, il leur permet de se reconnaître entre eux et de se distinguer des adultes. » Il s'agit pourtant, nous y reviendrons, d'un *mot pied-de-nez* singulier, si on l'examine de plus près.

1.3. Origines et matrices lexicogéniques⁴

Bruno Maurer, en tant que spécialiste des langues africaines, nous a indiqué une spécificité de ce néologisme, à savoir que *Kouakou* correspond originellement à un prénom en Côte d'Ivoire, dont le Tiktokeur Camsko est effectivement originaire⁵. Ce prénom a donné lieu à une revue diffusée dans les années 80 pour promouvoir la lecture, d'où l'ancrage effectif dans un contexte de scolarisation d'un mot qui s'est très rapidement diffusé dans les cours d'école (fig. 2) :

³ *Sciences et vie* du 7 août 2023 (voir en sitographie).

⁴ Nous nous référons ici au tableau des matrices dans le QSJ sur la néologie (Pruvost, Sablayrolles, 2003).

⁵ <https://www.mbokamosika.com/article-kouakou-une-revue-qui-a-marque-les-esprits-des-jeunes-115724041.html>



Figure 2. La revue Kouakou

Si l'on retrace le procédé lexicogénique (Pruvost, Sablayrolles, 2003) qui a abouti à la création du *Quoicoubeh* désormais fameux, on en arrive alors à l'idée qu'il est bien issu d'une matrice externe. Françoise Gadet souligne d'ailleurs « la circulation large et rapide de formes nouvelles, bien au-delà des jeunes » (2017 : 47), d'où la difficulté de circonscrire les « parlars jeunes » à un groupe précis de locuteurs, comme en témoigne l'exemple des emprunts à l'arabe, dont le statut symbolique a changé. De fait, notre *Quoicoubeh* n'emprunte-t-il pas sa dernière syllabe à cette langue, par analogie avec le fameux « cheh » qui fait aussi fureur dans les cours d'école, comme équivalent de « bien fait pour toi »⁶ ? La prononciation – selon laquelle l'accent porte sur cette finale, le « h » étant expiré – semble conforter l'hypothèse⁷ de ce que nous pouvons nommer un *mot-creuset*, qui intègre l'influence de plusieurs langues tout en étant emblématique de la créativité liée aux socialisations adolescentes.

En outre, *Quoicoubeh* se distingue par sa très large diffusion, les élèves de cours préparatoire⁸ voire de maternelle (dès 4-5 ans) le mobilisant à leur tour, en se l'appropriant à leur façon, comme en témoigne l'une des réponses à notre

⁶ Voir l'article du *Monde* sur le sujet (en sitographie).

⁷ Voir par exemple :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/reportage-france/20230604-quoicoubeh-un-mot-cr%C3%A9%C3%A9-de-toute-pi%C3%A8ce-pour-pi%C3%A9ger-son-interlocuteur>

⁸ Première année d'école élémentaire en France, destinée aux enfants de 6 ans en moyenne.

enquête (voir ci-après). Le risque est alors celui d’une étymologie populaire, le néologisme se prêtant à des réinterprétations par homophonie : « C’est un jeu de langage, par réponse inattendue moquant l’interlocuteur, du type “comment vas-tu ? Yau de poêle”. Il est propre au monde scolaire, et provient sans doute de “Quoi” > “Cou A” > “Cou B” » a précisé Bernard Cerquiglini en réponse à notre courriel du 7 décembre 2023. La différence, me semble-t-il, réside en la création, obtenue par un procédé certes courant, d’un néologisme que l’on pourrait qualifier d’*hapax*⁹ s’il n’avait été repris à l’envi dans la presse, à la différence des autres exemples cités tels que « Quoi /feur → coiffeur » et « Tu / yau de poêle → tuyau », qui jouent *a contrario* sur des lexies préexistantes.

2. La réception : de la cour d’école à la presse

2.1. Enquête

Nous avons diffusé, en juin 2023, une enquête en ligne sur la réception du *Quoicoubeh*, destinée aux parents et enseignants d’une école élémentaire d’Annecy, en France. Nous avons reçu 34 réponses, émanant essentiellement de parents d’élèves (94%), de quelques enseignants et personnels de direction. Cette école se caractérise par une mixité sociale, et les résultats, très partiels, sont à situer dans ce contexte. Ce sont essentiellement les parents d’enfants âgés de 8 ans et plus qui se sont sentis concernés, ce qui s’explique aisément par le rôle des réseaux sociaux dans la diffusion du mot (fig. 3) :

Si vous êtes parent, votre enfant/vos enfants est/sont inscrit-s en classe de...

33 réponses

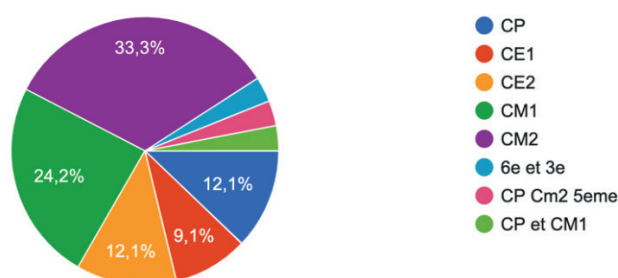


Figure 3. Répartition des réponses à notre questionnaire en ligne (juin 2023)

⁹ Terme consacré en lexicologie pour désigner un mot ou une forme n’ayant eu qu’une seule occurrence. De l’adverbe grec *apax* (ἅπαξ), « une seule fois » (Poix, 2021).

L'enquête s'articule autour de 15 questions visant à évaluer le degré de familiarité avec ce mot nouveau, son interprétation et les représentations associées à son emploi. Ainsi la première question sollicitait une réaction à l'image suivante, consistant en un mème du célèbre film *Les Visiteurs*¹⁰ :

*** Quoicoubeh***

Les personnes nées au siècle dernier:



Figure 4. Mème diffusé sur la toile, issu du film *Les Visiteurs*

Les commentaires postés en réponse à cette question, invitant à développer l'interprétation de l'image, abondent dans le sens d'un mot qui s'apparente à un *trend*, soit à une tendance, un effet de mode qui accentue le décalage entre les générations : « Une personne trop vieille pour comprendre le monde qui l'entoure » ; « Une nouvelle expression de gamin. Il y en avait plein quand j'étais gamin ». Certaines réponses insistent sur l'incompréhension suscitée par l'emploi d'un tel mot qui semble répondre à une fonction cryptique : « C'est un nouveau mot que seuls les jeunes peuvent comprendre ». Le mot apparaît alors révélateur de « l'appartenance générationnelle des mots nouveaux » et du « décalage entre enfants et parents sur les modes ». Une réponse mentionne « la construction d'un effet comique », et même « la volonté de tourner en dérision une personne, voire la ridiculiser ». Certaines soulignent l'analogie avec le procédé « Quoi ? Feur → coiffeur » qui renvoie à leur enfance. La grande majorité des répondants (73,3%) identifient le lien avec le réseau social TikTok, alors qu'une toute petite minorité (13,3%) perçoivent un emprunt possible au sein de cette création ; une personne relève l'emprunt à une « expression africaine », tandis que plusieurs avouent leur perplexité (« aucune idée », fig. 5) :

¹⁰ <https://www.tiktok.com/@lalotoise46/video/7241328669145320731>

Savez-vous d'où vient le mot "Quoicoubeh"?

30 réponses

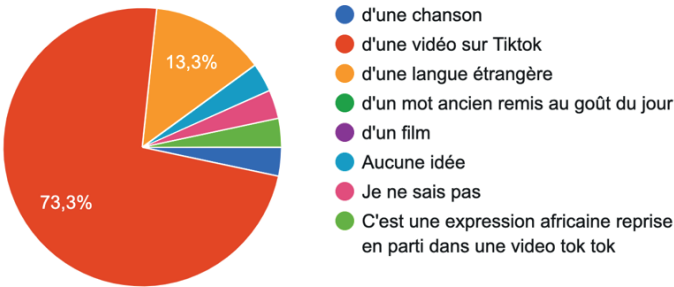


Figure 5. Enquête, suite (origine du mot)

En tout état de cause, la plupart des parents et/ou enseignant·e·s (85%) avaient déjà entendu le mot, qu'il leur soit directement adressé ou, plus souvent, qu'il relève de conversations entre enfants :

Est-ce qu'il vous était directement adressé ou l'avez-vous entendu entre des enfants/adolescents?

34 réponses

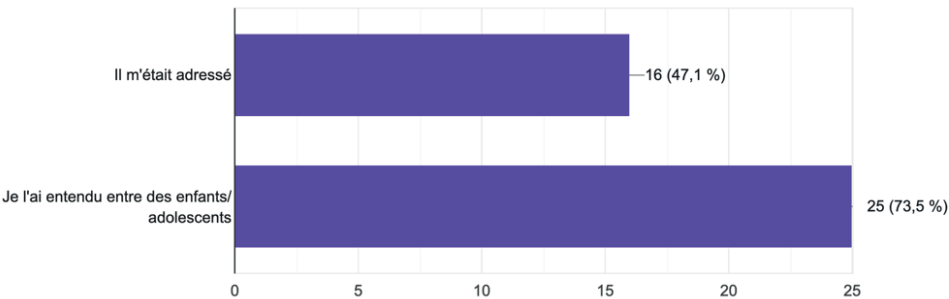


Figure 6. Enquête, suite (contexte)

L'invitation à reformuler ou à trouver un équivalent amène les répondants à clarifier le scénario conversationnel au sein duquel *Quoicoubeh* fait sens : « C'est un piège qui consiste à ce qu'un interlocuteur réponde par "quoi" à une question ou affirmation. Et le piègeur répond "Quoicoubeh" au piégé ». De fait, de nombreux parents et enseignants s'offusquent de ce terme qui semble les mettre en difficulté voire en position d'infériorité, le mot signifiant par exemple à leurs yeux « Tu es un benêt ». Un parent insiste ainsi sur l'interdiction de prononcer ce mot dans le contexte familial : « J'ai demandé à mes enfants de cesser de dire ce stupide mot

ainsi que l'autre (dont je ne me souvient plus, *sic*) et ils l'ont fait, en tout cas à la maison... ». Un·e autre saisit la valeur expressive d'une telle création néologique en l'interprétant comme « une sorte d'interjection ». La plupart des répondant·e·s l'associent à une « blague » voire « un jeu de langage » dénué de sens, équivalant au fameux « Quoi/feur ». Une personne cite enfin la réinterprétation qui nous apparaît comme une étymologie populaire¹¹ : « J'ai vu aussi que c'était parti de "quoi" (coup A – coup B) ». En l'occurrence, face à un nouveau mot qui a *fait le buzz* très rapidement, « les locuteurs agissent, si l'on peut dire, avec les moyens du bord, et sans le soutien d'une enquête scientifique » (Béguelin, 2002).

En outre, plusieurs répondants à notre enquête associent *Quoicoubeh* à un geste – qu'il s'agisse d'une langue tirée, d'un pied-de-nez, ou encore de la danse diffusée sur TikTok (fig. 7) – et surtout à un emoji, que ce soit « je pleure de rire » (27,3%), la langue tirée (21,2%), l'air dubitatif – « pouce sur le menton » – (27,3%) ou encore le diabolin (fig. 8) :

Si oui, lequel?

10 réponses

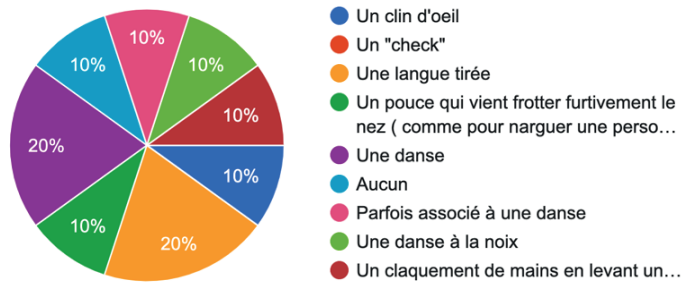


Figure 7. Enquête, suite (geste)

Si vous deviez l'associer à un emoji, lequel serait-ce?

33 réponses

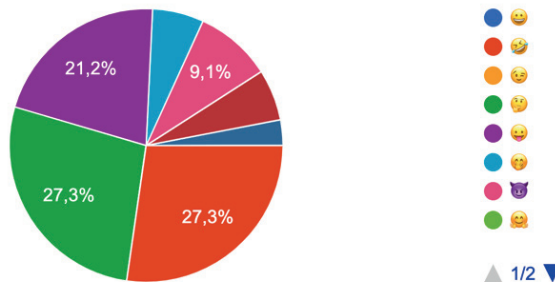


Figure 8. Enquête, suite (emoji)

¹¹ « Le terme d'*étymologie populaire* qualifie le fait de rapprocher – consciemment ou non – deux unités lexicales entre lesquelles il n'existe pas de lien morphologique et sémantique historiquement avéré » (Béguelin, 2002).

La réaction des participants à notre enquête nous amène à conclure, au-delà du *sentiment néologique* (Sablayrolles, 2012), à un sentiment d'agacement voire d'exaspération suscité par ce mot taxé d'emblée, en l'absence – ou quasi – de curiosité, de grossièreté (fig. 9).

Pour finir, diriez-vous que ce mot vous...

34 réponses

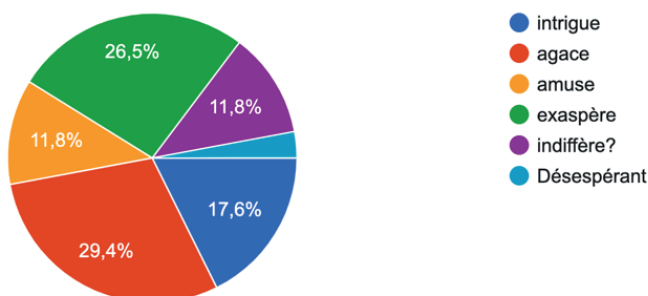


Figure 9. Enquête, suite (réactions)

Représentation qu'il partage avec « Apanyan »¹², son co-occurent privilégié qui semble répondre au même schéma d'anadiplose (voir ci-après, en écho au « hein ? »), avec l'emprunt en moins. La dernière question, ouverte, de notre enquête a donné lieu à des doléances concernant cette « mode stupide », mais aussi à une remarque intéressante sur l'appropriation de ce mot par les plus jeunes : « J'ai l'impression que les plus jeunes enfants n'en font pas la même utilisation que les jeunes adolescents. Pour les plus jeunes ce terme n'a pas l'air de servir comme élément de langage mais plutôt associé à une expression corporelle ».

De fait, pour apporter une conclusion partielle, nous pouvons affirmer qu'il s'agit là d'un mot qui *a du corps* au sens où :

- Il est souvent associé à un geste ou à une séquence de gestes (chorégraphie)¹³ ;
- Il est ancré dans un schéma conversationnel au sein duquel il a une fonction expressive parfois similaire à celle des emoji dans une conversation numérique ;
- Il permet de *faire corps*, soit de traduire son appartenance à un groupe : fonction identitaire sur laquelle nous reviendrons.

¹² <https://fr.wikidia.org/wiki/Apanyan>

¹³ La danse ayant été reprise, entre autres, par le footballeur Konaté, induisant une difficulté à comprendre le sens d'une telle séquence pour les non francophones, <https://www.youtube.com/shorts/1WBLpqKkOJs>

2.2. Dans la presse

Notre tour d’horizon de l’émergence du mot *Quoicoubeh* dans la presse vise essentiellement à confirmer sa présence dans toute la francophonie tout en interrogeant la coïncidence entre les représentations véhiculées par les médias et celles qu’a fait apparaître notre enquête, à l’échelle d’un établissement scolaire. Outre l’article cité de *Sciences et vie*, notre corpus, non exhaustif, rassemble quatre articles et un reportage vidéo couvrant la même période (de février à juin 2023), ce dernier à vocation didactique¹⁴ :

Date	Source	Titre de l’article/du reportage	Expert·e·s Journalistes
10/02/23	Philomag	« De quoi Quoicoubeh est-il le nom ? »	Samuel Lacroix
30/04/23	Le Temps	« Quoicoubeh : mais que veut dire cette nouvelle expression favorite des ados ? »	Sébastien Ruche
08/06/23	TV5 Monde	« Quoicoubeh ! Quoi ? Détournement ou appauvrissement ? »	Linda Giguère
15/07/23	Le Monde	« Le Quoicoubeh est utilisé par les jeunes pour défier les adultes »	Auphémie Ferreira
07/08/23	Sciences et vie.com	« Que dit Quoicoubeh de l’état de la langue française ? »	J.-P. Goudaillier

Au vu de ce corpus, force est de constater que toute la francophonie est pleinement au fait du *Quoicoubeh*. Dans l’émission de *TV5 Monde* qui semble particulièrement pertinente pour expliciter ce mot à un public allophone, en cours de FLE, la journaliste québécoise Linda Giguère l’interprète comme une onomatopée ou un « tic de langage ». Le journaliste du *Temps*, quotidien suisse, va plus loin en évoquant un « jeu futile », le mot étant réinterprété à la faveur de l’étymologie populaire déjà citée : « coup A/coup B ». *Le Monde* y voit « un défi adressé aux adultes », alors que *Philomag* l’envisage comme un moyen de « rire de l’incompréhension d’autrui », en relatant, sur un mode théâtral, une scène où des collégiens se jouent de leur enseignante à la faveur du *Quoicoubeh* lancé à la volée dans une classe, et en s’appuyant sur les travaux de Wittgenstein autour des jeux de langage.

3. Les enjeux : du piège au jeu de langage

Pour aller plus avant dans l’analyse de ce mot nouveau, nous proposons de mobiliser quelques ressources théoriques, empruntant non seulement aux études

¹⁴ La linguiste Laélia Véron en a aussi fait le sujet d’une chronique sur France inter en juin 2023, rappelant les procédés du même type tout en y voyant aussi un « signe de reconnaissance générationnelle » que les adultes peuvent « ringardiser » en le reprenant à leur compte, bien loin de ce que le journal *le Figaro* qualifie de « misère lexicographique », https://www.youtube.com/watch?v=9LmVy_F3ArM

de néologie, mais aussi à la stylistique, à l'anthropologie et à la psychanalyse enfin, pour mieux en éclairer les usages et les enjeux.

3.1. Le piège : *Quoicoubeh* ou comment clouer le bec à son interlocuteur

Selon Jean-Pierre Goudaillier dans l'article de *Sciences et vie* déjà cité : « “Quoicoubeh” est une expression de connivence entre jeunes. En revanche, la nouveauté est qu'elle est utilisée pour piéger l'adulte, pour se moquer de lui. Avec “quoicoubeh”, le jeune cloue le bec de son interlocuteur et prend le dessus sur lui. C'est un moyen d'inverser les rôles, de défier l'autorité ». En témoigne la scène intégrée à *Philomag* :

L'élève. – Madame, Madame, vous avez entendu parler du [inaudible] ?

L'enseignante. – Du quoi ?

L'élève. – Quoicoubeh !

Hilarité générale de la classe. La professeure reste interdite

L'adjectif « interdite », utilisé pour « déconcertée, stupéfaite », prend ici tout son sens : l'usage du *Quoicoubeh* laisse en effet l'enseignante démunie, symboliquement privée de toute possibilité de répartie par l'irruption de ce néologisme *pied-de-nez*. Spécialiste éminent de la néologie, Jean-François Sablayrolles a observé la variabilité du « sentiment néologique », en partie dépendant des matrices identifiables pour sa création (2006). Il se trouve que *Quoicoubeh* donne lieu à un sentiment néologique fort, du fait de la difficulté à identifier un procédé lexicogénique simple comme peut l'être la suffixation par exemple. C'est aussi cette difficulté qui met le récepteur en position d'ignorance et en nécessité d'actualiser ses connaissances¹⁵.

3.2. Le jeu de langage ou l'anadiplose revisitée

Wittgenstein, dans ses recherches, a mis en lumière l'indissociabilité du langage et de l'action, la notion de jeu de langage lui ayant permis de faire le lien entre langage et pratique au travers de l'apprentissage : « J'appellerai aussi “jeu de langage” l'ensemble formé par le langage et les activités avec lesquelles il est entrelacé ». C'est donc dans la « forme de vie » (en exergue) en tant qu'expérience partagée que s'inscrit la possibilité d'un accord et d'une communication :

À l'avenir, j'attirerai encore et encore votre attention sur ce que j'appellerai des jeux de langage. Ce sont des manières d'utiliser les signes plus simples que les manières dont nous les utilisons dans notre très compliqué langage de tous les jours. Les jeux de langage sont les formes de langage par lesquelles un enfant apprend à utiliser les mots. L'étude des jeux de langage est l'étude de formes primitives de langage ou de langages primitifs. (1996 : 56)

¹⁵ Cf. Rancière : « L'ignorant apprendra seul ce que le maître ignore si le maître croit qu'il le peut et l'oblige à actualiser sa capacité » (1987 : 29).

D'où la dimension anthropologique propre aux jeux de langage qui caractérisent ces formes de vie (Aucouturier, 2020). Sur un plan stylistique, notons que *Quoicoubeh* est issu d'un procédé d'anadiplose fréquent dans les comptines voire dans la chanson. Si tout un chacun connaît la comptine « Trois petits chats... Chapeau de paille », la ballade de Jacques Higelin pour sa fille Izïa (1991) repose sur la même reprise de la fin d'un vers au début du suivant, d'où un effet d'enchaînement – littéralement ἀνά/ανά, « de nouveau », et διπλός/diplós, « double » :

Rien de tout ce qui m'inspire en toi
 Pire en toi
 N'est plus doux que le grain
 De ta peau, de ta voix¹⁶

Cette figure nous semble emblématique de ce que nous nommons la fonction *colludique* (conniventielle et ludique) propre à la création lexicale, plus généralement aux jeux de mots portés par la voix (Clémenson, Vorger 2013). En outre, elle se double d'une fonction identitaire en tant qu'elle s'avère révélatrice de la capacité d'une telle création néologique à relier les générations d'enfants et d'adolescents, servant de trait d'union ou de mot de passe entre la cour d'école et celle du collège (fig. 10). N'a-t-il pas vocation à devenir, à l'image de « bolos » d'après Fiévet et Podhorná, « un emblème générationnel conscient et médiatisé » (2009 : 940) ?



Figure 10. *Diplôme du Quoicoubeh*

¹⁶ https://www.youtube.com/watch?v=HYeFouE-_ug

3.3. Une créativité et une théâtralité en actes : du jeu au mot d'esprit

Dans la mesure où ce mot intervient en réponse (en clôture) d'un échange d'au moins trois tours de parole, *Quoicoubeh* nous semble porteur d'une ludicité et d'une théâtralité propres aux adolescents, *l'art de la tchatche* (Goudaillier, 2019). En effet, l'expressivité qu'il manifeste autant que la créativité dont il résulte et que son usage, désormais étendu aux plus jeunes (dès 5-6 ans), concrétise, s'avère à la fois multimodale et plurilingue, mettant en jeu les corps et les langues. *Quoicoubeh* s'étale non seulement sur toutes les lèvres, mais aussi, à l'écrit, sur des objets dérivés tels que des *tee-shirts*, désignant même une forêt en Dordogne¹⁷, ce qui traduit le besoin de rassemblement autour d'un mot-miroir qui fonctionne comme mise en abyme d'une initiation langagière aux codes adolescents. En allant plus loin, nous pourrions voir dans ce mot *réflexif* un mot d'esprit, au sens où l'entendait Freud, dans ses rapports à l'inconscient (1905). De fait, il a tout d'un trait d'esprit (*witz*), à commencer par la fulgurance, et le mariage, la combinaison voire la condensation d'éléments hétérogènes sous une forme incongrue qui déclenche le rire. Dans *Quoicoubeh*, on entend en effet le « (rester) coi » mais aussi la « (bouche) bée », une sorte de béance joyeuse dans laquelle peuvent s'immiscer l'identité et l'altérité. Une forme de *coup d'humour*, un jeu de signification ludique qui n'en finit pas.

Pour ne pas rester Coi face au Quoicoubeh...

Certes, le mot Quoicoubeh ne semble pas un bon candidat pour la prochaine édition du *Petit Larousse*, selon Bernard Cerquiglini qui le juge « pas assez pérenne » et trop peu partagé, en dehors du registre oral et des cours d'école : « il fait l'objet d'un jeu et ce genre de jeu se démode très vite. Or, les mots qui entrent au PLI ont vocation à y rester. Un terme à la mode risque de ne plus être employé dans trois ans. » (courriel cité). À l'heure où nous écrivons ces lignes, il est pourtant loin d'être oublié. Au vu des réponses à notre questionnaire, c'est un mot que les parents d'élèves français connaissent, pour la plupart, sans pour autant en identifier les origines, et qui les agace le plus souvent, pour le « piège » qu'il représente au sein du script conversationnel qui lui donne sens. Figurant parmi les mots de l'année 2023¹⁸, il demeure, assurément, un mot *résonant*, riche de tout ce qu'il nous révèle d'un inconscient collectif et de la créativité émanant des socialisations adolescentes. Un mot d'esprit ou trait d'humour ayant d'ailleurs fait l'objet de plusieurs chansons et de multiples déclinaisons dans les médias¹⁹.

¹⁷ <https://www.ouest-france.fr/nouvelle-aquitaine/dordogne/quelle-est-cette-foret-du-quoicoubeh-ou-se-rendent-des-centaines-dadolescents-5b94de90-2fa9-11ee-bccf-09ca2d958657>

¹⁸ <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/a-la-source/quoicoubeh-terrain-ludique-de-la-langue-3959831>

¹⁹ <https://www.youtube.com/watch?v=m717455MLzw>

"DES CHIFFRES ET DES LETTRES" C'EST FINI -



Figure 11. Dessin d'humour²⁰

Bibliographie

- Aucouturier, Valérie (2020), « Perspectivisme et formes de vie : les jeux de langage chez Wittgenstein », *Philosopher en points de vue*, édité par Quentin Landenne, Presses universitaires Saint-Louis Bruxelles, <https://doi.org/10.4000/books.pusl.27042>
- Béguelin, Marie-José (2002), « Étymologie « populaire », jeux de langage et construction du savoir lexical », *SEMEN*, vol. 15, <https://journals.openedition.org/semen/2414> ; <https://doi.org/10.4000/semen.2414>
- Clémenson, Aurélie, Vorger, Camille (2013), « Quand la voix de l'album touche aux marges de la langue. *Le Petit Roi de Révolie* », *Strenae*, n° 5, <https://journals.openedition.org/strenae/964> ; <https://doi.org/10.4000/strenae.964>
- Dumont, Pierre, Maurer, Bruno (1995), *Sociolinguistique du français en Afrique francophone : gestion d'un héritage, devenir d'une science*, Paris, EDICEF
- Fiévet, Anne-Caroline (2009), « Quand un nouveau mot devient identitaire pour les jeunes : le cas de bolos », *Adolescences*, vol. 27, n° 4(4), p. 931-940, <https://doi.org/10.3917/ado.070.0931>
- Freud, Sigmund (1905), *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard
- Gadet, Françoise (éd.) (2017), *Les parlers jeunes dans l'Île-de-France multiculturelle*, Paris, Ophrys, coll. L'Essentiel français
- Goudaillier, Jean-Pierre (2019), *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Maisonneuve & Larose / hémisphères
- Latraverse, François (2014), « Jeux de langage et pragmatisme », *Recherches sémiotiques*, vol. 32, n° 1-2-3, 2012, p. 225-246, <https://www.erudit.org/fr/revues/rssi/2012-v32-n1-2-3-rssi01628/1027780ar/> ; <https://doi.org/10.7202/1027780ar>
- Poix, Cécile (2021), « Études francophones de néologie. Complexité terminologique », *Neologica : revue internationale de la néologie*, <https://hal.science/hal-03856584/document>
- Pruvost, Jean, Sablayrolles, Jean-François (2003), *Les néologismes*, Paris, PUF, coll. Que sais-je?, <https://doi.org/10.3917/puf.pruvo.2003.01>

²⁰ « Des chiffres et des lettres » correspond à un jeu télévisé présenté dès 1965 (« Le mot le plus long ») et diffusé dans la Francophonie sur France 2, puis France 3 et TV5 Monde.

- Rancière, Jacques (1987), *Le Maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, éd. Fayard.
- Sablayrolles, Jean-François (2000), *La néologie en français contemporain. Examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*, coll. Lexica Mots et Dictionnaires, Paris, Champion, <https://shs.hal.science/halshs-00169475/document>
- Sablayrolles, J.-F. (2006), « La néologie aujourd'hui », in C. Gruaz, *À la recherche du mot : De la langue au discours*, Lambert-Lucas, p. 141-157, <https://shs.hal.science/halshs-00169475>
- Sourdöt, Marc (2004), « La Dynamique du français actuel », *Neuphilologische Mitteilungen*, vol. 105, n°1, p. 85-94
- Trimaille, Cyril, Hinai, Kôsuké (2022), « Dynamiques lexicales adolescentes en diachronie courte : les mots des jeunes revisités », CINEO – Congrès international de néologie des langues romanes
- Vorger, Camille (2011), « Le slam est-il néologène ? », *Neologica*, n°5, Paris, Classiques Garnier
- Wittgenstein, Ludwig (2005), *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard

Presse

- Le Monde*, https://www.lemonde.fr/campus/article/2023/07/15/le-quoicoubeh-est-utilise-par-les-jeunes-pour-defier-les-adultes_6182080_4401467.html, consulté le 24/01/2025
- Le Monde*, https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2021/03/07/parentologie-cheh-ou-le-nouvel-ar-got-de-la-cour-de-recre_6072227_4497916.html, consulté le 24/01/2025
- Le Temps*, <https://www.letemps.ch/societe/quoicoubeh-veut-dire-cette-nouvelle-expression-favorite-ados>, consulté le 24/01/2025
- Philomag*, <https://www.philomag.com/articles/de-quoicoubeh-quoicoubeh-est-il-le-nom>, consulté le 24/01/2025
- RFI*, <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/reportage-france/20230604-quoicoubeh-un-mot-cr%C3%A9%C3%A9-de-toute-pi%C3%A8ce-pour-pi%C3%A9ger-son-interlocuteur>, consulté le 24/01/2025
- Sciences et vie*, <https://www.science-et-vie.com/article-magazine/que-dit-quoicoubeh-de-letat-de-la-langue-francaise>, consulté le 24/01/2025
- TV5 Monde*, <https://langue-francaise.tv5monde.com/decouvrir/devenir-expert/lhumeur-de-linda/episode-159>, consulté le 24/01/2025

Camille Vorger est Maîtresse d'Enseignement et de Recherche à l'Université de Lausanne (associée Lidilem/UGA). Sa thèse de doctorat portait sur la créativité lexicale dans le slam francophone, et ses publications récentes (thèse d'habilitation notamment, publiée en 2024, UGA éd., <https://books.openedition.org/ugaeditions/41641?lang=fr>) explorent les enjeux didactiques des ateliers en tant que dispositif, la créativité telle qu'elle se manifeste dans ces espaces favorisant l'émergence d'un *écri-dire*, l'engagement des corps et du *faire corps*.

Agnieszka Woch

Université de Łódź

 <https://orcid.org/0000-0003-0559-9166>

agnieszka.woch@uni.lodz.pl

Les représentations métaphoriques de phénomènes liés à la pandémie dans des discours « négationnistes » de la COVID-19

RÉSUMÉ

La présente recherche porte sur les discours autour de la pandémie de coronavirus SARS-CoV-2. Nous étudierons les représentations métaphoriques de phénomènes liés à la pandémie, présentes dans les discours niant l'existence de la COVID-19. Nous nous pencherons sur les caractéristiques de la rhétorique négationniste en analysant en particulier les métaphores conceptuelles, y compris celles insistant sur les sèmes de la lutte, qui ont une longue tradition dans les discours de la santé publique et dans le discours politique. Nous aborderons également la visée persuasive de ces figures de discours et la manière dont elles sont employées. Le corpus de l'étude englobe des commentaires, souvent dysphémiques, relevés entre février 2020 et décembre 2022 sur les réseaux sociaux dans quatre groupes Facebook, dont deux polonais et deux français, qui protestent contre le régime sanitaire et abordent des sujets tels que la pandémie, le port du masque, les gestes barrières, les traitements, les vaccins antiviraux ou le milieu médical.

MOTS-CLÉS – métaphores, COVID-19, lexique pandémique, langage médiatique, discours négationnistes

Metaphorical Representations of Pandemic-Related Phenomena in the 'Denialist' Discourses of COVID-19

SUMMARY

We focus on the discourse surrounding the SARS-CoV-2 coronavirus pandemic. We examine the metaphorical representations of phenomena associated with the pandemic that are present in the discourses that deny the existence of COVID-19. We will consider the characteristics of denialist



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 12.11.2024. Revised: 09.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université de Łódź. **Conflicts of interests:** The author of this article is the deputy editor-in-chief. She was not involved in any stage of the review process. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

rhetoric, analysing in particular the conceptual metaphors, including those that insist on the themes of struggle that have a long tradition in public health and political discourse. We will also examine the persuasive purpose of these figures of speech and the ways in which they are used. The corpus of the study includes comments, often dysphemic, collected between February 2020 and December 2022 on social networks in four Facebook groups, two Polish and two French, protesting against the health regime and addressing topics such as the pandemic, wearing masks, barrier gestures, treatments, antiviral vaccines and the medical sector.

KEYWORDS – metaphors, COVID-19, pandemic lexicon, media language, negationist discourse

Introduction

Parmi les discours sur la pandémie de coronavirus (SARS-COV-2), les propos des autorités médicales, politiques et médiatiques, ainsi que les discussions souvent émotionnelles des internautes commentant la nouvelle réalité sur les réseaux sociaux, se sont multipliés. Nous avons pu observer à plusieurs reprises le recours à la même métaphore, répandue dans les discours politiques et de santé publique, à savoir celle de la guerre. Elle a notamment été employée par le président de la République française, Emmanuel Macron, qui a déclaré :

Nous sommes en guerre, en guerre sanitaire, certes : nous ne luttons ni contre une armée, ni contre une autre Nation. Mais l'ennemi est là, invisible, insaisissable, qui progresse. Et cela requiert notre mobilisation générale. Nous sommes en guerre. Toute l'action du gouvernement et du Parlement doit être désormais tournée vers le combat contre l'épidémie. De jour comme de nuit, rien ne doit nous en divertir (Extrait du discours d'Emmanuel Macron prononcé le 16 mars 2020).

Ce discours, dans lequel le champ lexical de la guerre est représenté par des termes tels que « lutter », « armée », « ennemi », « mobilisation », « combat » et qui souligne la nécessité d'arrêter le virus, ressemble stylistiquement à certains commentaires publiés sur les réseaux sociaux, comme, à titre d'exemple, « Bonsoir à tous, ils veulent nous remettre le pass surtout ne jamais rien lâcher, à la vie à la mort nous nous battons jusqu'au bout !! Fighting ». Avec une différence pourtant : il est émis par un détracteur qui invite les membres d'un groupe Facebook à se battre contre le régime sanitaire imposé par les autorités politiques.

On observe que la crise sanitaire, liée à la COVID-19, a non seulement enrichi le vocabulaire quotidien en néologismes et en termes employés auparavant par les experts :

On ne parle pas aujourd'hui comme hier [...] Qui, en janvier, parlait de confinement ? De distance sociale ou de gestes barrières ? Qui, à part une amicale de pneumologues, glissait dans la conversation respirateur, frottis nasal, incubation et patient zéro entre la poire et le fromage ? À l'heure actuelle, tout le monde manie ces vocables savants avec une virtuosité qui réclame un passage sous microscope. (Zimmermann, 2020 : 1)

mais également a donné lieu à ce que Fassin (2007 : 108) appelle une « véritable paranoïa iatrogénique », à savoir « la croyance en l'existence de conspirations utilisant des ressources médicales et notamment pharmacologiques dans le but d'éliminer une population ». Ce phénomène « appartient à une catégorie plus large impliquant de nombreux objets autres que le médicament, des organes suspectés d'être volés aux organismes génétiquement modifiés, des attentats terroristes aux catastrophes dites naturelles. Elle concerne les pays pauvres mais aussi les nations riches » (Geisser, 2020 : 14).

La présente étude franco-polonaise s'inscrit dans le contexte évoqué ci-dessus et porte sur les caractéristiques et la visée persuasive de la rhétorique de déni. Elle s'appuie sur un corpus d'articles et de commentaires postés dans quatre groupes « anti- », deux privés et deux publics, entre 2020 et 2022 : *Coronavirus Covid-19 Groupe Français Partage d'Information*, *Polacy przeciwko fałszywej pandemii koronawirusa* ('Les Polonais contre la fausse pandémie du coronavirus'), *Anti masque, anti vaccin, anti dictature sanitaire et fiers de l'être !!!*, *COVID-19 – Dyskusje / Informacje / Szczepienia / Testy* ('COVID-19 – Discussions/ Informations/Vaccins, Tests').

1. Un nouveau « négationnisme » dans les discours « rassuristes »

Le 15 juillet 2021, le site d'information Mediapart a déclaré que « les personnes comparant la campagne de vaccination contre la Covid-19 à la Shoah participent à une forme de négationnisme » afin de justifier ainsi « la suppression de commentaires virulents d'abonnés au nom de la décence », tels qu'entre autres : « Le Covid a été créé pour tuer une partie de la population », « ceux qui ne sont pas vaccinés vont être persécutés comme les juifs pendant la guerre », ou encore « le pass sanitaire est la nouvelle étoile jaune »¹.

Il est à noter que des mêmes représentant une infirmière avec une seringue placée au-dessus de la grille d'entrée du camp de concentration nazi Auschwitz-Birkenau sont apparus sur les réseaux sociaux. L'inscription cynique *Arbeit macht frei* ('Le travail rend libre'), qui y figure, a été remplacée par *Pfizer macht frei*. Cette image a été accompagnée d'un commentaire soutenant que l'entreprise pharmaceutique Pfizer aurait fourni des médicaments destinés à des expérimentations sur des êtres humains dans les centres de détention nazis.

Parmi les thèmes privilégiés que nous avons identifiés dans des discussions entre les membres des groupes Facebook examinés, que l'on peut qualifier en même temps de « négationnistes » et de « rassuristes », on retrouve le coronavirus, la pandémie, les

¹ <https://www.ouest-france.fr/sante/virus/coronavirus/pass-sanitaire/pour-mediapart-les-commentaires-liant-vaccination-et-shoah-sont-une-forme-de-negationnisme-2ebdcf80-e591-11eb-b328-3bb388b4cb1f>, consulté le 16/03/2023.

mesures de prévention (surtout le port du masque, le confinement et la vaccination), le lobby médical et enfin les personnes qui observent le régime sanitaire.

Quant au discours négationniste, qui « emprunte les outils de sa rhétorique à toutes les aptitudes de la raison » (Danblon, 2010), une analyse préliminaire du corpus nous a permis d'observer le recours constant aux arguments d'autorité, aux « modalisateurs » signalant le degré d'adhésion de l'énonciateur aux contenus énoncés (les adverbes, les italiques, les guillemets, les termes subjectifs : affectifs et/ou évaluatifs) que nous développerons dans une autre étude, ainsi qu'aux métaphores conceptuelles qui nous intéressent particulièrement et qui constituent l'objet de la présente recherche.

2. La métaphore en tant que figure de discours

Seignour observe que tout discours a une visée persuasive et qu'il

[...] ne se contente pas de décrire un réel qui lui préexiste mais construit la représentation du réel que le locuteur souhaite faire partager par son allocutaire. Il en résulte que pour la plupart des spécialistes du langage, énoncer un discours, c'est vouloir agir sur autrui. Le discours a ainsi un objectif performatif : c'est un acte volontariste d'influence. La plupart des discours, notamment politiques, publicitaires et managériaux, sont alors considérés comme appartenant à la classe des énoncés argumentatifs, dont la finalité réside dans la recherche d'adhésion du destinataire. (Seignour 2011 : 5)

Cette adhésion peut être obtenue, entre autres, par le biais de figures de style. Nous sommes d'accord avec Marc Bonhomme (2014) qui considère la métaphore comme une figure de discours à « potentiel argumentatif » apte à influencer les représentations sociales et médiatiques. Rappelons qu'elle est activée en discours par des conditions externes, donc le contexte dans lequel elle apparaît. Son potentiel argumentatif « détermine son ancrage dans le champ de l'argumentation » et « ses traits argumentatifs intrinsèques justifient qu'on la considère comme une forme d'argument, elle apparaît davantage comme un support d'argument(s) quand on examine le rôle décisif de son entourage discursif pour son efficacité pragmatique » (Bonhomme, Paillet, Wahl, 2017 : 7). Ainsi, le décryptage correct du sens argumentatif d'une métaphore peut constituer la clé du sens de tout un discours étant donné que « les métaphores (largement culturelles) ne sont pas de simples façons de parler : elles sont constitutives de notre pensée, de notre expérience du monde, et informent ce que nous appelons la réalité » (Lakoff et Johnson, 1985 : 13).

Focalisons-nous donc à présent sur les représentations métaphoriques des phénomènes liés à la pandémie dans des commentaires de déni publiés dans les quatre groupes Facebook étudiés, ainsi que sur les expressions permettant de concrétiser le virus invisible et de comprendre comment les utilisateurs de ces groupes conçoivent la réalité pandémique.

2.1. Les représentations métaphoriques du coronavirus et de la pandémie

Nous avons relevé dans notre corpus trois représentations principales du coronavirus. Premièrement, le danger est banalisé et présenté comme une insignifiante inflammation des muqueuses (1) « un petit rhume ». Deuxièmement, les internautes insistent sur le fait qu'il s'agit (2) « d'un germe venu d'ailleurs » dont les principaux responsables sont les étrangers et plus précisément les habitants d'Asie vu que l'on qualifie ce virus de « chinois », d'« exotique », d'« asiatique » ou encore de « virus jaune », réactivant ainsi des attitudes xénophobes². Enfin, nous avons relevé des propos insistant sur les représentations du virus comme facteur déclenchant des troubles mentaux. Tel est le cas du terme (3) « koronawirus », composé des mots « corona » et « dingue ».

La pandémie a été représentée comme un phénomène imaginaire et inexistant (« plandémie », « conte de fées ») : (4) *Trzecia fala tak zwanej "plandemii" atakuje na całą rozciągłości. Ktoś kto wierzy w "Baśno o Pandemii" stoi na bardzo niskim poziomie intelektualnym, nawet jeśli jest wysoko wykształcony*³. ('La troisième vague de la prétendue « plandémie » attaque. Celui qui croit au « conte de fées pandémique » a un niveau intellectuel très bas, même s'il est très instruit') ; ou bien comme un jardin zoologique : (5) *Zoo a my małpki w klatce* ('Le jardin zoologique et nous, les singes en cage'). Une autre métaphore relevée est celle d'un plan de contrôle : (6) *Un plan international d'asservissement et de réduction des populations mené par des lobbys* ; (7) *Od prawie roku krok po kroku realizowany jest orwellowski plan maksymalnej kontroli wszystkich razem. I każdego z osobna* ('Depuis un an, on réalise, pas à pas, un plan orwellien de contrôle maximal de nous tous. Et de chacun d'entre nous'). La métaphore la plus puissante met en parallèle la pandémie et « un crime » orchestré et horrible : (8) *Les peuples du monde doivent comprendre que la "pandémie de Covid" orchestrée est le plus horrible crime de masse jamais commis dans l'histoire de l'humanité. C'est "l'Occident libre" qui a organisé et perpétré ce crime horrible.*

2.2. Les représentations métaphoriques des mesures de prévention

Les solutions adoptées pour freiner la pandémie ont également fait l'objet de débats acharnés sur les réseaux sociaux. La prévention a été représentée comme une forme de soumission, voire d'esclavage, et les citoyens présentés comme des esclaves : (9) *Chcą z nas zrobić niewolników* ('Ils veulent faire de nous des

² Geisser (2020) observe d'ailleurs que « la pandémie du Covid-19 a été un moment révélateur des fractures sociales, territoriales, économiques, et des conceptions ethno-nationalistes qui traversent nos sociétés actuelles ». Il souligne qu'« au début de la crise du coronavirus, en décembre 2019, ce sont surtout des lectures culturalistes et raciales de la pandémie qui ont dominé, l'assimilant à un "virus chinois", un "virus asiatique" ou encore un "virus jaune" ».

³ L'orthographe originale des commentaires des internautes a été gardée.

esclaves'). Les internautes ont considéré certaines mesures comme trop sévères : (10) *Drakońskie obostrzenia covidowe spowalniają gospodarkę* ('Des restrictions draconiennes liées au coronavirus ralentissent l'économie') et comme une sorte de régime totalitaire : (11) *La dictature sanitaire est En Marche !*

Les moyens de protection qui ont soulevé de nombreuses controverses parmi les membres des groupes étudiés ont été tout d'abord les masques, symbolisant, à leur avis, un acte de soumission : (12) *Le port du masque représente la soumission à cette dictature sanitaire et montre que l'on obéit gentiment et que l'on se laisse faire* et représentés à l'aide de la métaphore d'un appareil à museler les animaux : (13) *Les anti-masque français refusent « la muselière »* ; (14) *Ludzie są zmęczeni, wytresowani i zdezorientowani. Wychodząc z domu nie zapominają kagańca, bo im go wdrukowano w mózgi* ('Les gens sont fatigués, stressés et confus. Ils n'oublient pas la muselière imprimée dans leur cerveau en quittant la maison'). Nous avons également relevé des exemples comparant le masque à un vieux chiffon : (15) *A wszystko przez najstraszniejszą chorobę świata, na którą wystarczy założyć szmatę na pysk i już jesteś bezpieczny!* ('Et tout cela à cause de la maladie la plus terrible au monde, contre laquelle il suffit de mettre un vieux chiffon sur le visage pour être en sécurité !').

Quant au confinement, il a été mis en parallèle avec une assignation à résidence au cours de laquelle les enfants seraient soumis au dressage et les personnes âgées éliminées comme des ordures : (16) *Dzieci pozamykane w aresztach domowych są tresowane do życia w nowej normalności, starsi zaś przeznaczeni do utylizacji* ('Les enfants enfermés en résidence surveillée sont dressés pour vivre dans une nouvelle normalité, tandis que les plus âgés sont destinés à être éliminés').

Enfin, les commentaires les plus émotionnels concernaient les campagnes de vaccination. Les métaphores des vaccins insistaient sur les sèmes de danger et de nuisibilité. Nous avons pu observer le recours aux théories du complot qui suggéraient que des produits chimiques nuisibles étaient injectés dans les veines des patients : (17) *Cudowne chemikalia zwane szczepionką* ('Des produits chimiques miracle dénommés vaccins') et des micro-puces : (18) *Matt Hancock, sekretarz d'état à la Santé UK, Janvier 2021. "Dites-lui (à Bill Gates) que vu le nombre de personnes à qui je fais injecter ses puces, il m'en doit une". Il a bien dit PUCE ;* (19) *zachipować się* ('s'implanter une micro-puce'). Dans le cas de la partie polonaise du corpus, nous avons relevé une mise en parallèle ludique des vaccins avec des insectes, à savoir (20) *szczypawki* ('les perce-oreilles'), apparaissant à une haute fréquence dans les commentaires des négationnistes polonais.

D'autres représentations considéraient la campagne de vaccination et les vaccins comme faisant partie de la politique de « développement séparé » : (21) *STOP À L'APARTHEID VACCINAL !* ; (22) *Non à la ségrégation sanitaire !*, ou qu'ils constituaient une expérimentation sur les humains ou encore (23) *un petit-risque-roulette-russe avec la santé*, voire un crime : (24) *Zbrodnia na narodzie* ('Le crime contre la nation'), (25) *les vaccins ARNm sont des machines*

à tuer qui détruisent les défenses immunitaires et un menace totalitaire : (26) *Le « vaccin » est un tremplin vers la tyrannie déguisé en empathie et en devoir envers votre communauté.*

2.3. Les représentations métaphoriques des milieux médicaux et des personnes respectant le régime sanitaire

Les exemples de notre corpus visaient également le milieu médical. Concernant ce dernier, les représentations étaient souvent dysphémiques et renvoyaient au crime et au nazisme : (27) *STOP AU PHARMACO-FASCISME !*, (28) *Nie daj się zastraszyć farmaceutycznym folksdojczom* ('Ne soyez pas intimidé par les Volksdeutsche pharmaceutiques'), (29) *Zasrane pomioty diabla Mengele* ('La progéniture merdeuse du diable Mengele'), (30) *C'est des malades et des assassins.* Les représentants des professions médicales ont également été mis en parallèle avec des charlatans : (31) *Un tas de charlatans à la solde de Big Pharma* et des malades mentaux : (32) *Niektórzy z tych psychopatów już otwarcie mówią, że nie da się przeprowadzić masowych szczepień, jeśli media społecznościowe są otwarte.* ('Certains de ces psychopathes disent déjà ouvertement que les vaccinations de masse ne peuvent pas être effectuées si les réseaux sociaux sont ouverts').

Quant aux personnes respectant le régime sanitaire, elles ont été représentées comme des moutons sous l'emprise de la peur : (33) *J'avais pour ma part signalé l'arnaque des faux tests dès le 10 avril 2020. Mais les moutons apeurés continuent de courir se faire "tester",* mais aussi comme des marionnettes qui se laissent manipuler : (34) *Za nimi podążają kolejne marionetki.* ('D'autres marionnettes les suivent') et les adeptes fanatiques de la nouvelle « religion covidienne » : (35) *No i covidianin uważa, że jak ktoś nie wierzy w covida, to powinien być spacyfikowany. Wyznawcy covida chcą wszystkich, którzy w covida nie wierzą, a wyznają inne religie, zamknąć w obozach koncentracyjnych i zmusić ich żeby wszyscy wyznawali jedną, jedynie słuszną covidiańską religię* ('Et un covidien croit que si quelqu'un ne croit pas au covid, il devrait être pacifié. Les adeptes de la Covid veulent que tous ceux qui ne croient pas au covid mais professent d'autres religions soient enfermés dans des camps de concentration et forcés à professer l'unique, la seule et vraie religion covidienne').

Conclusions

Nous partageons l'avis de Kerbrat-Orecchioni qui observe que « parler, c'est sans doute échanger des informations ; mais c'est aussi effectuer un acte, régi par des règles précises, qui prétend transformer la situation du récepteur et modifier son système de croyances et/ou son attitude comportementale » (1980 : 84). Les expressions métaphoriques condensent le message et construisent la représentation

du réel que les détracteurs souhaitent faire partager par leurs allocutaires. Dans leurs discours, la métaphore n'est pas un ornement ; elle a une visée persuasive. Son rôle est de consolider une vision du monde partagée par la communauté des « anti-tout et fiers de l'être » en forgeant leur attitude face à la pandémie.

Les représentations métaphoriques de la pandémie et des mesures de prévention connotent émotionnellement le contenu du discours et expriment avant tout le déni de la nécessité de mettre en place un régime sanitaire, perçu comme une forme de soumission voire comme une limite à la liberté. Elles semblent transnationales : nous avons constaté la présence des mêmes images et concepts dans notre corpus bilingue (une banale inflammation, une épidémie imaginaire, un plan de contrôle, un crime orchestré, un régime totalitaire, une expérimentation, une muselière, des puces, etc.).

Les métaphores sont reprises par les utilisateurs des réseaux sociaux, mais aussi par la presse, ce qui facilite la propagation des faits alternatifs. Les commentaires examinés trahissent un profond désaccord, voire une forme de mépris envers les autorités politiques et sanitaires, ainsi que les personnes qui se plient aux mesures de sécurité, ces dernières étant abusivement comparées à la politique des nazis dans les camps d'extermination.

Les particularités de cette rhétorique ne sont pas nouvelles et elles rappellent les stratégies persuasives mises en œuvre par les autorités pendant la pandémie, avec toutefois un objectif différent. Par contre, les images et les arguments avancés sont caractéristiques des mouvements populistes et anti-vaccins. L'étude belge menée par les chercheurs de la VUB (Vrije Universiteit Brussel) et de l'EU DisinfoLab⁴ a mis en évidence la convergence des narratifs dans les récits conspirationnistes autour de la pandémie et ceux qui ont émergé autour de l'invasion russe de l'Ukraine (les crimes contre l'humanité, la persécution des juifs, la figure de l'étranger, ici « contaminateur », etc.). Vu que les métaphores sont constitutives de notre réalité et qu'« il s'agit d'un trope présent partout dans la vie de tous les jours, non seulement dans le langage, mais dans la pensée et l'action » et que « notre système conceptuel ordinaire, qui nous sert à penser et à agir, est de nature fondamentalement métaphorique » (Lakoff, Johnson, 1985 : 13), elles méritent, en tant que figures à fort potentiel persuasif, d'être examinées afin de mieux contourner les nouvelles alternatives et les discours conspirationnistes de notre temps.

Bibliographie

- Bonhomme, Marc (2014), *Pragmatique des figures du discours*, Paris, H. Champion
Bonhomme, Marc, Paillet, Anne-Marie, Wahl, Philippe (éds.) (2017), *Métaphore et argumentation*, Louvain-la-Neuve, Academia/Éd. L'Harmattan

⁴ Pour en savoir plus, consulter, <https://belux.edmo.eu/from-infodemic-to-information-war/>.

- Danblon, Emmanuelle (2010), « Les “théories du complot” ou la mauvaise conscience de la pensée moderne », in *Les rhétoriques de la conspiration* (E. Danblon, N. Loïc eds), Paris, CNRS Éditions, p. 57-72, <http://books.openedition.org/editions-cnrs/16250>, consulté le 08/07/2023 ; <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.16250>
- Fassin, Didier (2007), « Entre désir de nation et théorie du complot. Les idéologies du médicament en Afrique du Sud », *Sciences sociales et santé*, vol. 25, n° 4, p. 93-114, <https://doi.org/10.1684/sss.2007.0405>, consulté le 08/07/2023
- Geisser, Vincent (2020), « L’hygiéno-nationalisme, remède miracle à la pandémie ? Populismes, racismes et complotismes autour du Covid-19 », *Migrations Société*, n° 180, p. 3-18, <https://shs.hal.science/halshs-03093627v1>, consulté le 08/07/2023 ; <https://doi.org/10.3917/mi-gra.180.0003>
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1980), *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Colin
- Lakoff, George, Johnson, Mark (1985), *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit
- Ryckmans, Grégoire (2022), « Une nouvelle étude met en évidence des convergences entre propagande russe et désinformation autour du coronavirus », <https://www.rtbf.be/article/une-nouvelle-etude-met-en-evidence-des-convergences-entre-propagande-russe-et-desinformation-autour-du-coronavirus-10987916>, consulté le 08/07/2023
- Seignour, Amélie (2011), « Méthode d’analyse des discours. L’exemple de l’allocution d’un dirigeant d’entreprise publique », *Revue française de gestion*, n° 211, p. 29-45, <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-gestion-2011-2-page-29.htm>, consulté le 08/07/2023 ; <https://doi.org/10.3166/rfg.211.29-45>
- Zimmermann, Pascale (2020), « Le vocabulaire qui a fleuri avec la crise du COVID-19 », *Tribune de Genève*, <https://www.unige.ch/sciencessociete/files/7815/8859/4729/refqer.pdf>, consulté le 12/01/2022


Sitographie

- Belgium-Luxembourg Digital Media and Disinformation Observatory (3/05/2022), « From Infodemic to Information War », <https://belux.edmo.eu/from-infodemic-to-information-war/>, consulté le 08/07/2023
- Ouest-France (5/07/2021), « Pour Mediapart, les commentaires liant vaccination et Shoah sont une forme de négationnisme », <https://www.ouest-france.fr/sante/virus/coronavirus/pass-sanitaire/pour-mediapart-les-commentaires-liant-vaccination-et-shoah-sont-une-forme-de-negationnisme-2ebdcf80-e591-11eb-b328-3bb388b4cb1f>, consulté le 16/03/2023

Agnieszka Woch – professeure des universités à l’Institut d’Études Romanes de l’Université de Łódź, HDR en linguistique, docteure ès sciences humaines de l’Université de Łódź et de l’Université Paris Descartes. Vice-rédactrice en chef de la revue *Folia Litteraria Romanica* et éditrice de la revue *e-Scripta Romanica*. Ses principaux centres d’intérêt scientifiques sont l’analyse du discours, la pragmatique et la sociolinguistique. Ses recherches actuelles portent sur le langage médiatique et politique.

Dariusz Bralewski

Uniwersytet Łódzki

 <https://orcid.org/0000-0003-2331-8911>
dariusz.bralewski@uni.lodz.pl

Czy przepisywanie słowników ma sens?
Artykuł polemiczny na temat książki Agnieszki Piel
pt. *Literatura źródłem związków frazeologicznych. Słownik*,
Wydawnictwo UŚ, Katowice 2024

Do podstawowych zadań frazeologa należy orzekanie o miejscu frazeologii w zasobach danego języka, o zachodzących we frazeologii zmianach ilościowych i jakościowych [...]. Podstawą tego orzekania jest analiza materiału.

Wojciech Chlebda (2005)

Zajmowanie się frazeologią zawsze sprawia badaczowi wiele przyjemności. Frazeologizmy należą do jednostek języka ściśle powiązanych z kulturą, wiele z nich charakteryzuje atrakcyjna w opisie obrazowość często połączona z silnym nacechowaniem stylistycznym. Rozważania na temat frazeologii bez trudu znajdują swego czytelnika pod warunkiem jednak, że zostaną właściwie zaadresowane. Autora wystawiają na potencjalne niebezpieczeństwo pójścia po linii najmniejszego naukowego oporu i zajęcie się przede wszystkim stroną anegdotyczną wyrażen. Tak niestety dzieje się w najnowszej książce Agnieszki Piel zatytułowanej *Literatura źródłem związków frazeologicznych, słownik*.

Praca Agnieszki Piel liczy 247 stron formatu B5; mniej więcej czterdzieści z nich zajmuje część wprowadzająca, na kolejnych stu osiemdziesięciu dwóch pomieszczono materiał słownikowy. Reszta to bibliografia, wykaz źródeł oraz indeks omówionych w słowniku haseł, których – jak podaje sama autorka (s. 16) – jest 142. Biorąc pod uwagę praktykę leksykograficzną opis stu



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Received: 12.11.2024. Revised: 09.01.2025. Accepted: 10.07.2025.

Funding information: Université de Łódź. **Conflicts of interests:** The author of this article is the deputy editor-in-chief. She was not involved in any stage of the review process. **Ethical considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

czterdzieści dwu jednostek języka upoważnia bardziej do mówienia o słowniczku niż słowniku. Nawet najmniejsze zbiory frazeologizmów przeznaczone dla uczącej się młodzieży zawierają znacznie więcej haseł¹.

Wydaje się, że tytuł pracy – zapewne w wyniku przyjętej strategii – został sformułowany na wyrost: ponieważ jej część teoretyczna nie przynosi ani istotnych, ani nowych (oprócz dyskusyjnej próby wprowadzenia terminu, o czym za chwilę) ustaleń naukowych, książkę usytuowano w obrębie prac leksykograficznych, których głównym celem jest rejestracja materiału językowego².

Zacznijmy zatem od omówienia części materiałowej pracy.

Każde ze stu czterdziestu dwu haseł zostało opatrzone rubryką o nazwie „notacja”, która wymienia słowniki odnotowujące opisywane połączenia wyrazowe. Fakt wcześniejszej rejestracji danego połączenia może stanowić dodatkowy argument za zaliczeniem go do jednostek języka, a tym samym potwierdzić zasadność włączenia go w obszar zainteresowań frazeografii. Jednakże kryteria doboru słowników stanowiących punkt odniesienia dla badań Autorki pozostają zagadką.

Wprawdzie informuje ona, że „zamieszczone w leksykonie konstrukcje wyrazowe zostały sprawdzone pod względem ich dokumentacji w wybranych opracowaniach leksykograficznych” (s. 30, spacja moja D.B.), jednak nie dowiemy się, co ostatecznie zadecydowało o przyjęciu konkretnego leksykonu za punkt odniesienia³. Jest to o tyle ważne, że decyzja taka skutkowałą zaliczeniem danej jednostki do połączeń nieznanych do tej pory frazeografii i w konsekwencji przedstawieniem jej jako autorskie „odkrycie”.

Jak się bowiem dowiadujemy (s. 30-32), obok listy leksykonów, które już wcześniej rejestrowały opisywane w pracy jednostki, rubryka „notacja” zawiera skrót AUT, informujący o „dokumentacji autorskiej”. Oznacza on, że takie hasła jak na przykład: *„jądro ciemności, komu bije dzwon, komuś rośnie nos jak u Pinokia, samotny biały żagiel czy trzech budrysów*, w dotychczasowych pracach leksykograficznych nie zostały opisane, zatem po raz pierwszy zostały ujęte w prezentowanym zbiorze frazeologicznym” (s. 32, spacja moja D.B.). Nie ma więc wątpliwości, iż wybór źródła poświadczeń opracowywanych frazeologizmów w tym wypadku stanowi kwestię podstawową i trudno zrozumieć, dlaczego do opracowań leksykograficznych, w jakich sprawdzano „nowość” wyrażenia, nie zostało włączone monumentalne dzieło Henryka Markiewicza i Andrzeja Romanowskiego (Markiewicz, Romanowski, 2005), skoro

¹ Dobrowolski (2005) – 4000 haseł; Nowak (2000) – około 1340 haseł; Słownik Frazeologiczny (2003) – 5000 haseł.

² Nie oznacza to oczywiście, że dobry słownik może powstać bez poprzedzającej go pogłębionej refleksji teoretycznej, o czym przekonuje między innymi doskonała praca Wojciecha Chlebdy (2005) dotycząca zagadnień poruszanych w recenzowanej książce.

³ Na stronie 30 otrzymujemy informację, że są to słowniki opublikowane po roku 2000, lecz nie mamy wyjaśnienia, dlaczego w rubryce „Notacja” nie uwzględniono (Markiewicz, Romanowski, 2005), co miało istotny wpływ na dalsze ustalenia badawcze, patrz dalej.

za przedmiot opisu wybrano tę część frazeologii polskiej, która przeszła do języka z utworów literackich, a dla której od roku 1976 zarezerwowano termin skrzydlatych słów⁴. Decyzja o wykluczeniu słownika badaczy krakowskich spośród prac referencyjnych jest tym bardziej niezrozumiała, że dzieło to zamieszczone zostało w bibliografii omawianej pracy i systematycznie było wykorzystywane jako źródło informacji na temat opisywanych jednostek, także tych, którym przypisano kwalifikację AUT.

W tabeli poniżej zestawiono wyrażenia zarejestrowane w „słowniku” Agnieszki Pieli i uznane przez Autorkę za „ujęte po raz pierwszy w prezentowanym zbiorze”.

Tabela 1. Występowanie frazeologizmów o notacji AUT w (Chlebda, 2005) i (Markiewicz, Romanowski, 2005 – SSWSC)

Lp	Frazeologizm	Zawartość rubryki notacja	Strona w (Chlebda, 2005)	Strona w SSWSC
1	2	3	4	5
1.	ideał sięgnął bruku	AUT	439	303
2.	jak z Kafki	AUT	0	0
3.	jak z Mrożka	AUT	0	0
4.	jądro ciemności	AUT	0	96
5.	komu bije dzwon	AUT	113	115
6.	komuś rośnie nos jak u Pinokia	AUT	0	0
7.	koniec i bomba kto czytał ten trąba	NKPP, AUT	0	156
8.	kończ waść wstydu oszczędź	AUT	440	377
9.	mała apokalipsa	AUT	0	395
10.	mędrca szkiełko i oko	AUT	0	275 ⁵
11.	nic to baśka	AUT	67	387 ⁶
12.	samotny biały żagiel	AUT	144	244
13.	sierotka Marysia	AUT	0	0
14.	siła bezsilnych	AUT	465	201
15.	stary człowiek i może	AUT	0	239
16.	straszni mieszczanie	AUT	265	419
17.	styl to człowiek	NKPP, AUT	0	76
18.	syndrom Pinokia	AUT	0	0
19.	szklane domy	AUT	407	465
20.	sztynny jak Pinokio	AUT	0	0
21.	to co tygrysy lubią najbardziej	AUT	0	284
22.	trzech budrysów	AUT	0	282
23.	w Pacanowie kozy kują	NKPP, AUT	0	539
24.	wilk stepowy	AUT	0	175
25.	zbrodnia i kara	AUT	124	116

⁴ Na temat historii użycia terminu *skrzydlate słowo*, zob. Chlebda, 2005, s. 15 i nast.

⁵ Błędne oznaczenie strony w (Piela, 2024: 115), powinno być 273.

⁶ Błędne oznaczenie strony w (Piela, 2024: 126), powinno być 378.

Kolumna 4 i 5 odsyłają do numerów stron w (Chlebda, 2005), kol. 4 oraz w (Markiewicz, Romanowski, 2005), kol. 5, gdzie zanotowano i omówiono jednostki, którym w słowniku Pieli – niesłusznie – nadano status frazeograficznych nowości. Jak wynika z powyższego zestawienia, jedynie sześć jednostek (2, 3, 6, 13, 18, 20) nie było znanych cytowanym opracowaniom. Co więcej, szarym tłem zaznaczono informacje bez wątpienia Autorce znane, gdyż umieściła je w częściach haseł swojego „słownika”, które rekonstruuja pochodzenie wyrażzeń. Informacji tych z niezrozumiałych względów Autorka nie wzięła pod uwagę przypisując kwalifikator AUT przedstawionym wyżej związkom. W książce nie znajdziemy wyjaśnienia takiego postępowania badawczego, które czytelnikowi musi wydać się zdumiewające.

Zestawiając dla wszystkich haseł pozostałe dane z rubryki „notacja”, czytelnik może bez trudu ustalić, że każde z nich (za wyjątkiem tych dwudziestu pięciu, którym został przypisany kwalifikator AUT) zostało potwierdzone wcześniej przez przynajmniej dwa do dziewięciu słowników. Dane te pozwalają ocenić, na ile praca Agnieszki Pieli rejestruje materiał nowy, co wydaje się istotne zważywszy na sygnalizowaną wyżej stosunkowo niewielką ilość zarejestrowanych w słowniku wyrażzeń. Jeżeli analizie poddano tak niewiele jednostek, można oczekiwać, że będą one w jakiś sposób wyjątkowe, na przykład do tej pory słownikarzom nieznane. Niestety czytelnik pozostanie ze swymi zawiedzionymi nadziejami, co uwidacznia poniższa tabela:

Tabela 2. Rozkład ilości poświadczeń połączeń wyrazowych zawartych w pracy Agnieszki Pieli

Lp.	Rodzaj i ilość poświadczeń	Ilość frazeologizmów	
1	poświadczenia bezdyskusyjnie autorskie AUT	6	4%
2	poświadczenia tzw. „autorskie” AUT	19	13%
3	1-2 wcześniejsze poświadczenia słownikowe	27	16%
4	3-5 wcześniejsze poświadczenia słownikowe	25	24%
5	6-9 wcześniejszych poświadczeń słownikowych	68	43%
	RAZEM	145 ⁷	100%

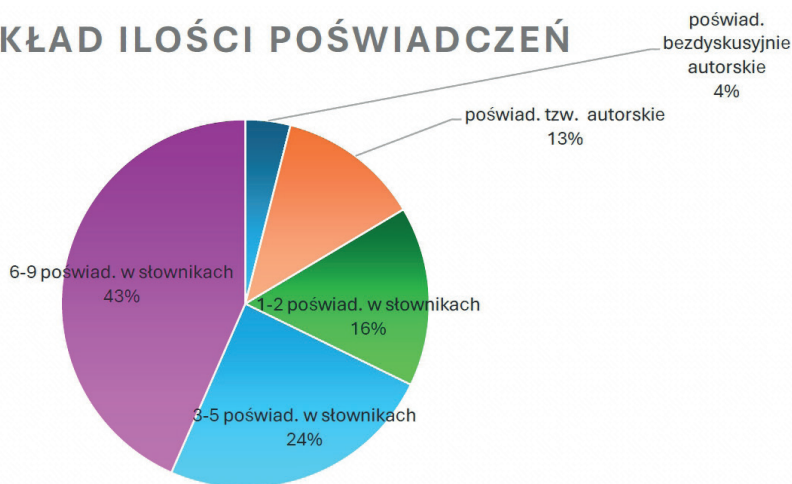
Wizualizację danych z tabeli 2 stanowi poniższy diagram (rys. 1):

Jak dowodzą zamieszczone powyżej zestawienia liczbowe, frazeologizmy stanowiące siatkę haseł w pracy Agnieszki Pieli to w ponad dwóch trzecich wypadków ($24\% + 43\% = 67\%$) jednostki zarejestrowane przez autorów od trzech do dziewięciu słowników wydanych wcześniej. Można więc uznać, że były one polskiej frazeografii znane *dobrze i bardzo dobrze*. Jeżeli do tych 67%

⁷ Ilość nie sumuje się do 142, ponieważ część z poświadczeń autorskich dotyczą trzech frazeologizmów zanotowanych przez *Nową Księgę Przysłów Polskich*. Czyli pozycje tabeli 1 i 2 przecinają się – mają trzy wspólne elementy. Są to frazeologizmy: *w Pacanowie kozy kują, styl to człowiek i koniec i bomba, kto czytał ten trąba*.

dodamy 16% wyrażen przejętych z jednego bądź dwu wcześniejszych leksykonów, okaże się, że materiał przedstawiony przez Pielę w 83% był już znany, a gdy dołożymy owe 13%, które Autorka niesłusznie uznała za połączenia zarejestrowane po raz pierwszy w napisanym przez siebie słowniku, otrzymamy z a w r o t n ą proporcję 96% materiału przejętego z prac leksykograficznych poprzedników.

ROZKŁAD ILOŚCI POŚWIADCZEŃ



Rysunek 1. Rozkład ilości poświadczeń

Fakt ten zderza się w oczywisty sposób z wyrażoną przez nieodżałowanego Wojciecha Chlebdę myślą: „jeżeli leksykografia w ogóle (a frazeografia w szczególności) ma się rozwijać [...] rozwój ten siłą rzeczy musi być związany z poszukiwaniem nowych obiektów leksykograficznych bądź z ustalaniem nowych parametrów obiektów już utrwalonych [...]” (Chlebda, 2018: 40, spacja moja D.B.). Inni wybitni leksykografowie piszą we wstępie do swojej *Nowej sondy słownikowej*: „Do zbioru weszły te jednostki, których w [...] źródłach nie było w ogóle [...] lub których opracowanie semantyczne nie było nigdzie choćby w przybliżeniu adekwatne [...]: sam fakt rejestracji wykluczał włączenie wyrażenia do zbioru” (Bogusławski, Wawrzyńczyk, 1993: 8; spacja moja D.B.).

Skoro rejestrowane w słowniku Pielei jednostki nie są nowe, to może nowy jest chociaż sposób ich opracowania, na przykład semantyczny. Niestety analiza definicji, które „tworzy” Autorka przekonuje o ich kompilacyjnym charakterze, co uzmysławia zestawienie ich z eksplikacjami zamieszczonymi w *Uniwersalnym Słowniku Języka Polskiego*.

Tabela 3. Zestawienie losowo wybranych definicji frazeologizmów zawartych w pracy Agnieszki Piel i oraz w USJP

Lp.	Wyrażenie	Definicja w USJP	Definicja autorska
1	<i>arka przymierza</i>	‘to, co łączy przeszłość z teraźniejszością’ [t. 1: 123]	‘o kimś lub o czymś, co łączy przeszłość z teraźniejszością; coś pośredniego, łączącego dwa przeciwstawne elementy rzeczywistości’ (s. 41)
2	<i>człowiek człowiekowi wilkiem</i>	‘ludzie są zawistni nieżyczliwi dla siebie nawzajem’ [t. 1: 523]	‘przekonanie, że ludzie są zawistni, nieżyczliwi sobie, nastawieni do siebie wrogo’ (s. 59)
3	<i>koń, jaki jest każdy widzi</i>	‘nie ma sensu zbyt długo mówić, dyskutować o tym, co jest oczywiste’ [t. 2: 439]	‘o tym, co jest oczywiste, nie ma sensu dyskutować, mówić’ (s. 93)
4	<i>naga prawda</i>	‘rzeczywistość fakty, zdarzenia niczym nie upiększone’ [t. 3: 852]	‘niczym nieupiększone zdarzenia, fakty, prawdziwa rzeczywistość’ (s. 125)
5	<i>obraz nędzy i rozpacz</i>	‘o kimś lub o czymś znajdującym się w bardzo złym stanie, widok wzbudzający litość’ [t. 3: 38]	‘o kimś, o czymś będącym w bardzo złym, opłakanym stanie; ktoś wzbudzający współczucie; coś mocno zniszczone’ (s. 132)
6	<i>ogniem i mieczem</i>	‘pałac i zabijając’ [t. 3: 171]	‘pałac i mordując brutalnie, bezwzględnie’ (s. 135)

Na żółto zakreślono komponenty semantyczne powtarzające się w jednym i drugim opracowaniu, jednocześnie cytowane przez Autorkę tekstowe poświadczenia nie zawierają informacji, które potwierdzałyby dopisane przez nią składniki znaczeniowe.

Ponieważ autorka nie ustala „nowych parametrów”⁸ dla obiektów przepisanych z wcześniej wydanych słowników, ani nie poprawia ich „opracowania semantycznego”, należy zadać pytanie, czym zarejestrowane przez nią jednostki zasłużyły na status obiektów leksykograficznych. Każdy przyczynek wzbogacający naszą wiedzę o nowo spetryfikowanych połączeniach wyrazowych wart jest oczywiście rejestracji, jednak dla opisu sześciu nowych wyrażeń w zupełności wystarczają ramy artykułu.

Autorka zastrzega wprawdzie, że jej słownik „nie rości sobie pretensji do bycia kompletnym opracowaniem materiałowym” (s. 16.) oraz informuje, że stano-

⁸ Trudno bowiem uznać za taki parametr przypisanie im nowej nazwy, która powiększa jedynie terminologiczny chaos. Patrz dalej.

wi on „objaśnienie genezy wybranych frazeologizmów [...]” (spacja moja D.B.), jednakże nigdzie nie znajdujemy zasad, jakie przyświecały jej przy włączaniu do siatki haseł tego a nie innego frazeologizmu.

Zaskoczeniem na przykład jest całkowity brak jednostek, które polszczyzna zawdzięcza twórczości Tadeusza Boya-Żeleńskiego, a wśród nich najsłynniejszej: *z tym najczęściej jest ambaras, żeby dwoje chciało naraz*, cytowanej między innymi w opracowaniu Wojciecha Chlebdy (Chlebda, 2005: 67), a także w słowniku Markiewicza i Romanowskiego, gdzie znajdziemy jeszcze ponad pięćdziesiąt wielowyrazowców, których autorem jest Boy (Markiewicz, Romanowski, 2005: 463-465). Że zwrot ów jest w powszechnym użyciu poświadczają przykłady z Narodowego Korpusu Języka Polskiego, (PELCRA: www.nkjp.lodz.pl) który – jak podaje Autorka (s. 29) – jakoby stanowił jedno z głównych źródeł kontekstów ilustracyjnych wykorzystanych w Jej pracy. Tymczasem wśród cytatów zarejestrowanych w NKJP odnajdujemy⁹:

- [1] Czy jest szansa na uporządkowanie tego problemu? Witold Sieciechowski odpowiada, że inspektor Najwyższej Izby Kontroli zalecił tylko, aby zarząd parku dążył do inwentaryzacji obiektów na swoim terenie. Ale *w tym cały ambaras, żeby dwoje chciało na raz*. Bo dane na temat obiektów są w gminach i to w ośmiu, jeśli chodzi o kaszubski park. (Dziennik Bałtycki, 31.03.2003)
- [2] Nadzieję na owocną współpracę państw Grupy Wyszehradzkiej wyraziła poseł Elżbieta Staniszevska.
– Możemy odegrać znaczącą rolę w Europie, ale pod warunkiem porozumienia: *w tym cały ambaras, żeby wszyscy chcieli naraz* porozumieć się, współpracować, koordynować działania – powiedziała. (Gazeta Krakowska, 23.08.2004)
- [3] Dylematy małopolskiej lewicy. *W tym cały ambaras, aby czworo chciało naraz*. Do 20 maja Włodzimierz Cimoszewicz zadeklaruje czy wystartuje w wyborach prezydenckich. Od tej decyzji zależy, czy w wyborach parlamentarnych uda się skupić lewicę wokół jednej listy. (Gazeta Krakowska, 17.05.2005)
- [4] Żadnemu pracodawcy ani żadnemu podmiotowi gospodarczemu w Polsce niczego nie nakazuje. Stwarza pewną sferę możliwości, jeżeli obie strony tego chcą. *Tutaj cały ambaras w tym, żeby obie strony chciały naraz*. Nie ma innej możliwości. (Wydawnictwo Sejmowe, 2004)

Przekształcenia, jakim uległ boyowski wielowyrazowiec: *w tym cały ambaras* zamiast *w tym najczęściej jest ambaras*, oraz wymiany liczebnika *dwoje* na *wszyscy* [2], *czworo* [3] czy *obie strony* [4], dowodzą niezbicie, że cytat ów stał się jednostką frazeologiczną uniezależniającą się od swego pierwowzoru. Jak pisał Wojciech Chlebda, „zmiany zachodzą w języku nieustannie, z użycia na użycie, wobec czego owo językowe »tu i teraz« jest w rzeczywistości nieustannie dziejącą się »małą diachronią« albo »dynamiczną synchronią« [...] której przybliżonym świadectwem jest w stopniu największym dokumentacja

⁹ Dostęp lutu 2025.

tekstowa, w najmniejszym – dokumentacja słownikowa” (Chlebda 2005: 85, spacja moja D.B.).

Obok niewytłumaczalnego ignorowania niektórych źródeł „frazologii literackiej”, do jakich bez wątpienia należy zaliczyć teksty Boya-Żeleńskiego, w pracy Agnieszki Pieli dochodzi także do nigdzie niewyjaśnionej selekcji jednostek, jakie powołali do życia pisarzy przez nią uwzględnieni. Nie sposób omówić wszystkie pominięcia, skupmy się dla przykładu na dwóch autorach, którzy pozostawili głęboki i trwały ślad w naszej frazeologii: są to Stanisław Wyspiański i Aleksander Fredro.

Wyspiańskiemu omawiany słownik poświęca tylko cztery hasła¹⁰, kiedy, uwzględnieni w bibliografii (Markiewicz, Romanowski, 2005: 452-455) wymieniają aż 124 wielowyrazowce, jakie polszczyzna zawdzięcza jego twórczości. Nigdzie nie znajdujemy wyjaśnienia, dlaczego te, a nie inne jednostki spotkały się z zainteresowaniem Autorki, ale z pewnością nie chodzi o najprostsze kryterium – na przykład powszechności użycia – gdyż kilkuminutowe klikanie na stronie PELCRA: www.nkjp.lodz.pl (wymienianej jako jedno z głównych źródeł przykładów) pozwala dodać sześć jednostek niezarejestrowanych w „słowniku”, a jednak powszechnie w tekstach występujących. Są to: *teatr ogromny*, *co tam panie w polityce*, *a to Polska właśnie*, *byle polska wieś spokojna*, *kto mnie wołał*, *czego chciał?*, *chłop potęgą jest i basta*. A oto wybrane z NKJP¹¹ konteksty:

- [5] Posługując się pewnym skrótem myślowym, dynamiczne nad podziw kierownictwo naszej nawy futbolowej widzi swój *teatr ogromny*. Właśnie nastawiło zegar, który odliczać ma czas jaki dzieli nas od chwili, kiedy ligowe kluby upodobnią się jak jeden mąż do standardów obowiązujących w Arsenalu Londyn, Bayern Leverkusen, Juventus Turyn czy Ajax Amsterdam. (*Pół wieku później*, Ryszard Niemiec, 14.09.2001)
- [6] Pytanie do eksperta. O składce ZUS i nowych miejscach. *Co tam, panie, w gospodarce...* Odpowiada Piotr Kuczyński z WGI Domu Maklerskiego SA w Warszawie. (Dziennik Bałtycki, 12.12. 2005)
- [7] Prezydent Katowic Piotr Uszok na zasadnicze pytanie „*Co tam, panie, w polityce?*” może bez wahania odpowiedzieć: – Chińczyki trzymają się mocno. (Dziennik Zachodni, 11.04.2006)
- [8] Jak się okazało, ofiara wypadku sama miała ponad 2 promile alkoholu we krwi, a ponadto była poszukiwana listem gończym przez krakowski sąd w sprawie kradzieży. Zajście skomentujemy krótko: *A to Polska właśnie ...* (Dziennik Polski, 03.09.2005)
- [9] Jak wielu wśród górali, Mazurów? Ilu ich w Bieszczadach i na Podlasiu? Ot, zdrowa część społeczeństwa! *A to Polska właśnie!* Taką ją chcę, na te trudne czasy i za 30 lat. (Dziennik Polski, 05.07.2005)
- [10] Niech tam w całym świecie wojna, *byle polska wieś spokojna* – a przede wszystkim bezwietrzna! Jak podało radio RMF, minister rolnictwa wydał rozporządzenie regulujące prędkość wiatru w stajniach. (Gazeta Krakowska, 26.05.2004)

¹⁰ Są to: *chocholi taniec*, *coś komuś w duszy gra*, *każdy sobie rzepkę skrobie*, *rzeczywistość skrzeczy*.

¹¹ Dostęp luty 2025.

- [11] STAROSTA POWIATOWY (wypinając pierś jakby do odznaczenia) *Kto mnie wołał, czego chciał?* Ja przyjmuję tylko we czwartki od 13.00 do 17.00, a i tak mało kto do mnie przychodzi. (Gazeta Radomszczańska, 01.07.2008)
- [12] Pięknisia, chce go przecież wydostać ku światłu, zbłąkaną owieczkę do stada przyprowadzić. Czegóż chcesz ode mnie, b(B)oże, myśli Adam, a jeśliś to nie t(T)y, więc *kto mnie wołał, czego chciał?* (Wojciech Kuczok, *Senność*, Wydawnictwo W.A.B., 2009)
- [13] Mój mąż pochodzi z rodziny, gdzie „*chłop potęgą jest i basta!*” Finansowo układa się nam rewelacyjnie (14 000 zł miesięcznie). Chodzi właśnie o finanse. (Cosmopolitan, nr 10, 1998)
- [14] Fatalnie dla pielęgniarek zakończył się start w wyborach z list Stronnictwa. Widać elektorat PSL wyznaje zasadę, że „*chłop potęgą jest i basta*”. (Dziennik Polski, 01.10.2001)

Jeśli chodzi o Aleksandra Fredrę, w (Markiewicz, Romanowski, 2005: 138-139) zapisano 60 jednostek jego autorstwa, z czego w pracy Agnieszki Pielniak znalazły się dwie: *Wolność Tomku w swoim domku* oraz *ręka rękę myje*. Dlaczego te właśnie? Nie wiadomo, w tekstach spotykamy bowiem często przejętą od Fredry przysłowiową *zupę z gwoźdźcia* czyli to, ‘co wytworzono z dostępnych przypadkowych produktów’ [15] lub po prostu ‘nic z semantycznym niuansem oszustwa’ [16]. A także cyniczne nie brak świadków na tym świecie w znaczeniu, że ‘wszystko da się udowodnić’ [18, 19] lub słynne *osiolkowi w żłoby dano...* wskazujące ‘na nadmiar dóbr obracający się przeciwko wybierającemu’ [20], które jako silnie zleksykalizowane doczekało się derywatów¹² [21 i 22]. Listę zamyka jednostka reprezentująca hece frazeologiczne (Kozioł-Chrzanowska, 2015): *Dbaj o zdrowie należycie, bo jak umrzesz stracisz życie* [17]. Z powodów znanych wyłącznie Autorce nie weszły one do jej „słownika”, chociaż – o czym można się przekonać poniżej – występowały w NKJP¹³ stanowiącym dlań źródło cytatów (por s. 29).

- [15] *Zupa z gwoździa* to dla Polski nic nowego, zawsze lepiej zrobić coś z niczego. Czy Telewizja Publiczna jest dobrem narodowym? Czy tylko jako tuba propagandowa, służy tym i owym? Niby dobrem być powinna, Blog Polonka54 – polonka54. (redakcja.pl, PEL-CRA 6203010000839)

¹³ Dostęp marzec 2025.

- [16] Tylko że jeśli odpuścić sobie z tego filmu wszystkie kłamstwa i przeinaczenia takie jak powyższe (a jest tego dużo, dużo więcej – choćby kuriozalne „rząd iracki nigdy nie zamordował obywatela USA”), nic z niego nie zostaje. *Zupa z gwoźdźcia. (Fahrenheit 9/11 a społeczeństwo zamknięte.* PELCRA_6203010001877)
- [17] W myśl doktryny konserwatywnego liberalizmu uważam, że ludzie są istotami myślącymi i powinni sami odpowiadać za siebie i swoje zdrowie. „*Dbaj o zdrowie należycie, bo jak umrzesz stracisz życie*” – o tym powinien pamiętać każdy. I nie potrzebne są szczegółowe prawa, by państwo bardziej od obywatela troszczyło się o jego zdrowie i życie (bo jak umrze nie będzie płacił podatków). (*LEB W KASK OKUTY*, IJPPAN_p0000100017)
- [18] Codziennosc: donosy, podsłuchy, anonimy, demaskacje – są już gazety wyspecjalizowane w wypominaniu omszałym profesorom grzechów młodości: obstalunkowych broszur, cytatów z klasyków marksizmu. „*Nie brak świadków na tym świecie*” – pisał Fredro. U nas najwięcej jest świadków cudzego upadku. (IJPPAN_p00002625421, *Coś wisi w powietrzu*)
- [19] Bywają zresztą sytuacje, kiedy i świadkowie nie pomagają, chociaż Rejent Milczek mawiał, że „*nie brak świadków na tym świecie*” – o czym mogliśmy przekonać się przy okazji afery obyczajowej. (PELCRA_6203010001206, ASME – nowości 02.01.2007)
- [20] – Poproszę Rzeczpospolitą – powiedziała wreszcie – i może... No właśnie, co? Nie potrafiła się zdecydować. Za dużo tego wszystkiego. *Osiolkowi w żłoby dano, w jednym owies, w drugim siano...* Nic dziwnego, że padł z głodu. – Niech będzie Viva. Albo nie, Gala! – poprawiła się. (Mariusz Kaszyński, *Rytuał*, Agencja Wydawnicza RUNA, 2008)
- [21] 1937 – I nagroda czytelników „Szpilek” w plebiscycie na najlepszą fraszkę: „*Hitlerkowi w żłoby dano: W jednym Owens, w drugim Ciano*». (Janusz Minkiewicz, *Bilans osobisty*, 2001, PWN_2002000000161)
- [22] Dziś nieco zaślepieni plastikowymi gwiazdkami reklam mamy kłopot. Wśród długich rzędów sklepowych półek, gdzie nam *w żłoby dano*, trudniej dostrzec Dzieciąteczko, położone dyskretnie, jakby przypadkiem. (Dziennik Bałtycki, 24.12.2005, IJPPAN_PolPr_DBB01637)

Autorka uprzedzając zarzut o niekompletności uwzględnionego materiału zwraca uwagę na fakt, że „opisywana klasa konstrukcji słownych ma charakter otwarty i możliwy do uzupełnienia (s. 16)”, jednakże przywołane powyżej związki wyrazowe trudno zaliczyć do powstałych niedawno ze względu na „otwartość” klasy, która może sprawiać, iż przyrost jednostek stanie się szybszy od możliwości ich rejestracji. Wyrażenia przejęte od Fredry i Wyspiańskiego mają ponad sto lat i w polszczyźnie są stale żywe, trudno więc zrozumieć, czemu zostały pomięte.

W ten sposób dotykamy istotnego zagadnienia, jakim jest dobór cytatów poświadczających użycie włączonych do „słownika” jednostek. Na stronie 30 czytamy: „cytaty zostały dobrane tak, aby ukazać różnorodność tematyczną tekstów, z których zostały zaczerpnięte”. Kryterium „różnorodności tematycznej” nie wydaje się odpowiednio dobrane, zwłaszcza, że każde z haseł ilustrowane jest nie więcej niż dwoma (słownie dwoma!) cytatami. O jakiej więc różnorodności tematycznej może być tutaj mowa? Zwłaszcza, że istota jednostek frazeologicznych w szeroko rozumianej frazeologii – a taką koncepcję przyjęła Autorka (cf. s. 10)

– polega na ich odtwarzaniu w typowej sytuacji komunikacyjnej, aby wyrazić powtarzalny sens, zatem tematyka tekstów musi być podobna. Jednocześnie – jak można było zauważyć w przytoczonych przeze mnie kontekstach [1-22], cytaty pokazują proces rodzenia się frazeologizmów zapoczątkowany przez teksty literackie. Proces ów jest niemożliwy do obserwacji w oderwaniu od danych tekstowych. Stąd też – ze względu na nie dość dobre wykorzystanie źródeł cytatów – nie znajdziemy w pracy Pieli analizy tych szczególnie interesujących dla językoznawstwa zjawisk, zaś proponowane przez Autorkę definicje semantyczne pomijają istotne składniki znaczeniowe.

Żeby nie być gołosłownym, zatrzymajmy się przez chwilę przy hasle *mędrca szkiełko i oko* (s. 115). W definicji frazeologizmu czytamy: ‘racjonalne i empiryczne podejście do świata; kierowanie się rozumem, rozsądkiem’, po czym następują dwa cytaty bez komentarza. Nie trudno zauważyć, iż w przytoczonej definicji brakuje istotnego składnika znaczenia związku, a mianowicie: ‘często jako wyraz dezaprobaty’ o czym przekonują cytaty pominięte przez Autorkę znajdujące się jednak w NKJP:

- [23] przyjemnie chyba jednak czasem pomyśleć, że w naszych, zracjonalizowanych do szczytu czasach, są sprawy, wymykające się zdrowemu rozsądkowi, do zrozumienia których nie wystarczy „*mędrca szkiełko i oko*”... (Dziennik Polski, 21.01.2006)
- [24] Na szczęście jest już wielu naukowców, którzy (w odróżnieniu od Cricka) dochodzą do wniosku, że dusza, mimo iż niepostrzegalna, jednak istnieje, a metody analizowania wszystkiego przez *mędrca „szkiełko i oko”* w końcu zawodzą. (Gazeta Wyborcza, 05.08.1994)
- [25] Ci, co konspirowali, odsiadywali wyroki, mieli w mieszkaniach zainstalowane podsłuchy, dowiadują się od urodzonych szczęśliwie, już po wszystkim, że dogadywali się z ludźmi systemu, dotrzymywali umów (co, jak wiadomo, jest hańbą), oglądali rzeczywistość oczyma wyposażonymi w *mędrca szkiełko i lewicowy zez*. (Polityka, nr 2591, 10.02.2007)
- [26] Na szczęście epoka i sztuka są same w sobie na tyle atrakcyjne, że *mędrca szkiełko i oko* nie mogło im zaszkodzić. A jednak wystawa – choć warta obejrzenia – wywołuje dwie niezbyt wesołe refleksje. (Polityka, nr 2694, 28.02.2009)
- [27] No pewnie, nie ma to jak *mędrca szkiełko o oko*, i nic to, że szkiełko czasem zbyt brudne by cokolwiek móc przez nie dostrzec, a oko ślepe albo zezowate. (forum.historia.org.pl, 11.02.2009)
- [28] Pozostaje jedynie nastrój. To „nastroje” otwierają nas na „prawdę świata”, mówiąc o nim więcej niż „*mędrca szkiełko i oko*”. Ale „nastroje” również oddalają – oddalają człowieka od człowieka. (Józef Tischner, *W krainie schorowanej wyobraźni*, 1998)

Sygnalizowane przeze mnie oderwanie definicji związków od poświadczeń tekstowych dobrze ilustruje hasło *kończ waść, wstydu oszczędź* (s. 94), które Autorka definiuje następująco: ‘używane jako wyraz uznania czyjejś przewagi, wezwanie do zaprzestania jakichś czynności czy działań, by zaoszczędzić komuś (n a d a w c y D.B.) dalszych upokorzeń i kompromitacji’. W ten sposób

do definicji została mechanicznie przeniesiona sytuacja z utworu literackiego, w którym wyrażenie pojawiło się po raz pierwszy: upokorzony nadawca (Kmicie) prosi odbiorcę komunikatu (Wołodyjowskiego) o „oszczędzenie mu kompromitacji, uznaje jego przewagę”. Jednocześnie definicja ta ignoruje fakt oderwania się związku od sytuacji pierwotnej i całkowitą zmianę jego znaczenia w dzisiejszej polszczyźnie. Fraza *kończ waść, wstydu oszczędź* oznacza ‘przestań robić, to co robisz, bo się kompromitujesz’. Jest nacechowana negatywnie i nie zawiera żadnych „wyrazów uznania dla czyjejś przewagi”. Dobrze uzmysławiają to poświadczenia zaczerpnięte¹⁴ z NKJP:

- [29] Szanowni Państwo! Muszę powiedzieć, że ja już nie chciałem tutaj, tak powiem, swoich trzech groszy wrzucać. A to dlatego, że dla mnie to jest ustawa, która właściwie powinna być potraktowana tak: *kończ Waść, wstydu oszczędź*, bo piętnaście czy szesnaście lat temu, wtedy kiedy była sprawa zmian ustrojowych, tej kazionnej własności po prostu nikt na serio nie policzył i nie doliczył się. (IJPPAN00084_senat5)
- [30] Roku trzeba było, by ów potworek zniknął. Ale lepiej późno niż wcale. Bo i nieczęsto zdarza się, by dyrektor zdejmował spektakl zaraz po premierze – zwłaszcza, jak sam reżyserował. Choć w tym przypadku nie było na co czekać; *kończ waść, wstydu oszczędź*. Bo pieniądze i tak już wydane. (Dziennik Polski, 22.01.2005)
- [31] Zawiódł zaufanie lewicy. Nie ma moralnego prawa do dalszego reprezentowania Starachowic – mówi Zieliński. – *Kończ waść, wstydu oszczędź!* To jedyna rada, której mogę mu udzielić. Jeżeli zechce opuścić powiat, który skompromitował, to chętnie mu pomogę – zadeklarował radny Cezary Berak z Samorządu 2002. (MAK) (Dziennik Polski, 09.07.2003)
- [32] Wczoraj w południe przed Urzędem Miejskim w Rawiczu manifestację zorganizowała tamtejsza Samoobrona. Zażądała od burmistrza Rawicza ustąpienia ze stanowiska. – Słowo „przepraszam” już nie wystarczy. *Kończ waść, wstydu oszczędź!* – apelowało trzech działaczy tej partii. Zostali też wysłuchani przez wiceburmistrza Piotr Domanieckiego, który w imieniu burmistrza i braci kurkowych jeszcze raz przeprosił rawiczan. (Gazeta Poznańska, 18.06.2005)

Wśród przywołanych w pracy cytatów przynajmniej jeden¹⁵ potwierdza dzisiejsze, zupełnie inne znaczenie połączenia niż wynikające z tekstu Sienkiewicza, nasuwa się zatem pytanie, dlaczego Autorka definicje semantyczne konstruuje wbrew poświadczeniom tekstowym? Tym bardziej, że jak wynika z zamieszczonego przez nią komentarza (s. 95) doskonale zdaje sobie sprawę z przesunięć semantycznych, jakim uległ omawiany frazeologizm. Zastosowane przez nią rozwiązania metodologiczne pokazują, że jej zdaniem słownikowa definicja nie musi odzwierciedlać systemowego znaczenia jednostki, a ilustracje tekstowe nie stanowią integralnej części leksykograficznego opisu.

¹⁴ Dostęp jw.

¹⁵ Nie wiem spod jakiego kamienia wylazłeś, ale lepiej wpelźnij tam z powrotem, *wstydu oszczędź*. To, co teraz napisałeś, nie można nawet zakwalifikować pod chamstwo ani prostactwo... (NKJP: Re: Witam, 18.11.2006, Usenet – pl.sci.psychologia).

Tymczasem wszystkie te pominięte – ze stratą dla omawianej pracy – poświadczenia tekstowe uzmysławiają, że jeżeli warto cokolwiek „przepisywać” tworząc kolejne leksykony, to przede wszystkim konkretne użycia jednostek leksykalnych, bez analizy których nie mamy dostępu do zjawisk systemowych.

Podsumowując dotychczasowe rozważania na temat książki *Literatura źródłem związków frazeologicznych – słownik*, wypada stwierdzić, że – jeśli chodzi o siatkę haseł w niej zawartych oraz reprezentatywność poświadczeń tekstowych – tylko w niewielkim stopniu uzupełnia ona naszą frazeograficzną wiedzę, a skoro jednostki rejestrowane w pracy były już wcześniej dobrze znane, zasadne wydaje się oczekiwanie, że nowy będzie przynajmniej sposób ich przedstawienia.

Jednakże Agnieszka Piela wybrała metodę znaną i krytykowaną z językoznawczego punktu widzenia już od dwudziestu lat (Chlebda, 2005: 18), którą nazwać możemy „kto to powiedział?”. Jest to spojrzenie anegdotyczne skupiające się na historycznych, genetycznych i literackich korzeniach jednostek. Perspektywa taka uważana za „zbyt zawężoną” (Chlebda, 2005: 18) pomija istotne problemy językoznawcze: na przykład odpowiedź na pytanie, jak to się dzieje, że spośród tysięcy zdań napisanych przez danego autora tylko niektóre stają się frazeologizmami? Albo za sprawą jakich mechanizmów językowych wielowyzowce odrywają się od źródła i stają jednostkami języka? Czym frazeologizmy literackie różnią się od skrzydlatych słów, które uczeni (Chlebda, 2005: 179) zaliczają do frazeologii bez wahań?

W pracy Agnieszki Piel nie znajdziemy odpowiedzi na postawione wyżej pytania, za to niemal każde hasło obfituje w długie cytaty przywołujące teksty literackie stanowiące źródła omawianych jednostek, przez co można odnieść wrażenie, że mamy do czynienia z antologią literacką. I tak hasło *wolność Tomku* zawiera kompletny tekst fredrowskiego *Pawła i Gawła* (s. 209-210); w hasle *brzydkie kaczątko* (s. 50) znajdziemy trzy obszerne akapity z historii Andersena, co stanowi zdecydowaną większość opisu jednostki; balladę Mickiewicza *Romantyczność* możemy odtworzyć niemal w całości z haseł *duby smalone* (s. 65) oraz *mędrca szkiełko i oko* (s. 115), oprócz tego słownik przytacza obszerne fragmenty tekstów La Fontaine’a (100, 102, 105, 212), Homera (74-75), Dantego (63), Gałczyńskiego (132) i innych, jest to tym dziwniejsze, że są one dobrze zdomowione w kulturze polskiej i powszechnie znane.

Tak obszerne cytaty ze źródeł mogą być przydatne dla czytelników zaczynających przygodę z frazeologią, czyli na przykład dla publiczności szkolnej, wtedy do opisu należałoby dołożyć ilustracje, które – jak wiadomo – działają na młodego odbiorcę¹⁶. Niestety w żadnym miejscu książki nie znajdziemy informacji dla kogo została napisana. Opublikowanie jej przez poważne wydawnictwo

¹⁶ Por. na przykład: Dorota Nosowska, *Zostań żywą legendą czyli frazeologizmy kulturowe*, wyd. IBIS, 2012; eadem, *Zagraj pierwsze skrzypce czyli frazeologizmy kulturowe*, wyd. IBIS, 2012; eadem, *Ilustrowany przewodnik po Biblii. Frazeologizmy biblijne*, Wydawnictwo Books, 2018.

akademickie sugeruje odbiorcę zawodowo zajmującego się frazeologią. Tym bardziej zaskakuje teoria frazeologii, na której oparła się Autorka, a także główne propozycje terminologiczne.

Agnieszka Pielą przyjęła bowiem za punkt wyjścia model frazeologii opracowany ponad siedemdziesiąt lat temu przez Stanisława Skorupkę, wywodzący się z winogradowskiej teorii frazeologii, który doczekał się wielu krytycznych ocen (Grochowski, 1982: 40, 119 i nast.; Chlebda, 2003: 26 i nast.; Müldner-Nieckowski, 2007: 35 i nast., Dziamska-Lenart, 2018: 32), i od lat został zastąpiony ujęciami nowszymi. Sama Autorka stwierdza, że typologia frazeologizmów stosowana w jej ujęciu „uznawana jest dzisiaj za anachroniczną” (s. 19-20).

Najsłabszą stroną tej koncepcji jest – jak wiadomo – przyjęcie kryterium semantycznego za podstawę wyodrębnienia frazeologizmu, gdyż „i dzisiaj teoria semantyczna nie rozporządza aparatem pojęciowym i operacyjnym wystarczająco obiektywnym, [...] by określać stopień semantycznego zespolenia komponentów związku frazeologicznego [...]” (Chlebda, 2003: 19). Na podstawie tego mało precyzyjnego kryterium Autorka dokonała wyboru obiektów leksykograficznych, na stronie 10 czytamy: (przypis 2, spacja moja D.B.): „W niniejszej pracy frazeologia [...] obejmuje [...] w ł a ś c i w e związki frazeologiczne [czyli] z w i ą z k i w y r a z o w e s t a ł e [...] są to połączenia wyrazów, w których całość związku jest zupełnie lub częściowo zleksykalizowana”. Wynika stąd, że pojęcie stałości frazeologizmu utożsamiane jest z jego leksykalizacją – całkowitą lub częściową, tę zaś należy postrzegać jako utratę przejrzystości semantycznej związku.

Tymczasem znaczna część zarejestrowanych przez Autorkę jednostek nie traci przejrzystości semantycznej: *awantura arabska, bajecznie kolorowy, cel uświęca środki, dzień jak co dzień, jak w bajce o Kopciuszku, kończ waść wstydu oszczędź* i wiele innych wielowyrazowców, które opisuje, nie są związkami stałymi z punktu widzenia przyjętego przez nią modelu. Ich komponenty nie utraciły swojej autonomii semantycznej na rzecz całego połączenia, a kryterium stałości spełniają w taki sposób, że są „reprodukowane jako gotowa, zastana całość” potrzebna nadawcy „w konkretnej sytuacji” (Bogusławski, 1994: 125).

Stałość frazeologizmu nie zawsze bowiem była utożsamiana z utratą autonomii semantycznej jego komponentów. Pojęcie to w polskich badaniach nad frazeologią pojawiło się za sprawą S. Skorupki, który w 1950 roku pisał o związkach wyrazowych: „[...] że mogą one być s t a ł e , czyli niejako s k o s t n i a ł e w s w e j f o r m i e” (Skorupka, 1950: 21, spacja moja D.B.) i dalej: „w odniesieniu do jednostek frazeologicznych s t a ł y c h sprawa poprawności przedstawia się całkiem prosto. Chcąc używać ich poprawnie trzeba je znać. [...] Wszelkie bowiem odchylenia od utartego połączenia członów i porządku składowików rażą” (Skorupka, 1950: 21, spacja moja D.B.).

Cytat ów wymaga komentarza: jak się zdaje, przymiotnik *stały* należy tu rozumieć jako przeciwny do *luźny*. W ujęciu S. Skorupki frazeologia miała być nauką o wszelkich połączeniach słownych i nie istniało jeszcze wtedy pojęcie *związku*

stałego w sensie połączenia o zatartej motywacji. Świadczą o tym słowa badacza jakie napisał dwa lata później, w 1952 r.: „Przymiotniki *towarowy*, *frachtowy*, *ciężarowy* mają w połączeniu z pewnymi rzeczownikami to samo znaczenie. Każdy z nich znaczy tyle co „służący do przewożenia towarów”. Mimo tej identyczności znaczenia nie mogą być właśnie w tym znaczeniu wymiennie używane. Mówimy *pociąg towarowy*, ale *statek frachtowy*, *samochód ciężarowy*, choć są to wszystko środki lokomocji służące do przewożenia towarów. Dzieje się tak dlatego, że te zespoły frazeologiczne mają charakter stały, stanowią jako całość pewne jednolite pojęcia. Ta jednolitość wyraża się również w jedności formy frazeologicznej: składniki tej formy są niewymienne” (Skorupka, 1952: 21, spacja moja D.B.).

Jak widać, połączenia cytowane powyżej są całkowicie przejrzyste semantycznie, a ich leksykalizacja polega na tym, że stanowią jednostki leksykalne polszczyzny, czyli w akcie nominacji odsyłają do konkretnych elementów rzeczywistości pozajęzykowej. Nie dochodzi w nich do zatarcia związku między strukturą a znaczeniem, które jako wymóg w definicji związku stałego pojawiło się u Skorupki znacznie później i jak się zdaje nie bardzo kategorycznie¹⁷. Brak symetrii między planem wyrażania a planem treści stanowi kryterium definicyjne związku stałego w pracach późniejszych. Nawet i dzisiaj frazeologię definiuje się jako zbiór połączeń „o specyficznym globalnym (niedosłownym) znaczeniu” (Jędrzejko, 2000: 100), chociaż badacze starają się unikać określenia stały, pisząc o „połączeniach nieswobodnych” (Jędrzejko, 2000: 100). Na przykład hasło frazeologia w *Encyklopedii Kultury Polskiej XX w.*, autorstwa A.M. Lewickiego i A. Pajdzińskiej w ogóle nie zawiera przymiotnika stały! Mówi się tam wyłącznie o utrwalonych połączeniach (Bartmiński, 1993: 307-311).

A przecież bez wątplenia połączenia, o których pisze Skorupka stałe są, w tym sensie, że ich skład leksykalny jest całkowicie skostniały. Nie istnieje w polszczyźnie **samochód frachtowy*, czy **samochód towarowy*. Są one zatem znakami złożonymi z dwu wyrazów graficznych, które użytkownicy polszczyzny reprodukuja z pamięci. Utrwalone pod względem denotacyjnym służą wyrażaniu określonej treści. Andrzej Maria Lewicki jako przykład tego typu połączeń podaje *pastę do zębów* definiując ją jako ‘miękką masę do mycia zębów (zwykle w tubach)’, ale już podobna masa, i też w tubie służąca do uzyskiwania piany przy goleniu to *krem do golenia* a nie **pasta do golenia*, zaś ‘masa z pomidorów’ to *pasta pomidorowa* (Bartmiński, 1993: 307-311) można tu dodać *pastę do butów* czy *pastę do podłogi* obok *kremu do twarzy* itd... itd...

Spontaniczne używanie tych połączeń jest absolutnie niezbędne do poprawnego komunikowania się, a każdego cudzoziemca, nawet dobrze znającego język rozpoznaje się natychmiast, kiedy próbuje tworzyć je na podstawie znajomości

¹⁷ Por. np. „[...] związki stałe [...] to] związki, w których stosunek między strukturą a znaczeniem jest mniej lub więcej zatarty” (Kurkowska, Skorupka, 1959: 156).

gramatyki i leksykonu. Są one na pewno stałe, bo niczego nie da się w nich zmienić, a jednocześnie ich znaczenie jest całkowicie wyprowadzalne ze znaczeń komponentów, gdyż nie dochodzi w nich do transferu semantycznego. Z punktu widzenia polszczyzny nie są też idiomami, ale idiomatyczne okazują się przy próbie przekładu¹⁸.

Wydaje się, że stałe połączenia frazeologiczne, których prymarną funkcją jest funkcja referencyjna stanowią największy obszar frazeologii, dla polszczyzny niektórzy językoznawcy oceniają ich liczbę na „grube miliony” (Bogusławski, 1994: 129). Dlaczego więc w wielu polskich opracowaniach – łącznie z omawianym – kiedy mowa o frazeologii, na pierwszym miejscu wymienia się związki idiomatyczne, czyli „stałe”? Na przykład Andrzej Maria Lewicki pisze: „N i e r e g u l a r n e połączenia wyrazów, utrwalone pod względem strukturalnym, o ustalonym znaczeniu i używane w jęz. ogólnym noszą nazwę s t a ł y c h z w i ą z k ó w f r a z e o l o g i c z n y c h , idiomów lub idiomatyzmów” (Lewicki, 1993: 165). Można stąd wnosić, że stałość to nieregularność i idiomatyczność, gdy tymczasem jest ona cechą całej frazeologii, nie tylko jej niewielkiej części, jaką stanowią połączenia nieregularne, czyli idiomy. Bez niej nie byłoby odtwarzalności związków.

Również i scalenie semantyczne jest cechą wszystkich bez wyjątku związków frazeologicznych. Przejawia się ono w jednolitości pojęcia, o której pisał Stanisław Skorupka, należy je odróżnić od zatarcia motywacji związku czy niesumaryczności znaczenia, typowych dla idiomatyzmów. Chodzi tu o jednolitość desygnatu, do którego związek odsyła. Już sto lat temu zwrócił na nią uwagę Charles Bally, jeden z twórców frazeologii jako nauki, nazywając ją wtedy jednością myślową związku (*unité de pensée*) (Bally, 1921). Jak wiadomo każdy frazeologizm jest znakiem i jako taki ma jeden desygnat, dlatego też to podstawowe dla frazeologizmów kryterium nazywa się niekiedy referencyjnym (Lehmann, Martin-Berthet, 1998: 172). W badaniach kontrastywnych do jego weryfikacji używa się czasem testu przekładowego sprawdzając, czy połączenie wielowyrazowe po jednej stronie odpowiada pojedynczemu desygnatowi po drugiej, np.: *pasta do zębów – le dentifrice, machine à laver – pralka, fer à souder – spawarka, fer à cheval – podkowa, fer à repasser – żelazko* itd... itd...

Frazeologizm, bez względu na swoje pochodzenie, jest stałym połączeniem wyrazowym, odtwarzanym przez mówiącego z pamięci, w którym zmiana jakiegokolwiek elementu wpływa na jego status aż do jego defrazeologizacji. Nie może być zresztą inaczej, skoro jest on jednostką języka, a jak pisze Ewa Jędrzejko, taką

¹⁸ Dlatego wolalbym za Greimasem (1960) mówić o idiomach wewnątrzjęzykowych i zewnątrzjęzykowych. Znaczenie idiomu wewnątrzjęzykowego nie daje się wyprowadzić przy zastosowaniu obowiązujących reguł semantycznych i składniowych, natomiast idiomy zewnętrzne nie mają ekwiwalentów bezpośrednich, można by powiedzieć, że nie dają się tłumaczyć dosłownie, gdyby udało się precyzyjnie ustalić, co to jest znaczenie dosłowne wyrazu.

jednostką jest „każde wyrażenie symboliczne [...], jeśli mówiący posługuje się nim bez wysiłku konstrukcyjnego [...], nie uświadamiając sobie jego wewnętrznej struktury” (Jędrzejko, 2000: 107). I właśnie stałość związku frazeologicznego gwarantuje jego „bezwysiłkowe” używanie.

Wielowyrzowce zarejestrowane w książce *Literatura źródłem związków frazeologicznych* należą właśnie do takiej kategorii, oderwały się od tekstów, gdzie pojawiły się po raz pierwszy, stając się jednostkami języka. Ich obecność w polszczyźnie zauważono już dawno, o czym świadczą liczne mniej lub bardziej obszernie zestawienia. W leksykografii europejskiej zarezerwowano dla nich termin *skrzydlate słowa*, którym „określa się słynne powiedzenia, krótkie cytaty mające formę wyrażen, zwrotów i fraz, które z jakichś powodów stały się sławne i ze źródeł literackich weszły do naszej mowy [...]” (Dziamska-Lenart, 2018: 39, spacja moja DB).

Oprócz stałości składu i jednolitości znaczenia, ich podstawową właściwością definicyjną jest to, że znajdują się najbliżej „bieguna autorskości”, krańcowo zaś są oddalone od „bieguna anonimowości” (Chlebda, 2005: 148). W ten sposób stanowią prototypowe przykłady frazeologizmów charakteryzujących się skrzydlatością. Jak zauważył bowiem – już dwadzieścia lat temu – Wojciech Chlebda: „1. im bardziej autorski jest dany obiekt werbalny, tym bardziej jest on skrzydlaty (tym jest bliższy centrum pola skrzydlatych słów); 2. im bardziej rozpowszechniony jest dany obiekt werbalny, tym bardziej jest on skrzydlaty; 3. im bardziej częstotliwy jest dany obiekt werbalny, tym bardziej jest on skrzydlaty; 4. im bardziej utrwalony werbalnie jest dany językowy obiekt złożony, tym bardziej jest on skrzydlaty” (Chlebda, 2005: 151).

Jak widać, kategoria, z której 142 przykłady wybrała Autorka omawianej pracy, już dawno otrzymała precyzyjny opis i termin – wynikający bezpośrednio z ich istoty (autorskość), po co zatem wprowadzać nowe pojęcie *literaturyzmu* (s. 16 i nast.), które niczego nie porządkuje dodatkowo powiększając zamęt w i tak już skomplikowanej polskiej terminologii frazeologicznej? Nie zgadzam się z opinią, że ów nowy termin stanowi jedno z osiągnięć pracy, co wypunktowano na czwartej stronie okładki, pisząc, iż jest on „przejrzysty”. Być może pod względem budowy, czyli jak napisano – „strukturalnie”, ale przez to przywodzi na myśl *naturyzm*, czym wywołuje niezamierzony efekt humorystyczny.

Punktem wyjścia dla tej kontrowersyjnej propozycji terminologicznej jest głośłowne stwierdzenie, że: „literatura stanowi jedno z podstawowych i zarazem najstarszych źródeł frazeologii” (s. 11). W pracy nie znajdujemy żadnego rozwinięcia tej opinii, mimo że w opracowaniach frazeologicznych źródła literackie frazeologii nigdy nie są wymieniane na pierwszym miejscu. Poprzedza je rolnictwo, rzemiosło, wojskowość, wpływy mitologiczne i historyczne (Kurkowska, Skorupka, 1959: 161 i nast.; Skorupka, 1946: 10 i nast.; Młynarczyk, 2013), antyk grecki i łaciński, dawne obyczaje (Guiraud, 1961: 28 i nast.; Kłosińska, 2016: 21). Wyodrębnia się frazeologizmy związane z nazwami zwierząt (Szerszunowicz,

2011) – ?faunizmy, ?animalizmy, ze światem ptaków (Treder, 2005: 189-251) – ?ornitologizmy, także światem roślin (Nowakowska, 2005) – ?floryzmy, zaś za najbardziej produktywne w zakresie frazeologii uważa się „nazwy organów i części ciała ludzkiego” (Skorupka, 1946: 11 i nast.), które czasami nazywa się *somatyzmami*.

Trudne do zdefiniowania jest samo pojęcie literatury obejmujące „ogół wypowiedzi utrwalonych w piśmie” (Szczęsna, 2002: 159). Tak zwaną „literaturę piękną”, z której zaczerpnięto omawiane w pracy jednostki, przeciwstawia się wypowiedziom informacyjnym, dydaktycznym, naukowym, publicystycznym (Szczęsna, 2002: 159), ale jednocześnie wiadomo, że „zakres literatury i kryteria jej wyodrębnienia są [...] zmienne i nie do końca ustalone” (Szczęsna, 2002: 159). Jak na przykład sklasyfikować frazę: *myślę, więc jestem*, która do polszczyzny¹⁹ dostała się za sprawą boyowskiego przekładu kartezjuszowej *Rozprawy o metodzie*? „Literaturyzm”, „filozofizm”?

Za ważne źródło frazeologizmów Katarzyna Kłosińska (2016: 23-24) uznaje szeroko rozumiane „językowe teksty kultury”, do których zalicza obok dzieł literackich: „filmy, teksty publicystyczne, reklamowe, memy internetowe, wypowiedzi osób powszechnie znanych (np. polityków) itp.”, słusznie zauważając, że „grupa ta jest dość różnorodna – należą do niej zarówno teksty tworzone z zamysłem artystycznym bądź dziennikarskim lub publicystycznym [...] jak i spon-taniczne wypowiedzi o charakterze użytkowym, które znalazły się w obiegu publicznym” (Kłosińska, 2016: 23-24).

Po co tworzyć nowy termin, jeżeli ma on nieostre granice? Tym bardziej, że dla opisywanej rzeczywistości mamy spójną propozycję klasyfikacji, zaproponowaną przez Wojciecha Chlebdę dwadzieścia lat temu, o czym przekonuje poniższy schemat:

Czerwoną elipsą obwiedziono jednostki dla których Agnieszka Pielą proponuje nazwę „literaturyzmy frazeologiczne”.

Wprowadzenie nowego terminu ma sens, jeśli powoduje ono lepsze niż dotychczas uporządkowanie otaczającej nas rzeczywistości, takie zresztą jest zadanie nauki, tymczasem sama autorka zdaje sobie sprawę z płynności granic proponowanego terminu (s. 12), które z pewnością przecinają się z granicami mitologizmu.

¹⁹ Przewodniczący Unii Wolności Leszek Balcerowicz jak nikt pasuje do kartezjuszowskiego zdania „*Myślę, więc jestem*”, ale trzeba je koniecznie rozbudować do „*Myślę, więc jestem, tylko nie wiem gdzie*” (Dziennik Polski, 11.09.1998); Z miłością jest tak jak ze słynnym: *myślę, więc jestem*. Kocham, więc jestem. Jeśli niczego i nikogo nie kocham i nie czuję się kochanym – to nie jest dobrze (Polityka, nr 51 (2736)); Dawniej się mówiło: *myślę, więc jestem*, a teraz jest nowe hasło: komunikuję się, więc jestem. Trzeba być komunikatywnym. I otwartym na ludzi (W. Horwath, *Ultra Montana*, 2005); „*Myślę, więc jestem ..*” tak, ale czy moje myśli mnie nie kłamią przypadkiem, czy nie jestem manipulowany w taki sprytny i zaawansowany sposób że tego po prostu nie dostrzegam? (Usenet – pl.rec.film, 17.04.1999; NKJP, Pelcra, dostęp kwiecień 2025).



Rysunek 2. Klasyfikacja skrzydlatych słów zaproponowana przez Wojciecha Chlebdę (Chlebda, 2005: 162)

Nieoczywistą kwestią jest także przyporządkowanie statusu „literaturyzmu” anonimowym, utartym połączeniom wyrazowym, które pojawiają się w tekstach literackich. Jak wiadomo literatura od zawsze karmiła się frazeologią, stała się bezcennym (i często jedynym) źródłem informacji na jej temat, o czym świadczą choćby słownik S. Skorupki czy *Nowa Księga Przysłów Polskich*. W związku z czym nie zawsze można oddzielić to, co autorskie, od połączenia reprodukowanego. Poniżej zamieszczono przykładowe cytaty pochodzące z komedii Aleksandra Fredry, które przesycane są frazeologią, niestety ciągle czekającą na opracowanie²⁰.

„Co tu kłopotu!”:

[33] Dobry dzień, *ranny ptaszku*, Rozalko kochana. (s. 7²¹)

[34] Służyłbym ci dozogonnie, *raj miałabyś* ze mną. (*ibidem*)

Jakem Pana zoczył

[35] Ledwie wczoraj z radości z *skóry nie wyskoczył*. (s. 10)

Powiem, *co się* u nas święci;

²⁰ Nasz narodowy komediopisarz po śmierci Jana Zalewskiego nie ma szczęścia do badaczy, o czym może świadczyć ostatnio opublikowana praca na temat jego frazeologii. Por. Szpila, 2018.

²¹ Numery stron odsyłają do Fredro, 1957.

- [36] Rozalko, to przyjaciel – miej dobrze w pamięci. (s. 11)
- [37] Czy jeden? Pan Szware pierwszy – on tu wszystko może.
On *trzęsie całym domem*. (s. 12)
- [38] Kto z ogniem igra, często sparzy się w ostatku. (s. 15)
- [39] Ha, kiedy nie chcesz, dobrze – ja *ręce umywam!*
Ależ ja... Sam rób wszystko – zwijam moje żagle. (s. 21)
- „Ożenić się nie mogę”:
- [40] [...] jak mnie nie chwyci, jak mną nie wstrząśnie – aż mi ten tego, *sto świeczek w oczach zaświeciło* i padłem bez zmysłów... (s. 103)
- [41] Tak ci pilno? – Ach kochany Florianie, *nie wszystko złoto, co się świeci!* (s. 104)
- [42] Nie, nie – jest to przedmiot, o którym z *zimną krwią* rozmawiać nie umiem. (s. 116)
- „Pan Benet”:
- [43] Tłucze się za tym szczęściem *jak Marek po piekle*. (s. 159)
- [44] Trzymaj się tego silnie *jak pijany płota!*... (*ibidem*)
- [45] *Jak bomba wpadłem z hałasem...*
Przerwałem swobodną ciszę. (s. 162)
- [46] *Zatem krótko, węzłowato*
Całej zbrodni opis zrobię... (s. 165)
- [47] Ależ bo i stryj *gorąco kapany*,
Nawet spokojnie nie dasz przyjść do słowa! (s. 166)
- [48] Ci żołnierze
To z kamienia, to ze stali
Jest nareszcie i przysłowie:
„*W starych piecach diabeł pali.*”
- [49] Jak za młodu tak w tej dobie
Dmuchać w kaszę nie dam sobie. (s. 181)
- [50] W tobie tylko mam nadzieję –
Nie *odstępuj go i kroku*,
Przez noc *całą miej na oku*. (s. 194)
- [51] Ale cóż tobie?... *Nibyś z krzyża zdjęty...*
Czy i waszeci coś tam puka w pięty?... (s. 195)

„Lita & Compagnie”:

- [52] Projekt moich szkolnych przyjaciół – szalony wprawdzie, ale *tonący brzytwy się chwyta*. (s. 228)
- [53] Pan pleciesz *jak Karski na mękach*. (s. 247)
- [54] Wiecie, że *jesteśmy* wszyscy *solą w oku* pewnym ludziom, i właśnie tym ludziom dajemy broń przeciw sobie. (s. 251)

Czy frazeologizmy: *ranny ptaszek* [33], *krótko i węzłowato* [46], *z zimną krwią* [42], *ktoś o mało nie wyskoczył ze skóry* [35], *ktoś jest komuś solą w oku* [54], *w starym piecu diabeł pali* [48], *coś się gdzieś święci* i inne cytowane powyżej, – tak obficie używane przez Fredrę – są „literaturyzmami”? Wątpliwości nie pomagają rozwiązać połączenia takie, jak: *ktoś umywa ręce* [39], *jak z krzyża zdjęty* [51], *nie wszystko złoto, co się świeci* [41] cechujące się znaczą intertekstualnością. Zresztą i samej Autorce nie udało się uniknąć dyskusyjnych decyzji wynikających z nieostrości promowanego przez siebie pojęcia: na przykład przypisanie frazie *wolność Tomku w swoim domku* pochodzenia literackiego (s. 209), kiedy wcześniej stanowiła ona porzekadło ludowe (Markiewicz, Romanowski, 2005: 139; Chlebda 2005: 16), zanim zechciał użyć go Fredro, jak i przysłowiu *w Pacanowie kozy kują* znanemu już Lindemu (1858, t. 4: 13) i uznanemu za anonimowe w (Markiewicz, Romanowski, 2005: 539), które zostało rozpropagowane przez Makuszyńskiego w *Koziółku Matolku*. Czy uda się zatem precyzyjnie stosować pojęcie literaturyzmu, skoro – jak sama Autorka stwierdza (s. 14): „niepodobna zorientować się w faktycznym udziale literatury w powstawaniu utartych konstrukcji słownych”. Czy takie nowe pojęcie jest w ogóle frazeografii potrzebne? Przecież wszystkie te dyskusyjne połączenia wchodzą w skład dobrze wyodrębnionej kategorii skrzydlatych słów i czekają na swój językoznawczy opis. Nowość terminologiczna omawianego ujęcia wydaje się więc „burzą w szklance wody”.

Podsumowując przedstawione powyżej polemiczne rozważania na temat pracy Agnieszki Piel, muszę stwierdzić, że książka sprawia wrażenie montażu przeprowadzonego wg z góry założonego schematu. Nie odkrywa, więc i nie ukazuje właściwości leksykalnych rejestrowanych połączeń. Nie analizuje zadowalająco materiałów tekstowych (ilustrujących sposób funkcjonowania jednostki w dyskursie), które jednak znajdują się w źródłach przyjętych za punkt odniesienia. A przecież tego rodzaju analiza, analiza użyć i wyciągnięcie wniosków co do natury semantycznej i językowej jednostek mogłaby stanowić istotną wartość dodaną do informacji przejętych z prac poprzedników. Poszerzyłoby to naszą wiedzę o najważniejszych – bo najliczniejszych – jednostkach języka. Jeżeli jakaś praca byłaby tu do wykonania, to właśnie taka: po pierwsze przebicie się – zamiast czytelnika – przez masę materiałów internetowych w poszukiwaniu odpowiedzi na pytanie, dlaczego te właśnie a nie inne wielowyrazowce z twórczości danego autora

stały się znakami językowymi; a następnie przedstawienie węzłowych momentów tworzenia się/utrwalania związku. Że takie były zawarte w dostępnych zasobach, świadczą cytaty – przywołane przeze mnie – a pominięte przez Autorkę.

Odpowiadając na pytanie postawione w tytule artykułu, należy stwierdzić, że jeśli przy okazji badań frazeologicznych warto cokolwiek przepisywać, to z pewnością nie są to słowniki. Do zawartej w nich wiedzy czytelnik ma łatwy i szybki dostęp bez pośrednictwa badacza. Natomiast prawdziwym i trudno dostępnym ro-dzynkiem w badaniach nad frazeologią są niepreparowane poświadczenia jej funk-cjonowania w aktach komunikacji, bo to dopiero pozwala uchwycić jej naturę.

Nie oznacza to, wszakże, że książka nie była warta publikacji, wprost prze-ciwnie, dobrze się ją czyta i szkoda, że najprawdopodobniej nie trafi do odbiorcy, któremu mogłaby przynieść wiele korzyści – młodzieży licealnej i uczniom star-szych klas szkół podstawowych.

Bibliografia

- Bally, Charles (1921), *Traité de stylistique française*, t. 1, Heidelberg, Paris
- Bartmiński, Jerzy (1993), *Współczesny język polski*, Wrocław
- Bogusławski, Andrzej (1994), „Uwagi o pracy nad frazeologią”, [w:] *Sprawy słowa*, Warszawa, Wydawnictwo Veda, s. 125-136
- Bogusławski, Andrzej, Wawrzyńczyk, Jan (1993), *Polszczyzna, jaką znamy. Nowa sonda słownikowa*, Warszawa
- Chlebda, Wojciech (2003), *Elementy frazematyki, wprowadzenie do frazeologii nadawcy*, Łask, Oficyna Wydawnicza LEKSEM
- Chlebda, Wojciech (2005), *Szkice o skrzydlatych słowach. Interpretacje lingwistyczne*, Opole
- Chlebda, Wojciech (2018), „Czy mikroteksty mogą być obiektami frazeografii (przekładowej)?”, [w:] *Słowo z perspektywy językoznawcy i tłumacza* (A. Pstyga, T. Kananowicz, M. Buchowska red.), Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, s. 40-53
- Dobrowolski, Mateusz (2005), *Słownik frazeologiczny*, Videograf II, Katowice
- Dziamka-Lenart, Gabriela (2018), *Frazeografia polska, teoria i praktyka*, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM
- Fredro, Aleksander (1957), *Pisma Wszystkie t. 8, Komedie seria druga*, oprac. Stanisław Pigoń, Warszawa, PIW
- Greimas, Algirdas-Julien (1960), « Idiotismes, proverbes, dictons », [w:] *Cahiers de lexicologie*, nr 2, s. 41-61
- Grochowski, Maciej (1982), *Zarys leksykologii i leksykografii. Zagadnienia synchroniczne*, Toruń, Uniwersytet Mikołaja Kopernika
- Guiraud, Pierre (1961), *Les locutions françaises*, Paris, PUF
- Jędrzejko, Ewa (2000), „Frazeologia w przestrzeni lingwistyki integralnej”, [w:] *Annales universitatis Mariae Curie-Skłodowska, sectio FF, Philologiae*, t. XVIII, Lublin, s. 100
- Kłosińska, Katarzyna (2016), „Skąd się biorą frazeologizmy? Źródła frazeologizmów i mechanizmy frazeotwórcze”, [w:] *Perspektywy współczesnej frazeologii polskiej: geneza dawnych i nowych frazeologizmów* (G. Dziamka-Lenart, J. Liberek red.), Wydawnictwo Uniwersytetu Adma Mickiewicza, Poznań, s. 19-53
- Kozarzewska, Emilia (1994), „Czy derywacja semantyczna występuje we frazeologii?”, [w:] *Z problemów frazeologii polskiej i słowiańskiej VI* (M. Basaj, D. Rytel red.), Warszawa, s. 41-49

- Koziół-Chrzanowska, Ewa (2015) *Przekrojowa rubryka Heca hecą jako źródło potocznych reproduktów języka polskiego*, Filip Lohner Wydawnictwo Libron
- Kurkowska, Halina, Skorupka, Stanisław (1959), *Stylistyka polska. Zarys*, Warszawa
- Lehmann, Alise, Martin-Berthet, Françoise (1998), *Introduction à la lexicologie. Sémantique et morphologie*, Dunod, Paris
- Lewicki, Andrzej Maria (1993), Hasło „frazologia”, [w:] *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego* (K. Polański red.), Wrocław
- Markiewicz, Henryk, Romanowski, Andrzej (2005), *Skrzydlate Słowa, wielki słownik cytatów polskich i obcych*, Wydawnictwo Literackie, Kraków
- Młynarczyk, Ewa (2013), *Nie święci garnki lepią. Obraz rzemiosła utrwalony w polskiej frazeologii*, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Pedagogicznego, Kraków
- Müldner-Nieckowski, Piotr (2007), *Frazeologia poszerzona*, Warszawa, Oficyna Wydawnicza Volumen
- Nowak, Franciszek (2000), *Słownik frazeologiczny*, Wrocław, Wydawnictwo ASTRUM
- Nowakowska, Alicja (2005), *Świat roślin w polskiej frazeologii*, Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego
- Skorupka, Stanisław (1946), *Zwroty i wyrażenia przenośne w języku polskim*, Lublin, Towarzystwo Naukowe Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego
- Skorupka, Stanisław (1950), „Kompozycja grup frazeologicznych”, *Poradnik językowy*, z. 4
- Skorupka, Stanisław (1952), „Frazologia a semantyka”, *Poradnik językowy*, z. 8, s. 21
- Słownik Frazeologiczny w układzie tematycznym i alfabetycznym* (2003), Wrocław, Wydawnictwo EUROPA
- Szczęśna, Ewa (2002), *Słownik pojęć i tekstów kultury. Terytoria słowa*, Warszawa, Wydawnictwa Szkolne i Pedagogiczne S.A.
- Szerszunowicz, Joanna (2011), *Obraz człowieka w polskich, angielskich i włoskich leksykalnych i frazeologicznych jednostkach faunicznych*, Białystok, Wydawnictwo Uniwersytetu w Białymstoku
- Szpila, Grzegorz (2019), „Dorota Połowniak-Wawrzonek, Stałe związki frazeologiczne i przysłowia w dziełach Aleksandra Fredry”, *Język Polski*, 99(1), s. 107-113, <https://doi.org/10.31286/Jp.99.1.10>
- Treder, Jerzy (2005), *Nazwy ptaków we frazeologii i inne studia z frazeologii i paremiologii polskiej*, Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego
- Wierchoń, Piotr (2010), „Pięć bardzo skutecznych (sprawdzonych) sposobów na masowe wyodrębnianie wielowyrazowych segmentów podejrzanych o frazematyczność (czyli reproduktów)”, [w:] *Na tropach reproduktów. W poszukiwaniu wielowyrazowych jednostek języka* (W. Chlebda red.), Opole, Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego, s. 87-125

INDEX DES AUTEURS

A

Achard, Paul 7, 70, 71, 73, 77
Ahn, June 115
Ambroise, Bruno 129, 130, 140
Amossy, Ruth 114, 124
Aucouturier, Valérie 247, 249
Auger, Nathalie 214, 217
Austin, John Langshaw 145, 158, 159, 170
Avellaneda, Joan 161, 170
Avenas, Pierre 81, 87, 97
Avigo, Eve 214, 217

B

Bacri, Roland 7, 70, 72, 74, 77
Bajger, Kryštof 162, 170
Balatchi, Raluca 117, 124
Bally, Charles 104, 110, 116, 124, 276, 282
Balois, Jean-Marc 214, 217
Barclay, Frank-Francis 70, 77
Barnabé, Fanny 115, 125
Bartmiński, Jerzy 275, 282
Bauche, Henri 161, 170
Beaud, Stéphane 208, 216
Béguelin, Marie-José 243, 249
Bem, Sandra Lipsitz 213, 216
Benveniste, Émile 117, 125, 175, 187
Bertucci, Marie-Madeleine 210, 212, 216
Boël, Lil 7, 53–65
Bogusławski, Andrzej 265, 274, 276, 282
Bonhomme, Marc 254, 258
Boucher, Manuel 174, 187
Bourdieu, Pierre 175, 187
Bourgeois, Nicolas 115, 125
Boutet, Josiane 159, 170
Boyer, Isabelle 210, 212, 216
Branca-Rosoff, Sonia 36, 50
Bravo, Federico 130, 140
Bréal, Michel 64, 117
Bricoteaux, Héloïse Émilienne 7, 53, 55
Brua, Edmond 7, 70, 73, 77

Bui-Trong, Lucienne 208, 216

Butler, Judith 159, 170

C

Cagayous 75, 77, 78
Calvet, Louis-Jean 47, 50, 176, 187, 198, 203, 233, 234
Camus, Albert 7, 70, 76, 77
Camus, Antoine 7, 70, 76, 77
Caradec, François 80, 96
Carly, Fox 33
Céline, Louis-Ferdinand 54, 64
Cellard, Jacques 87, 96
Čermák, František 160, 170
Chabrol, Claude 107
Chantreau, Sophie 100, 111
Charaudeau, Patrick 6, 125
Chevalier, Benjamin 55, 60, 64
Chlebda, Wojciech 261–265, 267, 268, 273, 274, 277–279, 281–283
Choquet, Élise 115, 125
Clair, Isabelle 211, 213, 216
Clémenson, Aurélie 247, 249
Coallier, Jean-Claude 209, 217
Colin, Jean-Paul 28, 33, 51, 54, 57, 59, 62, 64, 77, 82, 87, 96, 125, 155, 220, 221, 234, 259
Corbière, Marc 152, 209
Coutras, Jacqueline 209, 216

D

Danblon, Emanuelle 254, 259
Dauzat, Albert 70, 77
De Téramond, Guy 75, 77
Delair, Hortense 27, 33
Delesalle, Georges 197, 203
Deleu, Christophe 36, 50
Delforge, Lucienne 55
Delvau, Alfred 82–85, 96, 193–198, 203
Desmons, Éric 130, 140
Desnos, Robert 55, 64

Dobrowolski, Mateusz 262, 282
 Dorlin, Elsa 208, 216
 Drange, Eli-Marie 26, 33
 Drescher, Martina 175, 187
 Dubet, Françoise 208, 216
 Duchêne, Fernand 73, 77
 Duclos, Jeanne 71, 75–77
 Dumont, Pierre 249
 Durif-Varembont, Jean-Pierre 213, 216
 Dzianska-Lenar, Gabriela 274, 277, 282

E

Enckell, Pierre 162, 170
 Ernotte, Philippe 130, 140, 176, 187, 210, 216
 Escoufflair, Louis 117, 125
 Esnault, Gaston 87, 97
 Espinal, Gilbert 72, 77

F

Fassin, Didier 211, 216, 253, 259
 Fassin, Éric 211, 216, 253, 259
 Ferret, Nathan 114–116, 125
 Fiévet, Anne-Caroline 6, 35–39, 45, 47, 50, 51, 191, 203, 247, 249
 Filyó, Fanni 50, 51, 114–116, 125
 Finder, Joe 208, 216
 Finkbeiner, Rita 145, 155
 Fournier, Marc 194, 195, 203
 Fracchiolla, Béatrice 128, 141, 159, 160, 170, 210, 211, 216, 217
 France, Hector 196, 203
 François, Jacques 17, 30, 96, 104, 110, 133, 249
 Francois-Geiger, Denise 187
 Fredro, Aleksander 268–270, 279, 281–283
 Freud, Sigmund 248, 249
 Fuchs, Catherine 102, 110
 Furetière, Antoine 81–83, 97

G

Gadet, Françoise 80, 97, 236, 239, 249
 Gaiffe, Félix 144, 155
 Geisser, Vincent 253, 255, 259
 Gensane, Anne 7, 39, 51, 53, 57, 62, 64, 65, 191, 204
 Gensane Lesiewicz, Anne 7, 39, 51, 53, 57, 62, 64, 65, 191, 204
 Glevarec, Hervé 36–38, 51
 Godet, Laurent 89, 97
 Goin, Émilie 116, 117, 119, 125

Gordienne, Robert 87, 90, 97
 Goudaillier, Jean-Pierre 7, 10, 11, 38, 39, 42, 50, 51, 70, 77, 78, 97, 181, 187, 190, 191, 203, 204, 220, 221, 234, 245, 246, 248, 249
 Greimas, Algirdas-Julien 276, 282
 Grochowski, Maciej 274, 282
 Groenemeyer, Axel 208, 216
 Gromnica, Rostislav 159, 170
 Guedj, Delphine 158, 170
 Guérin-Pace, France 209, 217
 Guilleron, Gilles 176, 187
 Guiraud, Pierre 160, 170, 220, 234, 277, 282

H

Hamon, Albert 144, 148, 155
 Hardy, Stéphane 7, 79–81, 83, 88, 90, 95, 97, 98, 191, 204
 Heuberger, Reinhard 90, 97
 Hinai, Kôsuké 250

I

Iteanu, André 217
 Ivanovitch-Lair, Albena 159, 170
 Izert, Małgorzata 8, 99, 104, 109–111

J

Janon, René 74, 78
 Januchta, Tomasz 8, 127, 129, 141
 Jelínek, Milan 170
 Jędrzejko, Ewa 275–277, 282
 Johnson, Mark 95, 97, 254, 258, 259
 Joubert, Jean-Louis 60, 64

K

Kacprzak, Alicja 97, 144, 150, 155, 187
 Kamińska-Szmaj, Irena 145, 155
 Kerbrat-Orecchioni, Catherine 6, 28, 29, 33, 113, 117, 118, 125, 145, 155, 158, 170, 259
 Kłosińska, Katarzyna 277, 278, 282
 Koblížek, Tomáš 160, 170
 Kostro, Monika 118, 125
 Kovács, Máté 10, 37, 219, 220, 223, 234
 Kozarzewska, Emilia 269, 282
 Kozioł-Chrzanowska, Ewa 269, 282
 Krzyżanowska, Anna 103, 110
 Kurkowska, Halina 275, 277, 282

L

Laforest, Marty 160, 161, 170
 Lagorgette, Dominique 25, 26, 33, 130, 141, 170

Lagrange, Hugues 208, 217
 Lakoff, George 95, 97, 254, 258, 259
 Lanly, André 71, 72, 74, 75, 78
 Larchey, Lorédan 86, 97, 196, 197
 Larrivée, Pierre 25, 26, 33
 Lassi, Étienne-Marie 209, 217
 Latraverse, François 249
 Lazar, Judith 208, 214, 217
 Le Duc, Lamar 109
 Le Goaziou, Véronique 208, 217
 Leclère, Christian 54, 64, 87, 234
 Lefebvre, Thierry 36, 51
 Legallois, Dominique 104, 110
 Lehmann, Alise 276, 283
 Lepoutre, David 208, 210, 217
 Lewicki, Andrzej Maria 275, 276, 283
 Lireux, Auguste 195, 197, 204
 Lösch, Anne 75, 78
 Lotko, Edvard 159, 170
 Lucy, Éric 130, 141

M

Maingueneau, Dominique 6, 117, 125
 Markiewicz, Henryk 262–264, 267–269, 281, 283
 Marsolier, Marie-Claude 94, 95, 97
 Martin-Berthet, Françoise 276, 283
 Martinache, Igor 60, 64
 Maurer, Bruno 238, 249
 Meibauer, Jörg 145, 155
 Mel'čuk, Igor 101, 110
 Merle, Pierre 87, 97
 Mével, Jean-Pierre 54, 64, 87, 234
 Michel, Francisque 42, 117, 195, 196, 203, 204, 216
 Mistral, Frédéric 71, 73, 76, 78
 Młynarczyk, Ewa 277, 283
 Moïse, Claudine 159–161, 170, 171, 214, 217
 Morhain, Yves 209, 217
 Mucchielli, Laurent 208, 217
 Mudrochová, Radka 9, 37, 97, 157, 171
 Müldner-Nieckowski, Piotr 274, 283
 Musette 7, 70–76, 78
 Mussner, Marlene 80, 97

N

Napieralski, Andrzej 9, 37, 173, 174, 182, 187
 Nowak, Franciszek 262, 283
 Nowakowska, Alicja 278, 283

O

Osorio Ruiz, Natalia Marcela 115, 125
 Oudin, Antoine 82, 97

P

Paillet, Anne-Marie 254, 258
 Pastor de la Silva, Raquel 116, 125
 Paveau, Marie-Anne 130, 140
 Pecqueux, Antony 176, 187
 Pellat, Jean-Christophe 155
 Pellicone, Anthony J. 115
 Perron, Jacques 209, 217
 Pialoux, Michel 208, 216
 Pilecka, Ewa 8, 104, 110, 127, 141
 Podhorná-Polická, Alena 10, 37, 47, 51, 171, 189–191, 204
 Poix, Cécile 240, 249
 Polická, Alena 51, 63, 64
 Proia, Stéphane 209, 217
 Pruvost, Jean 236, 238, 239, 249

R

Rancière, Jacques 246, 250
 Randau, Robert 7, 70, 74, 75, 78
 Rey, Alain 20, 81, 87, 96, 97, 100, 111, 217
 Riegel, Martin 144, 155
 Rigaud, Lucien 86, 97, 196, 197, 204
 Rioul, René 155
 Robert, Édouard 130, 141
 Romanowski, Andrzej 262–264, 267–269, 281, 283
 Romero, Clara 104, 110, 141
 Rosier, Laurence 128, 130, 140, 141, 160, 171, 176, 187, 210, 216
 Rouayrenc, Catherine 161, 171
 Ruwet, Nicolas 130, 141
 Ryckmans, Grégoire 259

S

Sablayrolles, Jean-François 144, 156, 236, 238, 239, 244, 246, 249, 250
 Sagaert, Claudine 80, 97
 Sainéan, Lazare 70, 73, 78, 197, 204
 Saugera, Valérie 191, 204
 Saurin, Raphaël 54, 64
 Searle, John R. 145, 156, 158, 159, 171
 Seignour, Amélie 254, 259
 Sicińska, Katarzyna 145, 156
 Simonetti, Ilaria 209, 217
 Skorupka, Stanisław 274–279, 282, 283

Sourdod, Marc 37, 47, 51, 190, 191, 204, 237, 250

Sow, Papa Alioune 36, 51

Szabó, Dávid 10, 37, 39, 51, 191, 204, 219–223, 225–227, 234

Szczęśna, Ewa 278, 283

Szerszunowicz, Joanna 277, 283

Szpila, Grzegorz 279, 283

T

Tauzin, Aline 75, 78

Tayyebian, Narsis 26, 33

Tomkiewicz, Stanislas 208, 216

Traverso, Véronique 119, 125

Treder, Jerzy 278, 283

Tremblay, Chantal 209, 217

Trémintin, Jacques 160, 171

Trimaille, Cyril 250

Tymiakin, Leszek 145, 156

U

Urbanová, Jana 9, 157, 171

V

Van Hoof, Henri 80, 97

Vepřek, Jarmil 170

Vieillard-Baron, Hervé 209, 217

Villatte, Césaire 86, 97

Vincent, Diane 161, 170, 259

Vorger, Camille 11, 191, 204, 235, 247, 249, 250

W

Wahl, Philippe 254, 258

Walter, Henriette 81, 86, 87, 97

Wawrzyńczyk, Jan 265, 282

Weber, Rebecca 213, 216

Wierchoń, Piotr 269, 283

Wiese, Heike 145, 155

Wittgenstein, Ludwig 236, 245, 246, 249, 250

Wróblewska-Pawlak, Krystyna 110, 118, 125

Y

Yacine, Kateb 63, 64

Z

Závodská, Pavlína 159, 171

Závodský, Tomáš 9, 157, 163, 171

Zimmermann, Pascale 252, 259

Zola, Émile 6, 23–25, 27–33

TABLE DES MATIÈRES

Mauvaises paroles / bonnes paroles

Articles

Jean-Pierre GOUDAILLIER, Anna BOBIŃSKA : <i>Avant-propos</i>	5
Anna BOCHNAKOWA : <i>Formation de « bonnes » et de « mauvaises » paroles en français</i>	13
Élise CANTIRAN : <i>De l'Épistolaire à la Fiction : La Mauvaise Parole comme Poétique de l'Altérité chez Zola</i>	23
Anne-Caroline FIÉVET : <i>Évolution des désignations neutres, positives et négatives dans les émissions de libre antenne de la radio Skyrock (2003-2023)</i>	35
Anne GENSANE : <i>Entrer chez Lil Boël. Monstration dans la préface de la Fosse Commune des Misères (1942)</i>	53
Jean-Pierre GOUDAILLIER : <i>Étymologie des insultes et injures pataouètes</i>	67
Stéphane HARDY : <i>Triple buse, cervelle de moineau et poule mouillée – Les noms d'oiseaux comme termes d'injures en français familier et argotique</i>	79
Małgorzata IZERT : <i>Les phrasèmes collocationnels Adj comme SN comme moyens de déprécier quelqu'un</i>	99
Agnieszka JANION : <i>L'évaluation et l'affectivité dans le streaming – des subjectivèmes utilisés par des streamers de jeux vidéo français et polonais</i>	113
Tomasz JANOCHA, Ewa PILECKA : <i>Dire du mal de l'intelligence de quelqu'un : la « mauvaise parole » basée sur les comparaisons injurieuses de forme (avoir) le QI d'un(e) N en français et (mieć) IQ N_{Gén} en polonais</i>	127
Filip KOLECKI : <i>Les verbes néologiques à valeur négative et positive : analyse formelle et pragmatique</i>	143
Radka MUDROCHOVÁ, Tomáš ZÁVODSKÝ, Jana URBANOVÁ : <i>Emploi des insultes en français et en tchèque : analyse basée sur un questionnaire</i>	157
Andrzej NAPIERALSKI, Lena CZERWIŃSKA : <i>Dire du bien et du mal dans le rap – Analyse pragmatique de textes français et polonais (2020-2024)</i>	173
Laurent CANAL, Alena PODHORNÁ-POLICKÁ : <i>Autour de la terminologie de l'argotologie moderne : axiologie de la langue verte</i>	189
Olga STEPANOVA DESFEUX : <i>Les mots de la violence chez les jeunes de banlieue : schémas produits par la domination masculine dans la littérature issue de l'immigration</i>	207
Dávid SZABÓ, Máté KOVÁCS : <i>Dire du bien, dire du mal dans l'argot commun des jeunes Hongrois</i>	219
Camille VORGER : <i>Quoicoubeh : piège ou pied de nez ?</i>	235

Varia

Agnieszka WOCH : <i>Les représentations métaphoriques de phénomènes liés à la pandémie dans des discours « négationnistes » de la COVID-19.</i>	251
Dariusz BRALEWSKI : <i>Czy przepisywanie słowników ma sens? Artykuł polemiczny na temat książki Agnieszki Piel pt. Literatura źródłem związków frazeologicznych. Słownik, Wydawnictwo UŚ, Katowice 2024</i>	261
Index	285

TABLE OF CONTENTS

Bad Words / Good Words

Articles

Jean-Pierre GOUDAILLIER, Anna BOBIŃSKA: <i>Foreword</i>	5
Anna BOCHNAK: <i>Formation of “Good” and “Bad” Words in French</i>	13
Élise CANTIRAN: <i>Zola and the Bad Word: From Letters to Fiction, A Poetics of Alterity</i> . .	23
Anne-Caroline FIÉVET: <i>Evolution of Neutral, Positive, and Negative Designations in Skyrock Radio Talk Shows (2003-2023)</i>	35
Anne GENSANE: <i>Enter Lil Boël’s World. Shown in the Preface to La Fosse Commune des Misères (1942)</i>	53
Jean-Pierre GOUDAILLIER: <i>Etymology of Pataouète Insults and Verbal Offenses</i>	67
Stéphane HARDY: <i>Triple buse, cervelle de moineau and poule mouillée – Bird Names as Insulting Terms in Familiar and Argotic French</i>	79
Małgorzata IZERT: <i>Collocational Phrasemes Adj comme SN as Ways to Demean Someone</i>	99
Agnieszka JANION: <i>Evaluation and Affectivity in Streaming – subjectivèmes used by French and Polish Video Game Streamers</i>	113
Tomasz JANUCHTA, Ewa PILECKA: <i>Insulting Someone’s Intelligence: Offensive Speech Based on Comparisons in the (avoir) le QI d’un(e) N/ (mieć) IQ N_{Gén} (avoir) le QI d’un(e) N/ (mieć) IQ N_{Gén} (‘to have) the IQ of an N’) form in French and in Polish</i>	127
Filip KOLECKI: <i>Neological Verbs with Negative and Positive Connotations: A Formal and Pragmatic Analysis</i>	143
Radka MUDROCHOVÁ, Tomáš ZÁVODSKÝ, Jana URBANOVÁ: <i>Use of Insults in French and Czech: Analysis Based on a Questionnaire</i>	157
Andrzej NAPIERAŁSKI, Lena CZERWIŃSKA: <i>Good and Bad Talk in Rap: Pragmatic Analysis of French and Polish Lyrics (2020–2024)</i>	173
Laurent CANAL, Alena PODHORNÁ-POLICKÁ: <i>Terminology of Modern Slang: About the Axiology of the langue verte</i>	189
Olga STEPANOVA DESFEUX: <i>Words of Violence in Suburban Language: Patterns Shaped by Male Domination in the Novels of Authors with Immigrant Backgrounds</i>	207
Dávid SZABÓ, Máté KOVÁCS: <i>Saying Good Things, Saying Bad Things in Hungarian Youth Slang</i>	219
Camille VORGER: <i>Quoicoubeh, Trap or Mockery?</i>	235

Varia

Agnieszka WOCH: <i>Metaphorical Representations of Pandemic-Related Phenomena in the 'Denialist' Discourses of COVID-19</i>	251
Dariusz BRALEWSKI: <i>Does Rewriting Dictionaries Make Sense? A polemic Article about Agnieszka Piela's Book Literature as a Source of Idiomatic Expressions: A Dictionary, UŚ Publishing, Katowice 2024</i>	261
Index	285

Publication des Presses Universitaires de Łódź

1re édition. W.11850.25.0.Z

Feuillets en édition 17,5; feuillets d'impression 18,375

Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego

90-237 Łódź, ul. Jana Matejki 34A

www.press.uni.lodz.pl

e-mail: ksiegarnia@uni.lodz.pl

tel. (42) 635 5577